
ALLI


·BIBLIOTECA·
·LVCCHESI·PALLI·



COLLECTION MICHEL LÉVY

OEUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

POISSY. — IMP. ARBIEU.

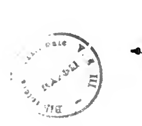
LE PASTEUR

D'ASHBOURN

PAR

ALEXANDRE DUMAS

II





PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS

1860

LE PASTEUR D'ASHBOURN

I

LE PAYS DE GALLES.

De la cure de Waston, dans le pays de Galles,
5 novembre 1754.

Mon cher Petrus,

Quoique vous n'ayez fait aucune réponse aux lettres que, sur votre demande, je vous ai écrites, plongé que vous êtes sans doute dans l'éclaircissement de quelque nouveau fait historique, je n'en continuerai pas moins d'écrire cette narration destinée à vous être adressée un jour.

L'homme propose et Dieu dispose! Qui sait si jamais j'écrirai ce grand ouvrage, objet de mes jeunes illusions? Or, si je ne l'écris pas, j'aurai du moins écrit les modestes événemens de ma vie, j'aurai laissé le tableau calme et doux d'un intérieur de famille, j'aurai raconté l'histoire de deux cœurs simples et selon l'esprit de Dieu, et ainsi,

grâce sans doute à la place que vous donnerez à ce récit naïf dans votre grand ouvrage sur l'homme, toute trace de ma vie et de celle de mon excellente femme ne sera point effacée de la terre, quand nous aurons disparu nous-mêmes pour nous reposer côte à côte dans le cimetière plein d'herbes, de croix brisées et de pierres moussues, que j'aperçois par la fenêtre de mon cabinet, du bureau où je vous écris.

Nous sommes arrivés depuis douze jours à Waston, et installés depuis huit dans la cure.

O mon cher Petrus! voilà donc ce que le recteur de Pembroke appelle une riante résidence, un séjour agréable! Puisse-t-il s'être trompé sur la tradition fatale attachée à cette cure, comme il s'est trompé sur la cure elle-même!

Quelle différence du village de Waston avec mon charmant village d'Ashbourn! quelle opposition entre ce gai presbytère que j'ai habité six mois, et cette sombre maison que je suis probablement condamné à habiter toute ma vie!

Il faut d'abord que je vous dise où je suis; que je vous dessine le paysage qui m'entoure, comme le ferait un peintre; que je mette en scène mes personnages, comme le ferait un auteur dramatique.

Je ne sais pourquoi, depuis mon arrivée ici, j'ai le pressentiment que je n'aurai pas besoin de grands frais d'imagination pour écrire le fameux roman que j'avais projeté à Ashbourn, et qui doit faire de moi le rival des Lesage, des Richardson et des Prévost.

Le pays que j'habite est si étrange, la vie qu'on y mène y revêt une forme si nouvelle, les événemens qui doivent agiter cette vie me paraissent si différens de ceux qui s'y produisent dans d'autres lieux et sous un autre climat, que le simple récit de mon histoire présente pourra bien prendre à l'avenir les proportions imaginaires du roman.

Ce n'est point à vous, mon cher Petrus, que j'ai besoin de dire ce que c'est que la principauté de Galles, la *Cambria* des anciens; mais, en mettant aujourd'hui la main à la plume, il me semble que les lignes que je trace ont une haute destinée, et que j'écris, non plus pour vous

seul, mais pour mes contemporains, mais pour la postérité!

Or, mes contemporains ne sont pas tous aussi savans que vous, mon cher Petrus, et il faut bien, dans l'espérance où je suis que ce récit sera imprimé un jour, il faut bien que je fasse connaître à mes futurs lecteurs ce petit coin de terre où je suis relégué.

Ce que je vais écrire sera donc un jour, peût-être, non seulement un renseignement, mais encore un enseignement.

D'abord, rien ne ressemble moins à la douce et fertile contrée que je quitte que l'âpre et sombre pays pour lequel je l'ai quittée.

En effet, voyagez dans les douze comtés qui composent la principauté de Galles; passez en revue ses sept cent mille habitans, et vous parcourrez un paysage, vous relèverez des mœurs, vous entendrez une langue qui ne se trouvent, assure-t-on, que de l'autre côté du détroit, à l'extrémité occidentale de la France, chez les vieux Bretons, descendans de ces fameux Gallo-Kymris qui ont donné à la seconde Bretagne son nom antique de Kambria et son nom moderne de *Wales*.

De même que les Alains, les Avares, les Huns, dans cette migration providentielle qui les poussait d'Orient en Occident, traversaient les rivières, les fleuves, les bras de mer, sur leurs larges boucliers, on dirait que les Gallo-Kymris, leurs frères en barbarie, tranchèrent un jour à coups de hache une portion du continent européen, mirent des voiles à leurs sombres sapins et à leurs grands chênes, et vinrent, vent arrière, jeter, hardis pilotes, leurs grapins de fer au sol qui forme aujourd'hui les comtés de Mohamouth, d'Herefort, de Shrop et de Chester.

Peut-être, au reste, Dieu, qui est éternel, le sait seul! peut-être ce que je donne aujourd'hui comme une fiction poétique n'est-il rien autre chose qu'une si antique réalité qu'elle se perd dans les ténébreux lointains de l'histoire. Platon ne parle-t-il pas d'une terre disparue qu'il nomme l'Atlantide, et s'étendait de l'Afrique occidentale à l'Amérique du Sud, jetant sur l'Atlantique un pont gigantesque, à l'aide duquel des peuplades primitives au-

raient traversé l'Océan et peuplé ce monde que, modernes orgueilleux, nous croyons avoir découvert.

Un jour, dans un grand cataclysme dont la tradition verbale existait encore quatre siècles avant Jésus-Christ, cette chaîne de montagnes qui, continuation de l'Atlas, semblait comme lui soutenir le ciel, s'abîma et disparut.

Or, qui viendra dire aujourd'hui que le pays de Galles et l'Ecosse n'étaient pas deux Délos flottantes, fragmens d'un monde englouti, qui vinrent, l'un à l'orient, l'autre à l'ouest, presser l'Angleterre de ce terrible embrassement dans lequel deux fois elle pensa mourir ?

Quoique, grâce à la science, mon cher Petrus, vous puissiez tout voir par les yeux de l'esprit, vous ne sauriez, j'en suis sûr, vous faire une idée de l'aspect du village de Waston, enfoncé entre deux montagnes aux cimes rocheuses, bâti sur les bords d'une petite rivière sans nom, avec sa population de mineurs aux visages sombres et aux mains noires, à la démarche voûtée et aux yeux clignotans. On dirait, ici, qu'au lieu de passer à la surface de la terre et à la lumière du soleil, l'homme, ce voyageur d'un instant, s'est creusé pour une vie nocturne des chemins ténébreux et souterrains qui aboutissent au centre de la terre.

A chaque instant, par des ouvertures béantes et inattendues, la mère commune semble dévorer et revomir ses enfans. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que ces malheureux qui, constamment à la poursuite de la houille, du fer, de l'argent et du plomb, paraissent avoir fait un pacte avec les démons de la terre et de la nuit, gardent, même lorsqu'ils viennent, par hasard, s'asseoir au foyer de la famille, les traditions sinistres qu'ils ont recueillies dans les ténèbres où ils passent les trois quarts de leur vie.

Aussi ne faut-il pas s'étonner qu'un pareil peuple, quoiqu'il ait été parfois vaincu, soit toujours resté insoumis. Les Romains, les premiers, essayèrent de les subjuguer, et le nom de Caractacus, encore populaire aujourd'hui, illustré par neuf ans de résistance, ne peut être terni par une défaite qui fit du héros silurien le principal ornement du triomphe de son vainqueur, dont tout le monde, ex-

cepté peut-être vous et moi, mon cher Petrus, a oublié le nom.

A tous les conquérans de la Grande-Bretagne ils opposèrent la même résistance; les Danois, les Saxons, les Normands les trouvèrent tour à tour debout au fond de leurs défilés et sur la crête de leurs montagnes.

Parfois, pendant l'été, leurs ennemis faisaient quelques pas sur leurs terres, envahissaient quelques points de leur pays; mais bientôt arrivait la saison humide et pluvieuse: alors les Cambriens redevenaient invincibles; ils cachaient leurs femmes au fond de leurs vallées, renvoyaient leurs troupeaux dans la montagne, coupaient les ponts, ouvraient des tranchées, et voyaient s'engloutir, dans la fange tremblante de leurs marais, la brillante chevalerie de leurs adversaires. C'était en vain que, pendant les jours de victoire, l'ennemi avait désarmé les habitans, les avait forcés de prêter serment, et, pour garantie de ce serment, avait pris des otages; à la première occasion, le serment était violé, sans que ceux qui le violaient s'inquiétassent des otages, fussent-ils leurs fils. Un jour, Jean, fils de Henri II, fit pendre, avant de se mettre à table, vingt-huit enfans dont l'aîné n'avait pas douze ans!

Edouard, fils d'Alfred le Grand, s'empara le premier de ces hautes montagnes de la Cambrie septentrionale, qu'aucun roi d'Angleterre n'avait franchies avant lui. Les Cambriens consternés virent, un matin, flotter son étendard sur le pic neigeux du Craig-Eirï, la plus haute de leurs montagnes, ce Pinde de l'Occident où quiconque s'était endormi se réveillait poëte.

Cette fois, grâce aux Basques, dont en grande partie était composée son armée, et qui se croyaient encore dans leurs Pyrénées, Edouard remporta une victoire décisive; il assembla les principaux des vaincus et leur dit que, par égard pour leur nationalité, qu'ils avaient si bien défendue, il leur allait donner un chef né dans leur pays, et qui n'avait jamais prononcé un seul mot ni de français ni d'anglais.

La joie fut grande et les acclamations bruyantes chez les malheureux Cambriens, qui avaient pris à la lettre les paroles du vainqueur; mais la joie se changea en tristesse,

les acclamations en blasphèmes, lorsque Edouard I[er] ajouta :

— Je vous donne pour chef et pour prince mon fils Édouard, âgé de huit jours, qui vient de naître à Caernarvon, et qui, à partir d'aujourd'hui, s'appelle Édouard de Caernarvon.

Ce fut ainsi qu'en commémoration de cette victoire d'Édouard I[er], les fils aînés des rois d'Angleterre reçurent en 1282, et conservèrent jusqu'à nos jours, le titre de prince de Galles.

Grâce aux châteaux forts qu'Édouard avait fait bâtir sur les côtes de la Cambrie, et qui lui permettaient d'y envoyer des troupes par mer; grâce aux forêts coupées à ras du sol, et qui n'offraient plus de refuges aux outlaws; grâce au massacre des bardes gallois, qui éteignit dans le sang la voix de la nation; grâce à l'ordonnance qui portait qu'aucun Gallois d'origine ne pouvait occuper le plus petit emploi public dans le pays, les rois d'Angleterre croyaient tenir sous le joug ces redoutables vaincus.

Ils se trompaient.

D'abord, les Gallois, qu'on forçait de servir comme corps d'infanterie légère dans l'armée anglaise, ou vivaient en inimitié éternelle avec les Anglais, qu'ils regardaient comme leurs ennemis, ou passaient avec armes et bagages aux Français, qu'ils regardaient comme leurs amis.

En cette qualité d'amis, les Français étaient éternellement attendus sur la côte de la Cambrie. Les yeux de trois générations s'usèrent à regarder si le drapeau blanc aux trois fleurs de lis de France n'apparaissait pas dans les lointains brumeux de l'océan du Nord. Presque toutes les proclamations rendues par Édouard III et Richard II commencent par ces mots : « Attendu que nos ennemis de France se proposent de débarquer dans notre principauté de Galles... » Enfin, comme ces alliés tant attendus n'arrivaient pas, les Gallois résolurent de tenter encore une fois la fortune, réduits à leurs propres forces. Vers la fin de l'année 1400, un noble Gallois, qui était allé à la cour du roi Henri IV dans le désir d'y briller, commit contre le roi une offense, l'histoire ne dit pas laquelle, qui le força de s'enfuir de Londres; poursuivi en raison de cette offense,

il résolut de faire tourner cet accident au profit de la nation : il se réfugia au milieu de ses compatriotes, se donna comme un banni politique, appela toute la population aux armes, et se mit enfin à la tête de ce mouvement que tout le monde désirait, mais dont personne n'osait se proclamer chef.

Il se nommait Owen Glendowr, nom qu'on avait, à la cour d'Angleterre, afin de lui donner une tournure normande, changé en celui d'Owen de Glendorly, et qui fut accompagné, à partir du jour de la révolte, du titre de prince de Galles.

Les premiers combats furent heureux pour les insurgés; ils défirent les milices anglaises de la province d'Hereford; ils battirent les Flamands de Ross et de Pembroke; ils s'avancèrent jusqu'aux frontières d'Angleterre; mais là, ils trouvèrent le roi Henri en personne, qui, de son côté, avait marché contre eux avec des forces considérables.

Devant ces forces, les Gallois reculèrent, et une portion de leur territoire se trouva de nouveau envahie.

Par bonheur, cela se passait en automne. A défaut de ces alliés qui devaient venir des côtes de Normandie, les pluies d'automne arrivèrent détrempant les routes, enflant les torrens, faisant déborder les rivières. Force fut au roi Henri de s'arrêter; mais là où l'obstacle lui coupa le chemin, il établit son camp, jurant qu'il attendrait ainsi, sous la tente et tout armé, que l'hiver fût passé et le beau temps revenu.

Le roi Henri avait compté sans la maladie et la disette, ces deux spectres hâves et grelotans qui suivent les armées attardées; elles firent leur apparition dans le camp des Anglais, et, à leur suite, se répandirent tous ces vieux contes populaires qui attribuaient aux magiciens gallois le pouvoir de disposer du vent et de la pluie.

Owen Glendowr, dans l'esprit des Anglais, avait fait un pacte avec la reine des tempêtes.

Ce n'était point le seul pacte qu'eût fait Owen Glendowr, car il venait de signer celui-ci :

« Charles, par la grâce de Dieu, roi de France, et Owen, par la même grâce, prince de Galles, déclarent être unis, confédérés et liés entre eux par les liens de vraie alliance,

vraie amitié, et bonne et solide union, spécialement contre Henri de Lancaster, ennemi desdits seigeurs, roi et prince, et contre ses fauteurs ou adhérens. »

Ce Charles de France était le sixième du nom, celui qui, dix ans plus tard, devait devenir fou, et, par sa folie, nous livrer la France.

Cette fois, le secours promis arriva. C'était une assez grande flotte partie de Brest; elle portait six cents hommes d'armes et dix-huit cents fantassins commandés par Jean de Rieux, maréchal de France, et Renaud de Hengest, grand-maître des arbalétriers.

Elle aborda à moins de trois milles du village que j'habite, mon cher Petrus, c'est-à-dire à Milfort. Si j'eusse vécu alors, du haut de la montagne qui domine le presbytère, j'eusse pu voir, grâce à ma lunette, jusqu'au dernier homme de cette petite armée, qui se réunit aux Gallois insurgés, marcha avec eux sur Cæmarthen, traversa Llandovery et prit la route de la ville de Worcester, à quelques lieues de laquelle insurgés et Français rencontrèrent une forte armée anglaise qui, au lieu de leur offrir le combat, se retira sur des collines où elle attendit leur attaque; mais, au lieu d'attaquer leurs ennemis, Français et Gallois se retranchèrent de leur côté, et, de leur côté, attendirent.

On resta ainsi huit jours en présence, escarmouchant, mais n'engageant rien. Pendant ces huit jours, une centaine d'hommes furent tués, et trois fois autant moururent de fatigue, de faim et de maladie. Ce fut surtout chez les Français, mal habitués au climat, que la mortalité se fit sentir : aussi déterminèrent-ils l'armée galloise à tenter une surprise. Une nuit, on sortit sans bruit des retranchemens, et l'on se jeta, non pas sur l'armée anglaise, mais sur ses bagages et sur ses cuisines, que l'on pilla.

L'alarme se mit alors parmi les troupes de Henri, qui se dispersèrent et rentrèrent sur le territoire anglais.

C'était le moment, pour les insurgés, de les poursuivre et de compléter leur victoire; mais ce que les Français avaient vu du pays de Galles leur suffisait : comprenant que, dans une expédition pareille, ils avaient beaucoup de dangers à essuyer, peu de renom à acquérir, ils laissèrent

les Cambriens se débattre comme ils l'entendraient contre la nouvelle armée que ramenait le prince de Galles, fils du roi Henri IV, et s'en allèrent débarquer à Saint-Pol-de-Léon, racontant, avec leur vanterie ordinaire, qu'ils venaient de faire une campagne que jamais, avant eux, Français n'avaient osé entreprendre, et dans laquelle ils avaient, disaient-ils, ravagé plus de soixante lieues de pays dans les domaines du roi d'Angleterre.

Ainsi, ce qu'ils paraissaient être venus faire dans le pays de Galles, ce n'était pas soutenir les Gallois, c'était se venger du roi Henri IV.

Privés de leurs alliés, les Gallois furent battus une première fois en 1407, sur les bords de la rivière d'Usk, ainsi que le prouve cette lettre écrite à son père par le prince de Galles :

« Mon très redouté et très souverain seigneur et père, le onzième jour de cest présent moys de mars, vos rebels des parties de Glamorgan, Usk, Netherwent et Overwent, furent assemblés à la nombre de oyt mille gentz; mais à eux assemblèrent vos foyals et uaillans chivalers, et vos gentz eurent bataille gagnée. »

De cette bataille data la chute réelle de la nationalité galloise, et, chose étrange! presque en même temps que la Bretagne, cette aïeule de la Cambrie se réunissait à la France par le mariage de Louis XII et de la duchesse Anne, veuve de Charles VIII.

Les Cambriens, adoptant le parti de Henry Tudor, qui prétendait au trône d'Angleterre du chef de sa mère, issue d'Édouard III, se réunissant autour du drapeau rouge qu'ils avaient arboré, pénétrèrent avec lui jusqu'à Rosworth, dans la province de Leicester, et livrèrent sous ses ordres la bataille où, par la mort de Richard III, qui offrit vainement, dit le grand Shakespeare, sa couronne pour un cheval, se termina la guerre des deux Roses.

Dès-lors, la principauté de Galles fut bien véritablement réunie à l'Angleterre; mais tout ce que les Gallois gagnèrent à cette réunion fut que le nouveau roi Henri VII plaça dans ses armoiries le dragon cambrien près des trois léopards d'Angleterre, et créa un nouvel office de poursuivant d'armes, sous le nom de *rouge dragon.*

Depuis ce jour, comme pour l'exécution fidèle d'un pacte arrêté entre eux, les souverains d'Angleterre, tout en changeant de race, n'ont pas changé de politique à l'endroit des pauvres Gallois; successivement ils s'employèrent à détruire les anciennes coutumes des Cambriens, les restes de leur état social, et jusqu'à leur langage, dernier monument de nationalité qui subsiste encore parmi eux, et qui va disparaissant tous les jours.

Et cependant, mon cher Petrus, vous ne pouvez vous faire une idée de la différeuce qui existe entre les Gallois et nos Anglais des plaines.

Quant à moi, je vous l'avoue, je ne puis m'y faire, et, quoique depuis quinze jours au milieu d'eux, je ne puis m'empêcher de tressaillir lorsque, au détour d'un chemin, je rencontre un descendant de ces anciens Kymris vêtu de son costume pittoresque, et qui me dit avec son accent guttural et dans la vieille langue gaëlique :

— Salut à toi et à ta compagnie, homme de la plaine !

Maintenant, comme ce salut m'est aussi bien adressé quand je suis seul que quand je suis véritablement accompagné, j'ai pris des informations auprès d'un vieux barde, reste des jours passés, sur ce que signifiaient ces mots, qui me paraissaient assez vides de sens lorsque j'étais seul, et assez impertinens lorsque je me promenais avec Fidèle, quoique Fidèle soit un bon chien; je me suis, dis-je, informé près d'un vieux barde de ce que signifiaient ces mots :

— Salut à toi *et à ta compagnie !*

Alors il m'a répondu :

— L'homme n'est jamais seul; Dieu, au jour de sa naissance, lui donne un ange gardien qui ne le quitte qu'à l'heure de sa mort.

Ainsi, lorsque nous te disons : « Salut à toi et à ta com- » pagnie, homme de la plaine ! » cela veut dire : « Salut » à toi et à l'ange gardien que le Seigneur t'a donné ! »

Voilà, mon cher Petrus, un résumé de l'histoire et un aperçu de la physionomie du peuple au milieu duquel je me trouve.

Peut-être me suis-je un peu trop étendu sur l'un et sur l'autre sujet; mais c'est qu'il me semble en ce moment

que ma véritable vocation n'est ni le poëme épique, ni la tragédie, ni le drame, ni la philosophie, ni même le roman de mœurs; il me semble que c'est l'histoire, et que le grand ouvrage qui doit faire ma réputation et ma fortune sera une chronique, soit à la manière de Monstrelet et de Froissard, soit un récit dans le genre de celui que Hume a publié, cette année, sur l'Angleterre, ou que Robertson doit publier incessamment sur l'Écosse.

En tout cas, mon sujet est arrêté : c'est l'histoire des Gallo-Kymris, depuis le moment de leur départ de la Bretagne jusqu'à nos jours.

II

LA DAME GRISE.

C'est à l'extrémité septentrionale de cet étrange pays, dans la baie de Saint-Brides, à trois milles au plus de Milfort, et à cinq milles de Pembroke, que s'élève, au fond d'une sombre vallée, le petit village de Waston.

Au centre du village est bâti le presbytère, appuyé à l'église comme un nid d'hirondelle, ayant à sa gauche la rue, l'unique rue du village, à sa droite le cimetière; vrai cimetière d'Hamlet, avec de grands arbres toujours verts, des pierres sépulcrales brisées, des croix enfouies sous l'herbe.

Pendant les jours brumeux, quand arrive cette saison morte qui était la terreur des conquérans, quand les nuages enveloppent la cime des monts Chelians, et font pour la vallée un ciel factice qu'on semble pouvoir toucher avec la main, tout cela prend un aspect farouche et désespéré, auquel donne, la nuit, un plus sombre caractère encore le vaste murmure des vagues, qui arrive sur l'aile du vent d'ouest, pareil aux plaintes du génie de la mer.

L'église est du douzième siècle, toute romane, surmontée d'une tour carrée qui, autrefois, a dû servir de forteresse; des corneilles l'entourent presque continuellement de leur vol circulaire, et fatiguent le voisinage de leurs cris plaintifs.

De temps en temps, quelqu'une, plus apprivoisée, s'abat sur la cheminée du presbytère, et invite inutilement ses compagnes à l'y venir joindre.

Ce presbytère est grand, plus grand du double que celui que nous venons de quitter.

Le toit est couvert de mousse, et le bâtiment tout entier est noirci par la fumée de la houille.

Comme il était primitivement construit en bois et en terre, et que, çà et là, au fur et à mesure qu'il tombait en ruines, il a été rapiécé avec des briques dont la couleur est plus ou moins vive selon que le rapiéçage est plus ou moins ancien, son aspect, non-seulement n'a rien de flatteur à la première vue, mais encore présente un ensemble auquel on a peine à s'habituer.

Sans doute à cause de ce peu d'attraits qu'il offre aux regards, et vu la faculté laissée à la fabrique par la commune de disposer des terrains y attenant, on a eu vingt fois l'intention de bâtir un autre presbytère ; mais, comme si c'eût été un sacrilége d'abattre ou de laisser tomber celui-là, toujours les projets de construction ont été abandonnés, et le pasteur en exercice s'est contenté, le maçon du lieu aidant, de réparer, avec des briques nouvelles et des supports nouveaux, les outrages que l'aile du temps imprimait, en passant, à ce frêle édifice, qui semble toujours près de crouler, et qui cependant, depuis près de quatre siècles, voit se succéder et s'éteindre les générations.

Aux deux côtés de la porte de la rue s'élèvent deux immenses tilleuls qui, même pendant l'été, jetant une ombre impénétrable sur le seuil, semblent couvrir d'une nuit éternelle la mystérieuse entrée de quelque nouvel antre de Trophonius.

Mais ce qui surtout donne à la maison un caractère sombre et une couleur fantastique, c'est, comme pour faire pendant à ces deux tilleuls placés à la porte de la rue, un vieil ébénier, monstrueux de tronc, énorme de feuillage, dont les branches, pareilles à autant de serpens sortant d'un nid commun, se tordent, s'élancent, retombent, chargées de feuilles d'un vert sinistre, à l'extrémité d'un jar-

din long, étroit, planté seulement de légumes et de fleurs.

Cet arbre, dont nul ne sait l'âge, paraît être contemporain du rocher contre lequel il s'appuie; rocher rugueux, abrupt, aux formes bizarres, des gerçures duquel sourdent incessamment des gouttelettes d'eau glacée, que jamais, depuis que cet ébénier existe du moins, un rayon de soleil n'a séchées.

Adossé au roc, perdu sous l'ombre de l'arbre magique, à peine se peut distinguer un banc de granit entièrement recouvert de mousse, tout enlacé d'un réseau de lierre, et à moitié enterré dans le sol.

Cette mousse et ce lierre, qui l'enveloppent en toute liberté, indiquent que rarement une créature humaine vient s'asseoir sur ce banc; solitude qui, du reste, est suffisamment expliquée, non-seulement par cette idée qu'ont les habitans du pays que l'ébénier est consacré aux puissances mystérieuses, mais encore par la fraîcheur, la tristesse et l'humidité de l'endroit que cet ébénier protége ou plutôt menace de son ombre.

Aussi ce coin du presbytère est-il le principal théâtre de la tradition qui, malgré les avantages pécuniaires faits aux pasteurs, éloigne ceux-ci de la cure de Waston.

Cette tradition, je l'avais à peu près oubliée pendant les huit ou dix jours que dura notre voyage, grâce à la variété des lieux et des événemens qu'un voyage emporte toujours avec lui; mais, en arrivant à Waston, en entrant dans ce sombre presbytère, en visitant ce mystérieux jardin, je l'avoue, la tradition s'est peu à peu ranimée, et est rentrée vivante dans mon imagination par le chemin des yeux.

Mon cher Petrus, je suis un homme; je crois n'avoir pas plus de faiblesse qu'un autre dans le cœur et dans l'esprit; mais écoutez bien ceci : le jardin de la veuve avec son petit bassin, ses trois saules d'inégale grandeur baignant leurs branches dans l'eau immobile, son rossignol chantant sur la plus haute branche du plus haut des trois saules, c'était la mélancolie!

Le presbytère de Waston, avec sa triste et morne apparence, ses murs rapiécés de rouge et de noir, son long et

étroit jardin aux fleurs maladives et aux rares légumes, terminé par ce monstrueux ébénier au feuillage sinistre; ce rocher pleurant sans cesse; ce banc moussu, perdu, même au milieu du jour, dans l'obscurité, et la funèbre tradition planant par-dessus tout cela, c'est la terreur!

Maintenant, cette tradition devant laquelle je recule depuis si longtemps, je l'aborde enfin.

Elle est attribuée à une malédiction qui pèse sur les pasteurs habitant le presbytère, et cela, de génération en génération.

Seulement, sur la cause de cette malédiction et sur la personne qui l'a portée, les récits sont tellement contradictoires, que, moi, si intéressé à savoir la vérité, puisque cette malédiction doit, dans un cas donné, peser sur moi, je suis, malgré mes questions, mes recherches et mes investigations, tout comme les autres, c'est-à-dire encore dans le doute.

Mais, si différentes que soient ces versions, elles convergent toutes vers l'ébénier dont je vous ai parlé, et dont j'ai essayé de vous montrer l'aspect et la situation.

En somme, voici ce qu'on dit :

C'est que, lorsqu'il doit arriver un malheur aux habitans de la maison, le 28 septembre, à minuit, au moment où le temps franchit un degré et passe du jour de Sainte-Gertrude au jour de Saint-Michel, la porte d'une chambre du presbytère fermée depuis trois cents ans s'ouvre d'elle-même; une femme vêtue de gris, portant des habits taillés à la mode du règne d'Elisabeth, en sort, descend l'escalier sans bruit, traverse la maison, gagne le jardin, et, plutôt glissant que marchant, gagne, à la lueur de la lune, l'ombre de l'ébénier rendu plus terrible et plus sombre encore par la nuit, s'assied un instant sur le banc de granit, puis, peu à peu, se décompose, se vaporise et s'évanouit comme un brouillard.

Ces apparitions ont lieu, dit-on, dans deux circonstances.

La première, quand la femme du pasteur habitant la cure a conçu et doit accoucher de deux jumeaux.

La seconde, quand on vient d'atteindre l'année où, se-

lon la malédiction jetée sur les pères et sur les enfans, un de ces deux jumeaux doit tuer l'autre.

Or, vous connaissez la vieille tradition anglo-normande, mon cher Petrus, sur la migration de nos âmes. Cette tradition prétend qu'avant d'arriver à sa destination, que cette destination soit le ciel, l'enfer ou le purgatoire, l'âme passe la première nuit de son voyage près de Sainte-Gertrude et la seconde près de Saint-Michel.

C'est pendant cette seconde nuit que le Seigneur ayant pesé le bien et le mal que cette âme a fait sur la terre, décide de son sort et transmet sa décision à Saint-Michel, qui la conduit au lieu de sa joie ou de son supplice.

Cela, je le sais bien, n'a aucun rapport avec la *dame grise du presbytère*, c'est ainsi qu'on appelle l'apparition, mais, cependant, comme toute chose se touche en ce monde, j'ai pensé qu'il y avait peut-être, entre cette âme en peine et ses deux gardiens, quelque chose qui rapprochait une tradition de l'autre.

Il reste encore dans le village deux personnes qui ont vu l'apparition.

Une femme et un homme.

Cet homme et cette femme l'ont vue à des époques différentes.

Chaque fois, le malheur prédit par elle est arrivé.

La première fois, elle annonçait la conception des deux jumeaux; la seconde fois, elle annonçait la mort de l'un d'eux causée par l'autre.

J'ai été trouver cet homme et cette femme.

La femme ne pouvait pas donner grands renseignemens.

Le jardin du presbytère est borné, à gauche, par un jardin contigu; à droite, par un sentier qui, après l'avoir côtoyé dans toute sa longueur, aboutit à une ouverture de mine creusée dans la montagne.

Pendant la nuit où l'apparition eut lieu, la femme était dans son jardin.

Elle s'était rappelé avoir étendu du linge sur l'herbe, et avoir oublié de le rentrer.

Vers minuit, sous l'empire de cette préoccupation, elle s'était levée, et avait été recueillir son linge.

Elle achevait de le ramasser, quand, par-dessus la petite haie qui palissade le jardin du presbytère, elle avait cru apercevoir (le ciel, cette nuit-là, était assez sombre) elle avait cru apercevoir une forme humaine sortant de la maison, et s'avançant lentement et la tête basse vers l'ébénier.

Alors, elle avait pensé que c'était la femme du pasteur, que quelque motif pareil à celui qui l'avait fait sortir elle-même attirait vers le jardin.

— Bonne nuit, voisine, avait-elle crié.

Mais la dame grise s'était, à cet appel, contentée de relever la tête sans répondre, et avait continué son chemin vers l'ébénier, dans l'ombre duquel elle avait disparu.

La peur s'était, à ce moment, emparée de la voisine, qui était rentrée, laissant là son linge, et, toute tremblante d'effroi, avait réveillé son mari.

Son mari, qui était un vigoureux charron, s'était levé, avait pris une jante de charrette, comme eût fait Hercule de sa massue, et, malgré les prières de sa femme, qui craignait qu'il ne lui arrivât malheur pour s'être frotté à la dame grise, il était descendu et avait marché résolûment vers l'ébénier.

Mais l'ombre était déserte, le banc était solitaire, et le charron avait regagné son lit en traitant sa femme de folle, ce qui n'avait pas empêché celle-ci de dire à ses amies, chose que, d'ailleurs, elle m'a répétée à moi-même, qu'elle avait vu, de ses yeux vu, comme dit Orgon, la dame grise.

Et cette assurance avait pris d'autant plus de crédit dans le village que, huit jours après, la femme du pasteur, qui était enceinte, avait mis au monde deux jumeaux.

Voilà pour le récit de la femme; je vous dis tout ce que, en multipliant les questions, j'en ai pu tirer, pendant deux heures de conversation avec elle.

Elle avoue, au reste, avoir eu si grand'peur, que, tout ce qu'elle peut affirmer, c'est la réalité de l'apparition; mais que, quant aux détails, elle était trop effrayée pour en pouvoir donner de positifs.

Maintenant, passons au récit de l'homme.

L'homme est un ancien mineur; il était, à cette époque,

dans la force de l'âge, c'est-à-dire qu'il venait d'atteindre sa quarantième année; la moitié de sa vie, plus de la moitié même, s'était passée sous terre et dans l'obscurité; il en résultait que ses yeux, clignotans au jour comme ceux de la chouette et du hibou, acquéraient, la nuit, une fixité et une sûreté suprêmes.

Il était venu passer la journée du dimanche avec ses enfans, et s'en retournait, vers minuit, pour reprendre, à trois heures, son travail de mineur houiller au centre de la montagne.

Il portait sur son épaule une pioche, arme terrible dans la main de ces hommes, en ce qu'elle coupe d'un côté comme un rasoir, et que de l'autre elle est aiguë comme un poignard.

Il n'avait rien bu qu'un verre de gin en quittant sa femme et ses enfans.

C'était juste treize ans après la première apparition constatée par la voisine, et à la suite de laquelle la femme du pasteur était accouchée de deux jumeaux.

Ces deux jumeaux étaient deux garçons fort bien unis, s'aimant beaucoup, et qui, par cette amitié, étaient parvenus à rassurer leurs parens sur toute catastrophe du genre de celle dont la malédiction les menaçait.

Tous deux étaient venus, dans la soirée, jouer avec les enfans du mineur, qui leur avait promis de leur faire faire un jour avec lui un voyage dans le royaume des gnomes, situé au centre de la terre.

A neuf heures du soir, les deux jumeaux, appuyés l'un sur l'autre, comme le Castor et le Pollux antiques, étaient rentrés chez leurs parens, et, vingt minutes après, on avait vu s'éteindre toutes les lumières du presbytère; ce qui indiquait que le pasteur, sa femme et les deux enfans étaient couchés et reposaient tranquillement.

Vers minuit donc, le mineur, regagnant sa montagne, suivait, par un beau clair de lune, le sentier longeant le jardin, quand, l'heure venant à sonner, il lui sembla voir apparaître la dame grise sur le seuil du presbytère.

Inutile de dire que c'était le 28 septembre, pendant la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel.

Il avait entendu raconter la vision de la voisine; cette vi-

sion avait eu lieu, je le répète, treize ans auparavant, et cependant le récit dans tous ses détails lui revint à l'esprit.

Il s'arrêta et attendit en silence.

Il était au tiers du jardin à peu près : donc, la dame grise venait d'apparaître derrière lui, et, s'il demeurait à la même place et qu'elle continuât d'avancer, elle devait passer à environ vingt pas de lui, et, à cent ou cent vingt pas en avant, aller s'asseoir sous l'ébénier.

C'est ainsi que la chose eut lieu, en effet.

La dame grise s'avança do son pas morne et pensif, paraissant, comme l'avait dit la femme qui avait rendu compte de la première vision, plutôt glisser que marcher.

Lui ne la perdit pas une seconde du regard, et, comme son regard était, on le sait, plus perçant la nuit que le jour, voici ce qu'il affirme avoir vu:

La dame grise était très pâle; ses yeux, vivans à peine, ne furent, pendant les dix minutes qu'il put l'examiner, pas un seul instant clos par leurs paupières; ils demeurèrent fixes et comme endormis.

Elle était vêtue d'une robe grise, d'étoffe commune, pareille à celles que portent nos veuves un an ou deux après la mort de leur mari.

La coupe do ses habits, d'après la description que m'en fit le mineur, était, comme je l'ai dit, celle que la mode avait adoptée sous le règne d'Elisabeth.

Le vieillard, il a soixante ans maintenant, avoue qu'à cette vue il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et une goutte de sueur perler à la racine de chacun de ses cheveux.

Cependant, comme c'était un homme de courage, ayant foi dans la miséricorde du Seigneur, et convaincu que les morts n'ont aucune puissance sur les vivans, au moment où la dame grise passait devant lui :

— Qui es-tu? lui demanda-t-il; que veux-tu? où vas-tu t

La dame grise parut tressaillir à ces trois questions, comme si, depuis le temps qu'elle était dans la tombe, elle eût oublié le son de la voix humaine.

Puis, comme d'un accent plus ferme le mineur renouvelait ses questions, elle leva doucement le bras, lui

faisant signe de demeurer où il était, et continua son chemin.

Mais celui à qui elle venait de donner cet ordre tacite n'était pas homme à lui obéir ainsi sans lutte; il la laissa s'éloigner d'une cinquantaine de pas, et, faisant le signe de la croix d'une main, tandis que de l'autre il serrait le manche de sa pioche à l'écraser entre ses doigts, il enjamba la haie et se mit à sa poursuite.

Elle, arrivée à dix pas de l'ébénier, s'arrêta.

Elle fit de la main un geste qui semblait séparer du reste du jardin la partie de ce jardin dans lequel elle se trouvait.

Puis elle continua de s'avancer vers l'ébénier.

Comme elle se glissait sous son ombre, le mineur, de son côté, atteignait l'endroit où elle avait fait un geste de partagement.

Là, il lui fut impossible d'aller plus loin.

Le sol, sans doute c'était un vertige, le sol lui semblait fendu par une profonde gerçure; cette gerçure pénétrait jusqu'aux entrailles de la terre, et dans ces entrailles bouillait, avec un bruit pareil à celui de l'Océan pendant une tempête, ce feu central où les volcans puisent, dit-on, leurs flammes, leur lave et leur fumée.

La gerçure était trop large pour qu'il pût la franchir, et, d'ailleurs, eût-elle été plus étroite, il avoue qu'il n'eût point osé s'y risquer.

Il demeura donc sur le bord de l'abîme.

Pendant ce temps, la dame grise s'enfonça sous l'ombre la plus épaisse de l'ébénier, et s'assit sur le banc couvert de mousse.

Le mineur, de son côté, la regardait, ne pouvant la joindre, et, grâce à cette faculté acquise par lui de voir au milieu des ténèbres plus facilement qu'en plein jour, il ne perdit pas un détail de ce qui se passa.

Tout en regardant, il commença de dire, les uns après les autres, cinq *Pater* et cinq *Ave*.

Durant la première partie de la prière, la dame grise resta ce qu'il l'avait vue, c'est-à-dire une ombre ayant toutes les apparences d'un corps; ses traits, sa forme, ses contours étaient parfaitement visibles.

Durant la seconde partie de la prière, il sembla au brave homme que les traits se brouillaient, que la forme allait s'effaçant, que les contours devenaient incertains.

Enfin, durant la troisième partie, la décomposition s'acheva; la dame grise se changea en un nuage qui lui-même se volatilisa au point de ne laisser ni apparence ni trace.

Et, à mesure que la vision s'évanouissait, le bruit souterrain se calmait, le feu s'éteignait, la gerçure se refermait.

Au moment où le nuage lui-même ne fut plus qu'une vapeur, et où la vapeur disparut, l'obstacle qui séparait le mineur de l'ébénier, du rocher et du banc, avait disparu tout à fait.

Alors il continua sa route, le courageux investigateur; mais l'ombre était solitaire, mais le banc était vide; seulement, un hibou faisait grelotter son chant lugubre dans les branches de l'ébénier.

Mais, ne se fiant pas même à ses yeux, et complétant un sens par l'autre, il voulut que sa main lui rendît le même témoignage que son regard, le toucher que la vue.

Il toucha tout:

Le tronc noueux de l'ébénier, le rocher humide et suant, le banc moussu et couvert de lierre.

Il n'y avait personne.

Il ramassa une pierre et la jeta au hibou.

Le hibou poussa un dernier cri, s'enleva de son vol silencieux, et s'alla poser sur un des ifs du cimetière, dont on voyait la tête sombre s'élever au-dessus de la maison.

Alors, le mineur, pour s'affirmer en quelque sorte à lui-même qu'il était bien éveillé, et que tout ce qui venait de se passer sous ses yeux n'était point l'effet d'un rêve, le mineur essaya de chanter la ballade populaire :

Le seigneur Nann et son épouse
Bien jeunes furent fiancés ;
Mais, bien jeunes, la mort jalouse
Désunit leurs jours enlacés !...

Ce fut vainement; il avoue que sa voix ne put trouver

un son, quoique sa mémoire se rappelât parfaitement les paroles.

Il s'éloigna donc, silencieux comme le hibou qui avait pris son vol vers le cimetière.

Seulement, il s'éloigna dans la direction opposée.

Dix minutes après, il entrait sous la voûte sombre de la montagne; un quart d'heure après, il avait rejoint ses camarades.

— Oh ! oh ! lui dirent ceux-ci en le regardant et en approchant leurs torches de son visage, que t'est-il donc arrivé depuis hier ? la moitié de tes cheveux a blanchi !...

« Et, en effet, monsieur, me dit le vieillard en achevant son récit, ce que j'ai de cheveux blancs me vient de cette nuit-là ! »

III

LA CHAMBRE MURÉE.

Comme l'avait fait la voisine, treize ans auparavant, le mineur raconta ce qu'il avait vu.

La dame grise ne lui avait point parlé ; nul secret ne lui était imposé par une puissance humaine ou surhumaine : il n'avait donc aucun motif de ne point dire ce qui venait de lui arriver.

Seulement, de même que l'on avait justement conjecturé que la première apparition avait présagé la naissance des deux jumeaux, on conjectura que la seconde apparition annonçait la mort de l'un ou de l'autre.

En effet, vers la fin du mois de septembre pendant lequel cette apparition avait eu lieu, on vit, un soir, un des deux enfans rentrer tout effaré, tout pâle et tout en larmes.

Un instant après, on entendit dans le presbytère de grands cris de douleur.

Puis, la porte s'ouvrit ; le pasteur et sa femme parurent, criant : « Au secours ! » et courant, comme des insensés, vers cette petite rivière dont je vous ai déjà parlé.

Voici ce qui était arrivé : l'aîné des deux jumeaux était

sorti seul, son devoir étant achevé avant celui de son frère.

Son frère avait promis de le rejoindre aussitôt qu'il aurait, à son tour, fini son devoir.

Les deux enfans s'aimaient tant, qu'il était rare qu'ils ne prissent point ensemble leurs récréations.

Le théâtre de ces récréations était presque toujours, soit les rives de la petite rivière, soit la montagne qui la domine, et du haut de laquelle on aperçoit une douzaine de lieues de côtes, et l'Océan sombre, immense, infini, tout sillonné, à certaines époques, de voiles blanches qui semblent, à cause de la distance, des mouettes et des goëlands se jouant à la surface de l'eau.

Le premier arrivé avait gravi au tiers à peu près de la montagne.

Là, il s'amusait à faire rouler des pierres sur la rapide déclivité de l'abîme.

Les pierres, après avoir roulé et bondi un instant, selon les aspérités du terrain, arrivaient enfin à un endroit où la montagne était coupée à pic comme si un génie de l'air eût fendu le rocher avec une hache gigantesque.

La portion du rocher qui manquait à la montagne se retrouvait dans la rivière, brisée en blocs monstrueux qui faisaient écumer l'eau sur leur barrage.

Le second fils du pasteur, son devoir fini, s'élança hors de la maison pour aller rejoindre son frère.

Mais le sentier tortueux de la montagne était trop lent pour son impatience; il essaya, ce qu'il avait fait vingt fois du reste, de la gravir diagonalement.

L'aîné déracinait un rocher qu'il voulait précipiter dans l'abîme, comme il y avait précipité jusque-là des pierres ordinaires.

Le rocher avait résisté longtemps; cependant, après une lutte d'un quart d'heure, il remuait, dans le vide creusé autour de lui par son ébranlement, comme une dent à moitié déchaussée tremble dans son alvéole; enfin, sous les efforts du jeune titan, il céda, et, entièrement déraciné, roula vers le précipice.

Un cri de joie, poussé par le vainqueur, accompagna cette chute.

Mais, au moment où le rocher venait de disparaître sur la pente plus rapide, un cri terrible, cri mêlé d'effroi, de détresse et de douleur, lui répondit.

L'aîné des deux enfans reconnut la voix de son frère et resta immobile, épouvanté, silencieux, les mains enfoncées dans ses cheveux hérissés de terreur.

Un second cri suivit le premier.

Celui-là était un cri de mort : il partait du fond de l'abîme.

Alors, le bruit de deux corps pesans, tombant à l'eau à une seconde l'un de l'autre, monta sinistre et douloureux jusqu'à la plate-forme où se tenait debout le fratricide involontaire, l'innocent Caïn.

Le rocher déraciné par lui avait dans sa course rencontré son frère et l'avait entraîné vers l'abîme.

Puis, le rocher étant le plus lourd, s'était englouti le premier dans la rivière; le corps de l'enfant l'y avait suivi.

De là ces deux bruits rapprochés ; de là le second cri.

Tout cela était clair, visible, certain pour le malheureux enfant; et cependant, comme de tout malheur inattendu, terrible, inouï, il doutait encore.

Il descendit rapidement, au risque de se précipiter lui-même, jusqu'à l'endroit où le rocher était coupé à pic, s'accrocha à une touffe de genévrier, et se pencha sur l'abîme.

Il vit le corps de son malheureux frère, qui, après avoir flotté un instant suivant le cours tortueux de la rivière, s'était arrêté à ce barrage de rochers qui coupait son lit en deux.

Ce fut alors que, ne doutant plus, il prit sa course vers le presbytère, et annonça la terrible nouvelle à ses parens.

Ceux-ci, on l'a vu, s'élancèrent tout éplorés hors de la maison et coururent vers le barrage, où ils retrouvèrent le cadavre de leur enfant battant les rochers.

Une partie des gens du village les avait suivis; car le pasteur et sa femme étaient d'excellentes gens dont toute

la paroisse a gardé bonne mémoire, miséricordieux et consolateurs pour les autres.

La mère s'agenouilla au bord de la rivière; le père, avec cinq ou six paysans, se hasarda sur ce pont brisé, humide, glissant, dont la base était incessamment battue par le torrent furieux de l'obstacle qui lui était opposé, et qu'on voyait tournoyer en rugissant et lançant son écume par-dessus la digue de granit.

A l'aide de branches d'arbres et de cordages, on parvint à tirer le cadavre de l'eau, et les paysans, l'ayant chargé sur leurs épaules, le portèrent ainsi jusqu'au rivage et le déposèrent aux pieds de la mère éplorée.

Le second fils, comprenant qu'en ce moment sa vue serait une douleur, s'était retiré derrière un rocher où il pleurait, la face contre terre, en s'arrachant les cheveux.

Tant qu'elle eut des larmes, et les mères en ont beaucoup, la pauvre femme épuisa sa douleur sur le corps de son enfant.

Puis, lorsque ses yeux devinrent secs et brûlans, sentant qu'elle avait besoin de pleurer encore, elle regarda autour d'elle et chercha son second fils.

Il fallut l'appeler longtemps pour qu'il se montrât; le malheureux enfant ne se doutait pas que, source de douleur, il allait être en même temps une source de joie; que l'amour d'une mère ne saurait être perdu, et que tout cet amour que la pauvre Niobé éprouvait pour le fils mort allait se reporter sur le fils vivant.

La mère retrouva donc de nouvelles larmes en retrouvant son autre fils.

Elle le prit dans ses bras et le tint serré contre sa poitrine, les yeux fermés pour ne plus voir que par le cœur.

On profita de ce moment pour éloigner d'elle le cadavre. Ce fut le père qui le transporta lui-même jusqu'au presbytère, ainsi qu'il faisait lorsque, autrefois, il le transportait vivant et endormi, et que la mère le suivait portant l'autre.

On lava le corps du pauvre petit, on pansa ses blessures, comme s'il n'eût point été mort, et on le coucha sur son lit, comme si cette sombre mort n'eût été qu'un doux sommeil.

Le surlendemain, son père avait dit sur lui les prières des morts, et, en présence de tout le village, son cercueil avait été déposé dans une fosse au-dessus de laquelle on voit encore aujourd'hui une petite pierre brisée à l'angle, avec cette inscription :

« Ci-gît
» JOHN BENTERS,
» Second fils du pasteur Edgar Benters
» et d'Elisabeth Egburn;
» Il mourut par accident, le 22 juin 1737.
« Passans, priez pour son âme innocente.
» Le corps n'était âgé que de 13 ans.
» *La dame grise prédit sa naissance*
» *et sa mort.* »

Dans les trois ans qui suivirent cette catastrophe, le pasteur et sa femme moururent.

La femme, frappée plus profondément parce qu'elle était mère, mourut d'abord ; le pasteur ensuite.

Le jeune Clarentz Benters disparut, et jamais, depuis cette disparition, on n'entendit reparler de lui dans le village de Waston.

Or, comme les paysans attribuaient tous ces malheurs, car je vous ai raconté le dernier seulement, à l'influence de la dame grise, un maçon s'offrit pour murer la porte par laquelle elle sortait de cette chambre qu'on savait solitaire, et qui restait constamment fermée, ne s'ouvrant que pour les apparitions.

De cette chambre, au reste, aucun pasteur n'avait jamais eu la clef, et, de mémoire d'homme, personne ne s'était hasardé à l'ouvrir ou à la faire ouvrir.

L'offre du maçon fut acceptée. On fit venir le pasteur du village voisin, afin de donner un certain caractère religieux à la cérémonie, et, au milieu des prières enseignées par le rituel pour l'exorcisme, la porte fut murée.

Cette opération s'accomplissait en 1741, quatorze ans avant l'époque où nous sommes arrivés.

Pendant ces quatorze ans, un seul pasteur habita le

presbytère; il était veuf, sexagénaire, et n'avait eu qu'un fils, lequel avait été tué à la bataille de Fontenoy.

Il y avait passé cinq ans; puis il était mort, laissant un bon souvenir dans l'esprit de ses paroissiens.

Mais, depuis quatre ans qu'il était mort à son tour, la cure était restée vacante, et personne n'avait osé l'occuper.

Aussi, sur la plainte des habitans, qui, par la solitude du presbytère, se trouvaient privés de la parole divine, les émolumens de la charge avaient été doublés.

Malgré cette augmentation, qui faisait de la cure d'un pauvre petit village une cure de premier ordre, nul n'avait sollicité cette cure, jusqu'au moment où votre digne frère, mon cher Petrus, m'en fit offre, offre que j'acceptai avec reconnaissance dans la détresse où je me trouvais.

Au surplus, vous voyez que, depuis mon arrivée, je n'ai point perdu mon temps, et que toutes les informations que j'ai pu prendre ont été prises.

Maintenant, aux détails matériels, voici ceux qu'ajoute l'imagination des paysans.

Je dis l'imagination, car, malgré toutes les recherches faites par moi, je n'ai pu tirer des anciens de la paroisse aucun détail positif en dehors de ceux que je vais vous transmettre.

Sur l'apparition de la dame grise, sur les occasions où cette apparition se manifeste, sur les résultats de cette apparition, il n'y a aucun doute à avoir, et, là-dessus, tout est passé à l'état de certitude dans l'esprit des paysans.

Ils disent, mais vous comprenez bien, mon cher Petrus, que ces suppositions restent à l'état vaporeux de légende, ils disent que la dame grise est la veuve d'un ancien pasteur du commencement de la réforme, qui, en raison de persécutions intérieures provenant du successeur de son mari, fut conduite à se suicider.

En se suicidant, la malheureuse jeta une malédiction terrible sur la cure.

Cette malédiction, que son âme en peine poursuit et applique, vous en avez vu les effets.

Enfin, à l'appui de cette opinion, on montre dans le coin le plus sombre, le plus humide, le plus désert du ci-

metière, une petite croix de pierre avec quelques lettres effacées qui m'ont paru, en les reconstruisant, donner le prénom d'Anne et le nom de Goldsmith.

Le fossoyeur, du reste, soutient, et il dit tenir cela de son prédécesseur, qui le tenait du sien, que cette tombe perdue, solitaire, oubliée, mais terrible au milieu de son oubli, est bien celle de la malheureuse suicidée.

Quant au maçon qui a muré la porte de la chambre, il existe encore, et est venu lui-même donner tous les renseignemens sur cette opération. Cette porte est située au second, entre un grenier et une lingerie.

Il est encore facile de voir sur la muraille le point de suture du vieux et du nouveau plâtre, et, grâce à ce point de suture, on peut distinguer la forme d'une porte.

Sur la façade extérieure, deux volets fermés et tombant en ruines indiquent les deux fenêtres de la chambre maudite.

Je dois vous avouer, mon cher Petrus, que tous ces récits, si fantastiques et si incroyables qu'ils soient, ne nous ont pas laissés indifférens, Jeannie et moi.

Nous en sommes arrivés, chose que nous n'eussions jamais crue, à remercier Dieu de ce que, sans avoir son âge, Jeannie paraissait condamnée à la stérilité de Sarah!

IV

L'ÉTAT DES LIEUX.

Vous vous étonnerez, mon cher Petrus, que je ne vous aie encore rien dit de notre installation au presbytère, et que le côté fantastique de notre habitation nous ait à ce point fait perdre de vue son côté matériel.

Hélas! de ce côté matériel je vous ai dit deux mots, et vous l'ai montré triste et sombre, mais bien certainement encore moins triste et moins sombre qu'il ne l'est en réalité.

Le presbytère a le privilége des maisons maudites: sans doute les pasteurs qui y ont vécu et qui y sont morts n'é-

taient pas tous des êtres abandonnés; ils avaient des parens, et, par conséquent, des héritiers; eh bien! quelle que soit l'avidité de ces héritiers ou de ces parens, pas un seul ne s'est jamais présenté pour réclamer une seule pièce du mobilier de ceux qui sont morts!

Les seuls héritiers des pasteurs de Waston sont donc les pasteurs qui succèdent à ceux qui ne sont plus.

Cela vous donnera, mon cher Petrus, une idée de la terreur qu'inspire cette triste maison.

Le mobilier se trouve être ainsi un singulier mélange de meubles de toutes les époques et d'ustensiles de toute espèce; la plupart de ces meubles, estropiés, hors de service, me parurent avoir été gardés simplement par un motif de superstition.

Comme un pareil motif ne pouvait me déterminer à laisser la maison encombrée de toutes ces vieilleries, je chargeai le magister de s'informer dans le village si quelqu'un avait une réclamation à exercer à l'endroit des meubles, ou bien si quelque pauvre paysan désirait utiliser à son usage les objets qui me paraissaient superflus pour mon service; dans ce cas, je me ferais un véritable plaisir de laisser prendre les meilleurs parmi ces meubles condamnés par moi à la destruction.

Personne ne réclama; nul n'accepta mon offre.

En conséquence, comme, depuis la destruction des forêts par les rois d'Angleterre qui craignaient que ces forêts ne servissent de refuge aux proscrits, le bois est assez rare dans la contrée, je traînai moi-même bahuts disloqués, tables boiteuses, chaises vermoulues, au milieu de la cour; je fis ce que le temps allait faire, j'achevai de les briser, et je rangeai, provision de bois pour mon hiver, tous leurs débris dans un immense bûcher occupant tout le côté du mur de la cour mitoyen avec le cimetière.

Cette exécution faite, la maison démeublée en partie, restait à faire un choix parmi toutes les pièces de cette maison, pour savoir celle que nous habiterions.

Quinze personnes eussent logé à l'aise dans ce presbytère, et nous n'étions que Jeannie et moi.

J'avais voulu prendre une servante, mais Jeannie s'y

était opposée. A son avis, nous ne pouvions être trop économes, ni rendre trop promptement à notre hôte le chaudronnier les cinquante livres sterling qu'il nous avait si délicatement prêtées.

En outre, pensant avec raison que nous aurions, en nous installant, quelques dépenses d'absolue nécessité à faire, nous avions accepté les douze livres sterling que monsieur et madame Smith nous avaient offerts sur l'argent qu'ils avaient emprunté à notre intention, et qu'ils nous apportaient à Nottingham quand nous les avions rencontrés sur la route.

Il fut donc décidé que nous nous passerions d'une servante à demeure, et que nous nous contenterions d'une femme de ménage, qui, moyennant deux pences par jour, viendrait faire à la maison toute la grosse besogne que Jeannie ne pouvait pas faire.

C'était une raison de plus pour restreindre notre habitation.

Nous nous bornâmes donc, pour le bas, à une petite antichambre formée tout naturellement par une espèce de grand corridor qui aboutissait à un escalier de bois montant jusqu'au haut de la maison, et conduisant, après quinze marches tournantes, au palier du premier, puis s'élançant, raide et droit comme une échelle, du premier au second, où il rencontrait un nouveau palier percé autrefois de trois portes, et maintenant de deux.

La porte de gauche était la porte du grenier; la porte de droite était celle de la lingerie; la porte de face, qui avait été bouchée par le maçon, était la porte de la chambre maudite.

C'était ainsi qu'on appelait cette chambre avant nous; ce fut ainsi que nous continuâmes de l'appeler.

Du second étage, nous n'avions aucun besoin. D'ailleurs, l'escalier, en assez mauvais état déjà du rez-de-chaussée au premier, craquant sous les pieds à chaque marche, paraissait encore plus détérioré du premier au second.

Il était donc à la fois inutile de s'en servir et prudent de l'abandonner.

Je me contentai de faire visiter les toits par le couvreur, qui remit des tuiles partout où il en manquait, et qui ainsi

tarit deux ou trois sources, lesquelles, par les jours de pluie ou de dégel, établissaient leur cours dans le grenier, et, tout le long de ce cours, filtraient à travers le plancher en gouttelettes pareilles à celles qui tombaient du rocher de l'ébénier sur le banc de mousse du jardin.

Le premier étago se trouva donc à peu près préservé, non pas de l'humidité, mais de la pluie.

Dans ce premier étage, nous choisîmes une chambre destinée à être celle de Jeannie et la mienne par conséquent. A cette chambre fut adjoint un grand cabinet de toilette; puis, comme c'était tout ce dont nous avions besoin en fait de logement, on ferma et calfeutra les portes de la chambre à coucher et du cabinet de toilette donnant sur les autres chambres.

Le corridor d'en bas, nous allons, comme vous voyez, en descendant, mon cher Petrus, le corridor d'en bas, que j'ai déjà désigné comme conduisant à l'escalier, était percé de deux portes.

L'une donnant sur une salle à manger, un grand salon et une cuisine.

L'autre, en face, sur une pièce de moyenne grandeur, qui me fut attribuée comme cabinet de travail, et que je choisis pour remplacer la chambre à coucher de la veuve.

De tout l'ameublement du reste de la maison nous garnîmes la salle à manger, le salon et le cabinet de travail; mais, comme avant toute chose je voulais que Jeannie fût bien, que sa chambre fût saine et propre, nous employâmes, ou plutôt j'employai sans que Jeannie le sût, douze livres sterling à faire tapisser sa chambre et à la garnir de meubles neufs, ou à peu près neufs, achetés à Milfort.

Ces meubles étaient un lit complet, quatre fauteuils et un canapé couverts de toile des Indes; une table, deux chaises et trois ou quatre coussins ou tabourets.

Moyennant cette dépense, la chambre de Jeannie respira un certain luxe, et le reste de la maison, par là j'entends la partie habitée, et le reste de la maison fut assez convenablement meublé.

Une seule chose me faisait grande peine : c'était d'avoir

été forcé d'abandonner à Ashbourn le forte-piano de Jeannie; il y avait d'abord une privation énorme pour elle à ne point faire de musique, puis, ce piano lui venait de son père, et, à ce titre, lui était doublement précieux.

Mais le transport d'un pareil meuble à travers une partie de l'Angleterre nous eût coûté une somme folle, sans compter qu'en passant par les chemins que nous avions suivis, il eût bien pu arriver parfaitement démantibulé.

Nous avions causé de cette difficulté avec monsieur Smith, qui, dans son double amour de père pour sa fille et de professeur pour son élève, avait paru plus désespéré encore que moi, à l'idée que Jeannie, non-seulement n'aurait plus cette adorable distraction des âmes tendres, la musique, mais encore allait oublier ce qu'elle savait.

Puis, monsieur Smith supposait toujours le cas où nous aurions des enfans, et, ne devant pas être là pour donner des leçons à ses petits-fils ou à ses petites-filles, comme il en avait donné à Jeannie, il eût voulu, au moins, que celle-ci pût le remplacer près de sa progéniture mâle ou femelle.

En conséquence, il s'était engagé à vendre le forte-piano et à nous en envoyer l'argent, de manière à ce que je pusse en acheter un autre, soit à Milfort, soit à Pembroke.

Mais je n'avais eu besoin que de traverser ces deux villes pour juger que ce n'était point dans de pareils trous qu'on trouvait des clavecins dignes du talent de Jeannie.

J'avais donc écrit à monsieur Smith d'aviser à quelque autre moyen.

Monsieur Smith avait avisé.

Un matin, nous fûmes prévenus qu'un ballot expédié par la maison Samuel Barlow et compagnie, de Liverpool, était arrivé à Milfort, à l'adresse de la maison Baring, avec recommandation de toutes sortes de soins du susdit ballot, consigné comme chose très fragile, et de me donner avis de son arrivée.

L'avis m'avait été immédiatement donné, comme je viens de le dire.

Immédiatement aussi, je me rendis à Milfort, et me présentai au comptoir de monsieur Baring.

On me fit voir le ballot.

C'était une immense caisse, dont tout l'extérieur était rembourré de paille. On eût dit quelque éléphant, quelque mastodonte, quelque animal antédiluvien, expédié du musée zoologiquo do la capitalo à un musée de province.

Je n'eus besoin que de jeter un coup d'œil sur l'immense colis pour reconnaître co dont il s'agissait.

C'était évidemment le piano de Jeannie qui nous arrivait par voie de mer, à la garde de Dieu, comme disent les lettres d'expédition, et sous la garantie des maisons Samuel Barlow et Baring.

Je me réjouis d'avance à l'idée du plaisir que cette surprise allait causer à Jeannie, et, avec l'aide des commis do monsieur Baring, je parvins à faire charger la caisse sur une voiture do transport, assez doucement suspenduo pour que je pusse espérer la conduire à bon port jusqu'à Waston.

Deux heures après, la voiture s'arrêtait à la porte du presbytère.

Aussi promptement que moi, Jeannie reconnut la forme du colis, et, comme moi, accueillit cet ancien ami, qui venait nous visiter dans notre solitude, avec un cri de joie.

Restait à savoir si tout était en bon état.

C'est ce dont nous nous assurâmes à l'instant même en coupant les cordes et en éventrant la toile d'emballage.

Au centro do sa cuirasse matelassée, comme un noyau au milieu d'une pêche, était le précieux instrument, réserve de mélodio pour nos longs jours d'hiver, et sur les touches duquel, selon les espérances du bon monsieur Smith, devaient courir, non-seulement les doigts agiles et exercés do Jeannie, mais encore les petites mains ignorantes do nos enfans; petites mains potelées dont, père ou mère, on aime tant à baiser les fossettes!

En un instant, le forte-piano se trouvait sur ses quatre pieds; Jeannie passa rapidement son doigt sur les touches, depuis la note la plus aiguë jusqu'à la note la plus basse: chacune d'elles rendit un son; aucune avarie grave n'était à craindre.

Seulement le piano était tant soit peu désaccordé.

Mais cela était l'affaire de Jeannie.

Elle ne quitta point l'instrument qu'il ne fût complétement en état, et qu'elle n'eût joué, avec une expression que je devais cependant bien lui connaître, mais qui, au fond de notre exil, me semblait toute nouvelle, cette fable que son père avait faite pour elle, et dont il lui avait, en même temps que son piano, envoyé les paroles et la musique, le jour anniversaire de sa naissance.

Vous ne pouvez vous faire une idée, mon cher Petrus, de l'opposition que formait, avec cette sombre salle aux meubles dépareillés et vermoulus, aux murs sombres et noircis, cette suave musique s'échappant de l'élégant clavecin, cette voix fraîche et sortant de ces lèvres rosées.

Il me sembla voir frissonner d'étonnement les faïences sur leurs bahuts, les tableaux dans leurs cadres, la flamme dans la cheminée.

La fenêtre était ouverte pour laisser pénétrer un des derniers rayons du soleil d'automne, qui semblait avoir suivi jusqu'à la fin d'octobre l'année fugitive, et, par cette ouverture, l'harmonie s'échappait, se répandant au dehors, ainsi que, à travers les gerçures d'un vase, s'échappe un parfum.

En ce moment passait un paysan, qui resta comme cloué à sa place.

— *Ar Gorrigan!* s'écria-t-il en appelant un de ses compagnons.

Celui-ci accourut.

— La fée! lui avait-il dit.

Puis, derrière ces deux-là, vint un troisième, un quatrième, un cinquième; au bout de dix minutes, la moitié du village était groupée devant le presbytère.

Quand Jeannie eut fini, ils restèrent attendant, sans oser rien demander, mais espérant encore.

Alors, je priai Jeannie de continuer à jouer et à chanter.

Ils comprirent ce que je lui demandais, et tous crièrent d'une seule voix :

— *C'houaz! c'houaz!* (encore! encore!)

Jeannie sourit, et chanta tant qu'ils voulurent.

Mais enfin, comme la nuit venait, elle se leva et les salua; tous alors battirent des mains, et le vieux barde

dont j'ai déjà parlé s'avança gravement, et dit ces deux vers d'une chanson galloise :

Hag ann adar, agan eur c'han
Ker kaer, ma tav ar mor ledan !

Ce qui signifie traduit en langue vulgaire :

L'oiseau chanta un chant si doux,
Que la grande mer elle-même fit silence.

Et tous s'en allèrent en disant :

— La femme du nouveau pasteur a une troupe de rossignols enfermée dans une grande boîte ; elle la fait chanter quand on l'en prie, même quand ceux qui la prient sont pauvres... Dieu préserve la femme du nouveau pasteur de la malédiction de la dame grise !

V

PENDANT LA NUIT.

Ce nom de la dame grise, que j'entendais prononcer à tout moment autour de moi, eût ramené mon esprit à cette étrange tradition, même quand mon esprit s'en fût écarté.

Mais, je dois le dire, elle me préoccupait à tel point, que je n'avais pas besoin qu'on me la rappelât.

Je résolus de faire tout au monde pour connaître le fond de cette mystérieuse histoire.

Je commençai par fouiller dans les archives de la cure.

Tous les soirs, tandis que Jeannie brodait ou dessinait près du feu alimenté par les débris des vieux meubles de nos prédécesseurs, j'apportais une liasse d'actes de naissance et de décès sur la table, et, avec une ardeur sans égale, je lisais toutes ces endormantes écritures sans passer un seul feuillet.

Jeannie me regardait faire ; plus d'une fois elle ouvrit la bouche, pour m'interroger évidemment.

Mais, comme si elle eût deviné quelle étrange pensée

me préoccupait, elle la referma sans prononcer une seule parole.

De mon côté, j'avais vu le mouvement; mais comme si j'eusse craint qu'elle ne m'avouât que sa préoccupation était égale à la mienne, je n'osai lui demander : « Que veux-tu me dire ? »

Malheureusement, les anciens registres étaient tenus avec une grande négligence; des années tout entières manquaient, entre autres l'année 1643, qui est celle où Cromwel prit la citadelle de Pembroke et ruina tous les villages de la comté.

Après trois mois de minutieuses recherches, je n'avais encore rien trouvé.

Pourtant je ne désespérai pas, et je finis par découvrir sur un papier jauni cette petite note, écrite d'un caractère presque imperceptible, et qui, sans me donner aucune certitude, paraissait néanmoins se rattacher à l'objet de mes recherches.

Cette note concernait la petite croix de pierre placée dans l'angle du cimetière, et que la tradition disait protéger la tombe de la femme suicidée.

Voici, mot pour mot, mon cher Petrus, les termes de cette note, qui ne font que redoubler ma curiosité :

« En l'an de l'Incarnation 1650, moi, Albert Martronius, maître en théologie et pasteur de ce village, ai fait relever et restaurer la petite croix de pierre placée à l'angle du cimetière.

» Que le Seigneur accorde le REPOS aux restes mortels de l'infortunée qui est couchée dessous ! »

Le mot *repos* était doublement souligné.

A quoi pouvait se rapporter ce mot REPOS, si ce n'est que le digne docteur Albert Martronius souhaitait le *repos* à l'âme de la personne enterrée sous cette pierre, afin que, goûtant enfin le *repos* qui lui manquait, elle se tînt tranquillement dans sa tombe, ainsi que le fait une âme que rien ne tourmente ?

Il était évident que, comme un chasseur qui foule une enceinte, je venais de découvrir une piste.

Seulement, cette piste, je la perdais aussitôt après l'avoir trouvée.

En effet, quelle conclusion, en supposant même qu'elle se rapportât à la dame grise, pouvais-je tirer de cette note ?

Elle me disait bien que la femme enterrée sous la croix de pierre ne jouissait pas du repos d'une âme chrétienne; mais elle ne me disait pas à quel événement, à quelle aventure, à quelle catastrophe, l'âme de la morte devait la perte de ce repos.

Il est vrai qu'à cet endroit, la tradition répondait : « A un suicide ! »

Mais, ce suicide, qui l'avait causé, et comment le suicide de la femme enterrée à l'angle du cimetière pouvait-il s'étendre, comme une malédiction, sur les pasteurs innocens de tout contact avec cette femme, morte bien avant qu'ils fussent nés, et qui venaient habiter la cure de Waston ?

Comment cette malédiction n'avait-elle pas de prise sur eux, tant qu'ils n'avaient point d'enfans, ou tant qu'ils n'avaient des enfans que dans les conditions ordinaires ?

Pourquoi cette malédiction, suspendue sur la tête des autres enfans, s'appesantissait-elle seulement sur celle des frères jumeaux ?

C'étaient là les questions positives, et par conséquent intéressantes, auxquelles ne répondait nullement la note que j'avais trouvée.

Je continuai de fouiller les archives jusqu'à l'an 1382, époque où les dix propositions de Wiclef furent condamnées, et où le traducteur de la Bible, le précurseur de Jean Huss et de Luther, l'étoile du matin de la Réforme, fut exilé à Oxford.

Je ne trouvai absolument rien.

Jeannie, qui me voyait éternellement préoccupé de recherches, paraissait croire que je faisais ces recherches pour la préparation du grand ouvrage historique dont je vous ai parlé, sur l'origine, l'existence et la décadence des Gallo-Kymris. Elle devait d'autant mieux le croire que la première chose que j'avais faite, au moment où mon bureau avait été suffisamment installé, avait été d'écrire le titre de cet ouvrage sur la première page d'un magnifique cahier de papier.

Mais je pensais bien à autre chose que les Gallo-Kymris: je pensais à la dame grise.

Cependant le temps s'écoulait; depuis trois mois j'étais pasteur de la cure de Waston, et comme, par faveur, on m'avait, en m'installant dans le presbytère, compté d'avance un trimestre, j'avais en réalité, dans les premiers jours de janvier, touché la moitié de mes appointemens d'une année...

Sur ces cent livres sterling, grâce aux économies que nous avions faites, ils nous en restait soixante-seize.

Nous en mîmes vingt-cinq à part pour notre hôte le chaudronnier; c'était un à-compte sur les cinquante qu'il nous avait prêtées; puis quinze que nous devions au bon monsieur Smith, qui les devait lui-même.

C'était trente-six livres sterling qui nous restaient pour atteindre le prochain trimestre, c'est-à-dire le double de ce qu'il fallait à des gens économes et habitués à vivre de peu comme nous étions.

Depuis quelques jours, je m'apercevais d'un léger dérangement dans la santé de Jeannie; une vague inquiétude s'était emparée d'elle à l'endroit de ses parens.

J'étais avisé par la maison Baring qu'un bâtiment conduit par un des fils de cette maison allait mettre à la voile pour Liverpool.

De Liverpool à Wircksworth, il n'y avait qu'une vingtaine de lieues, et par une route des plus faciles.

Je proposai à Jeannie d'aller faire une petite visite à ses parens, et de porter elle-même les quinze livres à monsieur Smith et les vingt-cinq livres à notre hôte.

C'était, au fond, le désir de Jeannie; elle se défendit un instant, et finit par accepter.

Je la chargeai d'exprimer à monsieur et madame Smith tout mon amour filial, et je lui donnai pour mon hôte le chaudronnier une lettre où je l'invitais fort tendrement, s'il passait dans la principauté de Galles, à venir me voir.

Tout fut donc prêt pour le départ de Jeannie; seulement, comme le vent soufflait du nord-ouest, et, par conséquent, était tout à fait contraire, ce départ fut différé de près de trois semaines.

Mais vers la fin de janvier, le vent étant redevenu fa-

vorable, nous reçûmes avis de la maison Baring que le bâtiment était en partance, et je conduisis moi-même Jeannie à Milfort.

Il semblait que l'on n'attendît que notre arrivée pour lever l'ancre. A peine eus-je le temps d'embrasser Jeannie et de lui donner la main pour monter à l'échelle de tribord, que le bâtiment se mit en marche, fendant majestueusement les eaux de la baie de Sainte-Anne, et, au bout d'une heure, disparut derrière le promontoire qui s'étend en avant de l'île de Stockham.

Tant que j'avais pu distinguer Jeannie, et que Jeannie avait pu me voir, nous étions restés, elle à la poupe du bâtiment, et moi sur le rivage, échangeant chacun de notre côté des signes, elle avec son mouchoir, moi avec mon chapeau.

Enfin la distance confondit les objets; mais cependant, aussi longtemps que je pus suivre le navire du regard, je restai immobile à la même place.

Je savais que Jeannie ne pouvait pas plus me voir que je ne la voyais moi-même; mais je savais aussi qu'elle tenait ses yeux fixés sur l'endroit où elle avait cessé de me voir, et j'eusse regardé comme une espèce d'infidélité à notre amour commun de quitter le rivage avant que le bâtiment eût entièrement disparu.

Quand on ne vit plus à l'horizon que le ciel et la mer, je remis mon chapeau sur ma tête, et, poussant un soupir, je repris la route de Waston.

Étrange chose que l'homme, mon cher Petrus! J'adore Jeannie; je ne l'ai jamais quittée d'une heure, excepté la nuit que je passai dans la prison de Nottingham, nuit qui me parut éternelle, et cependant ce soupir, que vous pourriez prendre pour un soupir de tristesse si je ne vous en donnais l'explication, était un soupir d'allégement.

L'absence de Jeannie allait me donner plus de liberté pour faire mes recherches sur la dame grise, et je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, cette dame grise était devenue la grande préoccupation de ma vie, sur laquelle je crains bien, quoique je ne sache encore comment, qu'elle n'ait quelque terrible influence.

De son côté, Jeannie, tout en me quittant avec un véri-

table regret, semblait cacher au fond de son cœur un sentiment analogue au mien. On eût dit qu'elle avait hâte de revoir sa mère pour lui confier quelque secret dont elle me faisait encore mystère.

Je revins tout pensif à Waston.

A cent pas des premières maisons, je rencontrai le maçon qui avait muré la porte de la chambre de la dame grise. Je lui fis, pour la troisième ou quatrième fois, raconter d'un bout à l'autre toute cette opération.

Puis je secouai la tête.

— Si c'est un véritable spectre, lui dis-je, si c'est un vrai fantôme, peu lui importe votre muraille de briques : de même que la dame grise passait par cette porte dont nul n'avait la clef, elle passera à travers votre muraille !

— Non, dit-il, car je lui ai fait un tour auquel elle ne s'attendait pas.

— Quel tour?

— J'ai fait bénir par le pasteur de Nothon l'eau avec laquelle j'ai délayé le plâtre qui a scellé les briques...

Et le maçon s'éloigna en me faisant de la tête un petit signe vainqueur, lequel me prouvait la foi profonde qu'il avait dans son expédient.

Et peut-être, en effet, mon ami, la foi de cet homme a-t-elle, dans son ignorance, scellé aussi sûrement dans sa tombe cette âme en peine que la croix de pierre qu'a placée sur cette tombe le révérend docteur Albert Martronius, maître en théologie.

En tout cas, je me trouvais seul dans le presbytère, ce que je désirais depuis longtemps, quoique je ne m'avouasse point ce désir à moi-même, et j'allais pouvoir me livrer librement à toutes les investigations qui me passeraient par l'esprit.

Cependant, il faut bien le dire, cette solitude ne m'arrivait point sans terreur. La solitude est antipathique à l'homme, et, pour qu'elle lui plaise, il faut que son esprit soit malade ou son cœur attristé.

La solitude est surtout effrayante pour lui, lorsqu'il s'agit de ces questions sombres et mystérieuses dans lesquelles n'ont rien à faire ni la raison, ni la science, ni l'intelligence humaine.

Lui faut-il affronter un de ces dangers inconnus et surhumains qui se reproduisent dans les ténèbres, c'est en ce cas surtout que la solitude double les proportions fantastiques de ce danger.

Alors, tout compagnon est un appui, ce compagnon fût-il une femme, un enfant, un chien; car la force appelle à son secours, comme une puissance bien autrement réelle que la force, la piété de la femme, l'innocence de l'enfant ou l'instinct de l'animal.

Je restais seul et complétement seul; Fidèle lui-même avait suivi sa maîtresse.

Donc, aucune ressource qu'en moi, aucune ressource que mon courage.

Au reste, ce courage dont je vous parle, mon cher Petrus, je n'en suis pas bien sûr moi-même; je n'ai jamais eu l'occasion d'éprouver sérieusement si, dans une circonstance donnée, je suis brave ou poltron. C'est ce que je saurai en face du danger que je cherche, si ce danger ne fuit pas devant moi.

Une seule fois, j'ai eu l'occasion de sentir rugir dans mon cœur toutes les colères du dédain, toutes les haines du mépris; ce fut le jour où monsieur Stiff étendait la main vers Jeannie pour lui faire violence, et où j'entrai au cri que poussa ma femme.

Mais cela était un danger commun, ordinaire, familier pour ainsi dire; un de ces dangers humains qu'on rencontre à chaque pas dans la vie, et devant lesquels il n'est pas permis à un homme de cœur de reculer.

Ce danger, pour me le faire combattre bravement, j'avais en moi et avec moi tous les droits du citoyen, de l'homme et de l'époux.

Le premier venu, appelé à l'aide par une femme en péril, eût fait ce que je fis.

Mais, dans le danger que j'allais chercher, car j'étais bien décidé à le chercher, je n'avais rien de tout cela.

Ce qui me faisait chercher ce danger, ce n'était pas un devoir, c'était une simple curiosité; si je le rencontrais, soit le jour, soit la nuit, c'était à Dieu seul qu'il me fallait demander secours contre lui; car Dieu seul, avec l'armure

céleste de la foi, pouvait m'aider à combattre un fantôme.

Il résulta de toutes ces réflexions que, lorsque je rentrai et que je me trouvai seul dans ce vieux presbytère tombant en ruines, face à face avec une tradition terrible, j'éprouvai un sentiment que la présence de Jeannie, si faible que fût la pauvre créature, avait suffi pour écarter jusque-là.

J'éprouvai un sentiment de persistante curiosité, mais en même temps d'invincible effroi.

Aussi, ce soir-là, résolus-je de ne rien entreprendre, et, sauf la présence de Jeannie, de passer ma soirée, comme j'avais fait la veille et les jours précédens, à lire ou à écrire.

Seulement, comme j'étais fort en retard avec vous, mon cher Petrus, je me décidai pour le second parti, et je résolus de ne me coucher que lorsque j'aurais mis vis-à-vis de vous ma relation au courant.

C'est ce que je fis, et, je dois le dire, comme cette relation embrassait toute la période de mon arrivée ici, et les premières recherches sur la dame grise; comme, dans ces premières recherches, était compris le double récit des deux apparitions, l'une à la voisine, pour annoncer la naissance des deux jumeaux Benters, l'autre au mineur pour annoncer le meurtre de John par son frère Clarentz, j'eus à lutter contre la faiblesse de notre pauvre organisation humaine, et je pus, dès la première nuit, prendre la mesure de mon courage.

Je ne sais si mon courage grandira, mon ami, ce qui est probable cependant, mais je sais que cette nuit-là il fut mis à une terrible épreuve, et que, s'il ne succomba point, c'est que le hasard, ou, disons mieux, c'est que la Providence ne lui donna pas une occasion de lutter.

Tout alla bien jusqu'au premier récit; mais, lorsque, dans cette sombre solitude où je me trouvais perdu, dans cette vaste salle dont ma lampe n'éclairait qu'une bien faible partie, laissant tout le reste dans l'obscurité, il me fallut commencer la fantastique narration, je sentis mon front moitir et ma main trembler.

Le silence lui-même me semblait une menace.

Cependant, je résolus de vaincre cette première atteinte de terreur; je regardai à ma droite et à ma gauche, puis derrière moi.

Les profondeurs de l'immense chambre se perdaient dans une inquiétante obscurité.

Ma raison me disait bien que je n'avais rien à craindre; mais que peut la raison contre des préoccupations du genre de celles qui s'étaient emparées de moi?

J'étais enveloppé d'une atmosphère pleine de torpeur et de frissonnemens.

Néanmoins, je pris le dessus et j'écrivis.

Mais, en écrivant, les gouttes de sueur tombaient de mon front, et mes doigts moites et humides laissaient leur trace sur mon papier.

J'achevai le premier récit, celui de la voisine.

Mais, au moment où j'allais commencer le second, celui du mineur, et où ma main inquiète en avait déjà écrit les premières lignes, ma lampe se mit à pétiller et parut s'en aller mourante.

J'eus beau essayer de la raviver en tirant la mèche avec mon canif, l'huile était épuisée, il n'y avait pas moyen de la faire vivre plus longtemps.

Je ne savais où trouver une autre lumière; d'ailleurs, cette autre lumière, je n'osais me mettre à sa recherche à la lueur décroissante de celle qui s'éteignait.

Je m'étais levé instinctivement; j'avais saisi la lampe; je la tenais serrée dans ma main; le crépitement qui annonçait sa fin devenait de plus en plus vif, au fur et à mesure que sa lumière devenait de plus en plus faible.

Enfin, elle jeta une clarté aussi brillante que rapide; pendant la seconde que dura cette clarté, mon regard embrassa tous les objets renfermés dans la chambre, meubles, ustensiles, tableaux; tous ces objets me paraissaient doués de mouvement et de vie.

Puis, la lampe s'éteignit, et je me trouvai dans la plus complète obscurité.

Oh! je l'avoue, en ce moment, mon cher Petrus, avec la lumière, la vie semblait m'abandonner; il y eut un instant où, à la sueur froide de mon front, au frissonnement

courant entre mes deux épaules, je crus que j'allais m'évanouir.

Justement alors une corde du piano de Jeannie se rompit, avec une si triste vibration qu'elle retentit jusqu'au fond de ma poitrine.

J'eusse poussé un cri de terreur si je n'eusse senti que le son de ma voix augmenterait encore ma terreur.

Surtout, j'eusse certainement laissé tomber ma lampe, si mes doigts crispés ne l'eussent enlacée comme une tenaille de fer.

Pendant plus de dix minutes, je restai debout et immobile.

Enfin, comme rien ne bougeait autour de moi, qu'aucun bruit ne se faisait entendre, que je ne pouvais pas demeurer éternellement ainsi, je résolus de regagner ma chambre.

C'était une grande résolution.

Le même escalier qui conduisait à la chambre de Jeannie, conduisait, vous vous le rappelez, à la chambre de la dame grise.

En me décidant à monter au premier, j'allais donc, pour ainsi dire, au-devant de l'apparition.

La porte murée et la précaution qu'avait prise le maçon de délayer son plâtre avec de l'eau bénite, précaution qui lui paraissait suprême, à lui, me paraissait bien insuffisante, à moi.

A ce moment, il me revint en mémoire qu'un instant j'avais eu la pensée de démolir cette muraille, et de visiter la chambre maudite.

Il est vrai que c'était en plein jour et à la lumière du soleil que cette pensée m'était venue.

Mais, pendant la nuit, mais, dans l'obscurité, mais tenant à la main cette lampe éteinte, à cette seule idée je frissonnais.

C'était, comme je l'ai dit, déjà beaucoup pour moi que de regagner ma chambre.

J'entrepris la périlleuse odyssée.

Sur ma route, et avant d'arriver à la porte de mon cabinet de travail donnant sur l'escalier, je heurtai un ou deux meubles.

A chaque fois, je m'arrêtai, pour donner au bruit causé par moi-même le temps de s'éteindre, et aux soubresauts de mes nerfs celui de se calmer.

Arrivé à la porte, j'hésitai à l'ouvrir.

Il me semblait que, de l'autre côté, la dame grise m'attendait debout.

Enfin, par un effort de ma volonté, je l'ouvris vivement.

Le corridor était vide.

Un rayon de lune passant par une vitre l'éclairait diagonalement.

Je tirai la porte derrière moi, sans me retourner.

Je craignais, en la laissant ouverte, d'être suivi ; par qui ou par quoi ? le savais-je ?... par ma propre terreur !

Je commençais alors de monter l'escalier, chaque marche craquait sous mes pas, et à chaque craquement je m'arrêtais en tressaillant.

A mesure que je m'approchais du premier palier, je montais plus lentement ; car, à mesure que je m'approchais de la chambre que nous habitions, Jeannie et moi, je m'approchais aussi de la chambre de la dame grise.

Sur le premier palier, je retrouvai le même rayon de lune que dans le corridor.

A l'aide de ce rayon, j'eusse pu plonger mon regard jusqu'au second étage, mais je n'osai point.

La porte de la chambre de Jeannie était ouverte : je me rappelai, en effet, l'avoir laissée ainsi.

Je m'élançai dans la chambre, et fermai la porte derrière moi à la clef et au verrou.

Faible rempart pour défendre un homme que ne rassurait pas une porte murée de briques !

Là, je me sentais un peu plus chez moi, cette chambre, que je voyais avec les yeux du souvenir, n'avait rien de cette teinte sombre et fantastique répandue sur le reste de l'habitation.

Je déposai la lampe sur une commode, et j'eus l'idée de battre le briquet et d'allumer une cire.

Je savais où trouver, sur la cheminée, le briquet, l'amadou et les allumettes.

La cire une fois allumée, j'étais à peu près sûr que la terreur à laquelle j'étais en proie s'évanouirait.

Mais pour l'allumer il fallait battre le briquet, et j'avais peur, à la lueur fugitive des étincelles, d'apercevoir quelque monstrueuse vision.

Je posai la main sur la cheminée ; je sentis le froid du briquet, le velouté do l'amadou ; mais j'écartai l'un et l'autre.

En les écartant, je fis tomber la pierre à feu.

Oh ! mon cher Petrus, l'étrange chose que la peur !

Cette pierre à feu fût tombée sur une des fibres les plus sensibles de mon cœur, que son choc n'eût pas vibré plus profondément dans ma poitrine.

Je compris que j'étais tout entier l'esclave de la nuit et de l'effroi, et je n'eus plus d'autre ambition que de gagner le lit, de me déshabiller et de me coucher.

Ce à quoi j'arrivai avec des tressaillemens sans nombre.

Au moment où je me mettais dans mon lit, le premier coup de minuit sonna.

Je tirai les draps et les couvertures par-dessus ma tête, et je comptai les onze autre coups aux battemens de mon cœur.

VI

PENDANT LE JOUR.

Le jour venu, les hallucinations reparurent.

Aussitôt réveillé, je sautai à bas du lit, je courus ouvrir les volets, et fis entrer un gai rayon do soleil dans la chambre.

Cette belle lumière dorée, en faisant danser une foule d'atomes joyeux, acheva de chasser tous les rêves de la nuit.

— O douce lumière du jour ! tiède haleine du Seigneur! flamme vivante émanée de son regard divin ! jamais tu ne fus si bienvenue par un mortel que tu le fus

par moi dans la matinée qui succéda à cette terrible nuit.

Comment se fait-il donc, dites-moi, mon cher Petrus, mon grand philosophe, que notre âme, cette fille immortelle de Dieu, perçoive ses sensations d'une manière si différente, selon qu'elle les perçoit au milieu des ténèbres ou à la clarté du jour?

Il me sembla que toutes mes émotions de la nuit étaient un rêve sombre, un cauchemar hideux; j'eusse douté que ce que j'avais éprouvé, je l'avais éprouvé dans l'état de veille, si je n'eusse retrouvé à terre la pierre à feu que j'avais poussée hors de la cheminée, et, sur la commode, ma lampe éteinte.

Je sortis de la chambre et levai hardiment les yeux jusqu'au haut de l'escalier.

J'aperçus la ligne indiquant la maçonnerie nouvelle à l'aide de laquelle la porte de la chambre maudite était close.

La veille, j'avais passé là en baissant la tête.

Je haussai les épaules au souvenir de ma propre terreur; j'eusse voulu être devant une glace pour juger, par l'expression de ma physionomie, de la somme de mépris que j'avais pour moi-même.

Je descendis, et souris à ces craquemens de l'escalier qui m'avaient tant épouvanté la veille.

Puis, je rentrai dans mon cabinet.

Là, les traces de mes terreurs étaient encore plus flagrantes que partout ailleurs.

Une des chaises que j'avais heurtées en allant à la porte était renversée; et, ce qui dénotait bien autrement mon émotion, c'était la lettre que je vous écrivais, mon cher Petrus, et qui, interrompue au commencement du second récit, dénotait, par son écriture tremblée et par ses feuillets maculés de sueur, sous l'empire de quel effroi profond les dernières lignes avaient été écrites.

J'eus un instant l'orgueilleuse tentation de déchirer les deux dernières pages, de les recommencer, et de ne pas vous dire un mot de mes sottes terreurs: mais vous m'avez demandé la vérité, mon cher Petrus; je vous l'ai promise, je vous la dois, je vous la donne.

La vérité, quand on l'a promise, est une dette non moins sacrée que les autres dettes.

Seulement, permettez-moi de vous faire une observation.

Dans ce grand ouvrage que vous écrivez sur l'humanité, il est inutile que vous disiez : « Voici ce qu'a fait dans telle occasion, ou éprouvé dans telle circonstance monsieur le pasteur Williams Bemrode ; » contentez-vous de dire, sans me nommer : « Dans telle circonstance, dans telle occasion, voici ce qu'a éprouvé ou fait un homme sur la véracité duquel je puis parfaitement compter. »

Mon nom n'ajouterait rien à l'importance des faits, et pourrait me porter, étant connu, quelque préjudice dans l'esprit des demi-philosophes ou des demi-croyans que je suis à même de rencontrer par le monde.

Je résolus donc de tout laisser dans le *statu quo*.

Mais, pour vous prouver à quel point j'étais revenu de ces sottes craintes et le peu d'influence qu'elles avaient maintenant sur moi, je me remis à mon bureau, et je continuai le récit sur la même feuille, en le reprenant juste au point où je l'avais abandonné.

Vous pouvez voir, à la différence des écritures, la différence des sensations, et j'espère que vous me rendrez la justice de dire que celle qui suit est aussi ferme que celle qui précédait était tremblée.

Après le déjeuner que me prépara ma femme de ménage, lequel fut loin de valoir celui que, d'habitude, me préparait Jeannie, mais que je dévorai néanmoins, tant les émotions de la nuit m'avaient creusé l'estomac, je résolus de visiter en détail le jardin du presbytère, ce que je n'avais point fait encore.

Mais, d'abord, je fis une visite à la voisine, qui, la première, avait vu la dame grise ; puis, sous prétexte de mesurer la largeur de son jardin, à elle, pour le comparer à la largeur du mien, j'entrai dans ce jardin, et je m'avançai jusqu'à la plate-bande au-dessus de laquelle était suspendu le linge que la bonne femme était en train de relever lorsque la dame grise lui apparut.

Arrivé là, je m'arrêtai et je regardai résolûment du côté

de la porte du presbytère par laquelle la dame grise étai sortie.

La porte resta fermée.

J'attendis cinq minutes.

Ce fut inutile : la dame grise avait peur, à ce qu'il paraît, de la lumière encore plus que je n'avais eu peur de la nuit.

Je souris de toutes mes frayeurs d'enfant.

Puis, repassant par la maison de la voisine, sans lui rien dire du motif qui m'avait attiré dans son jardin, je rentrai dans le village, fis le tour du presbytère, et pris le sentier qui conduisait à la montagne et que suivait le mineur lors de la seconde apparition du fantôme.

Je m'étais fait montrer dix fois la place où il s'était arrêté.

Je m'y arrêtai à mon tour.

Plus j'avançais dans mon expédition, plus je me sentais raffermi.

Il est vrai qu'un ardent soleil descendait du ciel en cascades de feu; il est vrai que les oiseaux chantaient en sautillant dans les buissons; il est vrai que les cigales grésillaient dans les grandes herbes; il est vrai que toute la nature en fête avait revêtu la robe de vie, et que son cœur battait à la fois dans les élémens, dans les animaux et dans l'homme.

Aussi, comme cette vie m'inondait ! comme mon cœur, atome détaché de ce cœur universel, battait joyeusement dans ma poitrine! Je me sentais aussi fort et aussi intrépide que j'avais été faible et timide la nuit.

Je ne me contentai pas d'attendre la dame grise ; je la provoquai des yeux, je l'appelai du geste, je l'évoquai de la voix.

J'espérais que, quoiqu'il fût onze heures du matin, et que ce ne fût pas l'époque de son apparition, elle dérogerait à ses habitudes, et qu'elle allait m'apparaître.

Si elle commettait une pareille imprudence, elle pouvait s'attendre à être bien reçue!

Tandis que j'étais debout, dans la pose d'un exorciste, il me sembla voir s'agiter la porte immobile ; je ne me

trompais pas ; la porte tourna lentement sur ses gonds et s'ouvrit.

La dame grise avait-elle entendu ma voix ? La dame grise m'apparaissait-elle ? Allais-je me trouver face à face avec la dame grise ?

En tout cas, quoique mon cœur battît avec violence, je fis un pas vers la porte.

Une femme parut.... Mais, pardon de la déception, mon cher Petrus, ce n'était point la dame grise venant annoncer au village épouvanté quelque nouveau malheur.

C'était ma femme de ménage, venant cueillir dans le jardin des légumes pour mon dîner.

Je n'en résolus pas moins d'utiliser sa présence.

— Mary ! lui criai-je d'une voix ferme.

Elle reconnut ma voix, leva la tête et me chercha des yeux.

Puis, m'ayant aperçu :

— Ah ! c'est vous, monsieur, dit-elle ; que faites-vous donc là ?

— Ne vous inquiétez pas de ce que je fais, pauvre femme, répondis-je superbement; ce que je fais, je vous le dirais que vous ne sauriez le comprendre.... Je conjure les puissances mystérieuses de la nuit et de l'enfer. Venez à moi.

Elle me regarda avec étonnement; je lui parlais d'un ton de commandement qu'elle ne m'avait jamais entendu prendre.

Elle vint à moi; mais, afin d'obéir plus vite, elle se mit à couper le chemin en diagonale.

— Non, lui dis-je en étendant le bras pour l'arrêter, non, ce n'est pas cela.... Suivez le chemin du milieu, suivez-le gravement, lentement; ayez l'air de glisser plutôt que de marcher ; passez devant moi en me faisant un signe de la main, et allez vous asseoir sur un banc de pierre, à l'ombre de l'ébénier....

— Oh ! dit la pauvre fille en riant, monsieur se moque de moi, c'est bien sûr !

— Faites ce que je vous dis, Mary ! répondis-je avec un ton de voix des plus impératifs.

— Mais, monsieur, je n'oserai jamais.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que l'ombre de cet ébénier est maudite, parce que c'est sur ce banc de pierre que s'asseoit la dame grise....

Je répondis avec un geste de dédain.

— Ainsi, vous avez peur ? lui demandai-je.

— Oui, sans doute, j'ai peur.

— Peur !... Est-ce que je ne suis pas là ? Est-ce que je ne suis pas un homme prêt à vous défendre à la fois par les moyens temporels et spirituels, puisque je suis homme et prêtre à la fois?

— Le fait est que, si monsieur me dit qu'il n'y a rien à craindre...

— Je vous le dis.

— Alors, je suis prête à faire ce qu'ordonnera monsieur.

— C'est bien.... Suivez le chemin du milieu.

Elle suivit le chemin.

— Plus doucement.... On voit trop que vous êtes une créature humaine.... Glissez au lieu de marcher.

— Dame ! ça n'est pas facile de glisser ? si c'était l'hiver, sur la glace, je ne dis pas.

— Alors, plus doucement, plus doucement encore... Faites un geste en passant devant moi.... là!... Par ce geste défendez-moi de vous suivre.... C'est bien. Ah ! tu me défends de te suivre, esprit de l'enfer ! m'écriai-je ; tu vas voir comme je t'obéis!

Et je m'apprêtai à franchir la haie.

— Ah ! monsieur, dit Mary, prenez garde, vous allez déchirer votre culotte !

— Tais-toi, démon ! lui répondis-je, et poursuis ton chemin.... Tu vois le cas que je fais de tes menaces :

Et, en effet, au risque de ce qui m'était prédit, j'enjambai la haie, et, comme avait fait le mineur pendant la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, je m'élançai sur la trace de la dame grise.

Je dis la dame grise, parce que j'avais fini par m'identifier avec la situation à ce point que, si Mary avait fait le moindre geste de menace, avait prononcé la moindre pa-

role de destruction, je lui sautais au cou et je l'étranglais !

Mais, par bonheur, elle eut la prudence de ne rien ajouter au rôle que je lui avais tracé; elle alla tranquillement s'asseoir à l'ombre de l'ébénier, sur le banc de granit.

Et, quand elle y fut :

— La ! est-ce bien comme cela, monsieur ? demanda-t-elle.

— Oui, c'est comme cela, être fantastique ! lui répondis-je, c'est comme cela que tu épouvantes les autres; mais moi, moi, tu ne m'épouvantes pas ! moi, je te brave ! moi, je te provoque ! moi, je t'insulte !... disparais, je te l'ordonne.

— Eh ! monsieur, dit Mary, je ne demande pas mieux; il fait si humide dans ce méchant endroit, qu'on attraperait une pleurésie à y rester seulement dix minutes.

Et Mary voulut rentrer à la maison par le chemin le plus court; mais je lui fis de la main un geste tellement majestueux, qu'elle décrivit une courbe dans laquelle je la suivis, pivotant sur moi-même comme la pointe d'un compas, sans la quitter une seconde du regard.

Je restai dans la même pose, avec le même commandement dans le geste et la même menace dans les yeux, jusqu'au moment où Mary, après avoir cueilli ses légumes et m'avoir regardé une dernière fois avec étonnement, eut disparu par la porte de la cour.

— Et maintenant, m'écriai-je, vienne la dame grise, voilà comment je la traiterai !

Puis, j'allai à mon tour m'asseoir à l'ombre de l'ébénier et sur le banc de granit, en disant :

— Pauvre femme ! elle avait peur !

VII

LA FIÈVRE CHAUDE.

Vous comprenez bien, mon cher Petrus, que ce n'était pas sans une certaine exaltation que j'en étais arrivé à ce degré d'héroïsme.

Pendant cette exaltation, je formai un projet.

Ce projet, c'était de faire abattre par le maçon la muraille qu'il avait construite, de faire ouvrir par le serrurier la porte fermée, et de visiter la chambre de la dame grise.

S'il devait exister quelque part un renseignement positif, c'était dans cette chambre.

Si, contre mon attente, je n'y trouvais aucun renseignement, ce fait de renverser la muraille, d'ouvrir la porte et de visiter la chambre, prouverait au moins à la dame grise le peu de cas que je faisais d'elle, puisque je forçais sa porte et visitais son établissement.

Après un pareil défi, voyant à qui elle avait affaire, je doutais qu'elle osât se frotter à moi.

En attendant, je rentrai dans le presbytère : car, ainsi que l'avait dit Mary, la place était fraîche, et je commençais à me refroidir.

Mon intention était, comme disent les Espagnols, d'attaquer le taureau par les cornes.

Aussi, je montai droit au second étage, et, après un moment d'hésitation, je dois l'avouer, je donnai dans la muraille, à l'endroit où cette muraille indiquait un raccord, un coup de poing qui eût pu, dans la circonstance d'un siége, et s'il se fût agi de démanteler une citadelle, remplacer avantageusement le coup de tête du bélier antique.

Le mur résonna sourdement.

Il devait être épais d'une double brique au moins.

Évidemment, pour démolir un pareil mur, il me fallait la pioche de mon ami le mineur.

D'ailleurs, mon intention n'était pas de le démolir moi-même, ni à l'instant même.

En me retrouvant en face de cette porte, j'avais décidé à part moi que c'était un acte qui méritait réflexion.

Il faut vous dire, mon cher Petrus, que, même en plein jour, le palier de la chambre de la dame grise est assez sombre, la lumière ne venant et ne montant jusque-là que par la fenêtre du premier.

Comme une trop longue station sur ce point pouvait apporter un changement fâcheux dans une résolution que je tenais pour bonne, je me hâtai d'ouvrir la porte du grenier et celle de la lingerie.

Par ces deux portes, comme par deux yeux ouverts sur le palier, une double lumière arriva.

J'entrai successivement dans l'une et dans l'autre des deux pièces accotant la chambre de la dame grise.

J'espérais toujours trouver une entrée communiquant avec cette chambre mystérieuse.

Un examen approfondi des murailles me prouva qu'il n'y en avait point.

Pendant cet examen, je me sentis refroidir de plus en plus ; bientôt je ne pus me dissimuler qu'un malaise inaccoutumé venait de s'emparer de moi.

Je descendis, et, quoiqu'on fût au cœur de l'été, je me fis allumer du feu ; mais malgré ce feu, dont je m'étais approché le plus près possible, assis dans un grand fauteuil, enveloppé de ma robe de chambre d'hiver, je ne pus parvenir à me réchauffer.

Le soir, ce malaise augmenta ; soit affaiblissement d'esprit, soit affaiblissement du corps, je vis arriver la nuit avec inquiétude.

Mes terreurs de la nuit passée, mes vaillances du jour, se livraient dans ma tête un étrange combat.

Je sentais venir la fièvre, avec la fièvre le délire, et, avec le délire, les visions fantastiques qui entourent le lit d'un fiévreux.

Heureusement que Mary, voyant la gravité que prenait mon indisposition, me proposa d'elle-même de passer la nuit auprès de moi.

J'eusse regardé comme une trahison envers moi-même,

comme une faiblesse de mon cœur, de lui faire cette demande ; mais, du moment où c'était elle qui s'offrait pour être ma garde de nuit, j'acceptai avec joie.

J'ai quelques notions de médecine : je pouvais donc juger par moi-même que mon état n'était point exempt d'une certaine gravité.

Les symptômes que j'éprouvais étaient ceux de la fièvre cérébrale.

Avant que le mal eût fait de plus grands progrès, j'ordonnai moi-même à Mary les boissons qui m'étaient nécessaires, et qu'elle s'empressa de préparer suivant mes prescriptions.

Puis, comme il y a, dans le traitement de la fièvre cérébrale, des questions qui exigent l'art du chirurgien, telles que la saignée, l'application plus ou moins opportune de la glace sur le front et sur les tempes, les sinapismes aux pieds et aux mollets, je prévins Mary de la nécessité qu'il y aurait, si j'étais atteint du délire pendant la nuit, d'envoyer chercher un médecin à Milfort.

Ce que j'avais prévu arriva, dans les conditions exactes où je l'avais prévu, tant la science est infaillible!

Vers onze heures, la fièvre redoubla.

Alors, toutes les idées incohérentes de la nuit passée se traduisirent pour moi en faits réels.

Quoiqu'il y eût deux bougies et une lampe allumées dans la chambre, je me figurai que j'étais dans l'obscurité la plus complète.

Cette obscurité m'inquiétait fort, à ce qu'il paraît.

Je criais de toutes mes forces :

— Allumez les bougies, allumez la lampe; voici minuit qui va sonner... voici la dame grise qui va venir!...

La pauvre Mary avait beau me répéter :

— Mais, monsieur Bemrode, vous êtes donc fou? mais, monsieur Bemrode, vous êtes donc aveugle? mais, monsieur Bemrode, vous ne voyez donc pas qu'il y a ici illumination complète? Tout ce que nous avons de cires et de lampes est allumé!

Je n'en continuais pas moins de crier à tue-tête :

— Allumez les bougies, allumez la lampe; voici minuit qui va sonner... voici la dame grise qui va venir!...

Aussi Mary attendait-elle avec une grande crainte le moment où l'horloge allait sonner.

Il n'y avait pas moyen de m'empêcher de l'entendre : le timbre vibrait juste au-dessus de ma tête. D'ailleurs, j'écoutais, l'œil ouvert, l'oreille tendue, avec toutes les facultés de mon cœur et de mon esprit.

Dès que le premier des douze coups retentit :

— Chut ! m'écriai-je, voici minuit qui sonne... voici la dame grise qui vient...

Et, à mesure que les douze coups retentissaient, je suivais la dame grise en disant :

— Voici la dame grise qui ouvre la porte d'en haut.. voici la dame grise qui passe à travers la muraille... voici la dame grise qui descend l'escalier... voici la dame grise qui s'arrête... voici la dame grise qui se décide à entrer ici, au lieu d'aller s'asseoir sous l'ébénier... voici la dame grise qui entre... voici la dame grise qui s'avance vers mon lit... voici la dame grise qui veut se coucher près de moi... Attends ! attends ! attends ! tu vas voir !...

Il paraît, mon cher Petrus, qu'il y avait dans tout cela un mélange d'illusion et de réalité.

Ce n'était pas la dame grise qui s'avançait vers moi : c'était Mary; elle ne voulait pas se coucher dans mon lit, elle voulait me faire prendre une potion calmante.

Mais, comme je me trompais à la fois sur son identité et sur son intention, je lui sautai à la gorge, je la terrassai, et j'allais probablement l'étrangler, quand, par bonheur, son mari, qui, d'après l'ordre que j'avais donné moi-même, venait s'informer s'il fallait aller à Milfort, entendit ses cris de détresse, monta les escaliers quatre à quatre, et se précipita dans la chambre au moment ou la pauvre femme perdait la respiration et commençait même à croire qu'elle allait perdre la vie.

La lutte fut, à ce qu'il paraît, longue et acharnée entre moi et le nouveau venu.

Dans mon délire, j'étais convaincu que c'était à la dame grise elle-même que j'avais affaire, et, puisque je la tenais, j'étais décidé à en finir avec elle du coup.

Enfin, la fausse dame grise parvint à se tirer de mes mains, et, tandis que je me débattais entre les bras de

son mari, elle se hâta d'aller chercher du secours chez le maçon et le serrurier, qui accoururent.

Il ne fallut rien de moins que les efforts réunis de ces trois hommes pour me vaincre.

Je luttais en désespéré.

Enfin on parvint à me lier les mains et à m'attacher dans mon lit.

Aussitôt l'opération terminée, un de mes gardiens se détacha du groupe et courut jusqu'à Milfort chercher le médecin.

Au jour, le médecin arriva.

Il pratiqua deux saignées abondantes, qui me calmèrent un peu, m'appliqua de la moutarde aux pieds et de la glace sur la tête, prescrivit une ordonnance, et s'en alla, promettant de revenir le lendemain.

Le lendemain et les jours suivans, il revint, en effet, avec beaucoup de complaisance et d'assiduité.

Pendant cinq ou six jours, je demeurai entre la vie e la mort.

Enfin, ma jeunesse, la force de ma constitution, mon excellent tempérament, l'emportèrent, et j'entrai en convalescence.

Dans l'intervalle, une lettre était arrivée de Jeannie.

Jeannie avait fait la traversée de mer et le voyage de terre sans accident aucun; elle était tombée entre son père et sa mère au moment où les braves gens s'y attendaient le moins; elle me laissait à apprécier la somme de joie et de bonheur que sa présence avait répandue dans la maison.

Tout avait semblé la reconnaître et la saluer comme une amie : ses poules, ses oiseaux et même ses fleurs.

Elle avait rendu les quinze guinées à son père, qui ne voulait pas absolument les prendre, et qui n'avait consenti à les recevoir que lorsqu'il avait su que ce remboursement ne nous gênait en aucune façon.

Le lendemain, elle allait à Nottingham avec sa mère pour porter les vingt-cinq guinées à notre hôte le chaudronnier.

Elle terminait sa lettre en me promettant une bonne nouvelle pour son retour.

Vous n'imaginez pas, mon cher Petrus, quel bien me fit cette lettre.

C'était, au milieu de ma fièvre ardente, qui semblait avoir changé tout ce qui m'entourait en un désert de feu, une porte ouverte sur la fraîche oasis du passé ! c'était un retour fait en arrière sur une des haltes de mes jours de bonheur !

Je revoyais ce charmant petit presbytère de Wircksworth, avec son grand mur aux trois couleurs, sa fenêtre joyeuse, ouverte sur la campagne comme une bouche qui sourit; sa ceinture d'aubépine, de lilas, de sureau; ses grands peupliers se balançant comme des clochers mobiles; sa cour animée et vivante; son jardin plein de parfums, de fleurs et de chants d'oiseaux, et, au bout de ce jardin, près du massif où était le nid de fauvettes, la porte donnant sur la prairie sombre, le chemin longeant les saules, les saules ombrageant le ruisseau; puis, le pré avec ses meules de foin odoriférantes, et ses touffes de vératrum si fraîches, si transparentes, qu'on eût dit des fleurs de verre prêtes à se casser sous les doigts.

Je fermai les yeux; je posai cette lettre sur mon front, et je me transportai par la pensée au bord de ce petit ruisseau, le jour où j'avouais à Jeannie que je l'aimais...

O mon Dieu ! pourquoi donc est-ce toujours le passé qui est le temps du bonheur, et le présent le temps du regret?

VIII

IL FAUT QU'UNE PORTE SOIT OUVERTE OU FERMÉE.

Si faible que je fusse encore, je m'empressai, dès le lendemain, de répondre à la lettre de Jeannie.

Je lui parlai de mon indisposition, mais sans lui en dire la cause.

Jugez, mon cher Petrus, si la préoccupation où me jette toute cette sotte affaire de la dame grise a cette influence sur moi, qui suis un homme plein de force et de courage, de me rendre malade, quelle influence elle aurait pu avoir

sur Jeannie, qui, n'étant qu'une femme, ne saurait opposer aux événemens une force égale à la mienne, un courage égal au mien.

Il est du devoir de l'homme et de la grandeur du philosophe de faire une part à la faiblesse du corps et à l'infériorité de l'esprit.

Ce fut pour cela que je décidai qu'avant le retour de Jeannie, j'aurais fait une visite dans la chambre de la dame grise.

Aussi, dès que je pus me tenir debout, comme il y avait déjà douze ou quinze jours que Jeannie était partie, et que, d'un moment à l'autre, elle pouvait être de retour, je fis venir le maçon.

Cet homme crut qu'il s'agissait sans doute d'un nouvel accès de fièvre chaude, et il arriva avec un paquet de cordes à la main et son manœuvre à ses côtés, afin d'avoir toute aide et toute facilité pour me ficeler sur mon lit, si besoin était.

Il me trouva assis dans un fauteuil et grelotant au coin du feu.

Cette ouverture de la chambre de la dame grise était chez moi une idée tellement fixe, que, pour la mettre à exécution, je n'attendais pas même que je fusse guéri.

Le maçon entr'ouvrit la porte et entra sur la pointe du pied, prenant toutes sortes de précautions.

Comme j'eus un doute de ce qui se passait dans son esprit, je le rassurai sur ses craintes.

Puis, je lui exposai comme quoi je désirais qu'il défît l'ouvrage qu'il avait fait, c'est-à-dire qu'il démurât la porte.

Mais il secoua la tête en disant :

— Monsieur Bemrode, vous me donneriez une demi-année de votre traitement, et même une année tout entière, que je ne ferais pas cela.

J'insistai, mais inutilement.

Il fit signe à son manœuvre de le suivre, et s'éloigna en répétant encore :

— Oh ! non, bien certainement, pas pour cent livres... pas pour deux cents livres sterling !... Je tiens trop au salut de mon âme !... C'est bon, l'argent, mais cela ne vaut

pas la damnation éternelle... Adieu, monsieur Bemrode !

Puis, arrivé à la porte, il cria une dernière fois.

— Adieu, monsieur Bemrode ! et il referma la porte et s'éloigna en regardant derrière lui, comme s'il eût craint d'être suivi par la dame grise.

La timidité de cet homme produisit sur moi l'effet qu'elle devait naturellement produire, c'est-à-dire qu'elle exalta mon courage. Je me regardai comme un homme bien brave, puisque je voulais exécuter un acte auquel un de mes semblables n'osait pas même songer.

Je n'en fus que plus enhardi dans mon projet.

Je pensai alors au mineur qui avait vu la dame grise, qui l'avait poursuivie, qui l'avait adjurée ; son courage, à cette époque, avait fait l'admiration du village tout entier, et, je dois le dire, cette nuit qui avait précédé le jour où j'étais tombé malade, en me rappelant ce que cet homme avait fait, moi qui n'osais me retourner, moi qui n'osais battre le briquet, moi qui, à minuit sonnant, avais fourré mon nez sous mes couvertures, en me rappelant, dis-je, ce courage, je l'avais sincèrement admiré.

Il me parut donc que cet homme était digne de devenir mon compagnon dans cette aventureuse entreprise, et je le fis prier à son tour de venir me voir.

Il n'était pas chez lui : il travaillait aux mines.

Mais, par bonheur, comme le lendemain était un dimanche, il devait revenir à son domicile le soir même.

Les six autres jours de la semaine, il couchait dans les mines.

Le soir, il rentra à sept heures.

A huit, il frappait à la porte du presbytère, n'ayant pris que le temps de souper.

J'ai assez étudié les hommes, mon cher Petrus, pour savoir quelle différence il y a, même chez les organisations les plus fortes, entre un estomac vide et un estomac plein. Je me félicitai donc d'avoir affaire à un estomac plein, dans l'espérance que je trouverais pour doublure à cet estomac un plus cœur courageux que ne l'eût été celui d'un estomac vide.

En effet, il entra dans ma chambre le sourire sur les lèvres,

— Allons! confiance, pensai-je, j'ai trouvé mon homme! Mais, aux premiers mots que je lui dis de mon projet :

— Monsieur Bemrode, me répondit-il en secouant la tête, vous me donneriez une année de vos appointemens, et même deux, que je ne ferais pas ce que vous me demandez... Non, pas pour deux cents livres sterling... pas pour quatre cents!

— Pourquoi cela? lui demandai-je.

— Pourquoi cela? Vous me demandez pourquoi cela? Mais parce que la dame grise pourrait être dans sa chambre, donc!

— Eh bien! après?... N'est-ce pas une vieille connaissance à vous?

— Sans doute.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'une nuit vous l'aviez vue?

— Oui, certes, mais c'est justement parce que je l'ai vue que je ne me soucie pas de la revoir.

— Cependant, pour l'avoir vue, il ne vous est arrivé aucun malheur, il me semble?

— Monsieur Bemrode, je ne la cherchais pas. Si elle m'est apparue, c'est qu'elle avait décidé de m'apparaître; cela lui convenait ainsi, et ma témérité n'était pour rien dans le spectacle auquel j'assistais. Cependant, vous le voyez, de ce que je l'ai aperçue une fois, de ce que je l'ai imprudemment poursuivie, audacieusement adjurée, la moitié de mes cheveux a blanchi!... Monsieur Bemrode, coure après la dame grise qui voudra, ce ne sera point moi, je vous le jure! Il ne faut pas tenter Dieu, monsieur Bemrode!

Et, pivotant sur ses talons, il se retira en répétant :

— C'est-à-dire que pour cinq cents livres sterling, c'est-à-dire que pour mille, je ne ferais pas ce que vous me demandez... Adieu, monsieur Bemrode!

— Ah! pardieu! me dis-je, il paraît que j'ai affaire à de fiers poltrons! Eh bien! je n'en aurai pas le démenti; ce qu'ils n'osent pas faire avec moi, je le ferai tout seul.

Et j'envoyai chercher la pioche du maçon.

Mais il me la refusa, se doutant à quel usage je voulais la faire servir.

Alors, j'envoyai chercher la bisaigüe du mineur; mais il répondit :

— Merci, je sais ce que monsieur Bemrode en veut faire!

Vous comprenez, mon cher Petrus, combien tous ces refus me grandissaient à mes propres yeux.

J'avais cent coudées, et je regardais tous les hommes du haut de mon orgueil!

Je me mis à chercher moi-même dans tous les coins du presbytère, et finis par trouver un ciseau, un marteau et un levier.

C'était tout ce qu'il me fallait pour accomplir l'opération.

Seulement, une fois que j'eus sous la main ces différens objets, je résolus d'attendre encore un jour ou deux, afin que mes forces fussent bien revenues.

J'ai oublié de vous dire que, de peur de nouvelles crises, la nuit, je faisais coucher dans ma chambre le mari de ma femme de ménage.

Le jour venu, je le renvoyais.

Peut-être aussi, je vous l'avouerai, puisque j'ai pris l'engagement de tout avouer, peut-être aussi n'étais-je pas fâché de me donner ce compagnon et cet allié contre la dame grise, juste au moment où je préparais contre elle une si terrible expédition.

Vous savez à quel point je la méprisais pendant le jour!

De ce mépris, il résulta qu'un beau matin je pris mon levier, mon ciseau, mon marteau, et que je montai au second étage, bien résolu à commencer ma brèche.

Ce maudit second étage était sombre en diable, et me produisait une impression singulière chaque fois que je l'abordais.

Ma résolution, bien prise sur le palier du premier étage, chancelait à chaque marche que je montais, et finissait toujours par venir trébucher à la dernière.

J'eus recours à mon reconfort ordinaire; j'ouvris la porte du grenier et celle de la lingerie, et, moyennant ces deux ouvertures, je vis clair sur le palier.

D'ailleurs, j'entendais Mary aller et venir dans la mai-

son. Je lui criai de ne point quitter le presbytère sans m'en prévenir.

Puis, rassuré par la promesse qu'elle me fit, je me mis à l'œuvre.

D'abord, je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, je frappai mollement, à côté du ciseau aussi souvent que dessus; mais enfin ma main se raffermit, mes coups devinrent plus vigoureux et plus sûrs, les premiers fragmens de la muraille volèrent en éclats. Je m'échauffai au travail, et je finis par y prendre cette ardeur fiévreuse que l'homme met à toute œuvre de destruction. En moins d'un quart d'heure, le mur fut entièrement percé, et, de l'autre côté des briques, je sentis la porte.

Alors, j'eus recours au levier; je l'introduisis dans le trou creusé par le ciseau, et, pesant de l'intérieur à l'extérieur, je parvins à ébranler d'abord, et ensuite à faire sauter quelques briques.

Par cette ouverture, j'aperçus une partie de la porte.

C'était une vieille porte de chêne avec des clous de cuivre; le chêne était vermoulu, les clous étaient oxydés.

On eût dit la porte d'un souterrain, d'un cachot, d'une prison, de quelque endroit terrible enfin.

J'avoue que je frissonnai en voyant cette porte.

— Mary! criai-je, vous êtes toujours là?

— Oui, monsieur, me répondit celle à qui je m'adressais.

— Que faites-vous?

— Le déjeuner de monsieur.

— Ne le quittez pas!

— Je n'aurai garde... Bon! pour que le lait se sauve!

Vous n'avez pas idée, mon cher Petrus, combien en certaines circonstances il suffit de peu de chose pour vous remettre le cœur. Quant à moi, je sais que ce petit dialogue, si court et si insignifiant qu'il fût, me fit très grand bien. A cette certitude que mon lait ne pouvait se sauver, parce que Mary veillait dessus, je me sentis de nouveau plein de courage, et je me remis au travail avec plus d'ardeur que jamais. En un instant, le tiers inférieur de la porte fut dégagé, malgré la résistance du ciment, et cette

résistance fut grande; mon ami le maçon avait fait les choses en conscience.

J'avais commencé par curiosité, je continuai par orgueil.

— Ah! me disais-je à chaque brique que je faisais sauter, ah! un maçon dont c'est l'état de démolir, ah! un mineur dont c'est l'état de creuser, n'osent ni creuser ni démolir! Il ont peur, les lâches! et c'est moi, un homme d'église, qui leur donne l'exemple du courage! en vérité, c'est honteux pour eux! Il est vrai qu'en même temps c'est bien glorieux pour moi! Quel malheur qu'un pareil acte d'intrépidité, connu et apprécié dans un pauvre petit village du pays de Galles, reste ignoré du monde! Supposez des moyens de publicité mis à ma disposition, et, dans quelques jours, la moitié de l'Angleterre ne s'occupe plus que de moi. On dit : « Savez-vous ce qu'a fait le brave, le courageux, l'héroïque Bemrode? le savez-vous? Non. Eh bien! voici ce qu'il a fait... »

Malheureusement, juste en ce moment, j'entendis fermer la porte du presbytère.

— Mary! criai-je, Mary! ou allez-vous? Je vous avais défendu de sortir.

Personne ne me répondit.

Je descendis précipitamment.

Mon déjeuner était prêt, et Mary était purement et simplement sortie pour aller chercher du sucre chez l'épicier.

Je la suivis des yeux dans sa course d'un instant; je la vis entrer dans la boutique du marchand, et revenir au presbytère munie de la denrée coloniale qu'elle avait été chercher.

Cela me conduisit à me demander à moi-même pourquoi, dans les colonies, il n'y avait point de traditions pareilles à celles que j'étais occupé à combattre, et je me répondis avec une justesse qui, je le crois, vous frappera, qu'à la Jamaïque, à Saint-Domingue, à la Havane, à l'île Bourbon et à l'île Maurice, sous ce beau ciel pur, avec ce soleil sans nuages, cette lune sans voile, cette terre sans brouillards, cette création aux contours nettement découpés, cette atmosphère limpide, ces lointains bleus, il n'y avait pas un refuge pour les pauvres ombres.

Que ferait un spectre dans tout ce paysage torride, presque aussi ardent la nuit que le jour, sans la plus petite brume?

Où se réfugier?

Il serait éventé, traqué, surpris, dix minutes après qu'il se serait hasardé à sortir hors de terre!

A tous ces fantômes de notre imagination il faut l'atmosphère épaisse et brumeuse du Nord; il faut les vieilles tours au bord des lacs; il faut le vent de la nuit sifflant dans les roseaux; il faut les émanations d'une terre humide; il faut la grande herbe verte des cimetières; il faut la dalle glissante des cloîtres, la pierre mouvante des tombes, que la pluie descelle, que la mousse ronge, que la superstition soulève.

Voilà pourquoi, comme ces peuplades vaincues qui reculent, disparaissent et s'anéantissent peu à peu devant le vainqueur, voilà pourquoi les revenans, les fantômes, les spectres se sont réfugiés parmi les hommes du Nord, dans les noires forêts de l'Allemagne, dans les vieux châteaux de la Suède, dans les hautes montagnes de l'Écosse, dans les sombres vallées du pays de Galles, et dans ces grandes plaines de l'Irlande qui semblent des lacs de verdure.

Je ne vous cacherai pas que je fus très content de la définition.

Convenez, en effet, mon cher Petrus, que la solution du problème est des plus ingénieuses, et qu'il fallait, pour la donner aussi claire et aussi précise que je vous la donne, cette limpidité d'esprit, cette netteté d'idées que je conserve même au milieu des plus graves préoccupations, même au sein des plus grands dangers.

Cette satisfaction bien naturelle de moi-même m'amena à penser que ce serait un bel ouvrage à faire que celui des traditions superstitieuses des différens peuples, modifiées selon leur climat et leur latitude, depuis les Égyptiens jusqu'à nous.

Ce serait tout simplement l'histoire poétique du monde.

— Pourquoi ne ferais-je pas cette histoire poétique, bien autrement curieuse, bien autrement pittoresque, bien autrement philosophique que l'histoire universelle de Bossuet? Pourquoi ne la ferais-je pas? m'écriai-je, au lieu de

cette aride et sèche chronique des Gallo-Kymris, qui ne sera jamais, à tout prendre, que celle d'un petit peuple étant né, ayant vécu, s'étant éteint dans des conditions inférieures, soit qu'il ait fait partie à des époques reculées, des trois ou quatre cents peuplades de la Gaule, soit qu'il ait été aggloméré aux Pictes de César, aux Saxons d'Harold ou aux Normands de Guillaume.

Et, illuminé d'une idée subite, je m'élançai dans mon cabinet, je déchirai la page sur laquelle étaient inscrits ces mots : « HISTOIRE DES GALLO-KYMRIS, avec de nouvelles recherches sur leur origine, leurs mœurs, leur angue, leurs migrations, leur lutte pendant cinq cents ans contre la Grande-Bretagne, et leur décadence dans le dernier siècle, » et j'écrivis sur la page suivante : « TRADITIONS SUPERSTITIEUSES DU MONDE ENTIER, ou *Histoire des spectres, des fantômes, des larves, des lamies, des ombres, des revenans, des apparitions, des vampires et des goules*, depuis Homère jusqu'au père Griffet. »

IX

STRATÉGIE.

— Ah ! ah ! dit Mary en rentrant, c'est vous, monsieur Bemrode... Bon ! ce n'est point la peine de vous mettre à l'ouvrage ; vous allez déjeuner.

— Pourquoi, lui demandai-je en me levant et d'un air sévère, car il me semblait que je devais maintenir la situation à la hauteur où je l'avais conduite, pourquoi êtes-vous sortie malgré ma défense, femme ?

— Sortie malgré votre défense ? répéta Mary tout étonnée. Est-ce que c'est sortir, cela, traverser la place pour aller chez l'épicier ?

— N'importe ! du moment où vous vous absentiez, il fallait me le dire.

— Ah ! par ma foi ! monsieur Bemrode, je vous ai vu si occnpé à votre démolition, que je n'ai pas voulu vous déranger pour cela.

— C'est bien ; je vous le passe cette fois-ci ; mais tout

à l'heure, attendu que madame Bemrode peut arriver d'un moment à l'autre, vous allez ranger la chambre du milieu.

— Tout de suite, monsieur Bemrode, pendant que vous déjeunerez... Quand vous remonterez, ce sera fait.

— Non pas, non pas! m'écriai-je. Pendant mon déjeuner, servez-moi... Vous savez que le médecin a recommandé de me laisser seul le moins possible.

— Ah! quand vous aviez la fièvre chaude; mais, maintenant que vous ne l'avez plus...

— Elle peut revenir... Imprudente!

— Mais, en ce cas, monsieur Bemrode, si vous me gardez toute la journée, il serait juste de doubler mes gages... C'est comme si vous gardiez mon mari toutes les nuits, il faudrait me prévenir.

— Votre mari vous sera rendu au retour de madame Bemrode, ma fille, répondis-je en m'adoucissant, et une suffisante indemnité vous sera comptée pour le dérangement que j'aurai occasionné dans votre vie.

— Ah! si vous êtes juste comme cela, il n'y a plus rien à dire qu'à se mettre à vos ordres, monsieur Bemrode.

— Mes ordres, vous les avez reçus, lui dis-je majestueusement.

Et je déjeunai plus solidement que je n'avais fait encore depuis ma maladie, d'abord parce que la santé revenait ramenant l'appétit, ensuite parce que j'avais besoin, pour l'opération qui me restait à achever, d'ajouter des forces nouvelles aux forces que j'avais déjà.

Un verre de vin pur couronna le repas, et fit, avec une douce chaleur, couler dans mes veines un courage nouveau.

Quant à Mary, elle était si contente, à ce qu'il paraît, de la promesse que je lui avais faite, qu'elle monta en chantant une vieille chanson galloise, sans s'inquiéter de l'œuvre que j'accomplissais au second.

Moi, qui savais ce que j'allais faire, je montai plus grave et plus réfléchi.

Le palier était redevenu sombre : sans doute, en mon absence, le vent avait repoussé les deux portes.

J'eus le courage de les rouvrir.

Il est vrai que j'entendais toujours Mary chantant sa chanson.

Je repri mon levier, et je continuai à faire sauter les briques. Au bout d'une demi-heure la porte était complétement démasquée.

— Mary ! appelai-je.

— Eh ! monsieur ? fit la bonne femme en accourant sur le palier.

— Mary, lui dis-je, connaîtriez-vous, par hasard, dans la maison, quelque vieille clef qui pût ouvrir la porte de la chambre du milieu ?

— Comment, de la chambre du milieu ?

— Oui... de la chambre de la dame grise.

— Jésus Dieu ! s'écria Mary en joignant les mains, vous oseriez ouvrir cette porte, monsieur Bemrode ?

— Pourquoi pas ? répondis-je en me redressant.

— Tiens, au fait, dit Mary, pourquoi pas... puisque la dame grise ne paraît que la nuit, et, encore, la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel ?... Attendez, monsieur Bemrode, je vais en chercher, des clefs, et autant que j'en trouverai, je vous les apporte.

Et elle descendit pour aller chercher tout ce qu'il y avait de clefs dans la maison.

— Mary ! lui criai-je, Mary ! montez, au lieu de descendre.

Mais elle n'écoutait pas quoiqu'elle entendît, répondant avec beaucoup de justesse, tout en s'éloignant :

— Puisque vous demandez des clefs, monsieur Bemrode, il faut bien que je vous en cherche.

J'aurais pu descendre aussi et me livrer à la même recherche qu'elle ; mais je me contentai de descendre quelques marches et de l'attendre. Cinq minutes après, elle monta avec une douzaine de clefs.

— Tenez, dit-elle. Oh ! mon Dieu ! quel ravage vous avez fait !

— Vous voyez, Mary, lui dis-je tout glorieux, j'ai fait ce que n'ont osé faire ici le maçon ni le mineur.

— Oh ! parce que vous êtes un homme instruit, vous, monsieur Bemrode, et que vous ne croyez pas à toutes ces

bêtises-là... C'est bon pour nous autres, pauvres gens du peuple.

Mon orgueil se révolta à cette idée que j'allais perdre, grâce à mon incrédulité supposée, tout le bénéfice de mon courage.

C'était bien la peine de m'être mis tout à fait au-dessus du vulgaire par mon intrépidité, pour n'en pas tirer un autre mérite que celui d'esprit fort.

Ce que j'ambitionnais, ce n'était point la réputation d'esprit fort, c'était celle de *cœur fort.*

— Mary, dis-je gravement, vous parlez avec une grande légèreté, ce me semble, des mystérieux problèmes de la tombe et des sombres secrets de l'éternité.

Au lieu de détruire cette superstitieuse croyance des apparitions, l'histoire profane et l'histoire sainte la consacrent par des exemples.

Oreste, au dire d'Eschyle, était poursuivi par l'ombre de son père, qui lui ordonnait de le venger; Ninus, au dire d'Hérodote, sortit de son tombeau pour venir reprocher sa mort à Sémiramis; la Bible raconte que, sur l'évocation de Samuel, le spectre de la pythonisse d'Endor apparut à Saül; Plutarque affirme qu'à Sardes, le fantôme de César se dressa devant Brutus, et le prévint qu'il le reverrait à Philippes; l'apparition du père d'Hamlet est une tradition nationale consacrée par le divin Shakespeare; on prétend que, pendant la nuit qui précéda la bataille de Bosworth, Richard III revit une partie de ses victimes, dont les ombres sanglantes revinrent pour le maudire et lui annoncer sa mort; enfin, des gens dignes de foi, comme la voisine et le mineur, affirment avoir vu la dame grise.... C'est donc à mon grand courage qu'il faut faire honneur de la résolution que j'ai prise, et non à mon incrédulité.

Mary me regardait avec admiration.

— Est-ce étonnant comme vous dites tout cela, monsieur Bemrode !... vous le dites si bien, que voilà que je n'ai pas plus peur que vous, moi !... Essayez-donc toutes ces clefs-là, monsieur Bemrode. Ah ! je suis un peu curieuse de savoir ce qu'il y a dans la chambre de cette sorcière de dame grise ! Tenez, voilà une clef qui me fait l'effet d'aller à la serrure.

En disant ces mots, elle me présenta une clef.

Je la pris.

— La ! dit-elle, essayez-la bien vite.

Je l'approchai de la serrure.

Mais, je dois le dire, mon cher Petrus, quel que fût mon courage, il ne parvenait pas à tempérer entièrement mon émotion.

Mon esprit supérieur avait beau commander à mon corps, l'âme avait beau vouloir gouverner la matière, la matière tremblait.

Mary s'aperçut de cette agitation involontaire.

— Ah ! c'est drôle, dit-elle, comme vous tremblez !

— Je crois, ma chère Mary, lui dis-je, que je viens d'être repris d'un accès de fièvre.

— En effet, c'est extraordinaire.... sans compter que vous avez l'eau qui vous coule du front.... Essuyez-vous, monsieur Bemrode, et donnez-moi cette clef.... je vais essayer, moi.

Et, comme mon tremblement continuait, et que mes dents commençaient de claquer :

— Oh ! c'est bien la fièvre, dit Mary. Voulez-vous aller vous coucher, monsieur Bemrode ? Je tâcherai d'ouvrir la porte toute seule, et j'irai vous dire ce qu'il y a dans la chambre.

Cette proposition me rappela à moi ; j'avais honte qu'elle me fût faite par une femme.

— C'est vrai que j'ai la fièvre, répondis-je ; c'est vrai que je grelotte ; c'est vrai que je tremble ; c'est vrai que mes dents claquent.... Seulement, qui est-ce qui est agité ainsi ? Le corps que la maladie secoue, mais l'âme immortelle plane au-dessus de toutes ces misères.... Mon âme me donne la force de rester ici.... Essayez vos clefs, Mary, essayez-les, et, si une d'elles va à la porte, ouvrez-la.... si forte que soit la fièvre, je serai plus fort qu'elle !

Mary me regarda avec étonnement ; elle ne comprenait pas cette suprême dignité.

Mais, comme l'ordre que je lui donnais était parfaitement clair, comme il n'y avait point à s'y tromper, elle essaya d'abord une clef que je lui indiquai, ensuite toutes

les autres, sans qu'une seule pût même tourner dans la serrure.

— Ah ! dit Mary, quand la dernière eut résisté, quel malheur ! j'avais tant envie de voir ce qu'il y a dans cette maudite chambre !

Ce fut à ce mot, mon cher Petrus, que je remarquai la différence qu'amène, dans l'expression et dans la signification d'une phrase, le changement de place d'une épithète.

Moi, à la place de Mary, j'eusse dit : *cette chambre maudite !* et l'expression devenait terrible ! et elle était à la hauteur de la situation !

Comme sans doute la bonne femme n'était point d'une nature assez distinguée pour éprouver à mon unisson, elle dit : *cette maudite chambre !* et, alors, l'expression cessa d'être dramatique, et elle devint presque burlesque.

Je réfléchissais à cela, et, tout en y réfléchissant je sentais ma fièvre se calmer, lorsque, après avoir regardé autour d'elle avec dépit, Mary s'écria tout à coup :

— Mais vous avez là bien mieux qu'une clef, monsieur Bemrode; vous avec un marteau, un ciseau et un levier... Bon ! puisque vous avez pu trouer une muraille, vous ferez bien sauter une porte !

— Ah ! ah ! lui dis-je, oui, c'est vrai.... J'ai là un marteau, un ciseau et un levier....

— Bon ! attendez.... est-ce que vous ne savez pas comment on fait sauter une porte ?

— Non.... si.... mais....

— Rien de plus simple ; vous passez le bout de votre levier entre la muraille et la serrure, puis vous faites une pesée, et....

— Ah ! je fais une pesée ?...

— Oui.... tenez, monsieur Bemrode, ramassez le levier.

— Bien.... je comprends....

Je ramassai le levier ; mais je ne puis pas vous dire, mon cher Petrus, c'était sans doute un effet de la fièvre, je ne puis pas vous dire combien il me sembla peser.

J'essayai de le glisser à l'endroit indiqué ; j'y parvins

même ; mais cet effort m'avait sans doute épuisé, car je ne pus ébranler la porte.

A la vérité, je n'oserais dire que j'employasse toutes mes forces. En me trouvant acculé à l'exécution de l'acte que j'avais si longtemps rêvé, il me semblait commettre une espèce de sacrilége.

Mary s'aperçut de la faiblesse avec laquelle j'agissais.

— Ah ! monsieur Bemrode, fit-elle, j'avais bien raison de vous dire que vous étiez malade; vrai, vous n'êtes pas plus fort qu'un enfant.... attendez, attendez !

Et, saisissant l'extrémité de la pince, elle fit, comme elle l'avait dit, une pesée, mais si solide, mais si vigoureuse, qu'à la première pression la porte craqua, qu'à la seconde, elle s'ébranla, et qu'à la troisième elle s'ouvrit toute grande.

Un double cri s'échappa de nos deux poitrines, poussé en même temps, de sorte que je ne saurais dire, mon cher Petrus, si ce fut Mary qui poussa le cri de terreur et moi le cri de joie, ou bien si ce fut au contraire Mary qui poussa le cri de joie et moi le cri de terreur.

Au reste, singulier effet du contre-coup causé par l'ouverture subite de cette porte ! Mary resta penchée en avant à croire qu'elle allait choir sur le nez, et moi renversé en arrière à croire que j'allais tomber sur le dos !

X

CE QU'IL Y AVAIT DANS LA CHAMBRE MURÉE.

Malgré la différence de nos positions, nos regards plongèrent en même temps jusqu'au fond de la chambre.

Les volets étaient fermés, et comme, excepté quelques ouvertures par lesquelles il semblait voir passer l'ongle destructeur du temps, aucune baie ne laissait pénétrer la lumière du dehors, la chambre resta dans l'obscurité.

Néanmoins, grâce au peu de jour qui entrait par la porte enfoncée, l'obscurité n'était point tellement épaisse, qu'on ne pût distinguer dans la pénombre un vieux bahut placé entre les deux fenêtres, un vieux lit placé en face

du bahut, quelques chaises boîteuses et quelques escabeaux vermoulus éparpillés çà et là sur le plancher.

Tout à coup, je m'écriai en étendant la main et en pâlissant :

— La dame grise! la dame grise!

Mary n'en écouta pas davantage, et, se précipitant par les escaliers, elle descendit cinq ou six marches.

Ces cinq ou six marches descendues, elle se retourna.

Voyant alors qu'au lieu de fuir comme elle je venais de m'asseoir sur le palier, à l'endroit même où je me trouvais, la main toujours étendue vers l'objet que j'avais indiqué, elle reprit courage, et, en me demandant : « Où cela? où cela? » elle remonta une à une et lentement les marches descendues, revint près de moi, et, oubliant sans doute, dans sa terreur, la distance qu'il y avait entre nous deux, puisqu'elle était la servante et que j'étais le maître, elle s'appuya familièrement sur mon épaule.

— Eh bien! mais qu'avez-vous donc vu, monsieur Bemrode?... mais parlez donc!

Je ne sais pourquoi, mon cher Petrus, je gardais un silence si obstiné; il n'y avait certes, dans ce silence, ni entêtement, ni dédain. Deux ou trois fois, j'essayai de parler; mais la voix s'arrêta dans le pharynx, *vox faucibus hæsit*, sans pouvoir aller plus loin.

Seulement, je montrais l'objet que, au premier abord, j'avais pris pour la dame grise, et qui, se dessinant peu à peu à mes regards, de plus en plus habitués aux ténèbres, prenait la forme d'un vêtement de femme suspendu près du lit et surmonté d'un bonnet.

Or, par un carreau cassé, et par une ouverture du volet, le vent passait, et, agitant doucement ces habits, avait donné à un vêtement inerte et vide l'apparence de la vie et du mouvement.

— Eh bien! quoi? demanda Mary.

Je continuais de montrer du doigt l'objet qui nous avait effrayés.

— Là, murmura Mary, là?

Et elle étendit la main dans la même direction que la mienne. Je fis un effort : un mot s'échappa.

Il est vrai que ce mot était un monosyllabe.

— Oui, répondis-je.

— Ah çà! mais vous ne voyez donc pas que c'est une vieille robe pendue au mur, ce que vous me montrez là?

L'étrange chose qu'une hallucination, mon cher Petrus! et comme cela m'explique le fameux mirage qui trompe les voyageurs dans le désert, qui les attire à lui, et qui, lorsqu'ils sont arrivés sur la lisière d'une forêt ou d'un lac imaginaire, disparaît tout à coup!

A cette simple parole de Mary, l'illusion cessa, la dame grise s'évanouit, et les objets que j'avais devant les yeux m'apparurent sous leur véritable aspect.

— Ah! m'écriai-je en riant de moi-même, et puis peut-être un peu aussi de satisfaction de ce qu'au lieu d'avoir affaire à la morte, nous allions avoir affaire à ses habits, ah! la bonne histoire!

Et j'essayai de me relever; mais, vous le savez, mon cher Petrus, le rire produit une telle déperdition de forces, que je ne pus y réussir du premier coup, et que je retombai sur mon derrière.

— Bonne histoire tant que vous voudrez, monsieur Bemrode! s'écria Mary; mais, moi, j'appelle cela une mauvaise farce... Jésus Dieu! parce que vous n'avez pas peur, vous; parce que vous êtes brave comme Judas Machabée, est-ce une raison pour faire mourir de peur une pauvre femme?... Ah! mais, continua-t-elle en entrant dans la chambre, c'est qu'au premier abord j'ai donné dedans... savez-vous que vous êtes un peu farceur, monsieur Bemrode, pour un homme d'église?

Et, tout en disant cela, elle avait pénétré jusqu'au pied du lit.

Arrivée là, elle se retourna vers moi.

— Eh bien! venez donc! dit-elle.

Pendant le mouvement qu'elle avait fait en avant, je m'étais relevé.

— Eh bien! répéta-t-elle, vous ne venez pas?

— Ma chère amie, lui dis-je, depuis trois ans peut-être que ces fenêtres n'ont éte ouvertes, la chambre doit horriblement sentir le renfermé, et les mauvaises odeurs me sont insupportables... Ouvrez les fenêtres d'abord, et ensuite j'entrerai.

— Oh! c'est juste, monsieur Bemrode, dit la bonne Mary; le fait est que la chambre a besoin d'air... Attendez, je vais lui en donner.

Et elle alla successivement aux deux fenêtres, qu'elle ouvrit et dont elle poussa en dehors les volets tout disloqués.

La lumière fit irruption dans la chambre, et y entra comme entre l'eau dans un bassin par une écluse qu'on lève, c'est-à-dire par flots, par vagues, par torrens.

Je n'ai rien vu au monde de plus triste que cette chambre, où chaque chose semblait un exemple vivant de la maxime de l'Evangile : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Chaque chose, en effet, semblait n'attendre que le contact d'un corps matériel et solide pour s'anéantir.

La tapisserie pendait en lambeaux; le fond du lit était désanglé, et les matelas tombaient à terre; les dalles formant le plancher étaient couvertes d'une poussière épaisse d'un demi-pouce, et qui semblait le détritus de trois siècles; une glace qui continuait d'orner la cheminée paraissait, à force de solitude et d'obscurité, avoir perdu la faculté de reproduire les objets; enfin, chose qui exerça tout particulièrement mon imagination, plusieurs cordes de longueurs et de grosseurs différentes se tordaient sur le parquet, comme si, le choix fait entre elles, la personne qui avait fait ce choix en eût pris une et laissé là dédaigneusement les autres.

Cet examen général achevé, mes yeux se reportèrent plus spécialement sur certains objets, selon qu'ils me parurent plus ou moins mériter mon attention.

Le premier de ces objets fut ce groupe d'habits se balançant accroché à un clou à la tête du lit, auquel évidemment aucune main n'avait touché depuis qu'on avait enlevé, selon toute probabilité, le corps mort de la dame grise.

Ce groupe d'habits, que j'avais pris pour la dame grise elle-même, et qui m'avait causé une si grande terreur que les jambes m'en avaient manqué, et cela, je puis vous l'avouer, mon cher Petrus, maintenant que, grâce à la force de volonté qui me caractérise, je suis entré dans

cette chambre et l'ai visitée aussi courageusement que l'eût fait l'homme le plus brave des trois royaumes; ce groupe d'habits se composait d'un bonnet, d'une guimpe comme en portaient, vers le milieu du seizième siècle, les femmes de moyenne condition; d'un jupon qui avait été blanc et qui était devenu gris, et d'une robe grise qui était devenue noire.

Nous reconnûmes ces différens objets en les soulevant l'un après l'autre; car, pour les ôter du clou et les examiner en détail, Mary, avec une timidité que du reste je pardonne à son sexe, s'y refusa absolument, quoique je lui offrisse de lui faire cadeau de ces habits.

Il est vrai de dire que je lui faisais là un médiocre cadeau!

Le tout, à un marchand fripier, n'eût certainement pas été vendu deux pences, tant le tout était détérioré, soit par l'action du temps qui s'était écoulé depuis que les habits étaient accrochés à ce clou, soit par l'usage qu'en avait fait la personne qui les avait portés, avant que cette personne les dévêtit pour entrer dans l'éternité comme elle en était sortie.

Mais ce ne fut point là la raison que fit valoir Mary; elle répondit purement et simplement que cela portait malheur, non-seulement de mettre, mais encore de toucher les habits d'un mort.

Vous comprenez bien que j'éclatai de rire à l'énoncé d'une pareille superstition, et, pour prouver à la pauvre femme tout le mépris que j'en faisais, j'étendis la main vers ces mêmes habits.

Mais à peine les eus-je touchés, que le clou, rongé sans doute par la rouille, se brisa, et que tout le groupe de vêtement, glissant le long de la muraille avec un frôlement lugubre, tomba à terre en soulevant tout autour de lui cette poussière sinistre qui s'élève du fond des tombes desséchées.

— Oh! monsieur Bemrode, s'écria Mary, vous avez touché aux habits de la dame grise, cela vous portera malheur!

Si ridicule que fût cette prédiction, je dois dire, mon cher Petrus, que, grâce à l'accent de conviction de Mary, grâce

à l'endroit où ces paroles étaient prononcées, grâce enfin aux conditions dans lesquelles nous nous trouvions, je sentis un frisson me passer dans les veines.

Puis, il me vint à l'esprit une autre idée qui n'était pas propre à diminuer l'impression de la première : c'est que les vêtemens que je venais de toucher, et qui étaient si promptement tombés au contact de ma main, était peut-être ceux que mettait la dame grise pour apparaître.

En ce cas, j'aurais touché, non-seulement les habits d'une morte, mais encore ceux d'un spectre, ce qui était bien p

Je m'éloignai donc avec horreur de ces habits, qui restèrent à l'endroit où ils étaient tombés.

Puis, je me mis à visiter les armoires.

A part celle qui était près de la cheminée, et qui contenait quelques ustensiles de cuisine prouvant que la dame grise faisait sa cuisine elle-même et dans sa pauvre chambre, les autres armoires ne renfermaient que quelques lambeaux de vieux linge, soit de table, soit de corps.

De manuscrits, de papiers qui pussent donner un renseignement quelconque sur cette lugubre histoire, il n'en était pas question.

Nous poussâmes, à cet égard, les recherches jusqu'à la plus complète minutie, ne laissant pas un placard sans l'ouvrir, pas un cadre sans le soulever, et regardant jusque derrière cette glace ternie qui semblait l'œil vitreux et mort de cette triste chambre, pour voir si quelque fragment de parchemin écrit ou de papier imprimé n'y était point caché.

Je vous le répète, mon cher Petrus, nous ne trouvâmes rien.

Un sentiment d'inquiétude, que vous comprendrez d'ailleurs, me faisait presser cette recherche.

Je ne me souciais pas que la porte restât ouverte et la muraille non fermée pendant la nuit ; c'eût été une trop grande facilité à la dame grise de faire sa promenade nocturne.

Je résolus donc, désespérant de rien trouver qui me renseignât sur ce que je voulais savoir, de refermer la porte et de rebâtir la muraille le plus vite possible.

Quant à refermer la porte, après avoir examiné le dégât que j'y avais fait, je jugeai la chose parfaitement inexécutable.

La partie du mur dans laquelle entrait le pêne avait été enlevée.

Il m'eût fallu à la fois le serrurier et le maçon.

Quant à boucher le trou que j'avais fait, c'était chose moins malaisée.

Il ne me fallait, pour cela, qu'un sac de plâtre et quelques briques ajoutées aux débris du mur, et destinées à remplacer celles qui avaient été brisées par le ciseau ou le levier.

J'eus un instant l'idée d'envoyer Mary chercher chez le maçon une augée de plâtre et une truelle, et de garder la maison pendant ce temps-là ; mais je craignis que, dans le trouble où elle devait naturellement se trouver après l'expédition que nous venions de faire, elle ne sût pas demander exactement ce dont j'avais besoin, et je préférai la laisser au logis, et aller moi-même chez le maçon.

En conséquence, je lui fis part de ma résolution, et l'invitai à descendre au rez-de-chaussée ou au premier, si elle avait peur en restant au second ; mais elle me répondit tranquillement :

— Ne vous inquiétez pas de moi, monsieur Bemrode ; allez chercher votre auge, votre plâtre et votre truelle ; moi, pendant ce temps, je continuerai de chercher si je ne trouve pas quelque renseignement sur cette pauvre âme en peine, à qui le Seigneur veuille faire grâce des années de purgatoire qu'elle a encore à faire !

— C'est bien, Mary, répondis-je ; j'avais envie de rester et de vous envoyer chez le maçon ; mais, puisque vous n'avez pas peur...

— Pardon ! monsieur Bemrode, dit Mary, vous plaît-il que ce soit moi qui y aille et que ce soit vous qui restiez? En ce cas...

— Non, non, non, lui dis-je vivement ; puisque c'est convenu ainsi, que la chose reste comme elle est convenue.

Et je descendis l'escalier quatre à quatre, laissant l'intrépide Mary à son investigation.

J'ai dit *l'intrépide*, car, enfin, mon cher Petrus, quoique le courage de cette femme vînt certainement de cette infériorité d'organisation qui, chez les personnes vulgaires, empêche les sensations d'être perçues avec la même acuité et la même finesse que chez les personnes distinguées, je ne puis cependant, tout en faisant la part de cette infériorité d'organisation, m'empêcher de rendre hommage à l'intrépidité de cette femme.

Je suis, avant toute chose, sinon l'homme juste du poëte Horace, du moins l'homme impartial de l'apôtre Paul.

XI

LA GRANDE NOUVELLE.

Un quart d'heure après, j'étais de retour avec les objets que j'étais allé querir.

Seulement, je m'étais bien gardé de dire au maçon dans quel but je lui empruntais son auge et sa truelle et lui achetais son plâtre.

Il n'eût peut être pas voulu me vendre son plâtre; il n'eût peut-être pas voulu me prêter sa truelle et son auge.

Je prétextai une réparation à faire au mur de ma cour.

Une fois la porte du presbytère fermée, qui savait quel mur je réparais?

Je fermai ma porte, et montai au second avec ma truelle, mon plâtre et mon auge.

Mary avait cherché pendant tout le temps qu'avait duré mon absence, mais elle n'avait rien trouvé.

Il était évident pour moi que, si quelque renseignement survivait à toute cette catastrophe, c'était ailleurs que dans la chambre de la dame grise qu'il le fallait chercher.

Au reste, le grand acte que je venais d'accomplir avait au moins ce résultat, de me rassurer sur un point: la chambre était parfaitement vide.

Aucun fantôme, aucun spectre, aucune apparition ne s'était opposé à l'examen minutieux que nous venions de faire des localités.

En refermant la muraille, je la refermais sur une chambre déserte.

Or, qui désormais pouvait sortir de cette chambre, puisqu'elle ne renfermait pas même ce que j'avais craint pendant un instant d'y rencontrer, un cadavre?

J'ordonnai donc à Mary d'aller fermer les fenêtres, ce qui était tout simple, attendu que c'était elle qui les avait ouvertes.

Ce que Mary, au reste, fit sans difficulté.

Puis elle sortit.

Elle avait bien quelque velléité de retourner chez elle, pour préparer le dîner de son mari ; mais j'avais besoin d'un manœuvre, et je la retins.

Vous pouvez, mon cher Petrus, en ne me connaissant que sous mon aspect d'homme de science et de philosophie, vous pouvez douter de mon aptitude au travail que j'avais entrepris; mais, par bonheur, mon père, qui a fait de moi l'homme que vous connaissez, l'a fait encore plus complet que vous ne croyez, en lui apprenant en quelque sorte une espèce de résumé de tous les arts manuels.

Cela tenait à l'idée qu'il avait eue d'abord de faire de moi un navigateur au long cours.

La lecture de *Robinson* avait été, en conséquence, la lecture favorite de ma jeunesse.

Or, mon excellent père avait voulu que, dans le cas où, comme le héros de Daniel Foë, j'aborderais dans une île déserte, comme lui, je pusse trouver en moi-même toutes les ressources que le maître de Vendredi applique si ingénieusement à l'amélioration de son existence solitaire.

J'étais donc un peu peintre : vous en avez vu la preuve dans la décoration de la chambre de Jeannie.

J'étais un peu charpentier, un peu menuisier et, enfin, un peu maçon.

C'était à moi de me rappeler ces travaux de ma jeunesse, qui avaient pour but de bâtir des niches à chien, des poulaillers et des cages à lapins.

Et maintenant que je vous dise, à propos de *Robinson*, une profonde observation que j'ai faite, et que, j'ose le dire, personne n'avait faite avant moi.

C'est que ce qui commence à faire et ce qui fera, dans

l'avenir, du peuple anglais le peuple navigateur par excellence, et de l'Angleterre la reine des océans, c'est sa situation au milieu des mers, me direz-vous?

Non, mon cher Petrus.

C'est le hasard, ou plutôt c'est la Providence, qui lui a donné le roman de voyage le plus amusant qui ait jamais existé.

Tout enfant de la Grande-Bretagne apprend à lire dans *Robinson Crusoé*, ou le lit dès qu'il sait lire.

Malgré son naufrage, malgré sa solitude, malgré les fatigues qu'il éprouve, malgré les dangers qu'il court, tout enfant ambitionne d'être Robinson Crusoé.

Pour le devenir, tout enfant a le désir d'être marin.

C'est donc vers la mer, c'est donc vers l'Océan, c'est donc vers l'infini que sont fixés les yeux des trois quarts de la génération masculine de douze à dix-huit ans.

Comment voulez-vous que ce peuple, pour qui la marine est, non-seulement un état, mais encore une ambition, ne soit pas un jour le premier peuple navigateur et le premier peuple commerçant du monde?

Je fais toutes ces réflexions en vous écrivant, mon cher Petrus, et voilà pourquoi je les jette sur le papier; mais je dois dire que, en construisant ma muraille, je pensais à toute autre chose.

La fermeture des fenêtres, en rendant à la chambre son obscurité première, lui avait de nouveau donné un aspect fantastique.

Plus j'avançais dans la besogne, au reste, plus la journée aussi s'avançait, et, quoique je n'eusse pas pris le temps de dîner, et n'eusse point permis à Mary de le prendre elle-même, la nuit arrivait rapidement.

Par bonheur, mon habileté dans l'état que j'exerçais momentanément allait croissant, au fur et à mesure que je l'exerçais; à la fin, les briques prenaient place sous ma main, comme elles eussent fait sous la main d'un véritable maçon.

Orphée, avec sa lyre, n'a jamais bâti plus rapidement que je ne bâtissais, moi, avec ma truelle!

Seulement, tandis que le trou se rétrécissait, les objets

renfermés dans la chambre me paraissaient ou s'animer ou revêtir des formes effrayantes.

Un moment, il me sembla voir les cordes serrées sur le plancher s'agiter et se tordre comme des couleuvres; il me sembla que les portes des armoires que nous avions trouvées ouvertes, et que Mary avait soigneusement refermées, se rouvraient en criant; il me sembla enfin que ce groupe d'habits dont j'avais causé la chute, et qui s'était affaissé en soulevant cette sinistre poussière, remontait le long de la muraille à sa première hauteur, et reprenait, avec l'apparence d'une femme debout et prête à s'avancer vers moi, la place qu'il occupait au moment où j'étais entré dans la chambre.

Je faisais toutes ces remarques sans oser les communiquer à Mary; car j'avais peur qu'elle ne me traitât de visionnaire; et peut-être aussi était-ce une vision.

Cependant, mon cher Petrus, j'étais convaincu que j'avais vu les cordes se tordre sur le plancher, les armoires se rouvrir, et les habits remonter debout contre la muraille.

Et j'en étais si convaincu, que peut-être eussé-je, pour m'en assurer, renversé tout le travail que je venais de faire, quoiqu'une truellée de plâtre suffît à l'achever, lorsque j'entendis le roulement d'une voiture, et que plusieurs coups retentirent à la porte du presbytère.

Je lançai mon plâtre contre la muraille; je passai ma truelle dessus pour l'égaliser, et je descendis vivement ouvrir la porte.

En l'ouvrant, je jetai un cri de joie; j'étais en face de Jeannie.

Elle se précipita dans mes bras; puis, avant toute chose:

— Mon ami, dit-elle, sois heureux! Cette nouvelle que je devais t'annoncer, je te l'apporte moi-même; le Seigneur a daigné accomplir ton plus cher désir et le mien; je suis enceinte!

Je poussai un second cri; mais celui-là, comme celui que j'avais poussé lorsque la porte de la dame grise s'était ouverte sous la pesée de ma pince, je ne puis dire si c'était un cri de joie ou de terreur.

Vous comprenez facilement, mon cher Petrus, que cette

nouvelle, qui dans toute autre condition, à tout autre moment, eût comblé mes vœux les plus ardens, m'inspira au contraire, dans les circonstances où nous nous trouvions, les appréhensions les plus vives.

Quelle étrange chose, en effet, vous en conviendrez, mon ami, que cette coïncidence du réel avec le fantastique.

Ma grande tranquillité à l'endroit de la dame grise, le courage que j'avais déployé, dans tous les cas où j'avais eu besoin de courage, venaient surtout de la conviction que j'avais de son impuissance contre nous, la dame grise n'ayant d'action que sur les enfans qui naissaient au presbytère, et particulièrement quand ces enfans étaient jumeaux.

Jeannie part. Je profite de son absence pour accomplir l'acte le plus téméraire que jamais mortel ait accompli peut-être, depuis Hercule délivrant Thésée des enfers, depuis Orphée allant redemander Eurydice à Pluton. Ma témérité, je la puise surtout dans cette idée que Jeannie est stérile; et, au moment même où disparaît sous ma main la trace de mon excursion presque fabuleuse dans cet autre royaume des morts, Jeannie arrive, et son premier mot est : « Sois heureux, mon ami! je suis enceinte! »

Enceinte!... Pauvre Jeannie! te voilà donc soumise, comme les autres mères, aux chances des apparitions de la dame grise!

Aussi, je me jurai bien à moi-même que Jeannie ignorerait tout ce qui s'était passé.

Il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'elle m'annonça cette nouvelle, que le cœur d'une femme trouve si douce à répandre au cœur de son mari, elle s'aperçut, au bouleversement de mes traits, que cette nouvelle produisait sur moi un autre effet que celui qu'elle en attendait.

Mais, avec son esprit si perspicace, ou plutôt avec son cœur si intelligent, elle comprit tout de suite ce qui m'épouvantait dans cette bienheureuse nouvelle.

— Bon! dit-elle en riant, voilà mon cher rêveur qui pense à la dame grise, et moi qui, parce que je l'avais oubliée, espérais qu'il n'y pensait plus!

— Ah! lui répondis-je, toi, ma chère Jeannie, tu étais loin d'ici, dans notre charmant pays des Notts, tandis que, moi, j'étais dans ces vilaines montagnes et dans ce sombre presbytère...

— Ce sombre presbytère deviendra gai, riant et joyeux, lorsque notre enfant, notre Williams ou notre Jeannie, l'emplira de ses rires et l'éclairera de sa présence!

— Oui, murmurai-je, si la bonté de Dieu permet que cet enfant nous arrive seul; mais s'il nous venait deux jumeaux?...

Et, avec un gros soupir, j'entrai dans la maison.

XII

PRÉCAUTIONS.

A partir du retour de Jeannie dans la maison, tout reprit son cours ordinaire.

Elle, joyeuse et pleine d'espoir.

Moi, sombre et soucieux, car je ne pensais qu'à la dame grise.

Je m'étais tenu parole à moi-même, et, quelque envie que j'eusse de raconter à Jeannie mon expédition dans la chambre murée, quelque satisfaction que mon orgueil eût éprouvé à un pareil récit, je n'en avais pas dit un mot.

Mais elle avait vu ma préoccupation; Jeannie avait remarqué que le plâtre qui fermait la chambre de la dame grise était nouvellement appliqué; elle interrogea Mary.

Mary, qui mourait probablement d'envie de tout dire, comme Jeannie mourait elle-même d'envie de tout entendre, Mary raconta l'événement dans tous ses détails.

Jeannie accourut à moi. A ses premières paroles, je compris qu'elle savait tout.

Je lui fis répéter le récit de Mary d'un bout à l'autre; je corrigeai quelques points de ce récit par trop naïfs, et qui ne me montraient peut-être pas entièrement sous le jour, je ne dirai pas où je me voyais moi-même, mais où je désirais que Jeannie me vît; car, il est, à mon avis, et

je suis sûr que vous pensez comme moi, mon cher Petrus, il est, dis-je, à mon avis, d'une bonne politique de ne se montrer à la femme qu'avec tous les avantages et toute la supériorité que l'homme doit constamment conserver sur elle.

A mon grand étonnement, toute cette odyssée fantastique ne préoccupa que médiocrement Jeannie; elle ne voyait dans cette chambre que ce que nous-mêmes y avions vu matériellement, c'est-à-dire des volets tombant en ruine, des tapisseries pendant en lambeaux. un lit défoncé, des armoires vides et béantes, quelques bouts de cordes gisant à terre, et un paquet d'habits pendus à un clou.

Quant à la chute de ce paquet d'habits, lorsque je l'avais touché, elle lui paraissait toute naturelle.

— Qu'y a-t-il d'étonnant, me disait-elle avec son regard naïf et son sourire confiant, qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'un clou rongé de rouille, qui supporte un fardeau depuis trois siècles, se brise au moindre ébranlement imprimé à ce fardeau ?...

Le clou brisé, il était moins étonnant encore que, en vertu de la loi de la pesanteur qui veut que les corps solides, du moment où ils sont privés de point d'appui, tendent à se précipiter, le groupe de vêtemens fût tombé sur le plancher.

Quant à cette poussière qui avait été soulevée par sa chute, elle n'avait rien que de fort ordinaire dans un endroit fermé depuis trois cents ans, et c'eût été l'absence de cette poussière qui eût constitué un miracle.

Il va sans dire qu'avec ce positivisme d'esprit, Jeannie n'admettait pas les armoires se rouvrant d'elles-mêmes, les cordes s'animant et se tordant sur le plancher, et les habits remontant le long de la muraille et reprenant leur place primitive au clou trois fois séculaire.

Elle traitait cet épilogue du poëme comme on traite une création d'esprit, un rêve de l'imagination, c'est-à-dire qu'elle reconnaissait le génie du poëte, mais qu'elle niait la réalité du récit.

Cependant, comme elle ne niait pas qu'il y eût une source à tous ces bruits, et qu'elle me voyait profondément et sérieusement inquiet, elle résolut de m'aider autant

qu'il serait en son pouvoir à remonter à cette source, convaincue qu'elle était, que, au fur et à mesure que nous avancerions vers la réalité, la réalité ferait disparaître tout ce qu'il y avait d'effrayant dans la tradition, et livrerait à notre philosophique appréciation un fait presque insignifiant.

Pour moi, je continuai de fouiller dans les papiers de la sacristie et dans les archives de la commune; mais j'eus beau feuilleter actes et registres page à page, je ne trouvai plus autre chose que la note déjà citée du docteur Albert Martronius, maître en théologie; note relative, comme vous savez, à la restauration de la petite croix de pierre située à l'angle du cimetière.

Quant à la porte murée, elle séchait peu à peu, et aucune gerçure n'indiquait que la dame grise eût fait effort pour la rouvrir.

Cependant, Jeannie avançait dans sa grossesse; elle venait d'atteindre son sixième mois, et nous étions au commencement de juin. Je calculai avec une grande joie que le hasard, ou plutôt la providence avait combiné les époques de telle façon que Jeannie serait accouchée avant cette fameuse nuit du 28 au 29 septembre, nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, pendant laquelle la dame grise avait coutume d'apparaître.

Mais, comme au bout du compte il n'était dit nulle part que la dame grise n'apparaîssait que cette nuit-là, je n'étais pas complétement rassuré par cette date, et, comme je croyais nécessaire, pour l'efficacité de son apparition, qu'elle se fît voir, soit au père, soit à la mère des enfans qu'elle menaçait, j'eus soin que ni Jeannie ni moi ne nous trouvassions sur le chemin qu'elle avait à faire pour aller de la chambre murée à l'ébénier, parcours, on s'en souvient, qu'elle avait l'habitude de suivre.

En conséquence, je changeai mes heures de travail. Souvent Jeannie m'avait grondé de ce que je travaillais la nuit au lieu de travailler le jour, et, dans l'intérêt de ma santé, elle s'était inquiétée que je vinsse la rejoindre si tard au lit.

Un soir, je lui déclarai que j'étais complétement de son avis à l'endroit des reproches qu'elle m'avait faits dans le

temps, reproches sur lesquels elle ne revenait plus, les croyant sans doute inutiles, et que dorénavant je voulais qu'à neuf heures tout le monde, même moi, fût couché au presbytère. De cette façon, je pourrais me lever avant le jour, et, sans fatigue, je combinerais ainsi mes travaux littéraires et philosophiques, qui allaient prendre un si immense développement, du moment où j'aurais l'esprit assez libre pour me mettre à mon grand ouvrage, avec les devoirs de ma charge et les obligations de mon état.

Jeannie ne me demanda point la cause de ce changement; elle l'accueillit avec joie; elle avait toujours vu les choses se passer ainsi au presbytère de Wircksworth; c'était purement et simplement des habitudes d'enfance dans lesquelles elle rentrait.

Grâce à cette nouvelle combinaison, je ne risquais plus, comme autrefois, de rencontrer la dame grise en sortant de mon cabinet pour monter à la chambre de ma femme, puisque la dame grise, je me plaisais à croire que ceci était un fait avéré, puisque la dame grise n'apparaissait jamais qu'à minuit.

Vous me direz, mon cher Petrus, qu'elle pouvait tout aussi bien apparaître dans la chambre de Jeannie que dans l'escalier, dans le corridor ou dans le jardin; mais à cela je répondrai que, depuis que l'idée m'est venue de faire un grand ouvrage sur les apparitions, j'ai fort étudié les mœurs des fantômes; qu'en général, ils ont, eux, de leur côté, des habitudes prises, habitudes auxquelles ils ne renoncent pas si facilement que moi, et que l'habitude de la dame grise étant de sortir de sa chambre, de descendre l'escalier, de traverser le jardin, et d'aller s'asseoir sous l'ébénier, j'espérais qu'elle serait assez entêtée pour ne pas déroger à ses habitudes.

D'ailleurs, eût-elle essayé de m'apparaître, une fois couché, je ne sais pas comment elle s'y fût prise; au nombre des nouvelles habitudes que je contractais était celle de dormir la tête sous mes couvertures; j'eus peine à m'y faire d'abord; plus d'une fois, au commencement, je faillis étouffer; mais enfin je pris le dessus, et aujourd'hui j'en suis arrivé, mon cher Petrus, ceci me paraît un fait qui n'est pas sans importance pour la science, et,

si vous le consignez dans un ouvrage quelconque, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous y rattachiez mon nom, j'en suis arrivé à consommer à peu près trois fois moins d'air pendant le sommeil que pendant la veille.

Tous les soirs, à neuf heures, nous étions donc invariablement couchés; toutes les nuits, à minuit, je dormais donc, ou, si je ne dormais pas, au moins faisais-je semblant de dormir, les yeux fermés avec une bien autre ténacité que par celle du sommeil, puisqu'ils l'étaient par la force de ma volonté.

Alors, je vous en réponds, tant la puissance de volonté est développée chez moi, toutes les dames grises du monde ne fussent point parvenues à me faire rabattre ma couverture ou à me faire ouvrir les yeux.

Jeannie, qui ignorait la cause de cette précaution et qui me vit deux ou trois fois sur le point de suffoquer faute d'air, essaya avec sa douceur accoutumée de me faire quelques observations à ce sujet; mais je lui citai l'exemple de plusieurs grands hommes qui agissaient ainsi.

Epaminondas avait l'habitude de dormir complétement enveloppé dans son manteau, et le frileux Auguste, qui portait, comme chacun sait, des bas de laine, même dans son lit, ne dormait jamais que sa couverture rejetée par-dessus sa tête.

Vous comprenez que, devant de pareils exemples, la modeste Jeannie se tut, et me laissa, de ce côté du moins, me modeler sur ces deux grands hommes.

Cela n'empêchait point qu'au fur et à mesure que le terme de la grossesse de Jeannie approchait, mes angoisses ne redoublassent.

Enfin, nous atteignîmes ainsi les premiers jours d'août, sans aucun changement ni dans l'état de Jeannie, ni dans les coutumes de la maison.

Arrivée là, Jeannie déclara elle-même qu'elle croyait s'être trompée d'une semaine ou deux, et que sa délivrance devait être plus proche qu'elle ne le pensait.

En conséquence, je fis prévenir le médecin de Milfort, qui, lors de ma fièvre chaude, était déjà venu au presbytère de Watson, qu'il eût à se tenir prêt, attendu que,

l'un de ces jours ou l'une de ces nuits, on viendrait le chercher pour un accouchement.

Le médecin, à qui j'avais très bien payé les deux visites qu'il m'avait faites, me répondit qu'il se tenait prêt, et serait au presbytère à la première réquisition.

Quand je lui avais fait dire qu'on réclamait ses soins pour *un de ces jours ou une de ces nuits*, vous comprenez très bien la préférence, qu'en ce cas là, je donnais au jour sur la nuit.

La nuit, la dame grise pouvait profiter de l'obscurité pour apparaître, tandis que, le jour, j'avais la confiance que, connaissant mon caractère peu maniable, elle n'apparaîtrait pas.

Vous me direz peut-être, mon cher Petrus, qu'il y a deux grands milles pour aller à Milfort, et deux grands milles, par conséquent, pour revenir; qu'ainsi, pendant que mon messager d'abord et le médecin ensuite feraient le chemin, Jeannie, surtout si par hasard le docteur n'était point chez lui, aurait tout le temps de souffrir.

Mais à cela je vous répondrai que ce n'est pas moi qui ai déterminé la situation géographique du village de Waston, et qui l'ai empêché de prendre un accroissement assez grand pour qu'un médecin jugeât à propos de s'y établir.

En outre, à défaut de médecin, le village possède une espèce de sage-femme, qui, dans les cas ordinaires, est très suffisante aux paysannes.

On enverrait donc chercher d'abord cette sage-femme, et, entre ses mains, tant bien que mal, la pauvre Jeannie, arrivée à ce moment critique, attendrait le docteur.

D'ailleurs, admirablement conformée de corps, admirablement forte d'esprit, Jeannie n'avait à craindre que les accidens ordinaires.

Or, à mon avis, mon cher Petrus, la femme est tout particulièrement sortie des mains du Seigneur dans le but de la perpétuation de l'espèce humaine; il ne faut pas, quel que soit l'amour qu'un mari ait pour sa femme, qu'il se livre à une crainte exagérée lorsque cette femme accomplit, sous l'œil de Dieu et entre les mains de la nature, l'œuvre pour laquelle elle a été créée.

J'étais donc bien plus inquiet sur l'heure à laquelle aurait lieu l'événement, que sur la façon dont il se terminerait.

Mais on eût dit que le Soigneur lui-même daignait aller au-devant de mes appréhensions.

Dans la matinée du 15 août, vers sept heures du matin, Jeannie ressentit l'atteinte des premières douleurs.

Je courus d'abord chercher Mary, et lui donnai l'ordre d'aller elle-même chercher la sage-femme.

Cinq minutes après, la sage-femme et Mary étaient près de ma chère malade.

J'étais décidé à faire moi-même le voyage de Milfort, où nul bien certainement n'irait aussi vite que moi ; néanmoins, je ne voulus partir que quand Mary et la sage-femme furent arrivées.

Dans ces momens-là, mon cher Petrus, vous, garçon, vous ne savez point cela, on appelle l'espérance de tous côtés, et, de quelque part qu'elle vienne, elle est la bienvenue.

En voyant entrer la sage-femme je courus donc à elle, et, lui montrant Jeannie, qui me souriait pour me dissimuler ses premières douleurs :

— Voici, lui dis-je, celle que je recommande à vos soins, tandis que je vais réclamer moi-même à Milfort l'aide du docteur. Vous croyez bien, n'est-ce pas, ma bonne femme, qu'elle est de force à mettre au monde un enfant ?

— De force à mettre au monde un enfant ! s'écria la matrone; ah ! je crois bien, monsieur Bemrode, et même plutôt deux qu'un !

Je vous avoue, mon cher Petrus, que le coup me frappa en plein cœur; peu s'en fallut que je ne jetasse un cri ; je sentis la sueur de l'angoisse perler à mon front, et, s'il eût fait nuit, je n'eusse point osé sortir.

Mais il faisait grand jour, je pris ma canne et mon chapeau.

J'embrassai Jeannie, qui me serra contre son cœur en murmurant :

— Reviens bien vite, mon ami !

Et je m'élançai hors de la chambre en murmurant de mon côté :

— Plutôt deux qu'un.... plutôt deux qu'un ! Le diable te corde le cou, vieille sorcière !

XIII

LE JUIF ERRANT.

C'était un mauvais souhait, je le sais bien, mon cher Petrus, surtout de la part d'un homme d'Eglise; mais, que voulez-vous? la réponse de cette femme m'avait mis hors de moi.

L'exaspération dans laquelle j'étais avait ceci d'avantageux, qu'en excitant chez moi le système nerveux, elle doublait, sans que je m'en aperçusse, la rapidité de ma course, et m'empêchait de ressentir la moindre fatigue; mes muscles semblaient d'acier, et mes jambes fonctionnaient à la fois avec une agilité et une raideur toutes mécaniques.

Si j'eusse eu une longue barbe et une tunique, au lieu d'avoir le menton rasé et de porter une culotte courte, les gens qui me voyaient passer m'eussent bien certainement pris pour le héros de la vieille chanson française du *Juif Errant.*

Je me fis cette réflexion à moi-même en comptant mes enjambées, qui mesuraient la distance comme un immense compas géométrique.

Et, à propos de cette réflexion que le hasard faisait naître dans mon esprit, appréciez, mon cher Petrus, la richesse de l'imagination humaine en général et la prodigalité de la mienne en particulier.

Je n'eus pas plutôt fixé ma pensée sur cette poétique fiction du Juif Errant, que je la vis se réaliser et grandir à mes yeux, comme aux yeux du Camoëns la vision du géan tAdamastor.

Il me semblait que l'écrivain qui s'emparerait de cette fiction du Juif, au point de vue de la légende; qui incarnerait dans l'immortel maudit le progrès de l'esprit hu-

main; qui le ferait passer à travers les âges, tantôt à la cour de Néron, tantôt à celle de Charlemagne, tantôt à celle de Philippe II, tantôt à celle de Louis XIV; qui inventerait des événemens pour l'avenir, et un dénoûment analogue à celui que les Écritures promettent au monde comme pendant du déluge; il me semblait, dis-je, que le poëte qui ferait côtoyer cet homme, image du repentir, par un ange symbole de l'innocence; qui rendrait l'ange amoureux de l'homme, mais amoureux à la manière des anges, c'est-à-dire par la pitié et par la miséricorde, il me semblait que celui-là ferait un beau livre, qui ne serait ni l'*Iliade*, ni l'*Énéide*, ni la *Divine comédie*, ni le *Paradis perdu*, ni la *Dunciade*, mais un livre original, curieux, plein de pittoresque et de poésie, qui changerait de style suivant les époques, de couleur suivant les siècles.

Et, tout en allongeant le pas, je me disais :

« Pourquoi ne le ferais-je pas, moi, ce livre? qui m'en empêche? qui s'y oppose? Dieu ne m'a-t-il pas donné la science, l'imagination et la poésie nécessaires? n'ai-je pas étudié l'homme sous toutes ses faces, la création dans tous ses détails? ne suis-je pas au niveau des progrès de l'esprit humain? Sans que j'aie fait encore ni poëme épique, ni tragédie, ni drame, ni traité de philosophie, ni histoire, ne suis-je pas poëte, tragédien, dramaturge, philosophe, historien? Oui, je suis tout cela! Il y a même plus : puisque ce livre est encore à faire, c'est que celui qui devait le faire n'était pas encore venu; celui-là, avec l'aide de Dieu, ce sera moi! et la première chose que je veux faire, aussitôt mon retour à la maison, c'est, afin que personne ne me prenne mon sujet, d'en écrire le titre, et de donner à mon intention toute la publicité possible.

» Ainsi ce titre deviendra ma propriété, et personne, en Angleterre, sachant que le docteur Williams Bemrode doit, un jour ou l'autre, traiter ce sujet, personne n'osera s'en emparer. »

La simple division du sujet en époques m'occupa tellement, que j'arrivai à Milfort sans m'être aperçu du chemin que j'avais fait.

Aux premières maisons, je m'arrêtai, et je portai la main à mon front comme un homme qui revient à lui.

Le sujet merveilleux que je venais de trouver, comme on trouve presque toujours les plus précieux trésors, par un accident du hasard, s'était tellement emparé de mon imagination, qu'il en avait chassé toute autre pensée, et que j'avais totalement oublié ce que je venais faire à Milfort.

Je crus un instant que je serais obligé de retourner à Waston pour y renouer le fil rompu de mes idées; mais, enfin, par un violent effort de ma volonté, je me retrouvai dans la vie réelle, et je me souvins.

J'étais venu parce que ma chère et bonne Jeannie était en mal d'enfant.

Je me hâtai de me rendre chez le médecin.

Il était sorti, et je fus forcé de l'attendre une demi-heure.

Dans mon impatience, j'allais m'adresser à quelque autre, lorsqu'il rentra.

Je lui exposai le but de ma visite; il ordonna aussitôt que l'on sellât son cheval, et voyant, à la poussière qui couvrait mes vêtemens, que j'étais venu à pied, il m'offrit de me ramener en croupe.

Mais, vous le savez, mon cher Petrus, j'ai donné un si grand soin à la culture de mon esprit, que j'ai peu pratiqué les exercices du corps, et un de ceux auxquels je me reconnais le moins apte, c'est l'équitation. Je refusai donc l'offre obligeante du docteur, en donnant pour prétexte que la surcharge que j'imposerais au cheval retarderait le cavalier, et que, des soins de ce savant cavalier, ma chère Jeannie avait le plus urgent besoin.

Et puis, je l'avoue, quoique fort comme Zénon contre la douleur qui m'est personnelle, je suis faible comme un enfant devant la douleur d'autrui, surtout quand autrui est cette part de mon cœur qui vit dans un autre corps. Je désirais donc, dans mon égoïsme, arriver lorsque tout serait fini, rassuré d'ailleurs contre les accidens graves par la conviction de cette malheureuse sage-femme, que Jeannie était faite de manière à avoir plutôt deux enfans qu'un.

Déterminé par les raisons que je lui donnai, et par celle qui arguait de la nécessité d'un prompt voyage, enchanté sans doute aussi de soulager son cheval du second fardeau

qui avait menacé la croupe de la pauvre bête, le docteur ne prit que le temps de boire avec moi un verre de porto à l'heureuse délivrance de Jeannie, et, enfourchant sa monture, il s'élança au grand trot dans la direction de Waston.

Je partis sur ses traces.

Cette idée que j'avais eue de me comparer à Zénon m'était restée dans l'esprit, et mon imagination se reportait aux beaux temps de l'antiquité. Je me demandais pourquoi cette antiquité si admirable, si savante, si pleine d'atticisme et d'élégance chez Alcibiade et Périclès, si pleine d'énergie chez Cratès et chez Diogène, est toute matérialiste, à part Socrate et Platon.

Ainsi, tout, jusqu'au nom de *stoïque* donné à cette école dont Zénon est le chef, représente, dans l'antiquité, l'idée matérielle; car je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, que *stoïque* vient de STOA, qui signifie *portique*, et cela parce que Zénon tenait son école sous le fameux portique d'Athènes nommé le Pécile.

Pourtant, dans ce Zénon, que quelques faux savans ont confondu avec Zénon d'Élée, qui étudia sous Parménide, et qui, ayant voulu délivrer sa patrie, tomba au pouvoir d'un tyran (le nom de ce tyran m'est inconnu; si vos savantes recherches vous l'ont révélé, faites-le moi savoir), tomba, dis-je, au pouvoir d'un tyran, et se coupa la langue avec ses dents pour ne pas trahir ses complices, pourtant, je le répète, dans ce Zénon, né à Cittium, en l'île de Chypre, élève du cynique Cratès, du mégarique Stilpon et des académiciens Xénocrate et Polémon, nous trouvons quelques notions de Dieu et de l'âme, quoiqu'il soutienne que toutes nos idées ont leur première source dans nos sens.

En effet, dans la science de la nature, il distingue, pour le monde comme pour l'homme, deux principes, l'un passif : la matière, le corps; l'autre, actif, vivifiant : Dieu et l'âme humaine.

Selon lui, l'âme est un air ardent, Dieu un principe igné, universellement répandu, qui anime chaque chose, et qui, par sa *providence* (PRONOIA), car il prononce le mot, mon cher Petrus, et qui, par sa providence, dirige tous les êtres selon les lois immuables de l'ordre et de la

raison; et, en cela, il s'éloigne du cynique Cratès, qui, malgré sa difformité, épousa, comme vous savez, la belle et riche Hipparchie, après avoir vendu tous ses biens, et en avoir distribué le prix à ses compatriotes; et de Stilpon, qui niait la réalité des idées abstraites, et faisait consister la sagesse dans l'apathie et dans l'impassibilité, principe faux, mais qui n'en éblouit pas moins les yeux de Démétrius Poliorcète, à ce point qu'en ordonnant la destruction de Mégare, il recommanda à ses soldats de respecter la maison du philosophe, tandis que, au contraire, pour revenir à Zénon, il se rapproche de Socrate et de Platon, ses aînés et ses véritables maîtres.

Mais pourquoi donc parler presque toujours de la douleur physique, et presque jamais de la douleur morale?

C'est que le divin consolateur, celui qui est venu pour dire à l'homme : « Mon royaume (et par conséquent le tien) n'est pas de ce monde, » c'est que celui-là n'était pas encore arrivé.

Celui-là est véritablement le Dieu des affligés, mon cher Petrus, et c'est cet appui qu'il donna à la faiblesse humaine qui fit sa force divine.

Je revenais en me disant toutes ces choses à moi-même, et, comme un ami qui vous parle tout bas du passé, ma mémoire, sous une forme presque visible, marchait côte à côte avec moi, et me disait tout ce que je vous répète, et j'y prêtais une si réelle attention, qu'en arrivant sur la place de Waston, je m'arrêtai pour répondre à ma mémoire, à laquelle ma raison avait quelques objections à faire.

Or ma mémoire et ma raison avaient commencé une discussion à laquelle, dans l'intérêt que j'y prenais, j'assistais immobile, prêt à donner, juge impartial, gain de cause à qui de droit, quand je crus, comme à travers un nuage, apercevoir sur le seuil de ma porte quelqu'un qui me faisait des signes.

Je levai les yeux : c'était Mary; Mary qui m'appelait, non seulement du geste, mais encore de la voix.

— Eh! monsieur Bemrode, me criait-elle, attribuant mon immobilité à l'hésitation et l'hésitation à la crainte, eh! monsieur Bemrode, venez donc... tout est fini!

— Comment! m'écriai-je, tout est fini?

— Oui, oui.

Je me précipitai vers la maison.

— Jeannie est accouchée?

— Et heureusement, Dieu merci! monsieur Bemrode.

— Ah! que Dieu est bon! que Dieu est grand! dis-je en joignant les mains.

Et j'entrai dans la maison.

Au bas de l'escalier, je rencontrai le docteur; il portait un enfant entre ses bras.

— Tenez, heureux père! me dit-il, embrassez votre fils.

— Oh! docteur, m'écriai-je en lui arrachant l'enfant des bras et en le serrant contre ma poitrine, oh! docteur, c'est un fils!... Docteur, en effet, vous le disiez bien, je suis un heureux père!

Et je couvris le nouveau-né de baisers.

En ce moment j'entendis les cris d'un enfant dans la chambre de Jeannie.

— Oh! mon Dieu! demandai-je en pâlissant, qui donc vagit ainsi?

— Mais l'autre, parbleu! dit le docteur.

— Comment, l'autre?

Et je fus près de laisser rouler l'enfant de mes bras.

— Sans doute, l'autre... l'autre que la sage-femme emmaillotte. Madame Bemrode est accouchée de deux jumeaux... Eh bien! que faites-vous donc?

Il retint le pauvre enfant que je n'avais plus la force de porter.

Je jetai un cri et me précipitai dans la chambre, où Jeannie m'attendait les bras ouverts, et, plus mort que vif, j'allai tomber agenouillé devant son lit.

— Oh! deux jumeaux! deux jumeaux! m'écriai-je.

— Eh bien! me répondit Jeannie, crois-tu que Dieu ne soit pas assez puissant pour que sa miséricorde s'étende à ces deux petits innocens?

— Sans doute, Dieu peut tout ce qu'il veut! répliquai-je avec un soupir; mais Dieu voudra-t-il?...

— Chut! dit Jeannie, pour tout le monde, douter n'est que douter; mais, pour vous, mon ami, pour vous, prêtre du Seigneur, douter, c'est blasphémer!

Mais je ne répétai pas moins tout bas en secouant la tête :
— Deux jumeaux ! deux jumeaux !

XIV

LES DEUX JUMEAUX

Mais enfin, puisqu'ils étaient venus, les deux pauvres enfans, il fallait bien les recevoir de notre mieux.

Seulement, rien n'empêchait de prendre les précautions qui pouvaient neutraliser la mauvaise influence de l'astre qui avait présidé à leur naissance.

D'abord je commençai, en les baptisant, par les mettre sous la garde immédiate du Seigneur.

Vous vous rappelez, mon cher Petrus, qu'il avait été convenu, au temps où Jeannie n'était pas même enceinte, que, si elle me donnait jamais une fille, cette fille s'appellerait Jeannie comme sa mère ; que, si elle me donnait un fils, ce fils s'appellerait Williams comme moi.

Jeannie, dans sa prodigalité maternelle, venait de me donner, non pas un fils, non pas une fille, mais deux garçons.

Nous désirions, autant que possible, qu'ils portassent nos deux noms.

En conséquence, nous appelâmes l'un — celui qui, étant venu le premier, était réputé l'aîné — Williams-John, et l'autre — c'est-à-dire celui qui, étant venu le second, passait pour le cadet — John-Williams.

Cette parité dans les noms, qui n'avait d'autre différence que leur interposition, était d'autant plus juste que les deux enfans promettaient de se ressembler d'une manière qui, plus tard, devait mettre notre perspicacité paternelle et maternelle en défaut.

Cette première précaution une fois prise, je résolus de chercher dans l'antiquité toutes les situations qui pouvaient avoir quelque analogie avec celle de ces deux infortunés, et de m'aider, pour conjurer leur méchant destin, de l'expérience de l'histoire, et même de celle de la fable.

Comme vous le savez, mon cher Petrus, des héros et

même des dieux ont été l'objet de prédictions analogues à celles qui poursuivaient mes deux chers jumeaux.

D'abord Jupiter.

Il avait été prédit à Saturne qu'un de ses fils lui enlèverait le trône que son père Uranus lui avait cédé, à la condition qu'après sa mort ce trône reviendrait à son frère Titan.

Pour neutraliser la prédiction qui devait le faire manquer à sa parole, Saturne avalait ses enfans aussitôt leur naissance; il en avait déjà englouti pas mal de cette façon, lorsque Rhée, ayant mis au monde Jupiter, résolut de soustraire cet enfant, pour lequel elle éprouvait une tendresse plus grande que pour les autres, au sort cruel dont il était menacé.

Elle emmaillota une borne, et la présenta à Saturne, qui, préoccupé sans doute en ce moment, l'avala sans y faire autrement attention.

Grâce à cette substitution, Jupiter fut sauvé; la prédiction se réalisa, et Saturne, détrôné par son fils, descendit du ciel sur la terre, et se vengea en dotant notre monde de ce règne merveilleux que l'on appelle l'*âge d'or*.

Malgré la précaution prise, la prédiction fut donc accomplie, ce qui me porte à croire que, comme celle de Jupiter, la nôtre s'accomplira un jour, et cela avec d'autant plus de probabilité que le procédé employé par Saturne me répugne, et que dussé-je être détrôné par un de mes deux fils, je ne pourrai jamais me résoudre à les manger.

Ensuite Achille, ou plutôt Akhill, car je n'ai pas besoin de vous dire, mon cher Petrus, que le véritable nom du vainqueur d'Hector s'écrit ACHILLEUS en prose, et ACHILEUS en poésie, Akhill, frère cadet de sept enfants morts dans le sein de sa mère, et à qui avait été prédit un trépas glorieux, mais prématuré.

Aussi, en voyant cet enfant qui, le premier venu à terme, l'avait saluée du nom de mère, Thétis résolut-elle de rendre son fils invulnérable, et soumit-elle l'enfant à une opération tendant à ce résultat.

Seulement, les historiens ou plutôt les mythologues ne sont point d'accord sur cette opération.

Appollonius de Rhodes, livre IV, page 814, dit positivement que Thétis, pour rendre son fils invulnérable, le trempa dans l'onde du Styx, en prononçant la puissante formule qui intervertissait l'ordre de la nature et conférait l'immortalité.

Par malheur, pour que l'enfant n'allât point au fond, il fallait le tenir par un point quelconque du corps; Thétis tenait Akhill par le talon; le talon resta sec, et, avec la flèche légère de Paris ou plutôt d'Alexandre, car il est prouvé maintenant qu'Alexandros est le véritable nom du fils de Priam et d'Hécube, et, avec la flèche légère d'Alexandre, la mort entra dans cette forteresse qu'on avait voulu rendre imprenable pour elle.

Selon Apollodore, livre III, page 6, l'opération, sans avoir eu un meilleur résultat, s'accomplit autrement.

A peine Akhill eût-il ouvert les yeux, que Thétis se mit à oindre d'ambroisie ses membres délicats, et à le passer par le feu pour enlever tout ce qu'il y avait en lui d'élémens périssables.

Malheureusement, elle avait oublié de prévenir Pelée, qui, s'éveillant sur ses entrefaites, et voyant son fils au milieu des flammes, s'élança de son lit afin de l'arracher à un péril imaginaire, et s'empara de l'enfant en le saisissant par le talon, contact fatal et profane qui neutralisa tout ce qu'avait fait Thétis.

Que la première ou la seconde de ces deux versions soit la vraie, l'oracle n'en fut pas moins accompli, et Akhill, couronné d'une gloire immortelle, n'en tomba pas moins, pour ne plus se relever, au seuil du temple d'Apollon.

Et, cependant, notez bien que les précautions de Thétis ne s'étaient point bornées à tremper son fils dans le Styx ou à le frotter d'ambroisie; cette prédiction qui lui avait été faite, la nuit de ses noces, les uns disent par les Parques, les autres disent par Thémis, avait laissé une trop profonde trace dans son esprit ou plutôt dans son cœur.

A quatorze ans, le futur ami de Patrocles est envoyé auprès de son aïeul paternel Lycomède; car on va armer pour la guerre de Troie, et Akhill doit périr dans cette guerre.

Le jeune héros arrive à Scyros, sous des habits de fem-

me, mais si beau, que Hirée, ce fils d'Aglaia *(la limpide beauté)* et de Charops *(l'homme au visage gracieux)*, se reconnaît vaincu par lui.

Là, il reste quelque temps caché au milieu des femmes qui entourent la jeune princesse Déidamie, fille de Lycomède ; mais Ulysse pénètre dans cette cour féminine, tire de dessous son manteau une épée, un bouclier, et Akhil se révèle à la gloire et à la mort !

Je n'ai donc rien à espérer encore, mon cher Petrus, en suivant pour mes deux enfans l'exemple de Thétis.

D'ailleurs, je ne saurais où trouver le Styx qui donne l'invulnérabilité, ni l'ambroisie qui fait immortel.

Je continue donc ma revue, et j'arrive à Œdipe, auquel une bien autre prédiction avait été faite.

L'oracle avait dit :

« L'enfant qui naîtra de Laïus et de Jocaste tuera son père et épousera sa mère. »

Contre son habitude, l'oracle avait été clair, cette fois.

Aussi l'enfant, quelques heures après sa naissance, fut-il remis à un pâtre qui reçut en même temps l'ordre de l'égorger.

Mais le pâtre, en s'en allant par le Cithéron, se contenta de percer les pieds à l'enfant maudit et sans nom, et de le pendre à un arbre par une lanière, baptême de sang qui le fit nommer Œdipe, de OIDEIN, s'enfler, et POUS, pied.

Hélas ! la fatalité ne voulait pas perdre sa victime ! Phorbas, berger de Polybe, accourut aux cris de douleur de l'enfant, le détacha, l'emporta au palais. Polybe, qui n'avait pas d'enfant, crut que celui-là lui était envoyé par le ciel, l'adopta, le fit élever comme son fils... Vous connaissez le reste, mon cher Petrus ; vous connaissiez même le commencement, et certes aussi bien que moi ; mais je ne puis m'empêcher de m'appesantir sur tous ces détails dans l'espérance d'y trouver une voie de salut. Malheureusement, la fatalité est un labyrinthe dont la Providence n'a encore donné le fil à personne. Tuer un de mes enfans pour qu'il ne tue pas l'autre, c'est me rendre coupable du crime même que je crains de lui voir commettre. Les exposer tous deux, ou en exposer un seul, ne remédierait à rien.

Seulement, j'ai remarqué une chose, c'est que tous les enfans exposés ont eu de grandes destinées, témoins Bacchus, qui conquit l'Inde ; Thésée, qui devint roi d'Athènes, et Romulus, qui fonda Rome.

Romulus n'a-t-il pas même cette ressemblance avec Williams-John ou John-Williams, qu'il avait un frère jumeau, Rémus, et, j'hésite à écrire ces mots, mon cher Petrus, qu'il tua son frère?...

Ah ! si du moins j'étais certain que celui qui survivra à l'autre sera un conquérant comme Bacchus, un dompteur de monstres comme Thésée ou un fondateur de ville comme Romulus, cela ne consolerait pas mon cœur, mais cela flatterait mon orgueil.

Mon orgueil ! Ah ! mon ami, je viens de prononcer là un terrible mot, et dont il faut que je me défie plus que jamais, aujourd'hui que le Seigneur, en m'accordant deux fils, semble vouloir dire, à mes amis comme à mes ennemis, qu'il ne fait rien pour moi de pareil à ce qu'il fait pour les autres.

Cependant les jours s'écoulèrent au milieu de ces doutes, de ces méditations, de ces rêveries. Aucune chose ne paraissait devoir contrecarrer l'heureuse entrée dans la vie des deux enfans, et la prompte convalescence de leur mère. Comme, Dieu merci ! grâce à mes deux cents livres d'appointemens, l'argent ne nous manquait pas, on avait préparé une layette assez copieuse pour que, confectionnée dans la prévision d'un seul enfant, elle pût, à la rigueur et momentanément, servir à deux.

Il n'y eut donc qu'un berceau de supplément à commander, et, en attendant, comme deux anges innocens, les deux frères usaient de même lit, et dormaient enlacés aux bras l'un de l'autre.

Au bout de huit jours, le second berceau fut fait sur le modèle du premier, et tendu d'étoffe absolument pareille, afin que, dès cette première période de leur existence, l'engagement fût pris envers les deux jumeaux de ne jamais faire pour l'un ce que l'on ne ferait pas pour l'autre.

De cette façon, en leur donnant une part égale dans notre amour et dans les dons de cet amour, nous avions, Jeanne et moi, l'espérance bien légitime que, si jamais

quelque dissentiment naissait entre eux, il ne serait pas causé par notre partialité pour John-Williams ou Williams-John.

Il va sans dire au reste que, quoique, depuis la naissance des deux enfans, je craignisse bien moins l'apparition de la dame grise, puisque la tradition voulait qu'elle apparût d'habitude pour présager cette naissance, je ne m'étais pas un instant écarté de mes précautions habituelles.

Chaque soir, à dix heures, les deux enfans, Jeannie et moi, nous étions renfermés dans la chambre à coucher, et, à onze heures, en tant que messieurs Williams-John et John-Williams nous en donnaient la permission, tout le monde dormait au presbytère.

La convalescence de Jeannie faisait de rapides progrès, et, vers le dixième ou le onzième jour de septembre, elle put se lever et commença à vaquer de nouveau aux soins de son ménage.

Mais nous avions, elle et moi, une telle crainte qu'il n'arrivât malheur à l'un où à l'autre de nos deux chers enfans, que, ne voulant point les confier à des mains étrangères, nous nous arrangeâmes de façon à ce que l'un de nous deux fût toujours de garde auprès de leurs berceaux.

Un soir que c'était mon tour, et que Jeannie déblayait avec Mary un petit cabinet noir, dont l'accroissement de notre famille nous faisait sentir le besoin, cabinet qui, depuis deux cents ans peut-être n'avait vu pas apparaître sur son seuil une créature humaine, je pensai qu'il était temps de reprendre ce grand et magnifique livre du Juif Errant; et, tout en berçant Rémus d'un pied et Romulus de l'autre, mon menton dans ma main, les yeux au ciel, je cherchais un exorde digne de la grandeur du sujet, quand la porte s'ouvrit tout à coup, et quand Jeannie entra, tenant à la main un coffre de bois sculpté.

— Tiens, Williams, me dit-elle, voici un coffre que j'ai trouvé dans un coin du cabinet noir; je n'ai pu l'ouvrir, la clef en étant perdue; mais toi, avec un ciseau, une lime, un instrument quelconque, tu l'ouvriras... Bonne chance! et puisses-tu trouver dedans ce que tu cherches avec tant d'acharnement.

Et, posant le coffre sur mes genoux, elle m'embrassa au front, selon son habitude, et s'en alla rejoindre Mary, après avoir jeté un regard sur nos deux petits anges, et s'être assurée qu'ils dormaient tous deux d'un bon sommeil.

Ils dormaient d'un si bon sommeil, en effet, que, quoique je cessasse complétement de les bercer, ni l'un ni l'autre ne se réveilla.

J'avais cessé de les bercer, parce que, par un pressentiment sans doute de ce que contenait ce coffre, j'avais senti, au moment où Jeannie l'avait posé sur mes genoux, quelque chose comme un frisson passer sur tout mon corps.

Je touchai à ce coffre, vermoulu et couvert de la poussière de deux siècles, avec une sorte de terreur.

Cependant la curiosité l'emporta ; j'essayai d'abord de l'ouvrir sans moyens étrangers, mais bien que je sentisse que serrures et charnières étaient fort détériorées par le temps, je compris que, sans un objet quelconque faisant levier, je ne parviendrais pas à forcer le couvercle.

Je me levai et jetai un regard autour de moi.

Sur la cheminée était une petite hache à casser le sucre.

Je l'introduisis dans l'interstice, et, pesant du haut en bas, je fis sauter le couvercle.

Le coffre contenait un manuscrit recouvert en parchemin.

Cette première feuille servant de reliure portait dix ou douze lignes d'une écriture qui ne me paraissait pas inconnue.

En effet, à peine mes regards se furent-ils arrêtés sur ces lignes, que je me rappelai la note du révérend docteur Albert Martronius, maître en théologie et pasteur du village de Waston ; note que j'avais trouvée en fouillant dans les archives.

Ces lignes, écrites en latin, disaient textuellement ce qui suit :

« Ce manuscrit sans nom d'auteur me paraît avoir été écrit par la malheureuse femme enterrée à l'angle du cimetière, et dont la croix de pierre a été restaurée par mes soins.

» Dans cette conviction, je le renferme précieusement ici, et je recommande à mes successeurs, les pasteurs de la cure de Waston, d'avoir, dans leur propre intérêt, pour le repos de l'âme de cette infortunée, la même pitié que j'ai eue moi-même.

» Daigne le Seigneur tout-puissant la tirer du lieu de souffrance où l'a plongée son crime, et lui accorder une place, fût-ce la dernière, dans son divin paradis !

» Waston, 10 juillet, de l'an de l'Incarnation 1675.

» ALBERT MARTRONIUS. »

Cette note, on le comprend bien, redoubla ma curiosité, curiosité qui, je dois vous l'avouer, mon cher Petrus, n'était pas exempte de terreur.

Je levai donc, d'une main un peu tremblante, cette première feuille de parchemin, et j'arrivai au manuscrit même.

Un papier jauni, qui paraissait de cent ans plus vieux que la couverture, s'offrit à mes yeux.

Le titre du manuscrit, renfermé dans une seule ligne d'une expression étrange, rayait d'une écriture fine et légèrement tremblée cette seconde page.

Le manuscrit était intitulé :

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR.

Je relus deux fois ce titre.

A la seconde fois, je n'avais plus aucun doute ; je tenais bien à la main, j'avais en ma possession l'histoire tant cherchée de la pauvre suicidée.

Ce trésor conquis, il ne me restait plus qu'à en jouir avec tranquillité. Pour cela, je devais m'isoler et recommander que nul ne vînt me déranger où je serais.

Je commençai par appeler Jeannie; elle arriva, comme de coutume, le visage souriant.

— Où en es-tu de tous tes rangemens, chère femme? lui demandai-je.

— Eh ! mon Dieu ! dit-elle, je les achève à l'instant

même, et j'allais remonter près de toi, pensant que tu avais besoin d'être relayé.... Les enfans n'ont donc pas pleuré, que tu n'as pas eu besoin de moi?

— Les enfans ont dormi comme deux chérubins, mais, tu le vois, mon amie, ils devinent leur mère, et les voici qui se réveillent et demandent leur souper.

En effet, les enfans rouvraient en même temps les yeux, et exprimaient leur désir par un doux vagissement.

Jeannie s'assit, ouvrit son corsage, tandis que, l'un après l'autre, je prenais un enfant dans son berceau, et le déposais sur ses genoux.

Bientôt chacun d'eux fut pendu à l'un de ces deux globes dans lesquel la bonne et prévoyante nature avait enfermé la source intarissable de leur existence.

Rien n'était beau, doux et charmant comme le tableau de cette jeune mère tenant ses deux enfans sur ses genoux.

Quand elle restait immobile ainsi, les yeux abaissés vers eux, les couvant l'un et l'autre d'un regard également maternel, on eût dit la statue de la Charité sculptée par Raphaël, le peintre de l'amour et de la maternité.

Je la regardai un instant, pressant avec angoisse le manuscrit contre ma poitrine.

Puis, m'approchant de ce groupe bien-aimé, et embrassant la mère d'abord, et ensuite les enfans:

— Jeannie, le coffre que tu m'as apporté contenait un manuscrit fort intéressant et fort curieux qu'en effet je cherchais depuis longtemps.... Je descends dans mon cabinet pour le lire; je le lirai jusqu'au bout.... Ce sera peut-être un peu long, car il est d'une écriture difficile; mais, si longue que soit cette lecture, je désire n'être pas dérangé. Ne t'inquiète donc pas si tu ne me voyais pas remonter à l'heure ordinaire.... tu sais ce que je fais. Je recommande les enfans à leur mère, et leur mère à Dieu.

Puis, accompagnant ma prière d'un regard au ciel, je sortis, le cœur, sans que je susse pourquoi, inondé d'une tristesse profonde.

J'appelai Mary, qui n'était pas encore sortie.

Elle était occupée à préparer ma lampe de travail, car

j'avais dit que je voulais, le soir même, commencer mon grand livre.

Je fis porter cette lampe tout allumée dans mon cabinet, attendu que la nuit était déjà presque venue.

Je m'assis devant mon bureau en faisant signe à Mary de tirer la porte derrière elle, afin de m'isoler le plus possible, et, Mary sortie, la porte tirée, je commençai avec un intérêt que l'on comprendra la lecture suivante.

Le manuscrit était, comme je l'ai dit, intitulé : CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR.

XV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

(Manuscrit de la femme suicidée)

Il y a, dans ce monde, des créatures destinées sans doute à expier les fautes et les crimes de leur prochain. Un sceau les a marquées avant leur naissance, et il ne leur est pas plus possible d'éviter le malheur qu'il n'est possible au chêne choisi au milieu de sa forêt natale de ne pas devenir ce qu'il conviendra au charpentier.

Si le bloc de chêne devient billot, ce n'est pas sa faute : c'est celle d'une puissance supérieure qui l'a équarri dans ce but, qui a mis une hache près de lui, et qui amène les têtes et les courbe à son niveau.

Hélas ! la comparaison est fausse. Je ne suis pas le chêne insensible que le bras de l'exécuteur teint d'un sang étranger ; je suis la tête courbée au niveau de la mort par le désespoir, ce bourreau de l'humanité, et j'attends, prosternée ainsi, le dernier coup dont il plaîra au Seigneur de me frapper.

Vendredi dernier, dans la nuit du 28 au 29 septembre 1583, entre la Sainte-Gertrude et la Saint-Michel, comme disent les papistes, j'ai perdu mon mari, troisième pasteur du village de Waston.

Le lendemain de cette mort, avant même que le digne

homme, avec lequel j'ai vécu heureuse vingt-six années, fût déposé dans la tombe, son successeur était arrivé.

C'est un homme d'un visage dur, et sous la direction duquel je doute que les paroissiens de Waston soient aussi heureux qu'ils l'ont été sous celle de mon pauvre mari.

La femme me paraît nulle au physique comme au moral; l'effacement de ses traits présage le peu de relief de ses sentimens.

Ils ont deux enfans jumeaux, deux fils assez beaux, mais qui me paraissent gâtés par le trop grand amour que leurs parens leur portent.

Ils arrivaient de Newport. Une charrette les suivait traînant leurs meubles.

Il paraît que la place de mon pauvre défunt avait été sollicitée et accordée de son vivant.

Un messager leur aura été expédié aussitôt sa mort. Il faut que cela soit ainsi, puisque le lendemain de cette mort ils sont arrivés.

Le cadavre de son prédécesseur était donc encore là quand le nouveau pasteur s'est présenté.

Il a bien voulu nous accorder, à ma fille Elisabeth et à moi, jusqu'au lendemain pour faire enterrer ce cadavre.

Heureusement, ou plutôt malheureusement, car bien des douleurs à venir sont peut-être cachées pour moi dans cette apparente faveur, heureusement, un des priviléges attachés à la cure, c'est que la veuve du dernier pasteur conservera jusqu'à sa mort un logement dans le presbytère.

Ce logement, nous l'avons déjà choisi, Betzy et moi, dans les conditions les plus modestes, et qui doivent le moins gêner le nouveau desservant.

C'est une grande chambre, au second, située entre un grenier et une espèce de lingerie.

Je voulais joindre cette lingerie à mon logement, et j'en avais le droit; mais ma pauvre Betzy m'a dit de sa voix si douce et si mélancolique :

— Crois-moi, bonne mère, ne nous séparons pas, même par une cloison ! Nous croyions garder notre bien-aimé mort dix ans encore, quinze ans, vingt ans peut-être, et

voilà qu'il nous quitte et qu'il faut nous séparer de lui... Bonne mère, ne nous séparons pas de notre vivant! Qui sait, excepté Dieu, le temps long ou court que nous avons à demeurer ici-bas ensemble?...

Et, pour la première fois, tandis que la pauvre enfant disait ces paroles, je l'ai regardée avec inquiétude.

Pour la première fois, j'ai remarqué la faiblesse de toute sa charmante personne, la tenuité de ses cheveux, la transparence de sa peau, que le sang colore par places, la limpidité de ses yeux, qui semblent faits pour réfléchir trop tôt le ciel, la rougeur de ses lèvres, la flexibilité de son cou, un peu trop long pour sa taille, le peu de développement de ses épaules, et cette espèce de langueur enfantine qui la courbe en avant.

Et, en la regardant ainsi, j'ai senti une douleur sourde me mordre au cœur, et une larme glacée monter à mes yeux.

— Oh! oui! me suis-je écriée, tu as raison, mon enfant, ne nous quittons pas un instant, pas une minute! car les instans où l'on s'est quitté inutilement sont là comme autant de remords, quand il faut se séparer pour l'éternité.

En conséquence, nous avons fait choix d'une seule chambre, qui est celle que j'ai dite.

Nous serons étroitement logées, c'est vrai; mais celui que nous regrettons ne sera-t-il pas logé encore bien plus étroitement que nous?...

O demeure dernière! tu me fais bien l'effet d'être la seule où l'on trouve le repos, et encore... qui sait?

Enfin, l'heure est sonnée où il faut nous séparer à tout jamais en ce monde, Betzy de son père, et moi de mon mari.

Je n'ai point voulu que le défunt fût déposé dans la tombe par les mains étrangères et inconnues de celui qui venait nous chasser de cette chambre où est née ma fille, et où *lui* est mort.

J'avais prévenu le révérend John Muller, son ami de vingt ans, pasteur de Milfort; et il est arrivé à l'heure dite, avec sa femme et ses deux filles.

Le digne homme apportait des prières pour le mort et

des larmes pour ceux ou plutôt pour celles qui lui survivent; car nous n'avons nul parent que je sache au monde, et ma fille et moi sommes les dernières de la famille.

Quand Dieu nous aura reprises l'une et l'autre, à moins que Betzy ne se marie et ne laisse des enfans, il ne restera plus d'autre trace de nos deux familles que cette légère élévation qui se fait sur les tombes, et qui, en quelques années, s'efface elle-même sous la mousse et sous l'herbe.

Et nous disparaîtrons ainsi; car qui, mon Dieu! voudra, dans une condition élevée, épouser une orpheline sans fortune? et, pour devenir la femme d'un ouvrier, Betzy n'y consentira jamais.

L'arrivée du bon monsieur Muller a ouvert une nouvelle source de larmes.

Hélas! dans les grands malheurs, et quand on a pleuré avec violence, on croit parfois la source tarie, épuisée, desséchée jusqu'à la dernière goutte; on se demande, en sentant son cœur sec et ses paupières brûlantes, où l'on prendrait de nouvelles larmes, et tout à coup à l'audition d'une simple parole, à la vue d'un ancien ami, le cœur se gonfle de nouveau, les pleurs montent, la digue se brise, et le visage se couvre de larmes plus tristes et plus abondantes que jamais.

C'est ce qui nous arriva quand nous vîmes apparaître au seuil de la maison monsieur Muller et sa famille.

Ce moment fut une seconde séparation entre nous et le mort bien-aimé.

Jusqu'à l'arrivée de madame Muller et de ses deux filles, nous étions restées, Betzy et moi, dans la chambre mortuaire, appuyant de temps en temps nos lèvres à cette bière insensible, comme si nos baisers eussent dû percer le bois et aller faire tressaillir le cadavre dans son linceul; mais, monsieur Muller venu, il fallut livrer la bière aux fossoyeurs, le corps à la tombe, l'âme à l'éternité!

Nous dîmes un dernier adieu à cette matière qui nous avait tant aimées, et nous nous laissâmes entraîner par madame Muller et ses deux filles dans cette chambre du second où nous devions désormais habiter.

Au reste, et, lorsque nous nous aperçûmes, ce fut une

grande consolation pour nous; des fenêtres de cette chambre on plongeait dans le cimetière.

Presque au milieu de l'enceinte funèbre, une fosse attendait béante; c'était celle qui, en se comblant, allait mettre l'éternité entre nous et un père et un mari.

Oh! quand j'entrai dans cette chambre, et que je vis cette tombe creusée, mon émotion fut si violente, que je pensai m'évanouir.

Mais Betzy s'approcha de moi, et, me soutenant par le milieu du corps :

— Bonne mère! sois tranquille, murmura-t-elle à mon oreille, il reste pour nous de la place près de lui.

Celle-là sait consoler!

Mes larmes coulèrent plus douces.

Ce peu de mots venait d'y mêler l'espérance; et, cependant, rejoindre mon époux bien-aimé, ce serait quitter ma fille chérie!

Mais le cœur a ses mystères, ses croyances insensées, es espérances impossibles.

Ces quelques paroles de mon enfant me firent plus de bien que toutes les amicales litanies de madame Muller et de ses deux filles.

Il est vrai que ces paroles étaient dites par Betzy; dites par tout autre qu'elle, peut-être eussent-elles froidement glissé sur ma douleur.

Pendant ce temps-là, on enlevait le corps.

Au sourd retentissement de la cloche, nous fûmes averties qu'il entrait dans l'église.

Puis il se passa un long temps pendant lequel aucun bruit ne vint jusqu'à nous.

On disait tout bas ces prières des morts, qui, prononcées à demi-voix sur la terre, traversent l'espace, et montent au ciel sur les ailes de la foi.

Ne croirait-on point que plus on parle bas, mieux Dieu vous entend?

Tout à coup, la cloche reprit ses sombres tintemens, ses lugubres vibrations; elle nous annonçait que le corps sortait de l'église pour se rendre au cimetière.

A chacune de ces nouvelles que le frissonnement de l'air nous apportait du cher trépassé, les larmes, qui nous

avaient paru taries, reprenaient leur cours; les sanglots, que nous avions crus éteints, jaillirent de notre gorge.

Nous étions assises; mais, par un mouvement pareil et instantané, nous nous levâmes toutes deux, et nous approchâmes de la fenêtre.

Il s'agissait, pour nos yeux et pour nos cœurs surtout, de revoir une dernière fois le cercueil.

Madame Muller et ses filles, craignant sans doute que cette vue ne portât notre douleur à son paroxysme, voulurent nous entraîner vers un point de la chambre opposé à celui que nous cherchions, et duquel il nous fût impossible de voir le dénouement de la funèbre cérémonie.

Nos plus cruels ennemis n'eussent point tenté contre nous ce qu'essayaient ces maladroits amis.

A l'expression de sa physionomie, au geste par lequel nous les écartâmes, elles comprirent qu'il fallait nous laisser tout entières à notre résolution et à notre douleur.

Elles nous laissèrent libres.

Betzy s'enlaça à moi; la faible enfant, le pauvre lierre avait, sinon la puissance, au moins la volonté de me soutenir.

Nous vîmes d'abord entrer les gens du village, qui firent un grand cercle autour de la fosse ouverte; puis, les serviteurs de l'église, chantres, bedeau, sacristain; puis vint monsieur Muller, vraiment digne, vraiment beau.

On voyait à son regard, à sa mélancolique sérénité, à son calme plein d'espérance et de résignation à la fois, qu'il sentait toute la grandeur de cette mission qu'accomplit l'homme lorsqu'il escorte de sa prière l'âme qui monte de la terre au ciel.

Derrière lui marchaient les porteurs.

Deux fossoyeurs attendaient debout et appuyés, l'un sur sa bêche, l'autre sur sa pioche, tous deux dans des attitudes différentes.

Quand le corps se rapprocha de la fosse, ils s'écartèrent pour lui faire place.

La dernière œuvre humaine était accomplie.

Les porteurs déposèrent un instant le cercueil nu au bord

de la fosse; nous en étions tellement près que nous pouvions en voir les clous et les ferrures.

Je dis *nous*, car je suis sûre que ce que je voyais, Betzy le voyait en même temps que moi.

On murmura encore deux ou trois prières.

Puis, on jeta de l'eau bénite.

Puis, les quatre porteurs soulevèrent le cercueil, non plus avec les brancards, mais avec les cordes, le maintinrent quelque secondes en équilibre au-dessus de la fosse, et le descendirent dans l'abîme d'où le juste prie Dieu, et d'où le pécheur crie au Seigneur.

Puis, lorsque la bière eut touché le fond, deux des porteurs lâchèrent la corde qu'ils tenaient; les deux autres la tirèrent à eux, et les deux câbles, mobiles comme deux serpens, revinrent se tordre sur la terre, où ils demeurèrent immobiles.

Alors, les deux fossoyeurs se rapprochèrent; l'un enfonça sa pioche, l'autre sa bêche dans la terre fraîche.

Je sentis que cette première pelletée de terre jetée sur le cercueil, c'était la véritable séparation, le mur infranchissable.

Je me précipitai vers la fenêtre pour l'ouvrir. Les trois femmes poussèrent un cri.

Elle ne savaient pas ce que j'allais faire.

Seule, Betzy le savait, elle.

Aussi, étendant la main :

— Laissez ! dit-elle.

J'ouvris la fenêtre, et, avant que la terre eût retenti sur le cercueil :

— Adieu ! criâmes-nous toutes deux d'une seule voix.

En ce moment, la terre roulait sourde et presque grondante sur le cercueil.

Il me sembla que cette première pelletée tombait sur mon cœur et l'ensevelissait avec celui qui n'était plus.

Je jetai un faible cri, et je m'évanouis.

J'étais au bout de ma force, mais non pas au bout de ma douleur !

Après ces évanouissemens de l'âme qui suivent les grandes catastrophes du cœur, il est bien rare, à moins que ce ne soit chez des natures exceptionnelles, il est bien

rare, dis-je, que le corps reprenne instantanément ses facultés.

Il s'étend alors sur la vie comme un voile noir; il se fait alors dans l'existence comme une nuit sombre; derrière ce voile obscur et dans la profondeur de cette nuit, le souvenir ne peut plonger, ou, plongeant, ne peut voir distinctement ce qui se passe.

De même il y a entre la veille et le sommeil quelques minutes insaisissables pendant lesquelles tous les objets prennent une teinte de cendres et perdent leur contour dans ce brouillard fantastique que semblent secouer de leurs ailes silencieuses les démons des ténèbres.

Dans ces momens-là, on ne sait pas comment on vit.

Après ces momens-là, on ne sait pas comment on a vécu.

Puis enfin vient l'heure où la matière se ranime, où le corps renaît, où, peu à peu, tous les besoins de la vie reprennent leurs droits, se font sentir par une douleur, et où l'on se dit :

— J'existe, puisque je souffre.

Quand je sortis de cet état de torpeur que j'ai essayé de décrire, ma fille pleurait au pied de mon lit, et les enfans du nouveau pasteur jouaient bruyamment dans la cour.

XVI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée,

Du moment où la vie était revenue, il fallait s'occuper de ses nécessités.

Le traitement de la cure était faible ; mon pauvre mari touchait, en tout, soixante livres sterling par an.

Aucune pension n'était accordée aux veuves des pasteurs d'un malheureux petit village du pays de Galles.

Deux pasteurs seulement avaient habité le presbytère avant nous.

Le premier n'était pas marié.

Le second l'était; mais sa femme avait succombé avant lui.

Jusque-là, le spectacle de la misère d'une veuve n'était donc pas venu préoccuper la paroisse de son aspect attristant.

J'étais la première sur qui le malheur fît cet essai.

Pendant le cours des vingt-cinq ans où nous avions habité le presbytère, et où mon mari avait desservi la cure, nous avions fait quelques économies : une année de traitement à peu près.

Mais la maladie de mon mari avait enlevé plus de la moitié de la somme.

Au moment de la mort du digne homme, il me restait donc vingt-cinq livres sterling à peine.

Le gros du mobilier appartenait au presbytère; seulement, il était dit, dans l'espèce de charte qui octroyait un logement à la veuve du pasteur mort, que cette veuve tirerait du mobilier, qui avait été le sien momentanément, tous les objets réputés être de première nécessité.

Je fus modeste dans mon choix.

Un lit de bois de chêne pour moi, une espèce de lit de sangle pour ma fille, quatre chaises de paille, deux fauteuils, une glace, une table, une armoire, quelques ustensiles de cuisine; là se bornèrent toutes mes prétentions.

Je fis monter le nouveau pasteur, afin qu'il jugeât par lui-même de la modestie de mes désirs.

Il inventoria le tout avec son œil dur, et se contenta de dire :

— C'est bien; si vous avez encore besoin d'autre chose, prenez-le... seulement, prenez-le tout de suite, de manière à ce que nous ne nous dérangions pas les uns les autres.

— Merci! lui répondis-je, nous avons tout ce qu'il nous faut.

Pendant ce temps, les deux enfans, debout sur l'escalier, plongeaient un regard curieux à travers la porte en-

tr'ouverte, et faisaient contraste, par leurs rires, avec ma pauvre Élisabeth qui pleurait.

Les rires de ces enfans m'étaient douloureux.

Je m'avançai vers la porte pour la fermer.

Le pasteur comprit mon intention.

— C'est inutile, dit-il, je m'en vais.

Et en effet il sortit; sur un signe, ses enfans le suivirent, mais non sans se retourner et sans insulter, par de nouveaux rires, à notre misère.

Peut-être aussi mon cœur endolori voit-il le mal où il n'est pas l'insouciance de l'âge de ces deux enfans est peut-être leur seul crime à mon égard; cependant, il me semble que tout âge, si ignorant qu'il soit, respecte les larmes.

La douleur est une des faces de la divinité.

Sans doute, quoique Élisabeth n'eût rien dit, quoiqu'elle n'eût pas même paru remarquer cette gaîté des enfans, qui m'avait été si douloureuse, cette gaîté l'avait cruellement affectée : car, passant sa main sur son front humide de sueur, elle se leva pour aller ouvrir la fenêtre; mais, à moitié chemin, je suivais sans cesse des yeux la pauvre enfant avec le regard d'une mère, à moitié chemin elle s'arrêta, pâlit, chancela, et, étendant les bras, comme pour donner de l'air à sa poitrine :

— Ah! mon Dieu! dit-elle, qu'ai-je donc, mère?... Il me semble que je ne peux plus respirer... j'étouffe!...

Elle allait, en effet, tomber suffoquée, lorsque je courus à elle, la fis asseoir sur une chaise, et traînai la chaise près de la fenêtre, que j'ouvris.

Après quelques efforts qui déchirèrent ma poitrine plus encore que la sienne, elle finit par trouver sa respiration perdue, et, avec la respiration, la vie parut rentrer en elle.

Ses yeux se rouvrirent, mais humides; ses lèvres desséchées demandèrent de l'eau, et le sang, comme s'il lui fût permis de reprendre son cours interrompu, se hâta d'affluer aux tempes, qu'il fit battre vivement, et aux joues, qu'il colora de taches de flamme.

Hélas! ma pauvre enfant serait-elle donc plus malade que je ne le crois? Je prierai nos amis du village, quand

ils verront le médecin de Milfort en visite à Waston, de le prier de monter auprès de nous.

Nous fûmes interrompues, Élisabeth dans son retour à la vie, moi dans mes prévisions, par l'épicier du village; il venait m'apporter la note de ce que je lui devais, vingt schellings, et nous dire que dorénavant, au lieu de régler avec lui par trimestre, il nous priait de tout prendre argent comptant, ou de transporter à un autre l'honneur de notre pratique.

Je compris parfaitement que, sachant la source de notre revenu tarie par la mort de mon pauvre mari, il désirait, peu confiant dans la solvabilité d'une veuve et d'une orpheline, ne pas se mettre en avance avec elles.

Je lui répondis fièrement, sans altération dans la voix, mais, en réalité, avec des larmes plein le cœur, que sa nouvelle détermination était d'accord avec la nôtre, et, lui donnant les vingt schellings qu'il venait réclamer, je le congédiai.

Il ne s'attendait sans doute pas à cette douceur apparente et à ce prompt paiement de sa petite créance, car, sur le palier, et avant de se séparer de moi, il essaya de balbutier quelques excuses touchant la misère du temps et les recommandations d'économie que lui faisait sa femme.

Sans l'écouter, je fermai la porte derrière lui.

C'est un ennemi bien certainement que je viens de nous faire; mais, ayant eu le courage de supporter sa dureté, je n'ai pas eu celui de supporter sa platitude.

Il est évident que, si misérable que soit devenue notre clientèle, il craint de la perdre.

Oh! mon Dieu! quand l'argent nous manquera, que deviendrons-nous donc, ma pauvre Betzy et moi, au milieu d'une humanité taillée, en grand ou en petit, sur le patron de l'homme qui sort de chez nous?

Nous déjeunons d'ordinaire avec une tasse de lait. Notre pauvre défunt, qui n'était pas sans inquiétudes sur la santé de sa fille, et qui regardait quelquefois avec une tristesse toute paternelle cette frêle nature, notre pauvre défunt disait que le lait était la meilleure nourriture qu'elle pût prendre.

Afin d'habituer l'enfant à ce déjeuner, pour lequel elle avait d'abord une certaine répugnance, je me suis donc mise au lait, comme elle et avec elle.

Le lendemain du jour où nous avions reçu la visite de l'épicier, nous nous aperçûmes, car notre sollicitude l'une pour l'autre était égale, nous nous aperçûmes, dis-je, que ni l'une ni l'autre de nous ne mettait plus de miel dans son lait.

Une seule eût pu trouver une excuse, dire à l'autre qu'elle l'aimait mieux ainsi; mais toutes deux nous ne pûmes que nous jeter dans les bras l'une de l'autre, et pleurer.

Enfin, Elisabeth revint la première à elle.

— Maman, dit-elle, grâce à Dieu ! mon père m'a donné une bonne éducation. Quoique nous habitions le pays de Galles, je sais bien l'anglais et le français : il me semble que je pourrais entrer dans quelque noble maison pour faire l'éducation d'une jeune fille, ou chez quelque riche négociant de Pembroke ou de Milfort pour y tenir les écritures.

— Oui, certes, mon enfant, c'est possible, lui dis-je; mais alors il faudra nous quitter.

Elisabeth leva les yeux au ciel et poussa un soupir.

Elle semblait dire : « Hélas ! mon père, lui aussi, nous a quittées, et pour toujours; Dieu nous apprend, par cette séparation éternelle, que c'est un bonheur de ne se quitter que temporairement. »

Je voulais écarter jusqu'à la pensée que la pauvre chérie venait de faire naître dans mon esprit.

— Mon enfant, lui dis-je, par bonheur, nous n'en sommes pas encore là. Avec de l'économie, nous pouvons vivre sur notre petit trésor un an et même plus. Eh bien ! quand l'heure douloureuse sera venue, nous demanderons la force à Dieu, et j'ai l'espérance que Dieu nous la donnera.

Chacun de notre côté nous achevâmes alors de vider notre tasse de lait, et, au bout de trois jours, nous étions parfaitement habituées à la prendre sans miel; nous lui trouvions même une finesse de goût que nous n'avions pas remarquée jusque-là.

Ce fut moi qui en fis l'observation la première.

— Regarde, mère, dit Elisabeth, combien de besoins pareils crée l'habitude, et de combien de choses on peut, sans en souffrir, se passer quand on le veut bien.

Cette observation de ma pauvre petite fut le signal de nouvelles réformes; tout ce que nous pûmes retrancher de notre vie, déjà si modeste, nous le retranchâmes, et, grâce à cette économie, sans faire une seule dette dans le village, avec moins de douze guinées, nous vécûmes pendant six mois.

Seulement, l'expérience était faite; il était impossible de dépenser moins que nous ne dépensions.

Nous avions donc encore six mois à vivre comme nous avions vécu, et, alors, tout serait fini!

D'ailleurs, de temps en temps, je regardais ma pauvre Élisabeth avec une inquiétude croissante: quoiqu'elle ne se plaignît jamais, quoique, chaque fois que mon regard rencontrait le sien, elle essayât de sourire, quoiqu'elle me rassurât à toute occasion, d'un petit signe de tête, elle changeait visiblement, surtout pour l'œil d'une mère.

Puis, parfois, une petite toux brève et nerveuse lui échappait, plus continue et plus tenace lorsque le vent venait du nord, et des frissons couraient par tout son corps, bien que ses mains fussent sèches et même brûlantes.

Elle souffrait évidemment; mais, lorsque je l'interrogeai sur cette souffrance, il lui fut impossible de me dire ni quelle en était la cause, ni quel en était le siége.

Il est vrai qu'à mesure que son corps semblait lutter contre quelque principe destructeur, la tête prenait une suavité de plus en plus divine; vivante, elle semblait monter vers le ciel, et se faire ange, quoiqu'elle fût encore sur la terre.

J'ai dit qu'elle avait émis la première l'idée d'une séparation, et, pourtant chacun de ses actes protestait d'avance contre une pareille éventualité. Tous les ouvrages d'aiguille lui étaient familiers; elle brodait surtout comme une fée!

Elle se mit à la besogne, et fit des merveilles; mais, outre la difficulté de tirer parti de ces chefs-d'œuvre dans

un petit village comme Waston, elle fut bientôt obligée de renoncer à ce travail.

Se tenir courbée la suffoquait; de temps en temps, elle se levait, secouait la tête, essayait de respirer, et, avec des spasmes terribles, retombait sur sa chaise, la tête renversée en arrière.

Comme avant tout c'était la santé de la chère enfant qu'il fallait conserver, j'interposai mon autorité maternelle, et le travail fut interrompu.

L'hiver arriva, nous avions compté sans lui. Cette chambre située sous les tuiles, et qui était une fournaise l'été, devint glaciale en hiver.

Impossible de nous passer de bois et de charbon ; nous nous fussions plutôt passées de pain.

D'ailleurs, la pauvre Betzy toussait avec plus d'acharnement encore qu'auparavant, depuis que le froid s'était déclaré. Cette toux me déchirait la poitrine, et, dans l'espoir de la faire cesser en échauffant l'atmosphère qui nous entourait, j'eusse mis au feu jusqu'au bois de mon lit.

Un jour, je la vis regarder son mouchoir avec inquiétude.

— Oh ! mère, dit-elle, qu'ai-je donc ? Je crache du sang!

Le coup me frappa au cœur, d'autant plus douloureux que je devais lui cacher mon inquiétude.

— Ce n'est rien, lui dis-je, tu auras fait un effort pour tousser... Ne peux-tu tousser plus doucement ?

Elle sourit avec mélancolie.

— Je tâcherai, dit-elle.

Et elle remit son mouchoir rougi dans sa poche.

Je descendis et j'allai chez une espèce d'herboriste qui a fait quelques études médicales à Pembroke, et qui prépare des boissons pour les pauvres gens malades.

Je lui dis ce qui venait d'arriver à Betzy.

Il écouta, et, levant les épaules :

— Que voulez-vous, dit-il, les jeunes filles sont sujettes à tant d'embarras ! Mais faites bouillir cette herbe-là dans de l'eau, sucrez la tisane avec du miel, et votre enfant s'en trouvera bien, pourvu que la chambre soit bien chaude.

Du feu et du miel ! c'eût été un grand luxe dans l'état

ordinaire de notre vie ; mais, pour Betzy souffrante, rien n'était plus du luxe, et toute recommandation devenait une nécessité.

Je passai chez l'épicier.

— Ah ! voisine, fit-il, on voit que vous avez pris au pied de la lettre ce que je vous ai dit ; vous devenez bien rare.

Je m'excusai sur notre peu de besoins.

— D'où venez-vous donc comme cela ? demanda-t-il avec la convoitise des marchands de bas étage.

— Je viens d'acheter des plantes chez l'herboriste.

— Quelles plantes ? J'en vends, moi aussi, des plantes... Pourquoi n'êtes-vous pas venue chez moi ? Je vous en aurais vendu tout comme lui.

— Je ne savais pas lesquelles il me fallait acheter.

— Ah ! oui... et il vous a donné une ordonnance, lui ? Le gueux se mêle de faire de la médecine ! Qui donc est malade chez vous ?

— Élisabeth.

— Qu'a-t-elle ?

— Elle tousse, la pauvre enfant, et si cruellement, que tout à l'heure le sang lui en est venu aux lèvres.

— Voyons ! et que lui donne-t-il pour cette toux ? du bouillon-blanc, des quatre-fleurs ?

— Non ; une espèce de mousse... regardez !

— Tiens, du lichen ! elle est donc poitrinaire, votre fille ?

Une sueur froide me passa par le corps ; la brutalité de cet homme répondait si fatalement à ma pensée, que je me sentis chanceler ; je me retins au comptoir pour ne pas tomber à la renverse.

— Et il vous a vendu cela combien ? demanda l'épicier.

— Deux pences, répondis-je d'une voix étranglée.

— Deux pences ! oh ! le voleur ! il y en a tout au plus pour un penny... Venez chez moi à l'avenir, ma voisine, je vous en donnerai le double, moi, et à moitié prix... quoique, voyez-vous, le remède à la maladie de votre fille, s'il y a un remède toutefois, ça serait un pays où il ferait plus chaud que dans ce pays-ci. Notre air de montagnes n'est pas bon pour les poitrinaires ; il vous les emporte en deux temps, et je ne serais pas étonné que, l'année pro-

chaine, à pareille époque, votre pauvre pauvre fille... dame! vous comprenez bien... bonsoir!

Je ne pus répondre ; les sanglots m'étouffaient.

Je pris d'une main ma tasse de miel, de l'autre mon paquet de lichen, et je rentrai au presbytère, tremblant qu'en mon absence il ne fût arrivé quelque nouvel accident à ma pauvre Élisabeth.

Mais, par bonheur, elle allait mieux.

Assise à la table, elle écrivait une lettre qu'elle essaya de me cacher.

Je connaissais la chasteté de cœur de la pauvre enfant, et ne l'interrogeai même point.

Elle eut donc tout le temps de mettre le papier dans le corsage de sa robe.

Une heure après, elle sortit sous un prétexte quelconque ; par le rideau entr'ouvert, je la suivis des yeux, et la vis jeter sa lettre à la poste.

XVII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Soit que, grâce aux infusions de lichen miellées que je fis prendre à ma chère enfant, les crachemens de sang eussent cessé, soit que, de peur de m'inquiéter, Elisabeth me cachât qu'ils fussent revenus, je crus à un mieux qui, je le pense, existait en effet.

Nous vîmes s'écouler, enfermées dans notre chambre et sans que je permisse qu'Elisabeth en sortît, les trois derniers mois de l'hiver.

De temps en temps, quand le ciel était chargé de nuages, la terre moins couverte de neige, quand cette grande et morne nappe grise, qui semblait un linceul étendu au-dessus de nos têtes, se déchirait, et que, par cette déchirure, glissait un rayon de soleil, j'ouvrais aus-

sitôt la fenêtre à ce rayon ami, et Betzy accourait, traînant sa chaise, s'asseoir dans la blonde et tiède atmosphère que le Seigneur, compatissant et bon, semblait un instant créer pour elle seule.

Là, elle paraissait renaître et se raviver ; ses yeux languissans se rouvraient, sa bouche aspirait l'air, ses bras essayaient de ressaisir un fantôme invisible près de lui échapper.

On ne voit pas plus distinctement revenir une fleur à la vie, sous les rayons de mai, qu'on ne voyait alors ma pauvre Betzy revenir à l'existence.

Le printemps acheva la cure : pareille à une plante qu'à force de soins un jardinier préserve de la gelée, elle était sauvée de l'hiver !

Mais que de précautions, mon Dieu ! et quelle tristesse quand, à travers les vitres gercées par le givre, attirée par leurs cris joyeux, elle voyait les deux enfans du pasteur glisser sur les ruisseaux glacés, ou combattre, avec des boules de neige, des ennemis improvisés.

Enfin, mai arriva.

On eût dit que, pour Elisabeth aussi, c'était le mois de la floraison : jamais rose ne se colora plus fraîchement que ses joues ; jamais le lis ne balança plus gracieusement sur sa tige que sa tête mobile sur son cou flexible.

Sa bouche, ouverte comme le calice d'une fleur, semblait, comme lui, aspirer la lumière, l'air et la rosée, pour les rejeter en parfums.

Elle était si belle, que je me sentais parfois près de passer de l'amour maternel à l'adoration divine, et oublier qu'elle était ma fille pour en faire une autre Marie.

Quand je la voyais ainsi, je devenais profondément triste.

Au lieu de me rassurer, cette espèce de transfiguration m'effrayait.

« Dieu l'attire à lui ! » me disais-je ; et je regardais si ses pieds touchaient encore à la terre.

Puis, une préoccupation matérielle, mais non moins terrible, venait s'ajouter à celle-là.

Un an s'était écoulé depuis la mort de mon mari ; pen-

dant cette année. nous avions vécu avec moins de vingt livres sterling.

En comptant ce qui nous restait, je reconnus que notre fortune tout entière se composait de deux livres trois schellings et six pences.

Nous venions de faire tristement ce calcul, Elisabeth et moi, lorsqu'entra le messager de la poste, apportant une lettre de Milfort.

A peine eût-il dit ce qui l'amenait, qu'Elisabeth poussa un cri et courut à lui.

Elle jeta les yeux sur l'adresse de la lettre, et l'ouvrit précipitamment.

C'était la réponse à celle que je lui avais vue écrire quelques mois auparavant, et qu'à mon approche, elle avait cachée dans son corset.

C'était aussi comme une réponse de la Providence à cette question que, au moment même où cette lettre arriva, nous nous faisions des yeux, sinon des lèvres, en regardant nos deux livres, nos trois schellings et nos six pences : « Qu'allons-nous devenir ?... »

Elisabeth avait écrit à un ancien ami de son père de lui chercher une place, soit d'institutrice dans une grande maison, soit de comptable, soit même de gouvernante.

On lui offrait quinze livres sterling et la nourriture pour tenir les livres chez le plus riche négociant de Milfort.

Hélas! c'était une joie bien mêlée de tristesse, que celle qui nous arrivait là! Betzy et moi, nous ne nous étions jamais quittées, je ne dirai pas une journée, mais une heure.

Il est vrai que, Milfort n'étant éloigné de Waston que de deux milles, je pourrais de temps en temps aller faire une visite à la pauvre enfant.

Oh! je le déclare, si la séparation eût dû être plus entière, comment eussions-nous vécu, je n'en sais rien; mais nous fussions restées ensemble, au risque de mourir de faim!

Convaincue que j'allais m'opposer à ce qu'elle profitât de l'offre qui lui était faite, Elisabeth réunit toutes ses forces pour me supplier de lui laisser accomplir un sacri-

fice qui assurait notre existence ; puis, quand j'eus cédé, car je comprenais toute l'urgence d'une pareille résolution ce fut elle qui manqua de forces, qui tomba sur ses deux genoux, et qui leva au ciel ses yeux noyés de larmes et ses bras tordus par la douleur.

Au reste, il n'y avait pas de temps à perdre, et la décision, quelle qu'elle fût, devait être prise sur l'heure.

On avait attendu une vacance de six mois ; cette vacance s'était produite le jour même où notre ami nous en prévenait.

Le négociant, qui ne pouvait laisser ses livres en retard, donnait à Elisabeth, pour se décider, trois jours seulement, y compris celui où la lettre avait été écrite.

Nous avions reçu la lettre un lundi à onze heures du matin.

Dans la journée du jeudi, si Betzy acceptait, elle devait être rendue à destination.

Malheureusement, nous n'avions pas le choix : il fallait accepter ou mourir de faim.

Je m'apercevais de l'étonnement des paysans de Waston, qui me voyaient vivre avec une grande économie, mais enfin vivre ; qui me voyaient acheter peu, mais enfin payer le peu que j'achetais.

Il va sans dire que notre garde-robe n'avait pas été renouvelée ; mais Elisabeth, adroite comme une fée, était parvenue, avec quoi ? Dieu le sait ! à se faire une espèce de trousseau.

Quant à moi, j'avais ma robe de deuil, qui, mal teinte, avait changé de couleur et était devenue grise, mais dont l'étoffe, plus solide que la couleur, me promettait encore un assez long service.

Non-seulement Elisabeth n'eut ainsi rien à acheter, mais encore elle emporta les broderies qu'elle avait faites, et dans l'exécution desquelles la faiblesse de sa santé était venue l'interrompre, me promettant qu'une fois à la ville, elle en tirerait un parti quelconque.

Le moment de la séparation arriva.

Betzy avait répondu à l'ami de son père qu'elle acceptait l'offre du négociant, et celui-ci, en retour, l'avait fait prévenir qu'un âne, monture habituelle des femmes et

souvent même des hommes dans notre pays de Galles, la viendrait prendre dans la journée.

L'âne arriva à l'heure dite avec son conducteur : la ponctualité est la principale vertu des négocians.

Ce conducteur était un enfant de dix à douze ans ; j'en fus enchantée ; son âge m'autorisait à faire escorte à ma chère enfant jusqu'à Milfort.

Notre ami me donnait le conseil de ne point accompagner ma fille jusque chez le négociant, homme plein de défiance, qui, me voyant venir avec elle, aurait pu se préoccuper de cette idée que j'espérais me glisser près d'elle.

Oh ! s'il avait voulu me prendre chez lui, cet homme ! je crois que j'y serais entrée comme servante, pour ne point me séparer de mon enfant.

Mais la proposition ne me fut pas faite, et je n'osai pas la faire.

D'abord, Betzy, sachant que je devais revenir à pied, voulut que ce fût moi qui montât sur l'âne ; mais, hélas ! moi, la femme chargée d'années, j'étais la plus forte ; la jeune fille, au printemps de la vie, n'ayant que dix-huit ans à porter, se courbait, au contraire, sous le poids de ses dix-huit ans.

Voyant que je refusais obstinément de monter sur l'âne à sa place, elle voulut marcher près de moi.

Résister à ses prières, c'était la contrarier.

Nous marchâmes côte à côte, elle appuyée à la fois sur mon bras et sur mon épaule.

Et cependant, malgré ce double appui, au bout d'un quart d'heure, elle s'arrêta haletante ; l'effort qu'elle avait accompli à grand'peine, mais avec un suprême courage, m'avait fait croire un instant à sa force ; mais, en la regardant attentivement, je vis la sueur perler sur tout son visage.

Elle pâlit, et, mettant la main sur son cœur, elle s'arrêta.

Une violente palpitation l'étouffait.

Elle toussa plusieurs fois, et se retourna pour cracher ; elle était si faible ou cette toux était si forte qu'elle chancela et me parut près de tomber.

Je m'élançai vers elle, et la pris entre mes bras ; sa tête pâlie se renversa alors sur mon épaule.

— Ne bouge pas, bonne mère, dit-elle d'une voix éteinte, je suis bien ainsi....

Et elle poussa un soupir.

Je la laissai se reposer un moment ; puis, voyant qu'elle restait immobile, je commençai à m'inquiéter, et faisant glisser sa tête de mon épaule sur mon bras, je m'aperçus qu'elle était, sinon évanouie, du moins tombée en faiblesse.

Je jetai un cri.

Mais, à ce cri, elle rouvrit les yeux et releva la tête.

— Ah ! c'est bon de vivre ! dit-elle.

Et toute sa personne prit un air de bonheur qui eût fait croire, en effet, qu'elle revenait de la nuit au jour, de la mort à la vie.

J'eus un pressentiment : je ne voulais pas lui laisser continuer son chemin ; il me semblait que je tenais entre mes bras un nuage prêt à se dissoudre ; que, la quitter, c'était la perdre !

— Oh ! lui dis-je, enfant de mon cœur, ne va pas plus loin.... reviens à Waston, et, quand les ressources nous manqueront, Dieu pourvoira à nos besoins.

Elle secoua la tête en souriant.

— Pourquoi cela ? dit-elle. La décision n'est-elle pas prise ? Qu'y a-t-il donc de changé depuis ce matin ?... Ce qui vient de m'arriver ne m'arrive-t-il pas tous les jours ? Non, ma bonne mère, aide-moi à monter sur cette bête, qui me regarde et qui m'attend, et continuons notre chemin.

Nous cherchâmes une pierre qui pût aider Betzy à s'asseoir sur l'âne; mais, n'en trouvant point, je la pris entre mes bras et la soulevai.

Hélas ! la tâche me fut facile, aussi facile que lorsqu'elle était enfant, et que je la soulevais entre mes deux mains pour qu'elle vît plus loin ou par-dessus la tête des autres.

Puis, nous marchâmes côte à côte, sa main dans ma main, ses yeux sur mes yeux, tandis que l'enfant conduisait l'âne par la bride.

Sa main était brûlante et pleine de frissons inattendus; ses grands yeux bleus semblaient jeter au dehors, à chaque regard, les étincelles du feu intérieur dont elle était dévorée.

Je sentais vaguement que quelque chose se consumait à cet invisible brasier, et que, ce quelque chose, c'était la vie de mon enfant.

Seulement, combien d'années, combien de mois, combien de jours l'aliment devait-il entretenir la flamme?

Je baissai la tête, et je sentais venir mes larmes; je fis un effort, et elles retombèrent en dedans.

Elle, au contraire, était souriante, heureuse, presque en extase.

A chaque brise qui passait, elle ouvrait les lèvres et aspirait le vent; à chaque fleur qu'elle apercevait, elle tendait les bras; à chaque oiseau chantant sa chanson dans le chêne ou dans l'aubépine, elle envoyait un salut.

Hélas! la route fut bientôt faite ainsi, quoique nous n'échangeassions pas une parole.

Nous arrivâmes aux premières maisons de Milfort.

Il était temps de nous quitter.

La force me manqua....

Mais elle, avec sa douce voix, avec ses caresses d'enfant, avec sa bouche baisant mes cheveux, avec ses mains passant sur mon visage, elle me consola; comme ce vent qu'elle aspirait, comme cette fleur à laquelle elle ouvrait ses bras, comme cet oiseau qu'elle saluait, elle semblait à la fois une brise, un parfum, un chant!

Elle était, en effet, tout ce qui passe, tout ce qui fuit, tout ce qui s'envole, tout ce qui remonte vers le ciel...

L'heure à laquelle elle devait être arrivée chez son négociant sonna; il fallut se séparer.

Je lui dis adieu, comme si je ne devais pas la revoir, et cependant, à la rigueur, rien n'empêchait que je la revisse le lendemain.

Oh! cette fois, je ne fis point effort pour cacher mes pleurs.... Je la couvris de larmes et de baisers; puis je la poussai comme pour l'éloigner de moi.

Elle continua son chemin, tournée de mon côté, et m'envoyant ces baisers à la manière des enfans.

Le chemin formait un coude, et, pour la voir plus longtemps, je me reculais à mesure qu'elle avançait; enfin j'arrivai sur le revers de la route au moment où elle disparaissait à l'angle de la première maison.

Alors tout sembla mourir en moi, force, intelligence, raison; je sentis que, mon mari mort, je ne vivais plus que par cette enfant; que, cette enfant morte, il me serait bien facile de mourir.

C'était toujours une dernière et suprême consolation!

XVIII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je restai là assise, sans force, anéantie, pendant plusieurs heures, car, lorsque je revins à moi, il commençait à faire nuit.

Quelques personnes s'étaient approchées de moi, m'avaient regardée, m'avaient parlé; mais je ne les avais vues et entendues que comme à travers un nuage.

Je me levai toute chancelante, et, pressant ma tête mal assurée entre mes deux mains, je repris la route de Waston.

J'arrivai après une heure de marche.

Il faisait un clair de lune magnifique; le pasteur était debout devant la porte du presbytère.

Sa femme était assise sur un banc, tenant un de ses enfans sur chaque genou.

Ces enfans, pleins de vie, de force et de santé, continuaient de jouer, de se battre, de lutter, le tout en riant, jusque sur les genoux de leur mère.

J'éprouvai un tel sentiment d'envie, moi séparée de mon mari par la mort, de ma fille par la misère, en voyant cette femme avec son mari à ses côtés et ses enfans sur ses genoux, que je m'en effrayai moi-même.



Aussi, je m'arrêtai, et, pour combattre ce mauvais sentiment, quoique je parlasse bien rarement au pasteur et à sa femme, qui me regardaient comme une étrangère à leur charge, et qui, par conséquent, semblaient me supporter avec peine :

— Madame, lui dis-je, vous êtes une heureuse mère, et vous avez là deux beaux enfans ! Voulez-vous que je les embrasse ?

La femme tressaillit comme d'effroi à cette demande; le mari étendit la main comme pour me repousser; les deux enfans sautèrent à bas des genoux de leur mère, et se sauvèrent en criant :

— Nous ne voulons pas embrasser la *dame grise !*

Hélas ! c'était ainsi que l'on m'appelait au presbytère, et même dans le village.

La robe noire, ma robe de deuil, avait déteint et était devenue grise, comme je l'ai dit déjà ; on m'avait donné le nom de la couleur de ma robe.

Cette répulsion unanime m'anéantit.

Je venais d'éloigner de moi mon seul amour, et je me sentais entourée d'une triple haine.

Je rentrai au presbytère la tête basse, et dans ma chambre la mort au cœur.

Je rentrai sans lumière, et au moment d'en allumer une je m'arrêtai.

A quoi bon y voir clair?

Dans la nuit ou dans la lumière, je savais bien que j'étais seule.

La solitude se sent avec le cœur, mieux encore qu'elle ne se voit avec les yeux.

Je passai une nuit cruelle, plus cruelle peut-être que celle qui suivit la mort de mon pauvre mari.

Contre la mort de mon mari, j'avais mon enfant.

Contre l'absence de mon enfant, je n'avais plus rien !

Le jour vint.

Il restait dans la chambre du pain et de l'eau de la veille : je n'eus donc pas besoin de sortir ce jour-là ; je mangeai le pain et je bus l'eau.

Qu'avais-je besoin d'autre chose? Mes larmes ne de-

vaient-elles pas donner la même amertume à toute boisson et à toute nourriture?

Je ne descendis que le troisième jour pour renouveler mes provisions.

En vivant comme j'avais vécu pendant ces trois derniers jours, je pouvais aller six mois avec les deux pièces d'or qui me restaient.

Et, au bout du compte, pourquoi vivre autrement?

J'avais un livre qui répond à tous les autres besoins, la Bible.

Je lisais la Bible, et quand mes yeux, par trop fatigués, se détournaient d'eux-mêmes du livre, je levais les yeux au ciel, je laissais retomber ma main sur mes genoux et je songeais à mon enfant.

Le cinquième jour, j'avais reçu une lettre d'elle.

Pauvre chère âme! elle avait attendu une occasion, ne voulant pas que sa lettre me coûtât le penny que prend la poste pour transporter les lettres de Milfort à Waston.

Simple enfant! elle ne savait donc pas que cette lettre, pour l'avoir deux jours, deux heures, deux minutes plus tôt, j'eusse donné les deux pièces d'or qui me restaient!

Elle me disait qu'elle avait été honorablement mais froidement reçue par monsieur Wells, c'était le nom de son négociant; il lui avait, dans une conversation préparatoire, énuméré tous les devoirs qu'elle aurait à remplir, l'avait introduite dans une espèce de cage de verre où elle devait demeurer, assise devant un pupitre, avec des livres, des registres et des cartons autour d'elle, depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir.

Les dimanches, bien entendu, étaient exceptés. Le dimanche, chez monsieur Wells, rigide réformé, on fermait tout, jusqu'aux fenêtres des appartemens.

C'était le dimanche qu'Élisabeth m'invitait à la venir voir. Entre deux offices, nous aurions le temps de passer une heure ensemble.

J'attendis ce dimanche avec la plus grande impatience; mais, la veille, je reçus un mot d'Élisabeth; j'ouvris précipitamment la lettre; il me semblait remarquer une certaine altération dans l'écriture.

Je me trompais sans doute.

Élisabeth me disait simplement que monsieur Wells ayant résolu de l'emmener à la campagne avec ses deux filles, elle n'avait point osé réagir contre cette résolution, toute bienveillante pour elle d'ailleurs; qu'en conséquence, comme elle ne serait point à Milfort, il devenait inutile que j'y vinsse.

Elle me priait de remettre ma visite à la quinzaine.

A la lettre était jointe une guinée.

Elle avait prié monsieur Wells de lui faire vendre, s'il était possible, les broderies qu'elle avait été forcée d'interrompre à cause des spasmes que lui donnait son assiduité au travail. Monsieur Wells avait fait estimer ces broderies, en avait fait cadeau à ses filles, et les avait payées à Élisabeth au prix de l'estimation.

On avait estimé à une guinée les deux ou trois évanouissemens de ma pauvre Betzy !

Mes angoisses et mes larmes venaient par-dessus le marché.

Je baisai la guinée, et la mis à part en soupirant et en me disant : « Attendons un second dimanche... »

Mais pourquoi donc me remettait-elle au second dimanche et non au premier ?

Mon Dieu ! qu'allais-je devenir pendant ces quinze jours ?

J'essayai de descendre et de me promener au jardin; mais je vis que j'étais une gêne pour les deux enfans et une inquiétude pour le père et la mère.

Que leur demandais-je cependant? Rien ou bien peu de chose : la rêverie du soir sous ce vieil ébénier où personne ne veut ou n'ose aller rêver une fois la nuit venue.

Depuis que ce jardin n'était plus à moi, il me semblait que c'était un si bon endroit pour rêver aux absens, ce banc sombre perdu sous l'épaisse feuillée !

Il fallut y renoncer; la charte de la cure de Waston portait bien que j'avais droit à une chambre dans le presbytère, mais elle ne disait pas que j'avais droit à la promenade du jardin.

Enfin, le temps passe pour les heureux comme pour les

malheureux, pour ceux qui craignent comme pour ceux qui espèrent.

Je vis se rapprocher peu à peu ce dimanche tant attendu.

Le vendredi et le samedi qui le précédaient s'écoulèrent pour moi au milieu des transes.

Je tremblais à chaque instant de recevoir une lettre qui contremandât mon départ.

Par bonheur. aucune lettre n'arriva.

Je me réveillai avec le jour.

Quoique ma fille m'eût recommandé, à cause des habitudes rigides de la maison de monsieur Wells, de ne m'y présenter qu'à onze heures, c'est-à-dire au retour de la messe, à six heures, j'étais prête à partir.

A sept heures, ne pouvant plus maîtriser mon impatience, je me mis en route.

A huit heures, j'étais arrivée aux premières maisons de Milfort, juste à l'endroit où j'avais pris congé d'Élisabeth.

J'étais de trois heures en avance.

J'allai m'asseoir au pied de ce même buisson où je m'étais assise, lorsque, un mois auparavant, j'avais amené la pauvre enfant à Milfort, et là, j'attendis.

Mais, au bout d'une heure, l'attente me devint insupportable.

Je me levai, j'entrai dans la ville, je m'informai du quartier où était logé monsieur Wells, et je m'acheminai vers sa maison, située à l'angle des rues Sainte-Anne et de la Reine-Élisabeth.

Il n'y avait pas à s'y tromper; au-dessus de la porte étaient écrits, en grosses lettres, ces mots :

MAISON THOMAS WELLS ET COMPAGNIE.

Portes et fenêtres étaient fermées, on eût dit un vaste tombeau.

C'était à neuf heures et demie que la messe commençait.

Je me plaçai dans un renfoncement formé par la maison voisine; je rabattis le capuchon de mon mantelet sur

mes yeux, de manière à me cacher le visage, et j'attendis encore.

Je verrais au moins passer mon enfant, je la suivrais, je me placerais à quelques pas d'elle dans l'église, et ne la perdrais pas un seul instant de vue.

L'église était située rue Sainte-Anne, à cinquante pas à peine de la maison de monsieur Wells.

A neuf heures et demie, les premiers coups tintèrent.

Au troisième coup, comme si elle n'eût attendu que ce signal, la maison de monsieur Wells s'ouvrit.

Les deux filles parurent les premières, puis Élisabeth, puis une femme de chambre chargée de les conduire à la messe.

Betzy marchait un peu derrière les deux demoiselles Wells.

La femme de chambre marchait derrière Betzy.

Les positions étaient prises de telle façon que Betzy devait passer tout près de moi; en faisant un pas en avant, je pouvais effleurer ses habits.

Je fis ce pas, et j'étendis la main dans ce but.

A travers le voile qui couvrait son visage, plus pâle encore que de coutume, à ce qui me sembla, elle m'aperçut, mais ne me reconnut point.

Sans doute me prit-elle pour une pauvre femme qui demandait tout bas l'aumône, car elle tira sa bourse, y prit la seule petite pièce d'argent qu'il y eût, et me la donna en disant :

— Bonne femme, voici tout ce que j'ai ; priez pour ma mère !

Puis, comme, afin de me parler et de me donner cette pièce de monnaie, elle était restée de quelques pas en arrière ; et que les demoiselles Wells regardaient ce qu'elle était devenue, et que la femme de chambre attendait, elle regagna vivement son rang, si je puis parler ainsi, et se remit en marche.

Je restai un instant à la même place, la regardant s'éloigner; puis, je portai la petite pièce de monnaie à mes lèvres.

— Pauvre chère enfant ! murmurai-je; j'ai déjà mis à part ta guinée.

Mais, cette petite pièce de monnaie, oh ! elle ne me quittera jamais !

Si je meurs un jour de faim, on la trouvera dans ma main, fermée sur ma poitrine qui aura cessé de battre.

Mais je ne mourrai jamais de faim, moi : il me faut si peu pour vivre !

J'enveloppai la pièce de monnaie dans la lettre que ma fille m'avait écrite, quinze ou seize jours auparavant, et, pièce de monnaie et lettre, je mis le tout sur mon cœur.

Puis, comme les trois jeunes filles et la femme de chambre montaient déjà les degrés du temple, je me hâtai d'y entrer à mon tour, afin de me placer le plus près possible de mon enfant.

Un pilier me favorisa ; en m'accotant contre ce pilier, je la touchais presque.

Sous mon mantelet, je ne la perdais pas de vue; elle suivait religieusement l'office.

De temps en temps seulement, une petite toux sèche qui répondait dans ma poitrine secouait tout son corps.

Deux ou trois fois, à la suite de cette toux, je lui vis porter son mouchoir à sa bouche.

Une fois, elle ne le cacha point avec tant de précaution que je ne visse une tache de sang.

Je faillis m'évanouir.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! murmurai-je. la pauvre enfant, qui a si grand besoin qu'on prie pour elle, et qui demande que l'on prie pour moi !

J'éprouvai alors une vive tentation à laquelle j'eus peine à résister : c'était de me faire connaître à l'instant même, et sans retard de l'emmener avec moi.

Sous ma garde, il me semblait que ce fantôme voilé que j'entrevoyais à l'horizon n'oserait s'approcher d'elle.

Mais c'était tout un scandale offert au milieu du service divin.

D'ailleurs, quelle raison donner à cette résolution étrange ? D'un autre côté, mon cœur maternel ne cédait-il pas à de vaines terreurs ?

Ces deux jeunes filles placées près d'elle ne paraissaient pas inquiètes; elle n'était point inquiète elle-même.

J'attendais, c'était mieux.

La messe finie, je la verrais chez monsieur Wells, et j'interrogerais sur l'état de sa santé.

Oh ! que la messe me parut longue !

Quel sacrilége c'eût été qu'une distraction pareille à la mienne, si cette distraction n'eût pas eu une cause aussi sainte aux regards du Seigneur !

Enfin, le prêtre prononça les dernières paroles; on se leva et l'on sortit.

Je restai la dernière dans l'église.

Seule alors en face de Dieu, je me prosternai, le suppliant, si ma fille courait quelque danger, de prendre ma vie inutile et de lui laisser la sienne.

C'était devant une statue de la mère du Sauveur que je faisais cette prière.

Mère, il me semblait qu'elle comprenait la douleur d'une mère.

Je me relevai et je baisai ses pieds en serrant de mes bras la colonne sur laquelle elle reposait.

Puis mes yeux implorèrent à leur tour la grâce que mes lèvres venaient de demander.

Mais je restai muette, immobile.

Une larme coulait sur la joue de marbre de la statue.

Que voulait dire cette larme ? La mère qui avait connu toutes les douleurs pleurait-elle de ne pouvoir consoler la mienne ?

Je doutai de mes yeux; mais je montai sur une chaise, et avec mon mouchoir j'essuyai cette larme.

Je sentis le mouchoir s'humecter sous mon doigt.

Ce n'était pas la première fois que je voyais l'eau rouler en gouttes sur un marbre humide.

Peut-être ce que je prenais pour une larme de la bienheureuse Marie n'était rien autre chose que la vapeur de toutes ces haleines condensées par la fraîcheur de la pierre.

Mais la coïncidence était si étrange, mon esprit était si frappé, qu'entre la goutte d'eau et une larme, je crus à une larme; qu'entre un fait naturel et un miracle, je crus au miracle.

Cette larme, c'était la réponse d'une mère à une mère.

XIX

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je me levai toute chancelante et plus froide que la statue qui venait de pleurer sur moi, et je me dirigeai vers la maison de monsieur Wells.

J'étais agitée des plus tristes et des plus douloureux pressentimens.

Je me disais que j'allais trouver mon enfant pâle, évanouie, avec toute la famille autour d'elle, couchée sur un lit ou sur un canapé.

Cette vision se présentait à moi avec tant de réalité, qu'il me semblait n'avoir que la main à étendre pour toucher la main glacée de mon enfant.

J'étais entraînée en avant par l'inquiétude et repoussée par la crainte.

A cette demande : « Où est ma fille? » il me semblait entendre cette réponse : « Hélas! entrez, et voyez! »

Je portai la main sur le marteau de la porte; je le levai deux fois sans oser frapper.

Enfin je le laissai retomber en disant :

— Il en sera ce qu'il vous plaîra, Seigneur!

J'entendis des pas s'approcher.

Ces pas marchaient d'une façon régulière.

Une femme de chambre vint ouvrir la porte.

Son visage était calme.

Mais ce n'était point assez pour me rassurer; je connaissais la froideur de nos nouveaux convertis.

Aussi hésitai-je à demander des nouvelles de mon enfant.

Ma bouche s'ouvrit et se referma sans prononcer un son.

Alors, ce fut cette femme qui m'interrogea.

— N'êtes-vous pas la veuve du pasteur de Waston, demanda-t-elle, la mère de mademoiselle Elisabeth ?

— Oui, murmurai-je... Mon Dieu ! est-elle donc bien mal ?

— Bien mal ? fit la femme de chambre en me regardant avec étonnement; pourquoi cela, bien mal ?

— Je ne sais... je demande... je crains, répondis-je.

— Mais non, fit la femme de chambre, elle va, au contraire, à merveille, et vous attend... Venez.

Et, sur ces mots, elle marcha devant moi.

Je la suivis, ne pouvant croire à cette bonne nouvelle, chancelante et battant les murs comme si j'eusse été ivre.

Sur ma route deux portes s'ouvrirent; de chacune de ces deux portes, une jeune fille sortit et me regarda passer; mais, cela, gravement, froidement, sans dire un mot.

Peu m'importait! je n'étais point venue pour ces jeunes filles; c'était Betzy que je cherchais; me parler, c'eût été me retarder : je leur sus gré de leur silence, et je continuai de suivre la femme de chambre.

Betzy m'attendait dans un petit cabinet, au fond du corridor; à peine avait-elle osé, de peur de déroger aux traditions sévères de la maison, venir au-devant de moi jusqu'à la porte.

J'eusse voulu presser la marche de la femme de chambre; je sentais que mon enfant était là, qu'elle m'attendait, que j'allais la voir; il y avait un mois que je ne l'avais vue, et cette femme, qui probablement n'était point mère, ne faisait pas un pas plus vite que l'autre.

Elle entra la première.

— Mademoiselle, me dit-elle, voici la personne que vous attendez.

Ainsi je n'étais pas une mère pour cette femme : j'étais *la personne qu'on attendait.*

Après m'avoir annoncée de la sorte, elle alla s'asseoir dans un coin, sur une chaise haute, comme s'assied, dans sa classe une maîtresse de pension; puis elle tira une Bible de sa poche, et se mit à lire.

J'étais sur le point d'ouvrir les bras, de m'écrier : « Ma fille! mon enfant! mon Élisabeth! c'est moi..., c'est ta mère... »

Cette femme, avec sa froideur, avec sa voix sèche, avec son livre, me stupéfia.

Oh! Élisabeth était bien la même, cependant : belle, tendre, aimante! seulement, on voyait que la rigidité de cette maison déteignait sur elle.

Le cœur vivait, battait, m'aimait; mais la surface commençait à se pétrifier.

Mon Dieu! mon Dieu! combien de temps le cœur résisterait-il ?

Elle me tendit les bras, la chère enfant; elle me pressa sur sa poitrine; elle m'embrassa, mais timidement, mais avec gêne, avec contrainte.

Dans cette maison de chiffres, de calculs, de tarifs, tout était soumis à une règle uniforme, même l'amour d'une fille pour sa mère.

Et moi aussi, cette glace m'atteignit; j'étais venue les bras tendus, les yeux fixes, les lèvres haletantes : quand je sentis sous mes lèvres ce front d'ivoire, quand je vis dans mes yeux cette statue du Respect, quand je serrai devant mes bras ce corps raidi, mes bras retombèrent inertes, mes yeux se fermèrent mourans, et ma bouche déposa sur le front que me présentait Betzy plutôt un soupir qu'un baiser.

Était-ce cela, mon Dieu! que j'avais attendu? était-ce cela que j'étais venue chercher ?

Oh! tant de craintes, tant d'angoisses, tant d'aspirations pour un baiser sur le front, mon Dieu! mon Dieu!

Et c'était au nom de la religion, c'était pour mieux vous glorifier, Seigneur, qu'on étendait un pareil voile de glace entre le cœur d'une fille et celui de sa mère!

Élisabeth me présenta un fauteuil, et, étendant la main vers une chaise :

— Me permettez-vous de m'asseoir devant vous, ma mère? demanda-t-elle.

C'était ainsi que les demoiselles Wells parlaient à leur mère.

Si je te permets de t'asseoir, pauvre frêle créature! si je permets à la fleur que la moindre brise effeuille, au roseau que le moindre vent incline, de chercher un appui contre la brise, contre le vent!

Chère bien-aimée, ton appui, n'était-ce pas ma poitrine; cette chaise maternelle sur laquelle tu devais t'asseoir, n'étaient-ce pas mes genoux?

— Oh! oui, oui, assieds-toi, mon enfant, m'écriai-je; car tu es si faible, qu'il me semble que tu vas tomber!

La femme de chambre, à cette exclamation, qui sans doute lui paraissait sortir des règles de la bienséance, leva les yeux de dessus son livre.

Élisabeth frissonna et rougit légèrement.

— Ne me tutoyez pas, ma mère, je vous en prie, dit-elle à demi-voix, ce n'est pas dans les habitudes de la maison.

La femme de chambre fit un signe qui voulait dire : « Bien! c'est cela! »

Ce fut moi qui frissonnai à mon tour; seulement, au lieu de rougir, je pâlis.

— Oh! mon enfant, demandai-je à voix basse, est-ce dans les habitudes de la maison que je te prenne la main en causant avec toi?

Élisabeth jeta un coup d'œil sur la femme de chambre, et plaça sa chaise de manière à ce que, sans être vue, sa main pût demeurer dans les miennes.

Quand je tins cette main, la main de mon enfant, je n'y résistai plus, je la portai vivement à mes lèvres.

Le mouvement fit retourner la femme de chambre.

— Ma mère, dit Élisabeth, ce n'est point à vous de baiser mes mains; c'est à moi de baiser et de vénérer les vôtres.

Et elle embrassa ma main avec respect, ce qui lui valut, de la part de notre argus, un nouveau signe d'approbation.

Je sentais, à travers cette froideur imposée, l'amour de mon enfant, mais, comme on voit la flamme à travers une lampe d'albâtre, terne, affaibli, tremblant.

J'avais tant de choses à lui dire, mon Dieu! tant de questions à lui faire!

J'avais le cœur si plein, si débordant!

Comment mes lèvres étaient-elles devenues si muettes et si vides?

O mon Dieu! à qui donc est-il venu l'idée de mesurer

l'amour d'une fille à une mère, comme à un pauvre mercenaire on mesure, on coupe et on pèse le pain?

Cet amour, n'était-ce pas le pain de mon cœur? ce pain qu'il venait chercher de si loin, et dont il était si affamé, pourquoi m'en donner si peu? pourquoi, après me l'avoir tant fait attendre, en être si parcimonieux avec moi?

Ma fille l'avait dit:

« C'était la règle de la maison de monsieur Wells. »

Oui, mais il y avait une chose à laquelle ces avares distributeurs d'amour ne songeaient pas. C'est que mesdemoiselles Wells voyaient leur mère tous les jours; c'est que, tous les jours, elles lui donnaient ce peu qu'il était permis à ma fille de me donner au bout d'un mois.

Dans une maison de calculs si exacts, ne revenait-il pas à mon pauvre cœur maternel un arriéré? Cet arriéré, pourquoi ne pas le payer au jour de l'échéance?

J'étais près de Betzy, et, au lieu de remercier Dieu, de bénir la Providence, de jouir de mon bonheur, je demandais, je réclamais, je récriminais tout bas.

Et, pourtant, dans les beaux yeux de mon enfant fixés sur moi, ne devais-je pas lire tout ce qu'elle n'osait dire?

Dans la douce pression de sa main, ne devais-je pas retrouver son amour, qu'elle n'osait exprimer?

Oui; mais le clair de ses yeux, mais le frissonnement de cette main, n'était-ce pas la fièvre, la fièvre brûlante sous cette apparence glacée?

La fièvre dévorant une statue de glace, n'était-ce pas étrange et effrayant?

Puis, de temps en temps, cette toux sèche, nerveuse, que non-seulement j'avais entendue dans la rue et dans l'église, mais encore dont j'avais l'écho sinistre au fond de mon cœur; cette toux, qui revenait comme pour avertir que l'enfant qui était là avait besoin de tous les soins de sa mère; cette toux, elle était plus effrayante que partout ailleurs dans cette maison où une mère n'osait pas aimer son enfant.

Oh! si cette femme de chambre avait pu sortir un instant; si, pendant cet instant, loin de tous les yeux, j'avais pu prendre ma fille dans mes bras, la faire passer de sa

chaise sur mes genoux, la serrer contre mon cœur, la baiser au front, sur les joues, sur les lèvres, la couvrir de mes caresses! Mon Dieu! je l'ai eue si longtemps près de moi, ayant la liberté de la traiter comme une fille! mon Dieu! que j'étais froide pour elle!

Oh! mon enfant, ta mère t'a traitée seize ans de ta vie en étrangère, et voilà que le Seigneur la punit.

Deux heures sonnèrent.

La femme de chambre se leva.

— Mon Dieu! m'écriai-je, qu'y a-t-il donc?

J'étais effrayée comme l'est un condamné; à chaque bruit qui traverse la prison, à chaque porte qui s'ouvre, il croit qu'on vient lui annoncer la mort.

Betzy pâlit et me serra plus fortement la main.

— Il faut que je vous quitte, ma bonne mère, dit-elle.

— Me quitter! et pourquoi? demandai-je d'un air presque effaré.

— On dîne à deux heures dix minutes dans la maison de monsieur Wells.

— Mon Dieu! as-tu donc faim? dis-je dans mon égoïsme.

Une larme mouilla la paupière de Betzy.

— On ne me demande pas plus si j'ai faim que si j'aime, dit-elle tout bas; on dîne à deux heures dix minutes dans la maison de monsieur Wells, voilà tout.

— Prenez garde, mademoiselle, dit la femme de chambre, vous allez vous faire attendre,

— Oh! non, non, soyez tranquille, dit Betzy en tressaillant; allez m'annoncer, me voici.

La femme de chambre hésita un instant; enfin, comme le mouvement des portes que l'on ouvrait se faisait entendre, elle s'avança elle-même vers le corridor, en disant:

— Voici mademoiselle Elisabeth qui vient.

Un moment, une seconde nous fûmes seules.

A peine la femme de chambre, qu'Elisabeth suivait des yeux, eut-elle disparu derrière la porte, que ma pauvre enfant jeta ses bras autour de mon cou, me pressa sur sa pauvre poitrine, en criant du fond du cœur:

— Oh! ma mère! ma bonne mère!

Puis, malgré elle, car ces paroles plus longtemps renfermées dans son cœur l'étouffaient, elle murmura :

— Que je suis malheureuse!...

— Mais, lui dis-je, écris-moi tous les jours; conte-moi tout, mon enfant.

— On n'écrit qu'une fois par semaine dans la maison de monsieur Wells, et madame Wells lit les lettres.

— Mais, si c'est madame Wells!... m'écriai-je.

— Oh! dit Betzy, mieux vaudrait encore que ce fût son mari... Mais chut, ma mère.

— Et ma fille me présenta pour mon départ, comme elle l'avait fait pour mon arrivée, son front à baiser.

J'espérais qu'elle allait sortir et que l'on me laisserait seule.

Il n'y avait rien à prendre, mon Dieu! dans ce cabinet aux murs gris, aux rideaux de mousseline blanche, aux quatre chaises de paille.

Il y avait cette chaise où elle s'était assise, à regarder; la place de ce mur où s'était appuyée sa tête, à baiser, voilà tout.

On ne me donna point cette consolation.

— Madame, dit la femme de chambre, vous allez être cause que mademoiselle votre fille se fera attendre, et qu'on la grondera.

Qu'elle avait bien trouvé ce qu'il fallait me dire, la sèche créature!

— Te gronder, ma Betzy! gronder mon enfant! gronder un ange! Oh! non, on ne la grondera pas... Par où s'en va-t-on? Mon chemin, mon chemin!

J'avais complétement perdu la mémoire; je n'y voyais pas.

La femme de chambre, qui ne comprenait rien à mon émotion, me crut sans doute folle.

Elle eut pitié, et marcha devant moi.

Pendant qu'elle nous tournait le dos un instant, j'eus le loisir de prendre la main de ma fille, et de la baiser passionnément.

Elle se retourna, l'impitoyable geôlière.

— Me voici, lui dis-je, me voici.

Et je la suivis.

Oh! pourquoi appeler cette religion la *religion réformée*, mon Dieu? Mais les couvens des catholiques sont moins sévères!

On s'y enferme pour aimer, au moins.

La froideur entre une mère et une fille, mais c'est pis que la haine entre étrangers!

Je ne sais comment je me trouvai dans la rue: je sentis seulement la porte qui me poussait dehors et qui se fermait derrière moi.

O maison maudite et sépulcrale! se peut-il que, pour quinze livres sterling par an, une mère te laisse dévorer sa fille toute vivante?

Je rentrai dans ma chambre en me disant:

— Malheureuse! ne peux-tu te faire servante, pour tirer ta fille de ce tombeau?

XX

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Hélas! j'eus beau m'informer, j'eus beau chercher, je ne trouvai rien.

Quinze jours se passèrent.

L'entrevue avait été si douloureuse que j'aimais mieux ne pas revoir mon enfant que de la voir ainsi.

J'avais reçu deux lettres d'elle.

Elle aussi comprenait cela, car elle ne me disait point d'aller la voir.

Ces lettres, on s'apercevait bien qu'elles avaient passé à la censure de madame Wells.

Une mère, était-ce croyable? une mère se plaçait entre l'amour d'une mère et de sa fille!

Dans chacune de ses lettres, elle me disait qu'elle allait mieux.

Mais, pour que je crusse à cette affirmation, il eût fallu

que ces lettres vécussent elles-mêmes, tandis que ce n'étaient véritablement que des cadavres de lettres.

Aussi, loin de me rassurer, m'attristèrent-elles. Comme ces feux follets qu'on voit danser sur les tombes, et qu'on sent n'être point des flammes de vie, mais des émanations de mort, ces lettres semblaient monter d'un autre monde à celui-ci.

Trois semaines s'écoulèrent, puis un mois.

Je reçus encore deux autres lettres.

La dernière était là depuis deux jours; je ne l'avais pas ouverte. Pourquoi faire?...

Un inconnu entra un matin dans ma chambre. Je tenais cette lettre de mon enfant à la main; j'allais l'ouvrir.

Je voyais la dernière ligne à travers l'enveloppe; ce devait être celle qui terminait toutes les autres : « Adieu, ma mère; je vais de mieux en mieux, et suis très heureuse chez monsieur et madame Wells. »

Un inconnu entra, comme j'ai dit.

— Vous êtes la mère de mademoiselle Élisabeth? dit-il.

— Oui, monsieur.

— De mademoiselle Élisabeth qui demeure à Milfort dans la maison Wells et compagnie? répéta-t-il.

— Oui, monsieur, répétai-je après lui. Venez-vous de la part de ma fille?

— Non, madame, mais je viens pour vous parler d'elle.

— Oh! mon Dieu! m'écriai-je en pâlissant, serait-elle plus mal?

Il ne répondit pas; il regardait autour de lui, comme pour voir quelles étaient les ressources de la maison où il entrait.

Tout était tenu si proprement, qu'au milieu de la misère, on pouvait croire à une certaine aisance.

— Madame, dit enfin l'inconnu, je suis médecin à Milfort.

— Oh! monsieur, dis-je toute frémissante et allant à lui, qui vous amène?

— L'humanité, madame.

— Asseyez-vous, monsieur, et parlez, je vous prie.

— Madame, j'ai été appelé chez monsieur Wells...

— Pour Élisabeth?

— Non, madame... pour une des demoiselles Wells, qui était atteinte de la petite vérole.

— Oh! mon Dieu! et ma pauvre Élisabeth a gagné cette terrible maladie?

— Non, madame... mais, en allant et venant dans la maison, j'ai eu l'occasion de voir votre fille...

— Eh bien? monsieur.

— Je ne crois pas que l'air de Milfort lui soit bon.

— Hélas! monsieur, murmurai-je, bienheureux celui ou celle qui peut choisir l'air qu'il respire! Nous ne sommes pas de ceux-là, nous!

— Cependant, madame, dit le médecin, si cet air devait être fatal à mademoiselle votre fille, ne seriez-vous pas disposée à faire quelque sacrifice?

— Quelque sacrifice? m'écriai-je; oh! mais, s'il le faut, celui de ma vie!

— Vous paraissez être dans l'aisance, observa le médecin.

Je pensai que si je lui avouais notre misère, il ne parlerait peut-être pas aussi librement.

Cependant, je ne voulus pas mentir.

— Parlez comme si nous étions riches, monsieur.

— Eh bien! si vous étiez riche, madame, continua-t-il, permettez-moi de vous dire que vous auriez grand tort de laisser votre enfant, faible de santé comme elle l'est, courbée dix heures par jour sur ses registres. Une bonne santé y succomberait, et la sienne est loin d'être bonne.

— Ainsi, monsieur, vous croyez ma pauvre enfant bien malade, n'est-ce pas?

— Je ne dis point cela, madame; je dis qu'enfermée, la fatigue du travail la brise; que, dehors, l'air de la mer la tue; il lui faudrait un air plus doux, le midi de la France ou l'Italie.

— Le midi de la France ou l'Italie pourrait donc la guérir, mon Dieu?

— Peut-être, du moins, empêcherait-il le mal d'empirer. Ainsi donc, si vous m'en croyez, réunissez toutes vos ressources...

— Toutes nos ressources, monsieur! m'écriai-je au dés-

espoir; mais toutes nos ressources ne s'élèvent pas à trois guinées.

— Oh! malheureuse femme! s'écria-t-il à son tour, qu'ai-je dit? qu'ai-je fait?

— Votre devoir, monsieur... Cela ne vous regarde pas, vous, homme de la science, si le malade est pauvre ou riche; vous indiquez ce qu'il doit faire, voilà tout. Ainsi, un pays chaud, le midi de la France ou l'Italie, sinon ma fille est perdue?

— Je ne dis pas cela... Si seulement elle pouvait venir ici... l'air de cette vallée, encaissée entre deux montagnes, n'est pas mauvais. Puis, les soins d'une mère qui aime sa fille, c'est souvent déjà une chose toute puissante aux yeux du Seigneur.

— Oh! ces soins, monsieur, ils ne lui manqueront pas, dussé-je demander l'aumône! Qui donc, au reste, refuserait de m'aider quand je tendrai la main et quand je dirai : « Ayez pitié, c'est une mère qui demande pour sa fille? »

— Bien! dit le médecin, je vois que je suis heureusement tombé, et que je m'adresse à un cœur tendre et fort à la fois. Je vous aiderai de mon mieux, madame, de mes soins, de mes visites, de mes conseils; mais... il faut que votre fille revienne ici, et le plus tôt sera le mieux.

— Oh! m'écriai-je, je ne demande que cela, monsieur, tout de suite, à l'instant même... Si vous saviez comme cet ordre répond à mes désirs, et comme votre volonté est d'accord avec mon cœur! Mais monsieur et madame Wells me la rendront-ils?

— Cela me regarde... Seulement, ne vous effrayez pas de ce que je leur dirai pour les décider à rompre le contrat avec mademoiselle Élisabeth, et veillez à ce qu'elle surtout ignore complétement le danger qu'elle court.

— Ce sera d'autant plus facile, lui dis-je, que je crois qu'elle ne s'en doute pas.

J'ouvris la lettre que je tenais à la main lorsque le médecin était entré, et, allant à la fin :

— Voyez, lui dis-je.

Je lus :

« Adieu, ma mère; je vais de mieux en mieux, et je suis très heureuse chez monsieur et madame Wells. »

— Oui, murmura le médecin, c'est une grande bénédiction que Dieu accorde aux infortunés qu'il frappe de cette maladie; sa main toute miséricordieuse est douce même à ceux qu'elle tue!

— Qu'elle tue! répétai-je; mais vous désespérez donc de mon enfant, monsieur?

— Notre devoir est de ne jamais désespérer, madame... Quand voulez-vous que votre fille revienne ici?

— Mais aujourd'hui même, s'il est possible... D'après ce que vous me dites, il n'y a pas un instant à perdre.

— Aujourd'hui, c'est impossible; demain, ce serait difficile; après-demain, cela se peut.

— Après-demain? m'écriai-je, c'est bien long!

— Et quand donc comptiez-vous la voir?

— Vous avez raison; le cœur est inconséquent, et surtout le cœur d'une mère: il sent, mais ne raisonne pas. Maintenant, comment va-t-elle revenir de Milfort?

— Comment y est-elle allée?

— Je l'y ai conduite moi-même. Hélas! pauvre chère enfant, je voulais la quitter le plus tard possible; elle était assise sur un âne, et je marchais près d'elle, mais elle a fait une partie de la route à pied.

— Elle était encore forte, alors?

— Oh! mon Dieu! est-elle donc si affaiblie depuis deux mois?

— Je n'affirme rien; je me pose une question à moi-même.

— J'irai... j'irai la chercher; je la soutiendrai, je la porterai dans mes bras, s'il est besoin.

— Soit. Après-demain, à deux heures de l'après-midi, trouvez-vous aux premières maisons de la ville; je vous remettrai votre enfant, et ce sera désormais à vous de veiller sur elle.

— Ah! monsieur, m'écriai-je, qui donc a pu vous inspirer pour nous cet intérêt?

— Mon devoir de médecin, madame. Votre enfant était égarée, perdue, repoussée hors du cercle où elle avait

vécu jusque-là, et où peut-être elle peut vivre encore; soit hasard, soit providence, je l'ai rencontrée sur mon chemin; je la ramène à son point de départ. Faites-lui, si vous pouvez, oublier les deux mois qu'elle a passés chez monsieur Wells; deux mois sans chaleur, deux mois sans soleil! ce sera difficile pour une plante si frêle et si délicate.

— Avec l'aide du Seigneur et la vôtre, monsieur, je ferai ce que je pourrai.

— Eh bien! donc, soyez après-demain, à deux heures, aux premières maisons de Milfort.

Et il sortit.

Je demeurai d'abord atterrée.

La porte s'était refermée derrière lui; je me retrouvais seule comme auparavant, la lettre de ma fille à la main. Un homme était-il véritablement entré, ou n'avais-je suivi qu'une de ces sinistres apparitions qui présagent les malheurs?

Aucune trace de cet homme n'était restée; une voix dans mon oreille, une angoisse dans mon cœur, voilà tout.

Mais, au fond de tout cela, il faut le dire, palpitait un sentiment joyeux.

J'allais revoir mon enfant, j'allais pouvoir l'embrasser à mon aise, la serrer contre mon cœur à ma volonté; je n'aurais plus là, devant moi, cette longue et sèche figure de femme de chambre, pour dire : « Mademoiselle, faites attention! mademoiselle, prenez garde! »

Aussi, à partir de ce moment, je ne fus plus occupée que de Betzy.

Tout ce qu'elle avait laissé à la maison d'objets à elle furent remis à leur place.

Le matin du jour où elle devait revenir, tout l'attendait; on eût dit qu'elle venait de sortir de la chambre, et qu'elle allait y rentrer.

Bien avant l'heure, je partis; bien avant l'heure, j'étais assise sur le revers de la route, au pied du buisson, les yeux fixés sur le tournant où elle devait apparaître.

Deux heures sonnèrent enfin.

Je me levai.

A deux heures et quelques minutes, elle parut.

Vainement le médecin m'avait recommandé le calme, non pas pour moi, mais pour elle.

En la voyant, j'oubliai la recommandation; je courus à mon enfant, les bras ouverts; je la pris, je la pressai contre mon cœur; je l'enlevai, je la posai à terre, pour qu'elle fût plus à ma portée; je cherchai avec mes lèvres sa bouche, ses yeux, son front.

Sa bouche était haletante, ses yeux fermés, son front humide.

Mon Dieu! son pauvre cœur n'avait pu supporter l'ardeur du mien; sans dire un seul mot, sans pousser une plainte, elle s'était évanouie.

Comme en venant, lorsqu'elle avait voulu marcher, elle pesait à mon bras; c'était le seul signe auquel je m'aperçus que la vie l'avait momentanément quittée.

— Voilà ce que je craignais, murmura le médecin; mais voilà ce qui devait arriver... Prenez garde de la faire passer d'une température trop froide à une température trop ardente! la rigidité de monsieur Wells la glaçait, votre amour la dévorerait.

J'emportai mon enfant au pied du buisson, je m'assis, et je la couchai sur mes genoux.

Le médecin tira un flacon de sa poche et le lui fit respirer.

Il y eut une lutte d'un instant dans cette frêle organisation; on eût dit qu'elle avait déjà fait la moitié du chemin sur la route qui conduit à la mort, et qu'elle hésitait à revenir.

Ce qui me rassurait, moi, mais ce qui, chose étrange! paraissait au contraire inquiéter le médecin, c'est que l'incarnat de ses joues, concentré sur les pommettes, n'avait point pâli, et peut-être même était devenu plus vif encore.

Enfin, ses lèvres tremblèrent; elle poussa un soupir, souleva et laissa retomber sa tête, murmura quelques paroles dans lesquelles je crus distinguer qu'elle m'appelait.

— Oh! oui, mon enfant, m'écriai-je, me voici, me voici!

Quelque part que tu sois, appelle-moi toujours, et où tu seras, fût-ce dans la tombe, j'irai !

— Silence ! dit le médecin; elle commence à entendre.

En effet, elle ouvrit les yeux, les laissa errer un moment sur les nuages du ciel, au milieu desquels elle semblait chercher Dieu, qui, peut-être, venait de lui parler pendant ce sommeil de la vie; puis, elle les ramena sur la terre, m'aperçut, sourit, souleva ses deux bras, les attacha autour de mon cou, et, rapprochant doucement son visage du mien, elle murmura :

— Ma mère ! ma bonne mère !

Les larmes jaillirent de mes yeux, comme lorsque, enfant, chancelante sur la pelouse tout émaillée de pâquerettes, elle avait distinctement prononcé ces mots pour la première fois.

— O ma Betzy ! m'écriai-je avec une espèce de rage, mon enfant chérie, ma fille bien-aimée, c'est donc toi... te voilà donc !

Et il me semblait, en effet, qu'après un rude combat contre une puissance malfaisante, je venais de reconquérir enfin mon enfant.

Le médecin intervint.

— La ! dit-il, la voici ; je vous l'ai rendue... Maintenant, n'oubliez point que toute émotion lui est fatale; traitez-la comme un de ces beaux lis à qui il ne faut ni trop de froid, ni trop de chaleur ; tout excès lui est dangereux, même l'excès de votre amour.

Mais je l'écoutais à peine; Betzy était complétement revenue à elle ; elle me voyait, elle vivait, elle parlait.

Elle me disait, du regard et de la voix, tout ce qu'elle avait souffert depuis deux mois, et je l'écoutais avec ravissement.

Quelle ineffable musique que la voix d'une enfant pour l'oreille d'une mère !

Le médecin glissa un papier dans ma main : c'était l'ordonnance concernant le régime qu'il me recommandait de lui faire suivre ; puis, pour nous avertir qu'il était temps de nous remettre en route, il prit l'âne par la bride et l'approcha de nous.

Après quoi, il tira une pièce de monnaie de sa poche,

et la donna au petit garçon chargé de ramener l'animal à Milfort.

Puis, me faisant de la main un signe d'adieu et de recommandation, il s'éloigna.

Elisabeth vit-elle ou ne vit-elle point ce qui venait de se passer ? S'aperçut-elle que le docteur n'était plus avec nous ? Je n'en sais rien.

Il me semblait que la pauvre enfant n'avait plus de force que pour percevoir une seule sensation à la fois. Cette force, elle l'avait d'abord occupée à reprendre ses sens, puis à revenir à moi ; c'était tout ce qu'elle pouvait faire que de vivre et de m'aimer; en dehors de ces deux occupations, elle semblait ne pas voir et ne pas entendre.

Je la replaçai sur son âne, et nous nous remîmes en route, sans qu'elle me demandât s'il n'y avait pas une troisième personne avec nous, et ce que cette troisième personne était devenue.

Il est vrai qu'une espèce de fièvre l'avait prise; la sensibilité, éteinte un instant par tout son corps, l'envahissait à flots; chacune des fibres de son corps frissonnait, comme, aux heures qui précèdent l'orage, les cordes d'une harpe; on eût dit qu'après n'avoir point assez vécu, elle vivait trop !

En ce moment, elle parlait rapidement, fiévreusement ; elle me racontait son existence douloureuse chez monsieur Wells, douloureuse pour elle, destinée, par sa nature et son éducation, à être mise en contact avec la vie et l'amour ; car, quant à se plaindre d'une seule personne de la maison, cela lui était impossible ! Seulement, elle avait vécu avec des créatures d'un autre monde ; chair animée et palpitante, elle était tombée tout à coup au milieu d'une maison de neige, habitée par des statues de glace.

Et, quoiqu'il y eût quelque chose d'inquiétant dans cette parole rapide, saccadée, rauque quelquefois, je m'y laissais prendre, et je me demandais :

« Mais que disait donc le médecin, qu'elle était faible ? Si je parlais comme elle fait depuis une heure, je serais morte de fatigue ! »

Oh ! non, elle est jeune, elle est forte ; elle vivra.

Nous arrivâmes à Waston.

Aux premières maisons du village, impatiente, elle voulut descendre ; on eût dit qu'elle craignait de ne pas arriver. Elle avait hâte de se retrouver dans cette pauvre chambre qui n'avait d'autre horizon que les murs d'un cimetière, d'autre vue que des tombes.

J'essayai de la faire marcher doucement, mais ce fut chose impossible.

— Marcher doucement, dit-elle, et pourquoi? Crois-tu donc que je sois malade? Au contraire, je ne me suis jamais si bien portée ; je suis forte ; il me semble que j'ai des ailes, et que, pour monter au ciel, je n'aurais qu'à vouloir.

Hélas! oui, la pauvre enfant, elle avait les ailes de la fièvre, ailes de flammes qui brûlent le corps qu'elles soutiennent.

Et, en effet, malgré moi, elle pressa le pas, marchant devant, et me faisant signe de la main en disant :

— Viens, viens donc, ma mère!

Je la suivais, mais inquiète, plus qu'inquiète, effrayée.

Cette force qui la soutenait avait quelque chose de mystérieux ; cette vie dont elle vivait, quelque chose de fantastique.

Il me semblait voir une ombre glissant devant moi, et non un corps vivant de la vie humaine, de la vie commune, de notre vie à tous.

Était-elle morte déjà, mon Dieu! et, grâce à quelque enchantement plus puissant que la mort, vivais-je avec son ombre?

J'en étais presque arrivé à désirer le retour de cette faiblesse qui m'avait causé tant d'effroi.

J'allais être cruellement exaucée!

En arrivant au seuil de la porte, à ce seuil sur lequel, tout enfant, elle nous avait vus si souvent debout, son père et moi, elle s'agenouilla ; puis, baissant la tête, elle posa ses lèvres sur la terre humide.

Alors, se relevant :

— Le cimetière! le cimetière! dit-elle ; allons vite au cimetière, ma mère!

On eût dit qu'elle ne se sentait de force que pour arriver jusque-là.

Je la suivis, comme je faisais depuis quelques instans; car je compris qu'elle voulait saluer la tombe de son père, cette tombe qu'elle visitait autrefois tous les jours, et sur laquelle elle avait planté ses plus beaux rosiers.

Hélas! dans ma préoccupation pour mon enfant, les yeux constamment fixés sur Milfort, j'avais négligé, presque oublié cette tombe.

Elle passa par la petite ruelle qui séparait la cure du cimetière, ruelle étroite, humide, aux murailles pleines de mousse, véritable passage de la vie à la mort.

Puis, elle poussa la porte de bois tournant sur des liens d'osier, et s'élança parmi les hautes herbes, espèces de vagues de verdure qui suivaient les ondulations des tombes.

Elle était toute vêtue de blanc, et, quoique ce fût en plein jour, je ne pouvais vaincre ce sentiment de crainte qui me la faisait regarder comme une ombre.

Elle alla droit à la tombe de son père.

Près de cette tombe, entourée d'une petite barrière de bois noir, une place était gardée pour moi.

Puis, entre nos deux couches dernières, un intervalle où l'enfant avait dit plus d'une fois qu'elle voulait, quand son tour serait venu, dormir dans l'éternité, afin de ne pas se séparer de nous.

Elle enjamba la barrière, comme si, en effet, elle eût eu des ailes, ou plutôt comme si son corps aérien avait le privilége de passer à travers les obstacles sans les franchir ou les écarter.

Elle s'agenouilla et fit sa prière.

Un seul rosier avait survécu, et, sur ce rosier, une seule rose blanche.

Sa prière finie, avec cette espèce de fièvre qui l'animait, elle prit la rose et la cueillit.

Mais, tout en la portant à ses lèvres et à son cœur, elle jeta un cri douloureux, court, aigu, comme celui qu'on doit pousser quand on est frappé au cœur.

Je me précipitai vers elle.... Elle était couchée juste entre la tombe où dormait son père et la tombe où je de-

vais dormir; elle était couchée juste à cette place qu'elle s'était réservée pour elle.

Evanouie!

Evanouie, je le comprenais; une organisation comme celle de ma pauvre enfant ne pouvait sortir d'une pareille exaltation que par l'évanouissement.

Mais elle avait poussé un cri.

Pourquoi ce cri?

Je me penchai vers elle et l'examinai.

Elle avait au côté gauche une légère tache de sang.

En appuyant la rose funéraire contre son cœur, une longue épine l'avait piquée à la poitrine.

C'était sans doute la douleur de cette piqûre qui lui avait fait pousser un cri.

Au reste, elle tenait la rose serrée dans sa main.

Je la pris entre mes bras, et je l'emportai.

En rentrant, je trouvai les deux enfans du pasteur à la porte qui donnait sur la ruelle.

Ils avaient vu tout ce qui s'était passé, nous ayant suivies; ils coururent en avant de nous tout raconter à leur père et à leur mère.

Le père et la mère nous regardèrent passer.

Les enfans aussi nous regardaient, mais à moitié cachés derrière une porte et rians.

Ni les uns ni les autres ne m'offrirent leur secours; seulement, j'entendis la femme qui disait au mari :

— C'était bien la peine de la rapporter du cimetière!

XXI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Je déposai mon enfant sur son lit, et je m'agenouillai devant elle.

Au bout d'un instant, elle poussa un soupir, rouvrit les

yeux, et rentra dans la vie sans secousse, comme cela lui était déjà arrivé à la suite de pareils évanouissemens.

Seulement, à chaque fois, il me semblait qu'elle gardait de son évanouissement un peu plus de faiblesse par tout son corps, et un peu plus de pâleur sur son visage.

Au reste, une fois revenue à elle, elle semblait entièrement oublier ces espèces de migrations dans le monde des morts.

En rouvrant les yeux, elle parut si heureuse de se retrouver dans notre pauvre chambre et de me sentir près d'elle, que la joie qui se peignait sur son visage m'en fit oublier la pâleur.

Puis, souriante, elle tira de sa poche une petite bourse; dans cette bourse étaient trois guinées et quelques schellings.

C'était le prix exact du temps qu'elle avait passé chez monsieur Wells : deux mois, deux jours, vingt-sept heures, douze minutes trois quarts.

Le rigide comptable avait tout calculé, jusqu'aux secondes; une monnaie de la plus petite espèce correspondait aux trois quarts de minute.

Cela nous faisait quelque chose comme cinq livres et demie.

Je pouvais donc, dans les premiers temps du moins, donner sans trouble des soins à mon enfant et suivre l'ordonnance du docteur.

D'ailleurs, l'ordonnance n'était pas très compliquée. Le docteur avait promis de saisir la première occasion de nous venir voir, et, alors, selon le degré de la guérison ou les progrès de la maladie, de modifier le traitement.

En attendant, Élisabeth devait prendre des boissons mucilagineuses, soit végétales, soit animales; elle devait manger peu, de préférence des gelées de viande, et boire de l'eau tiède en mangeant.

Le médecin ne croyait pas, au surplus, qu'avant un mois, à partir du retour d'Élisabeth, il dût se présenter d'autres accidens que ceux que nous connaissions déjà.

Et, effectivement, à part un fait étrange, inattendu, inouï, tout se passa comme l'avait prévu le médecin.

Le fait dont je veux parler, c'était la piqûre de cette

épine de rose poussée sur une tombe, piqûre imperceptible, mais toujours ouverte, et qui ne se referma jamais.

Dans l'état de calme, à peine si l'œil, à part un petit cercle blême tracé à l'entour, à peine, dis-je, si l'œil pouvait apercevoir cette piqûre.

Mais, à chaque accès de toux, il en sortait une goutte de sang, de sang rose et vermeil d'abord, mais qui, au fur et à mesure que la pauvre enfant avança dans la maladie, devint plus pâle, et, pour ainsi dire, moins vivant.

Ainsi, dans cette lente marche de Betzy vers la tombe, il y avait quelque chose de surnaturel, qui semblait d'avance indiquer que toute résistance était inutile, et que la lutte était presque un sacrilége.

On eût dit que, tandis que d'une main je la retenais à la vie, de l'autre son père l'attirait vers la mort.

Le mois s'écoula sans douleurs réelles, mais avec un affaiblissement successif.

Pendant les premiers jours, Élisabeth put encore descendre, sortir, faire quelques pas hors du village. Puis, petit à petit, sa promenade fut plus bornée.

Les paysans nous regardaient passer, et secouaient la tête. Comme il faut que, dans ce langage expressif et coloré du pays de Galles, on donne un nom significatif à chaque chose :

— Voilà, disaient-ils, en nous montrant toutes deux, voilà la dame grise et la morte vivante.

Et, d'abord, on sortait sur les portes pour nous regarder passer; puis, ensuite, on rentra lorsque nous passions.

Je ne sais quelle crainte superstitieuse s'attachait à nous.

Peut-être croyait-on que la maladie d'Élisabeth était contagieuse, et, cependant, elle est connue en Angleterre, cette fatale maladie de la consomption.

Quant à cette piqûre saignante qu'elle avait au cœur, tout le monde l'ignorait. Autant pour garder le secret à ma fille que par économie, je m'étais faite sa blanchisseuse, et je lavais moi-même son linge.

Elle avait pourtant quelques instans de repos; c'était pendant son sommeil.

Dieu et moi, les seuls qui l'ayons vue dormant, pouvons savoir combien alors elle était belle.

Ce sommeil, quand il était sans fièvre, semblait être, pour la chaste enfant, une intuition du ciel.

Quoique ses beaux yeux couleur de ce ciel fussent fermés, son visage prenait une expression angélique, comme s'il eût été déjà éclairé par la lumière qui jaillit de la face du Seigneur.

Par malheur, presque toujours ce sommeil céleste la prenait pendant la journée, car les nuits, au contraire, étaient agitées et fiévreuses, et presque jamais ce sommeil ne s'achevait naturellement.

On eût dit que ces malheureux enfans du pasteur, qui m'avaient prise en haine, pourquoi? je n'en sais rien! à cause du droit, sans doute, que j'avais, comme veuve du précédent ministre, de demeurer au presbytère malgré leurs parens; on eût dit que ces malheureux enfans devinaient ce sommeil et le bien qu'il semblait faire à la malade, car c'est alors qu'ils redoublaient leurs cris joyeux ou leurs clameurs bruyantes.

Bien souvent, lancée de la cour, une balle venait frapper dans les carreaux, ou, de l'escalier, une pierre dans la porte.

Alors, à la chute des vitres sur le carreau, au choc de la pierre contre le bois, ma pauvre enfant se réveillait en sursaut; sa toux mortelle la reprenait, et elle rentrait, par une douloureuse secousse, dans la vie et dans la douleur.

Et quand j'allais me plaindre aux parens :

— Ce n'est pas notre faute, disaient-ils, si nos enfans se portent bien quand votre fille est malade; du reste, si le logement ne vous convient point, ce n'est pas nous qui vous retenons... Allez ailleurs.

Au bout d'un mois, le médecin vint nous voir.

Depuis huit jours, Élisabeth ne sortait plus, ne descendait même plus.

Elle restait assise dans mon grand fauteuil près de la fenêtre, celle qui donnait sur le cimetière.

Alors son visage se tournait invariablement vers le point réservé à notre famille; son œil se fixait sur la tombe de son père; un vague sourire se dessinait sur sa figure; elle faisait de petits signes de tête et d'imperceptibles mouvemens de lèvres.

Elle paraissait voir des choses que ne voient pas nos yeux humains, et s'entretenir à voix basse avec les esprits d'un autre monde.

Des dialogues étranges finissaient presque toujours par un accès de toux, et l'accès de toux par l'émission d'une goutte de sang de plus en plus pâle.

Au reste, un phénomène singulier, et qui semblait avoir un rapport direct avec cette inguérissable piqûre, s'était opéré tout d'un coup.

Les crachemens de sang avaient cessé.

Quand le médecin entra, Betzy était près de la fenêtre, l'œil fixe, la bouche entr'ouverte, le visage souriant comme d'habitude.

J'entendis des pas qui montaient l'escalier, et, comme c'était juste un mois après notre retour de Milfort, je pensai que ces pas étaient ceux du médecin, et j'ouvris la porte à cet auxiliaire que le Seigneur m'envoyait contre la mort.

Il entra sans que Betzy s'aperçût qu'il était entré quelqu'un.

Seulement, lorsqu'il s'avança vers elle, comme si elle l'eût deviné, reconnu à l'aide de quelque sens invisible, sans se retourner, elle lui tendit la main en faisant de la tête un petit mouvement.

Puis, ses lèvres murmurèrent ces deux mots, à peine perceptibles :

— Bonjour, docteur.

Le docteur prit sa main et lui tâta le pouls.

— Etrange maladie ! fit-il ; on dirait que cette enfant perd la vie goutte à goutte, comme un vase fêlé laisse échapper goutte à goutte la liqueur qu'il contient...

Alors, outre le mal invisible, le mal qu'il connaissait pour l'avoir deviné, étudié, constaté, je lui racontai le phénomène étrange de cette goutte de sang répandue à chaque accès de toux.

Un sourire d'incrédulité accueillit mon récit.

Mais je lui montrai à la place du cœur, sur les chemises de ma pauvre enfant, une tache de sang pâlissante de jour en jour.

— Pour répondre à un si singulier récit, il faudrait, dit-il, que je visse et que j'examinasse cette prétendue blessure...

Mais la chaste enfant croisa ses deux mains sur sa poitrine.

— Inutile ! dit-elle, comme si, sachant l'explication de ce mystère, elle la pouvait donner. Dieu a permis que ce sang que je perdais par la bouche avec de douloureuses convulsions, je le perdisse doucement par la piqûre de cette épine de rose. Au fur et à mesure que ce sang pâlira, je m'affaiblirai davantage... Un jour, de cette piqûre il ne sortira plus qu'une goutte d'eau. Ce jour-là, je serai morte.

Et elle dit cela en souriant, comme si l'heure de la mort était celle du bonheur.

Je la regardais, je joignais les mains, et me disais tout bas :

— Si notre religion admettait, comme la religion catholique, les saints et les saintes, bien certainement ce serait une sainte que j'aurais là devant les yeux !

— Et si j'essayais d'arrêter ce sang ? demanda le médecin.

— Vous l'essaieriez inutilement, dit-elle.

— Si j'y réussissais, cependant ?

— Je mourrais tout de suite, au lieu de mourir dans deux mois.

Le médecin lui-même tressaillit.

N'était-ce pas une chose inouïe que cette jeune fille, entrée à peine dans la vie et parlant ainsi de la mort ?

Moi je pleurais.

— Deux mois, murmurai-je, deux mois... Dans deux mois, elle sera donc morte ?

— Soit ! dit le docteur, comme s'il répondait à la fois à la malade et à moi, à la certitude de la fille et aux craintes de la mère ; soit ! dit-il ; mais nous lutterons !

Puis, s'adressant à moi, mais pas assez bas, cependant, pour que Betzy n'entendît point ?

— La maladie, me dit-il, en est juste au point où je m'attendais à la trouver. L'air de Milfort est trop vif; celui de Waston, que je croyais plus doux, est trop vif encore. Il faut faire à votre enfant un air factice plus respirable que l'air naturel : à partir d'aujourd'hui, arrangez-vous avec un fermier de Waston ou des environs, et que la malade habite dans une étable ; c'est mon dernier espoir, et s'il existe un moyen de la sauver, c'est celui que je vous indique là.

— Hélas! répondis-je, partout où elle sera, pourvu qu'elle soit éloignée de ces malheureux enfans qui la tourmentent, elle sera mieux qu'ici! Je ferai ce que vous dites.

Puis, me retournant vers Betzy :

— Tu entends? lui dis-je.

— Oui, ma mère, et je suis toute prête à faire ta volonté, quoique tout ce qu'on essaiera pour me guérir soit inutile.

— Mais, malheureuse enfant, lui demandai-je, qui donc te donne cette certitude?

— Écoute, ma bonne mère ; quand je me portais tout à fait bien, et que mon père mourut, il me sembla que j'étais à jamais séparée de lui par une muraille épaisse, opaque, infranchissable... Cette muraille, c'était celle qui sépare la vie de la mort... Il me semblait, en outre, que, quoique ceux qui sont couchés dans la tombe aient une voix avec laquelle ils parlent à Dieu, il était impossible que j'entendisse cette voix, qui rendait à mon oreille un bruit plus faible que celui que fait en germant un grain de blé... Eh bien! je me trompais, ma mère. Au fur et à mesure que j'avance moi-même vers la tombe, la muraille qui m'en séparait devient de plus en plus transparente, et la voix des trépassés de plus en plus intelligible : à travers la muraille, je vois mon père, souriant et me tendant les bras; à la surface de la terre, j'entends sa voix, comme une brise, qui murmure : « Viens, mon enfant! Dieu t'a marquée pour être de ses élus; la béatitude céleste t'attend. Bienheureux sont ceux qui meurent jeunes! » Et voilà pourquoi je souris et je parle tout bas, quand je suis assise dans ce grand fauteuil en face de la fenêtre qui donne sur

le cimetière. Je souris parce que mon père m'apparaît, je parle tout bas parce que je lui réponds...

— Et que lui dis-tu ?

— Je lui dis : « J'y vais, mon père, j'y vais ! seulement, faites-moi le chemin de la mort facile ; faites-moi douce la pente de la tombe. »

— Mais, malheureuse enfant, m'écriai-je, tu ne songes donc pas à moi ?

— Oh ! si fait... et plus d'une fois je lui ai dit : « Et ma mère ?... et ma mère ?... »

— Eh bien !

— Eh bien ! à chaque fois, j'ai vu des larmes couler de ses yeux, et il m'a dit : « Viens vite, et nous serons deux à prier pour elle, et peut-être, à nous deux, fléchirons-nous le Seigneur ! »

— Et à quel propos fléchir le Seigneur ? Quel malheur plus grand peut-il donc m'arriver que de te perdre, ma fille bien-aimée ?... Oh ! s'il est vrai que tu me sois reprise, toi morte je ne crains plus rien, et je défie même la toute-puissance de Dieu !

— Chut ! ma mère, dit la malade en portant son doigt amaigri à ses lèvres, chut !... seulement il me semble que j'entends une voix inconnue, une voix qui paraît venir d'un autre monde, et qui dit à mon oreille ce vers du poëte :

La vierge n'est qu'un ange en mission sur terre !

— Que signifie ce vers ? je n'y comprends rien.

— Qu'il signifie ce qu'il voudra, dit le médecin ; assez sur ce sujet. De pareilles conversations ou donnent la fièvre ou en sont le résultat. Ne pressons point le pas de la maladie ; sa marche sera assez rapide.

— Et cependant, demandai-je, vous ne désespérez pas ?

Il me tira à part, et, me conduisant à l'autre bout de la chambre.

— Qui ne répond pas de guérir, dit-il, doit au moins essayer de prolonger la vie. Pour demeure, une étable, ou mieux encore une chambre ouverte sur une étable, afin que la malade respire un air attiédi par la présence des

animaux ; pour boisson, des infusions de lichen, du bouillon d'escargots, du lait ; pour nourriture, de la gelée de viande : voilà qui est entendu. Dans un mois, je reviendrai.

Il avait parlé bien bas, et, cependant, à l'autre bout de la chambre, la malade n'avait pas perdu une seule de ses paroles.

— C'est bien, dit-elle, à un mois, docteur... Dans un mois je ne serai pas encore morte.

XXII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Oh ! mon Dieu ! que la pitié est chose rare, et que peu de chrétiens pratiquent ce précepte de Notre-Seigneur : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même ! »

Lorsque le médecin fut parti, le premier soin dont je m'occupai fut de voir ce que j'avais dépensé pendant le mois qui venait de s'écouler, et ce qui me restait de notre pauvre trésor.

J'avais dépensé un peu plus de deux livres sterling, et il m'en restait encore trois, moins quelques pences.

Le déménagement de ma pauvre enfant allait nécessiter de nouvelles dépenses.

Je devais m'entendre avec un fermier pour qu'il nous laissât, elle et moi, nous établir dans une crèche.

J'en visitai quatre ou cinq ; mais tous, lorsque je leur exposai ce que je réclamais d'eux, secouèrent la tête et refusèrent.

La plupart répondirent que c'était l'habitude des exorcisseurs de faire passer les démons du corps des hommes dans le corps des animaux, et que si ma fille était possédée, c'était ailleurs que chez eux qu'elle devait chercher un remède.

Enfin, un pauvre paysan qui n'avait que deux vaches se laissa toucher par mes prières; seulement, comme à son avis ses vaches couraient le risque de gagner la maladie de ma fille et de mourir à sa place, il exigea que je lui donnasse trente schellings pour un mois.

C'était presque la moitié de ce que nous possédions.

Cependant, comme les autres ne voulaient nous recevoir à aucun prix, il fallait bien en passer par ce qu'exigeait celui-là.

On balaya un coin de la crèche; on y étendit de la paille; sur cette paille je portai un matelas, des draps, des couvertures.

C'était pour ma fille.

Moi, je devais veiller près d'elle, dormir sur une chaise; dans l'étable étroite il n'y avait point place pour deux lits.

Je m'étais réservé le droit de préparer la nourriture et les médicamens dans la maison de notre hôte.

Elisabeth retrouva encore assez de force pour descendre l'escalier; mais, arrivée en bas, comme il y avait un quart de mille pour aller du presbytère à la maison du paysan, qu'elle n'était plus assez forte pour être conduite sur un âne ou sur un cheval, on fut obligé de la conduire couchée sur un matelas.

Deux hommes qui avaient réclamé un schelling et demi pour ce travail la portaient sur une civière.

Hélas! c'était une triste chose que le transport d'une mourante; mais elle, elle avait trouvé moyen d'en faire une espèce de fête.

Elle m'avait dit de lui apporter des bluets des champs et d'aller cueillir des marguerites dans le cimetière.

Et, pour lui faire plaisir, j'avais été chercher une brassée de bluets et de marguerites.

Des marguerites, elle s'était faite une couronne blanche; des bluets, une jonchée d'azur.

En la voyant passer, ainsi couchée sur des fleurs et couronnée de fleurs, les deux méchans enfans du pasteur prirent chez leur père deux cierges, et la suivirent en chantant le *De Profundis*.

Elle joignit les deux mains répondant *amen* après chaque strophe.

Oh! ces misérables enfans, qui parodiaient ainsi la mort et raillaient la douleur d'une mère, j'étais près de les maudire.

L'angélique douceur de mon enfant me désarma; ma colère s'évanouit en larmes, et, au lieu de les maudire, comme elle je répondis :

— *Requiem æternam dona eis, Domine; et lux perpetua luceat eis* (1).

Cependant, à la vue de cette civière couverte d'un matelas, de ce matelas couvert de fleurs, et, au milieu de ces fleurs, d'une jeune fille cachée et suivie par sa mère en larmes, tout le village s'émut, sortit dans la rue, et, au lieu de fuir la mourante, s'approcha d'elle et l'accompagna.

Alors, ce qui avait d'abord été, de la part de ces deux païens d'enfans, une parodie, devint une prière; tout ce qu'il y avait de cœurs compatissans dans le village nous fit cortége, et ce ne fut plus seulement la voix railleuse des deux jumeaux qui glapit comme une dérision le *Beati mortui qui in Domino moriuntur* (2), ce fut aussi la voix religieuse de presque toute la population de Waston qui répéta la sainte litanie.

Le cortége ne nous quitta qu'à la porte du paysan.

Pendant toute la route, un chaud rayon de soleil d'été glissant entre deux nuages illumina le visage de la chaste enfant.

Dix minutes après notre arrivée, nous étions installées dans la crèche, et Betzy respirait l'air tiède de l'étable.

Durant les premiers jours, il me sembla, en effet, que la chère malade allait mieux; seule, cette fatale goutte de sang, qui allait se décolorant chaque jour, m'enlevait mon espoir au fur et à mesure que j'avais la folie de m'y attacher.

Cependant, quoiqu'elle bût peu, quoiqu'elle mangeât à peine, ma pauvre enfant absorba rapidement nos ressources.

(1) Mon Dieu, donnez le repos éternel aux morts, et faites luire à leurs yeux la lumière infinie.

(2) Heureux les morts qui sont dans le Seigneur.

Bientôt il ne me resta plus que cette guinée qu'elle m'avait envoyée de Milfort, et qui était le prix des broderies que Betzy avait d'abord faites pour elle, et qu'ensuite elle avait vendues pour m'envoyer de l'argent.

J'étais résolue à ne la changer qu'à la dernière extrémité.

En conséquence, je voulus essayer d'acheter à crédit les trois choses qui me manquaient.

Du pain, pour moi; — j'en mangeais très peu : avec une demi-livre par jour, je vivais; je prenais un pain de deux pences et demi, et j'en avais pour deux jours.

J'allai chez le boulanger; en m'apercevant, il apprêta le pain que j'avais l'habitude de prendre.

Au moment de payer, je fis semblant d'avoir oublié l'argent à la maison.

C'était la première fois que pareille chose arrivait, et il y avait plus de dix ans que je me fournissais chez cet homme.

Cependant, lorsqu'il me vit fouiller inutilement dans mes poches :

— Hum! fit-il, je savais bien que cela finirait par là; ce qui m'étonne, c'est que vous ayez tant tardé d'oublier votre argent à la maison.

Comme le pain était pour moi, et que j'avais mangé le reste de l'autre la veille au soir, je pouvais attendre.

— C'est bien, lui dis-je, j'en ai encore chez moi; demain, je viendrai chercher celui-ci, et je vous en apporterai l'argent.

Il eut honte.

— Non, reprit-il, gardez, gardez... Il ne sera pas dit qu'une pratique, pour la première fois qu'il lui arrive d'oublier sa bourse, sortira d'ici les mains vides... seulement, vous comprenez, n'est-ce pas? une fois n'est pas coutume.

Je sortis emportant ma livre de pain; mais j'avais des larmes plein les yeux.

Après le pain, ce que je devais prendre, c'était du mie et du lichen chez l'épicier, pour faire à Betzy une boisson mucilagineuse; puis des morceaux de viande de médiocre qualité, pour lui faire des gelées.

Depuis la maladie de mon enfant, je m'approvisionnais chez l'épicier, et ne lui avais pas demandé une minute de crédit.

Il en était de même chez le boucher.

Avec quelques difficultés pareilles à celles que m'avait faites le boulanger, l'épicier me donna à crédit son lichen et son miel.

Mais le boucher me reprit de la main la viande que je tenais déjà.

Je fus indignée.

— C'était pour ne pas changer que je vous demandais crédit, m'écriai-je en tirant de ma poche ma dernière pièce d'or.

O misérable influence de ce vil métal ! A peine le boucher eut-il vu la livre qui le fuyait, qu'il se ravisa.

— Ah ! si c'est cela, dit-il, c'est autre chose... En venant après-demain faire votre provision, vous paierez le tout ensemble.

Mais je ne voulus pas avoir d'obligation à cet homme ; je jetai la pièce d'or sur l'étal et j'exigeai qu'il la changeât.

Le surlendemain, je me gardai bien de ne pas payer chez le boulanger et chez l'épicier. Ainsi, quand mes ressources seraient épuisées, j'aurais deux jours de crédit chez le plus miséricordieux des trois fournisseurs.

Pour le boulanger, cela m'était bien égal ; je mangerais le reste des viandes avec lesquelles je faisais de la gelée pour mon enfant. D'ailleurs, de jour en jour, et à mesure que le sang devenait plus pâle, Betzy mangeait moins.

Il était évident que bientôt elle ne ferait plus que boire.

Je boirais les restes de ses tisanes et de son lait.

J'ai entendu dire qu'on peut vivre longtemps sans rien manger du tout, pourvu que l'on boive.

Un mois s'écoula ainsi.

J'avais mis de côté les trente schellings demandés par le paysan pour la location de son étable.

J'arrivai au dernier, et je dus, pour notre logement, prendre aussi sur la monnaie de notre guinée.

J'essayai d'abord d'obtenir de notre hôte quelque crédit.

— Soit, dit-il, votre matelas vaut bien dix schellings; je vous ferai crédit dix jours sur votre matelas.

— Mais le onzième jour? demandai-je.

— Le onzième jour, le matelas sera à moi, et je vous le louerai quatre pences par jour.

Ce qui voulait dire que, le jour où je ne paierais par les quatre pences, on tirerait le matelas de dessous ma pauvre enfant.

— Mais, mon ami, lui dis-je, il me semble que vous faites erreur, et que vous vous trompez de moitié au moins sur la valeur du matelas. Le matelas, les draps et la couverture valent bien vingt schellings.

— Oui, certainement, il les vaudraient, si votre fille était atteinte d'une maladie ordinaire; mais l'épicier m'a dit que mademoiselle Betzy était en consomption, et, la consomption, cela se gagne.

Je serai donc obligé, quand elle sera morte, de faire vendre le matelas à deux ou trois lieues d'ici, afin qu'on ne sache point à qui il a servi; car, si on le sait, non-seulement il ne vaudra pas vingt schellings, mais je ne trouverai pas même à le vendre un penny.

— Eh bien! lui dis-je, je continuerai de vous payer; vous voyez que j'ai de l'argent (je tirai de ma poche une poignée de monnaie); seulement, faites-moi une diminution.

Le paysan secoua la tête.

— Loin de vous faire une diminution, dit-il, je devrais vous augmenter. Depuis que votre fille est ici, il semble qu'il y ait une malédiction sur mes animaux; les pauvres bêtes sont tristes et vont dépérissant. La vache noire donne une mesure, et la vache brune une demi-mesure de lait de moins aujourd'hui qu'il y a un mois; sans compter que, maintenant, elles beuglent si tristement toute la nuit, qu'hier encore la femme de John le mineur me disait: « On voit bien que vous avez quelqu'un qui agonise chez vous, maître Williams: vos bêtes mugissent la mort. »

J'eus peur qu'en effet cet homme ne voulût changer son prix, et je me hâtai de lui dire que je continuerais de le payer comme par le passé.

En même temps, je lui donnai le schelling de la journée.

Il le reçut, mais en secouant la tête, et en murmurant :

— Par bonheur que la fille n'en a pas pour longtemps; sans cela, je dirais bien à la mère d'aller porter ailleurs son maudit argent!

Mon Dieu! il faut donc que la mort soit en elle-même une chose bien terrible, et qui inspire naturellement aux hommes un bien grand effroi, pour que ma pauvre enfant, si douce, si belle, si résignée, soit ainsi repoussée par la crainte au lieu d'être accueillie par la pitié.

A peine étais-je de retour dans l'étable, tout accablée en songeant à ce que nous réservait pour l'avenir l'inhumanité de ceux qui nous entouraient, que le médecin entra.

J'ai déjà dit que je l'attendais, un mois étant écoulé depuis sa dernière visite.

L'enfant le reconnut, lui sourit, et se souleva sur son lit.

Il y avait trois ou quatre jours qu'elle ne se levait plus.

— Eh bien? lui demanda-t-il.

Mais, moi, je vis bien à sa physionomie qu'il lui adressait la parole purement et simplement pour lui faire une question, et que le premier regard qu'il avait jeté sur elle lui avait appris à quoi il devait s'en tenir.

— Eh bien? docteur, répondit-elle, dans les premiers jours, j'ai respiré plus facilement, et il m'a semblé que mes forces revenaient un peu; mais, depuis, ma poitrine s'est oppressée de nouveau, et il y a trois jours que je ne me lève plus.

Le docteur ne répondit rien; il prit la main de la malade et lui tâta le pouls.

Je vis, au mouvement de ses lèvres qui suivait les battemens, que les pulsations étaient rapides et nombreuses.

— Quatre-vingt-quinze! dit-il, sans faire attention que j'écoutais et que je pouvais entendre.

Je savais que le pouls, dans l'état ordinaire, bat, chez les jeunes gens, de soixante-dix à soixante-quinze fois.

C'était donc vingt pulsations de plus à la minute : c'était donc la fièvre, et même une fièvre assez intense.

— Dormez-vous? lui demanda-t-il.

— Je sommeille, mais je dors peu. Ces instans de mauvais repos, toujours fiévreux, toujours plein de rêves, sont coupés par des tressaillemens subits; il me semble que je glisse dans un chemin étroit, que je tombe du haut en bas d'un rocher, que je roule dans des abîmes, et que la rapidité de ma chute m'ôte la respiration... Alors, je me réveille en sursaut, toute trempée de sueur; je tousse, et.....

Le docteur vit qu'elle hésitait à achever sa phrase.

— Et cette prétendue goutte de sang? demanda-t-il.

— Attendez, répondit Betzy.

Elle appuya son mouchoir contre sa poitrine, toussa, puis retira son mouchoir et le présenta au docteur.

— Tenez, dit-elle.

Le mouchoir était, dans la largeur d'une petite pièce de monnaie, teinté de rouge, mais d'un rouge bien plus pâle que celui que le docteur avait pu examiner lors de sa dernière visite.

— Et quand vous êtes éveillée, dit-il, comment vous trouvez-vous ?

— Oh! bien mieux... car, éveillée, je me sens au milieu de tout ce que j'aime; les yeux ouverts, je vois ma mère, qui est là vivante; les yeux fermés, je vois mon père, qui est là-bas, mort...

— Enfin! dit le docteur, comme si la science, arrivée au bout de son investigation, ne pouvait plus laisser échapper que l'exclamation du doute.

Puis, se retournant vers moi.

— Cela va bien, dit-il, et, si elle désire quelque chose, il faut le lui donner.

Quoique ces paroles eussent été dites très bas par le docteur, la malade les entendit.

— Oui, docteur, dit-elle, je désire une chose et bien ardemment.

— Laquelle, mon enfant?

— Je désire retourner dans la chambre du presbytère, de la fenêtre de laquelle j'aperçois la tombe de mon père. Il me semble que, dans cette chambre, je mourrai mieux et plus tranquillement.

En ce moment, ses yeux se portèrent sur moi; elle vit que ses paroles venaient de me couvrir le visage de larmes.

— O ma mère! ma mère! s'écria-t-elle en me tendant ses mains pâles et ses bras amaigris.

J'allai m'asseoir sur son lit.

— Pourquoi parles-tu toujours de mort, mon enfant? lui demandai-je : n'as-tu pas entendu que le docteur disait que tout allait bien!

— Merci, bon docteur, dit-elle. Mais n'as-tu pas entendu aussi, chère mère, qu'il a ajouté qu'il fallait me donner tout ce que je désirerais!... C'est ce que le docteur qui soignait mon père a dit lui-même, tu te le rappelles bien, huit jours avant la mort de son pauvre malade, en assurant aussi qu'il allait mieux.

Je tressaillis, car c'était vrai.

— Mais sois tranquille, bonne chère mère, dit vivement Élisabeth, j'ai plus de huit jours à vivre!

— Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je, tu m'effraies! Sais-tu donc le temps que tu as à vivre, et connais-tu le jour où tu dois mourir?

— Si je priais bien mon père de le demander à Dieu, Dieu nous le dirait.

Un frisson courut dans mes veines; je pâlis.

Le docteur me prit par la main et m'attira à lui.

— C'est de la fièvre, dit-il; j'ai examiné le pouls, il bat quatre-vingt-quinze fois à la minute; cinq ou six pulsations de plus, c'est le délire.

— Non, docteur, non, dit l'enfant, ce n'est ni la fièvre, ni le délire... Voulez-vous savoir quel jour et à quelle heure je mourrai?

— Silence, mon enfant, dit le docteur; ne parlons pas de cela, c'est de la folie.

Puis, s'approchant d'elle :

— D'ailleurs, lui dit-il tout bas, vous voyez bien le chagrin que vous faites à votre pauvre mère!

— Cher docteur, dit l'enfant, vous qui êtes si savant, vous devez savoir une chose, c'est que le pire de tous les malheurs, c'est celui qui vient à nous environné d'espérances... Un jour, au moment où l'on s'y attend le moins,

il nous apparaît d'autant plus insupportable qu'il était plus inattendu; alors le cœur manque de force et se brise. Au contraire, si l'on connaît ce malheur, s'il est prévu, si on le sait inévitable, on l'attend, et le cœur qui s'y est habitué, faible quand il en a reçu l'annonce, est devenu fort dans l'attente et dans la conviction qu'il y avait un grand coup à recevoir et à supporter.

Le docteur me regarda avec étonnement; ces paroles étaient si peu celles d'une jeune fille, que, quoiqu'il vît la bouche qui les prononçait, il ne pouvait croire en quelque sorte à sa réalité.

La malade devina ce qui se passait dans son esprit.

— Oh! dit-elle, vous comprenez bien que ce n'est pas moi qui invente cela. Les morts me le disent tout bas, et je vous le répète tout haut.

Le désir de l'investigation l'emporta alors chez le docteur sur la crainte de me faire du mal.

— Ainsi, dit-il, vous prétendez, ma chère enfant, que, si vous le vouliez, vous diriez l'heure précise de votre mort?

— Je vous ai dit que, si je la demandais à mon père, mon père me la dirait.

— Non, non, par grâce! fis-je tout bas, non, je ne veux pas le savoir.

— Laissez-la dire, et ne croyez pas un mot de ce qu'elle dira, fit le médecin, poussé par la curiosité. Vous voyez bien qu'elle a le délire!

Puis, me comprimant la main dans la sienne :

— Eh bien! soit, dit-il s'adressant de nouveau à l'enfant, demandez à votre père le jour et l'heure où vous irez le rejoindre.

— Oui, dit simplement la malade.

Et aussitôt elle ferma les yeux et étendit les mains devant elle, comme fait quelqu'un qui descend un escalier sombre et qui marche dans la nuit.

La pauvre enfant semblait descendre dans la mort.

Et, à mesure qu'elle avançait dans la route fatale, son visage pâlissait et perdait de son expression; enfin, elle devint si pâle et si immobile, que, tremblante qu'elle n'ex-

pirât à l'instant même, je fis un mouvement pour me dégager de l'étreinte du docteur et m'élancer vers elle.

Mais lui me retint.

— Attendez, dit-il, c'est de la catalepsie; le cas se trouve mentionné dans les anciens auteurs : Hippocrate et Gallien l'ont constaté; attendez, elle va revenir... Si elle tardait, d'ailleurs, je lui ferais respirer ce flacon et elle reprendrait ses sens.

La chose fut inutile; une légère teinte de rose reparut sur la pommette de ses joues; une faible expression de vie se répandit sur son visage; le sang, qui semblait s'être arrêté un instant, reprenait peu à peu son activité; la statue passait à la vie, le marbre se ranimait. J'étais restée à ma place, immobile, épouvantée, le regard fixé sur l'étrange voyageuse qui visitait ainsi à volonté le pays de la mort.

Après quelques momens d'attente, elle rouvrit les yeux; puis, d'une voix qui semblait n'avoir rien de vivant :

— Dans la nuit du 17 au 18 septembre, dit-elle, au dernier coup de minuit, je mourrai!

Puis elle referma les yeux et laissa retomber sa tête sur l'oreiller, comme fait, après une longue route, un voyageur qui a besoin de repos.

— Docteur... docteur... murmurai-je.

— Soyez tranquille, se hâta-t-il de me répondre; je viendrai passer près d'elle la nuit du 17 au 18 septembre.

Était-ce par intérêt, était-ce par curiosité qu'il venait de me faire cette promesse?

— C'est bien, docteur, dit la malade, qui l'avait entendu; dans la nuit du 17 au 18 septembre, au dernier coup de minuit...

Et elle s'endormit d'un sommeil si calme et si paisible, qu'à l'écouter, on eût pu se croire près d'une enfant ayant devant elle de longues années de paix, de bonheur et d'amour.

Le lendemain, sur les instances d'Élisabeth, je la fis rapporter dans notre chambre du presbytère.

XXIII

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

L'impression que ressentit Élisabeth en rentrant dans sa chambre fut si joyeuse, qu'elle lui rendit un instant ses forces.

Elle alla seule de la porte à la fenêtre, s'assit sur son grand fauteuil, et, respirant avec plus de liberté :

— Oh! dit-elle, que je suis heureuse!

— Mais, mon enfant, lui demandai-je alors, si tu avais un aussi grand désir de revenir ici, pourquoi ne le manifestais-tu pas?

— Vous espériez encore, ma mère, que mon séjour dans l'étable pouvait me rendre la santé, dit-elle, et, quoique je susse parfaitement qu'il était impossible de me guérir, je ne voulais à aucun prix vous ôter cet espoir...

— Mais cependant, plus tard, tu m'as cruellement désabusée!

— C'est mon père qui m'a dit tout bas : « Préviens ta pauvre mère; elle n'aurait pas la force de supporter ta mort, si elle n'était point prévenue à l'avance du jour et de l'heure où cette mort doit arriver. »

Je secouai la tête comme pour échapper à la croyance que faisait naître en moi l'accent de conviction avec lequel elle me parlait, et je répétai comme le médecin :

— C'est la fièvre... c'est le délire... ne croyons pas un mot de ce qu'elle dit :

Je murmurai cela tout bas d'abord, puis à demi-voix, puis je le dis tout haut.

C'est que je ne me croyais pas moi-même, et qu'il me semblait que plus je me parlerais haut, plus je me croirais.

Mais, comme si elle eût deviné tout ce qui se passait dans mon cœur :

— Ma mère, dit Élisabeth d'une voix en même temps douce et grave, n'essaie pas de lutter contre la foi, car c'est une impiété de ne pas croire ce que disent les morts !

— Mais comment veux-tu que je croie, m'écriai-je les yeux baignés de larmes, que toi, mon enfant, toi qui es là, toi qui vis, toi qui m'aimes, tu me quitteras ainsi, pour mourir, pour ne plus m'aimer ?

— Ma mère, dit Betzy, mourir n'est pas se quitter, mourir n'est pas cesser d'aimer ; c'est disparaître des yeux, mais c'est toujours demeurer au cœur... Tu vois bien que mon père, tout mort qu'il est, ne m'a pas quittée, et m'aime encore.

— Oh ! te voir mourir, mon enfant, impossible !... bien plutôt mourir moi-même, mon Dieu ! mon Dieu !

— Tu crois que c'est difficile, bonne mère, parce que tu ne sais pas comment la chose arrivera. Je vais te le dire... Il y aura eu un grand orage dans la journée, mais vers le soir le temps se sera éclairci, la brise de l'est aura chassé ces vapeurs qui couvrent la terre quand vient l'automne. Il fera une belle nuit éclairée d'abord par les étoiles, puis par la lune, qui, à dix heures du soir, se lèvera là, derrière la montagne ; son rayon traversera la vitre de la fenêtre et viendra me saluer dans mon lit. Alors, quoique bien faible, je me soulèverai pour regarder ce beau ciel, et, comme le temps sera calme et doux, je te dirai d'ouvrir la fenêtre... Aussitôt la fenêtre ouverte, un petit oiseau caché dans les branches du rosier chantera ; ce qu'il dira, je le saurai alors, car je commencerai à entrer dans ce grand secret de la nature dont le mot est au fond de la tombe... A minuit, le chant de l'oiseau cessera, et l'horloge commencera de sonner ; au dernier coup, je retomberai sur l'oreiller, je pousserai un soupir... et tout sera fini...

Quoique je fusse bien convaincu, cette fois, que la fièvre seule faisait de la malade une prophétesse, j'étais tombée à genoux, cachant ma tête dans la poitrine de mon enfant, appuyant ma main sur mes oreilles pour ne

pas entendre; mais, malgré la faiblesse extrême de sa voix, car c'est à peine si le souffle de sa parole eût courbé un brin d'herbe, chaque mot pénétrait, intelligible et vibrant, jusqu'au fond de mes entrailles; on eût dit que le sens de l'ouïe était déplacé chez moi, et que j'entendais avec le cœur.

— Assez, assez, mon enfant! murmurai-je; assez, tu me tues!

Betzy cessa de parler, mais les paroles qu'elle avait dites sont de celles qu'on n'oublie pas.

Au reste, je n'avais plus longtemps à attendre pour juger de leur réalité: nous étions au 3 septembre, et l'événement terrible, à ce que disait Betzy, devait avoir lieu dans la nuit du 17 au 18.

Les jours s'écoulèrent; mais cette lueur de force qu'avait retrouvée la malade en rentrant dans sa chambre ne reparut plus.

Elle ne mangeait presque plus et buvait à peine; mais ne pouvant me figurer que la vie se retirât, ou plutôt croyant qu'elle se retirerait plus vite si le corps était privé d'alimens, j'essayais d'inventer des mets ou des boissons qui réveillassent son appétit, et elle, toujours douce, les goûtait des lèvres, me remerciait en me serrant la main, et détournait la bouche en disant:

— Assez, ma mère!...

Toutes ces tentatives infructueuses épuisaient les restes de notre guinée; mais il me restait six schellings; nous étions au 12 du mois. Six schellings, c'était plus qu'il me fallait pour aller jusqu'au 17 septembre; et je commençais à croire, en voyant l'affaiblissement de Betzy et la décoloration de cette goutte de sang, espèce de mystérieux symbole, que, comme l'avait dit la pauvre enfant, tout pourrait bien être fini dans la nuit du 17 au 18.

Mais ce qui augmentait ma souffrance, quand, près de ma fille sommeillant, je pouvais pleurer sans être vue, c'étaient ces cris joyeux des enfans du pasteur, ces clameurs bruyantes qui semblaient toujours choisir pour éclater l'heure du sommeil de mon enfant.

Un jour que j'étais près d'elle, ils firent un si grand bruit, qu'au frémissement de son visage indiquant la

douleur, je me décidai à descendre, et, quelque répugnance que j'eusse à parler à leurs parens, je voulus supplier ceux-ci d'obtenir que, pour quelques jours, ils se tussent.

A la porte, je trouvai un mendiant qui semblait m'attendre.

Il me tendit la main.

Je lui donnai une petite pièce de monnaie en lui disant :

— Priez pour mon enfant qui se meurt !

— Je connais, à deux lieues d'ici, dans la vallée de Narberth, un pâtre qui a de merveilleux secrets, dit-il.

— Des secrets qui empêchent les jeunes filles de mourir ? m'écriai-je.

— Je lui en ai vu guérir beaucoup, du moins.

Je saisis les deux mains de cet homme.

— Mon ami, lui dis-je, où est-il ? où est-il ?

— Donnez-moi un schelling, dit le mendiant, et j'irai le chercher.

Je n'avais plus que six schellings, mais que m'importait ? J'ai dit que ma fille ne mangeait plus, ne buvait plus : j'étais donc riche comme si j'eusse possédé vingt mille livres !

Je donnai le schelling au mendiant.

— Quand ce pâtre sera-t-il ici ? lui demandai-je.

— Dans deux heures, répondit-il.

— Allez, mon ami, lui dis-je, je vous attends.

Je remontai près de Betzy.

J'avais oublié la cause pour laquelle j'étais descendue ; d'ailleurs, en m'apercevant, les deux enfans avaient fui de l'autre côté de la place en criant :

— La dame grise ! la dame grise !

Betzy avait les yeux ouverts quand je rentrai ; elle semblait me chercher du regard.

— Pourquoi donc es-tu sortie, ma mère ? me demanda-t-elle ; tu sais que je n'ai besoin de rien.

— Oui ; mais moi, enfant, j'ai besoin d'espérer, et j'espère.

Elle sourit tristement.

— Écoute, mon enfant, lui dis-je, j'ai trouvé un mendiant à la porte, et je lui ai fait l'aumône.

— Tu as bien fait, ma mère; la Bible dit : « Qui donne aux pauvres prête à l'Eternel. »

— Ce mendiant est allé chercher un pâtre qui a de grands secrets pour guérir, et, ce soir, tous deux seront ici.

Elle secoua la tête.

— Tu ne crois donc pas à la science, lui dis-je.

— N'as-tu pas entendu ce qu'a dit le médecin?

— Tu ne crois donc pas aux miracles? Voyons, crois-tu que Jaïre, à qui le Seigneur a rendu sa fille, crois-tu que Marthe, à qui il a rendu son frère, eussent l'une et l'autre plus pleuré et plus prié que moi?

— Non, ma mère, je sais que vous m'aimez comme jamais fille n'a été aimée; mais le temps des miracles est passé; le Christ est remonté au ciel et ne se manifeste plus à nous que sous le symbole sacré du pain et du vin; son passage à travers le monde des hommes a porté son fruit; ce fruit, la moitié du monde en vit par l'esprit et le cœur. Adorons le Christ, ma mère, mais ne lui demandons pas plus qu'il ne peut nous accorder.

Et alors à demi-voix, joignant les mains, elle se mit à dire :

— Cœur de Jésus, dans lequel nous trouvons le repos de nos âmes; cœur de Jésus, notre force et notre refuge au jour de l'affliction; cœur de Jésus, plein de miséricorde pour ceux qui vous invoquent; cœur de Jésus, à l'heure de ma mort, ayez pitié de moi, et surtout de ma mère!

Et, après cette prière, dans laquelle elle semblait avoir réuni les suprêmes facultés de son être, elle tomba dans un profond assoupissement.

Elle dormait encore, lorsqu'on frappa doucement à la porte.

J'allai ouvrir.

C'était le mendiant et le pâtre de Narberth.

J'ouvris la porte toute grande, comme pour un roi et son ministre.

Le pâtre était un homme de cinquante ans, aux cheveux déjà gris, portant le costume de montagnard.

Sa physionomie exprimait un singulier mélange d'astuce et de cupidité.

En l'apercevant, je conservai l'espoir, mais je perdis la confiance.

Il s'approcha du lit où Betzy était couchée.

Je voulus lui dire la maladie, expliquer ce que la malade éprouvait, parler de ces rêves, de ces hallucinations, cette double vue.

Il m'arrêta.

— Je sais tout cela sans qu'on me le dise, fit-il. Seulement, vous m'avez envoyé chercher bien tard.

— Trop tard ? lui demandai-je avec anxiété.

— Il n'est jamais trop tard tant qu'un reste de vie est en nous ; j'ai rallumé parfois tout un foyer avec une dernière étincelle.

— Espérez-vous quelque chose ?

— Je ferai ce que je pourrai... mais...

— Mais quoi ?

— Mais je n'ai pas les herbes dont j'ai besoin, et il faut que je me les procure... Avez-vous de l'argent ?

— Hélas ! regardez autour de vous, et vous verrez que je suis pauvre !

— Vous avez donné un schelling à l'homme qui est venu me chercher, cependant.

— Je lui ai donné ce qu'il m'a demandé. Il me reste quatre schellings ; les voulez-vous ?

— Il m'en faut dix.

Un éblouissement me passa devant les yeux.

— C'est bien malheureux, dit le mendiant ; mais, s'il demande dix schellings, c'est qu'il lui faut dix schellings.

— Mon ami, lui dis-je en lui tendant le reste de la guinée, voici les quatre schellings, et, quand vous les aurez pris, je vous jure qu'il ne me restera plus que cette petite pièce de monnaie avec laquelle je désire être enterrée.

Les yeux du pâtre lancèrent un éclair de cupidité à la vue de l'argent.

Il étendit la main comme pour le prendre.

Mais, faisant un effort sur lui-même :

— Non, dit-il, avec quatre schellings je ne puis rien faire.

— Oh! dit le mendiant d'un air de compassion, faute de quelques schellings, voir mourir une si belle enfant, quel péché !

— Hélas ! m'écriai-je, si je pouvais monnayer le sang de mes veines, vous êtes témoin, mon Dieu! qu'à l'instant même je les ouvrirais.

— N'avez-vous pas, dans le village ou aux environs, quelques amis qui vous prêteraient six schellings? dit le mendiant.

Je regardai cet homme; de quoi vivait-il? de l'aumône; et cependant il était grand, il était fort; au lieu de lui faire la charité, on pouvait lui dire : « Allez travailler, mon ami. »

Puisqu'on ne le repoussait pas, il y avait donc encore en ce monde quelques cœurs bons et miséricordieux.

Un espoir me passa par le cœur.

— C'est bien, mon ami, dis-je au pâtre, revenez dans deux heures; je tâcherai d'avoir trouvé les six schellings.

— J'ai besoin d'une boucle des cheveux de votre fille, et d'un carré de linge qui ait touché son corps.

Les longs cheveux de Betzy flottaient dénoués sur l'oreiller; je pris des ciseaux, mais, en les approchant de cette tête bien-aimée, j'hésitai.

— Ce n'est point pour faire quelque sacrilége ou quelque impiété? demandai-je.

— C'est pour essayer de la sauver. Me les refusez-vous?

— Oh ! me dis-je tout bas, s'il y a sacrilége ou impiété, il retombera sur celui qui l'aura commis, et non sur cette chaste enfant, dont je demande la vie au Seigneur.

Les cheveux crièrent sous les ciseaux, et je les mis dans la main du pâtre, enveloppés d'un carré de linge taillé dans un mouchoir qui avait passé la nuit précédente appuyé contre la poitrine d'Elisabeth.

Hélas ! la teinte rose elle-même avait disparu; quelques jours encore, et le sang aurait la limpidité de l'eau la plus claire.

L'homme prit les cheveux et le linge, et sortit en me disant :

— Dans deux heures, je reviendrai.

Le mendiant le suivit.

Et moi, jetant mon mantelet sur mes épaules, et abaissant mon capuchon sur mon visage, je sortis en même temps qu'eux.

Les deux enfans étaient sur le seuil du presbytère.

Ils s'écartèrent pour nous laisser passer.

— Tiens! dit l'aîné à son frère, voilà deux sorciers et une sorcière qui vont au sabbat.

Je ne sais pas où allaient mes deux compagnons, mais moi, je puis le dire, j'allais demander l'aumône de porte en porte.

Je ne revins que lorsque j'eus les six schellings.

Je les donnai, avec les quatre que j'avais déjà donnés au pâtre de Narberth.

Le mendiant et lui partirent, disant qu'ils allaient rapporter un breuvage qui guérirait mon enfant.

Je ne les revis pas.

Pourvu qu'il n'aient pas fait, avec la boucle de cheveux et le carré de linge que je leur ai donnés, quelque sortilége qui expose l'âme de mon enfant, c'est tout ce que je demande à Dieu.

Il ne me reste quo sept ou huit pences : c'est heureusement plus qu'il ne me faut pour aller jusqu'à la nuit du 17 au 18 septembre.

XXIV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Comment s'écoulèrent les sept jours qui suivirent la disparition de ces deux hommes, qui venaient de m'enlever mes dernières ressources? C'est ce que je vais tâcher de me rappeler, afin que, si quelque cœur roulant sur la

pente du désespoir essaie de se retenir à mon malheur, il voie que mon malheur est plus grand que le sien.

C'est toujours une consolation pour celui qui souffre de savoir qu'une autre créature de la même espèce que lui a souffert plus que lui.

J'avais bien calculé en disant que les huit ou dix pences me suffiraient, et au delà, pour les sept jours qu'à son compte ma pauvre enfant avait encore à vivre.

A partir de ce moment, Betzy ne me demanda plus que de l'eau, et encore était-ce quand la fièvre la brûlait.

Autrement, elle semblait déjà vivre de la vie aérienne des anges.

Quant à moi, je buvais ce qu'elle avait laissé dans le verre où elle venait de boire.

Et c'était moins par besoin que pour poser mes lèvres où elle venait de poser les siennes.

Le sommeil m'était devenu aussi inutile que la nourriture; d'ailleurs, en dormant, j'éusse un instant perdu de vue ma Betzy.

Assise près du lit, je ne quittais mon fauteuil que lorsque les soins de la maladie l'exigeaient.

De temps en temps, Betzy s'assoupissait, et, en rouvrant les yeux, me revoyant auprès d'elle, elle me priait de prendre un peu de repos.

Du repos, pourquoi faire? Est-ce qu'on a besoin de repos quand on veille son enfant qui va mourir?

Car, je l'avoue, plus nous avancions vers le jour fatal, plus je me prenais à croire que la malade avait prophétisé vrai.

Au reste, c'était bien heureux que la pauvre enfant n'eût plus besoin de secours humains; où aurais-je trouvé ce qu'elle eût demandé? Et, si on m'eût refusé ce qu'elle demandait, faute d'argent, qu'eussé-je fait?

Dieu me pardonne, mais je sens que, pour mon enfant, je l'eusse volé!

Du crédit, il n'en fallait espérer nulle part, surtout depuis que l'on savait que j'avais mendié.

Encore calomniait-on cette action sainte, que Dieu, je l'espère, a enregistrée au ciel, en disant que l'argent que j'avais recueilli par l'aumône était destiné à récompenser

un sorcier qui m'avait promis de me faire découvrir un trésor si je lui donnais dix schellings, des cheveux de ma fille et un carré de linge ayant touché son corps.

Oh! oui, en effet, il m'avait promis un trésor bien précieux, un trésor pour lequel j'eusse donné jusqu'à la dernière goutte de mon sang : il m'avait promis la santé de ma fille!

Le misérable! il m'avait volé, non-seulement mon dernier argent, mais encore mon dernier espoir.

Enfin, les jours passèrent; pour mettre une certaine différence entre eux, il eût fallu qu'une plume à la main j'enregistrasse, l'une après l'autre, les mille angoisses qui vinrent m'assaillir. Aujourd'hui que ces jours sont écoulés, toutes ces angoisses sont fondues dans une seule, une unique, une immense douleur!

Le 16 septembre au soir, Betzy demanda un pasteur. Sur les neuf pences qui me restaient, j'en donnai trois au messager qui alla prévenir le vicaire de Holton qu'une mourante réclamait ses soins.

J'aimais mieux cela que de recourir au pasteur qui avait succédé à mon mari, et qui me faisait payer si cher l'hospitalité qu'il était forcé de me donner.

Vers dix heures, le vicaire arriva.

C'était un homme jeune encore, d'une figure austère, amaigri par la prière et par les privations. Il n'avait point voulu se marier, pour appartenir plus entièrement, disait-on, aux pauvres et aux malheureux.

Je lui cédai ma place auprès du lit de la mourante, et, la Bible à la main, j'allai m'asseoir à l'autre bout de la chambre.

Alors, la pauvre enfant, qui, depuis deux jours, parlait à peine, retrouva des forces pour accueillir l'homme du Seigneur.

Au bout d'une heure d'entretien à voix basse, celui-ci se leva, et, venant à moi, le visage tout mouillé de larmes :

— Hélas! me dit-il, près de cette chaste et pure enfant, c'est moi qui suis un pécheur... Elle envoyait chercher un consolateur, et c'est elle qui m'a consolé! A toutes ses craintes, à tous ses doutes, s'il lui en restait, répondez

donc pleine de confiance : « Sois tranquille, mon enfant, le Seigneur est avec toi ! »

Et, jugeant sa présence inutile près d'un pareil ange, il se retira.

Le lendemain, à dix heures du matin, le médecin entra à son tour.

Le pasteur était venu au nom de la religion, lui venait au nom de la science.

Il alla curieusement au lit de la malade, qui le reconnut et lui tendit la main.

— Eh bien ! docteur, dit-elle, vous voici au rendez-vous; soyez le bien venu.

Puis, plus bas :

— Vous resterez près de ma mère, n'est-ce pas? dit-elle. Cette nuit, elle aura besoin, non pas de quelqu'un qui la console, hélas! nul, si ce n'est Dieu, ne pourra la consoler dans son affliction! mais de quelqu'un qui la soutienne...

— Vous croyez donc toujours que ce sera pour minuit?

— Tenez, docteur, dit-elle.

Et elle tira de son sein le mouchoir qu'elle appuyait contre sa poitrine à chaque accès de toux.

Il était mouillé, mais comme avec de l'eau ; du sang, à peine s'il en restait la trace.

Le médecin regarda le mouchoir, tâta le pouls, et tomba dans une profonde rêverie.

Je le regardais avec anxiété; il me semblait qu'à l'âge de Betzy la nature a tant de ressources que la science ne doit pas être impuissante.

— Oh! me disais-je, oh! si j'en savais autant que cet homme, comme au lieu de rêver j'agirais! comme je trouverais dans mon cœur des remèdes contre toutes les maladies! Il est impossible que le Dieu bon, que le Seigneur miséricordieux, qui a mis l'antidote à côté du poison, n'ait pas mis aussi le remède à côté du mal... Ce remède, on s'est trompé jusqu'ici, on l'a cherché où il n'était pas; on le trouvera un jour, c'est certain, moi vivante encore peut-être, mais quand ma fille, elle, sera morte... Eh ! que m'importe, alors, qu'on le trouve!

Le médecin se leva et vint à moi.

— Eh bien ! docteur? lui demandai-je.

— Que voulez-vous, dit-il, ce qui arrive à l'égard de cette enfant confond tous les calculs humains... Si l'on me racontait, si je ne voyais pas, je refuserais de croire.

— Ah! que diriez-vous donc, docteur, si vous saviez qu'elle a, presque heure par heure, prédit toute cette journée, et que voici la prédiction qui commence à s'accomplir?...

Alors je lui racontai comment la pauvre enfant avait d'avance déroulé à mes yeux tous les événemens de cette journée du 17 septembre, qui, commençant par l'orage, devait se terminer par la mort, et je lui montrai le ciel qui se couvrait, annonçant l'orage.

La malade se souleva en écartant les bras et en demandant de l'air.

Puis, retombant sur son oreiller :

— Il me semble que, si Dieu me donnait de l'air, dit-elle, je pourrais vivre encore...

Je courus à elle en appelant le médecin.

— Inutile! Vous voyez bien que c'est à Dieu qu'elle demande de l'air, et non à moi, me dit-il. Est-ce que j'ai de l'air à lui donner, pauvre enfant?

— Mais que faire? elle va s'évanouir !

— Ce que vous faites là, tout simplement : la soulever dans vos bras, pour qu'elle s'évanouisse au moins sur un cœur qu'elle aime.

— Ainsi, m'écriai-je, tout est fini?

Le médecin lui tâta le pouls, et ne le trouva plus qu'entre le poignet et la saignée.

— Pas encore, dit-il, mais bientôt...

Élisabeth sortit de son évanouissement par un violent accès de toux.

— Mais donnez-lui donc quelque chose, docteur! m'écriai-je, vous voyez bien que sa pauvre poitrine se déchire !

Le docteur descendit, et alla lui-même composer une potion qu'il apporta un quart-d'heure après.

Il en fit avaler une cuillerée à la malade, qui éprouva un peu de repos, et parut s'endormir.

J'avais suivi du regard et du cœur tout ce qu'il venait de faire.

— Eh bien! docteur, lui demandai-je, il me semble que vous avez réussi?

— Oui, mais à suspendre la vie, voilà tout, comme on suspend le cours d'un ruisseau qui se jette dans l'Océan. Tout à l'heure la vie passera par-dessus la digue que je viens de lui opposer, et roulera à plein flot vers la mort.

— Alors, dis-je, je n'ai plus qu'à prier.

Et je tombai à genoux.

— Prier pour un ange, dit le médecin, à quoi bon?

— Oh! répondis-je en éclatant en sanglots, ce n'est pas pour elle que je prie, c'est pour moi!...

Pendant ce temps, l'orage qu'elle prédit montait au ciel, la foudre grondait sourdement : la pluie commença de fouetter les vitres, les éclairs traçaient dans l'air des serpens de feu.

— Oh! m'écriai-je, si l'un de ces éclairs pouvait nous envelopper toutes deux, et nous consumer du même coup!

— Ma mère! ma mère! dit Betzy, sans rouvrir les yeux, et comme si mon invocation avait été chercher son âme endormie au fond du sommel, ma mère! il ne faut pas craindre la mort quand elle vient au nom du Seigneur, mais il ne faut pas l'appeler quand elle se tient loin de nous, car, alors, elle peut venir au nom du mauvais esprit. Il y a bonne et mauvaise mort, ma mère : la bonne mort réunit, la mauvaise sépare.

Il y avait quelque chose de si étrange dans ces paroles, sortant d'une bouche presque fermée, sans qu'un seul trait du visage prît part à la pensée qu'elles exprimaient, que je me sentis glacer comme si ces paroles eussent été prononcées par un spectre.

— Oh! dis-je au médecin, réveillez-la, monsieur, dût-elle souffrir!... Souffrir, c'est encore vivre, et il me semble qu'elle est déjà morte.

En ce moment, un coup de tonnerre terrible retentit, et les éclairs changèrent le ciel en un océan de feu.

Le médecin, qui était debout devant la fenêtre, recula effrayé.

Je me cachai la tête dans les draps de Betzy.

Mais, elle, de cette même voix dont elle venait déjà de me parler :

— Seigneur, dit-elle, comme le prophète, je vous ai vu passer au milieu du tonnerre et des tempêtes; j'ai reconnu votre puissance et glorifié votre saint nom.

Le médecin secouait la tête.

Dans ma douleur, je l'avoue, j'éprouvais un certain orgueil à voir cet étonnement de la science devant la foi.

Oh! comme en face de la mort la foi était grande et la science petite!

L'orage commençait à se dissiper, et mon enfant à reprendre ses sens.

Tant que le breuvage avait opéré, il avait semblé qu'elle n'eût plus besoin de respirer pour vivre.

Son premier mot, en rouvrant les yeux, fut :

— De l'air! de l'air!... Pourquoi ne me donne-t-on pas de l'air quand j'en demande?

J'allai ouvrir la fenêtre.

Hélas! ce n'était pas l'air qui manquait à la pauvre enfant : c'était sa poitrine oppressée qui ne pouvait plus le recevoir.

Le soir venait; je ne pus m'empêcher de jeter un regard sur la campagne. Le vent de l'est enlevait du ciel les derniers nuages de la tempête, et, de la terre, les dernières vapeurs de la pluie. Toute la nature paraissait prête à jouir de ce repos qui suit la convulsion des élémens.

En voyant ce calme général, ce bien-être universel, je me retournai vers mon enfant, ne pouvant me figurer qu'elle n'y participât point.

En effet, elle aussi semblait plus reposée.

C'était ce calme du soir qu'elle avait prédit.

Le médecin s'approcha d'elle, chercha le pouls, mais ne le trouva plus.

— Tout s'accomplira comme elle l'a dit, murmura-t-il.

Et il s'assit près du lit, attendant.

L'obscurité commençait à descendre du ciel. A mesure qu'il faisait plus sombre dans la chambre, la paupière de

la pauvre malade se dilatait; tout ce qui restait de flamme dans son corps se reflétait comme dans son regard.

Ce regard semblait percer la voûte étendue au-dessus de sa tête, et compter les étoiles qui, successivement, éclosaient au ciel.

Je voulus allumer une lampe; mais, devinant mon intention, Betzy m'arrêta.

— Oh! non, dit-elle, reste... je suis si bien ainsi pour mourir!

Et elle me retint par la main.

— Mais moi, m'écriai-je, mon enfant, moi, je ne te vois pas dans cette obscurité!

— La lune va venir; c'est la véritable lumière des mourans; c'est le soleil des trépassés... Viens, lune, viens!... murmura-t-elle.

Et la lune, comme si elle eût obéi à sa parole, commença de paraître au-dessus de la montagne.

Alors, un doux sourire dilata la figure pâle de la mourante; elle semblait aspirer le rayon nocturne, et l'appeler à elle; lui, de son côté, éclaira d'abord le bas de son lit, puis monta peu à peu, et parvint jusqu'à son visage.

A partir de ce moment, elle tomba dans une espèce d'extase.

— Ah! dit-elle, je vois par delà les étoiles. [Voilà] le ciel qui s'ouvre, voilà les anges, voilà Dieu!

Et tout cela était dit avec une telle foi, avec une conviction si profonde, que mon regard se détournait d'elle et suivait le sien; je croyais que, moi aussi, j'allais voir le ciel ouvert, la gloire des anges et la magnificence souveraine.

Mais, si elle voyait tout cela, c'était avec les yeux de l'âme, et non avec les yeux du corps.

Onze heures du soir sonnèrent à l'horloge de l'église.

Une fauvette cachée dans les rosiers qui couvraient la tombe de mon mari se mit à chanter.

— Entends-tu? entends-tu? murmura la mourante, voilà l'oiseau... Oh! comme sa voix est douce! comme il chante bien!

Jamais, en effet, je n'avais entendu un si doux chant, une si merveilleuse voix.

On eût dit un oiseau venu du ciel au-devant de cette âme prête à s'envoler, et attendant le dernier soupir pour l'emporter sur son aile.

Si quelque chose pouvait consoler une mère de la perte de son enfant, c'eût été ce concours universel de choses divines prenant part à la fin d'une créature terrestre, cachée sous le plus humble pli de la société comme la violette sous une touffe d'herbe.

Pourquoi, en effet, puisqu'il n'y a devant le Seigneur ni grands ni petits, pourquoi n'y aurait-il pas les mêmes présages pour la mort de mon enfant que pour celle de César?

Ainsi l'orage était venu, ainsi le temps s'était éclairci, ainsi le vent avait balayé les nuages du ciel et les vapeurs de la terre, ainsi les ténèbres étaient descendus, ainsi les étoiles avaient brillé, ainsi la lune avait illuminé la terre, ainsi l'oiseau avait commencé sa chanson; ainsi, pour que la prédiction tout entière s'accomplît, il ne restait donc plus à la cloche qu'à sonner, à l'oiseau qu'à se taire, à la mort qu'à entrer...

Et moi, mère, j'attendais ce moment, qui devait du même coup briser la vie de mon enfant et mon cœur.

Je l'attendais sans pouvoir le retarder d'une seconde par mes larmes, par mes cris, par mes prières.

J'étais là; je couvrais mon enfant de mon corps, je la protégeais de mon amour.

Tout était inutile; la mort allait entrer, m'écarter du doigt et la toucher au cœur.

Et rien, ni dans le ciel ni sur la terre, ne pouvait empêcher cet instant d'arriver.

Et je ne comptais plus, comme autrefois, par mois; comme il y avait une semaine, par jours; comme le matin, par heures; comme il y avait une heure, par minutes;

Hélas! hélas! hélas! je ne comptais plus que par secondes.

Tout ce que j'offrais au ciel, d'abord pour la guérir, ensuite pour qu'elle vécût dix ans encore, puis cinq ans, puis un an, puis huit jours, puis un jour, je l'eusse donné maintenant pour qu'elle vécût une heure.

Oh! une heure, c'est une éternité, quand le premier coup de minuit sonne, et que le dernier doit vous enlever tout ce que vous aimez au monde!

L'oiseau cessa de chanter.

Je sentis que la mourante pressait ma main.

— Mère, dit-elle, rapproche-toi de moi... Voici l'heure.

Puis, tout bas :

— Viens, petit oiseau, gardien de mon âme! viens! dit-elle.

Et, soit hasard, soit qu'en effet le petit oiseau accourût à sa voix, nous le vîmes tout à coup se percher sur la barre de la fenêtre.

Le médecin regardait tout cela avec un profond étonnement, presque avec terreur.

Moi, j'attendais désespérée.

Il y eut un court intervalle entre les dernières notes du chant de l'oiseau et les premières vibrations de la cloche sonnant minuit, le temps que mit l'oiseau à voler du rosier sur la barre de la fenêtre.

J'entendis ce grincement qui précède le bruit du timbre; puis le premier coup de minuit sonna.

L'enfant se souleva doucement sur son lit.

Je la saisis à bras le corps.

La mort ne viendrait-elle pas assez vite, sans qu'elle allât, pour ainsi dire, au-devant d'elle?

Mais j'eus beau me cramponner pour la recoucher sur l'oreiller, cette ombre animée par un souffle était plus forte que moi.

Le timbre résonna onze fois, et, à chaque fois, elle fit un mouvement en avant, les yeux fixés, les bras tendus.

Entre le onzième et le douzième coup, elle dit d'une voix rapide :

— Adieu, ma mère!... Me voici, mon Dieu!...

Le dernier coup tinta.

Je sentis s'amollir entre mes bras ce corps aux muscles raidis.

Le bruit du marteau s'évanouit.

L'oiseau jeta un petit cri, et s'envola.

Mon enfant retomba couchée sur son lit.

Un léger souffle tiède et caressant passa sur mon visage.

C'était son dernier soupir !

Je jetai un grand cri, me raidissant sur mes poings, la figure crispée, la bouche entr'ouverte, le regard fixe.

Le médecin lui posa la main sur le cœur.

— Du courage, pauvre mère ! dit-il ; ta fille est morte !

— Impossible ! m'écriai-je, impossible ! elle a les yeux ouverts ; elle me regarde....

Le médecin, du bout du doigt, toucha une des paupières et la ferma.

J'appuyai mes lèvres sur l'autre, et je m'évanouis.

Un instant je fus bien heureuse ; je crus que, moi aussi, j'allais mourir !

Oh ! pourquoi le médecin me rappela-t-il à la vie ? Il était si facile, au point où j'en étais, de me laisser glisser dans la mort !

Quand je revins à moi, le médecin me raconta qu'il avait découvert la poitrine de la morte, pour voir si sa prédiction s'accomplirait jusqu'au bout.

Alors, comme poussée par la dernière pulsation du cœur, il avait vu sortir de la piqûre de la poitrine, non plus une goutte de sang, mais une véritable goutte d'eau pure, claire, transparente comme une goutte de rosée ou une larme de vierge !

XXV

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE

(Manuscrit de la femme suicidée)

Au point du jour, le médecin m'avait quittée, et j'étais restée seule avec le corps de ma chère enfant.

Une consolation me restait au moins, et je la tirais de ma propre misère ; c'est que, comme on me savait pau-

vre à mourir de faim, nulle main ne viendrait s'offrir pour la mettre au linceul.

De même qu'à sa naissance c'était moi qui lui avais donné les premiers soins, ce serait moi qui, à sa mort, lui rendrais les derniers devoirs.

D'ailleurs, elle était morte, c'est vrai, mais je n'étais pas encore séparée d'elle; la mort avait été si douce, que les lignes les plus fines de son visage n'en avaient pas même été altérées.

Qui m'empêchait donc de croire qu'elle dormait et d'attendre son réveil, jusqu'au moment où il faudrait absolument me séparer d'elle?

Par bonheur, ce moment était encore éloigné; l'inhumation n'avait lieu d'ordinaire que trente-six ou quarante heures après la mort.

J'avais donc un jour tout entier à rester près de ce cadavre bien aimé.

Tout à coup, en levant la tête, mes yeux plongèrent dans le cimetière, et il me sembla que deux hommes étaient occupés à y creuser une fosse.

Une fosse, pour qui?

Qui donc était mort la veille?

Je me levai et j'allai à la fenêtre.

Cette fosse, on la creusait près de la tombe de mon mari, dans l'emplacement même qui nous était réservé.

A n'en pas douter, cette fosse, c'était pour mon enfant.

Mais pourquoi donc creuser aujourd'hui une fosse pour un cadavre qui ne devait être inhumé que demain?

J'ouvris la fenêtre.

Le bruit qu'elle fit en s'ouvrant attira l'attention des deux fossoyeurs.

Ils me saluèrent.

— Que faites-vous donc là? leur criai-je.

— Vous le voyez bien, répondit l'un d'eux en s'appuyant sur sa bêche; nous creusons une fosse.

— Une fosse?

— Sans doute.

— Et pour qui?

— Pour votre fille, qui est morte cette nuit.

— Qui donc vous a donné l'ordre de creuser cette fosse?

— Monsieur le pasteur.

Le pasteur! de quoi se mêlait cet homme?

Est-ce que, si l'un de ses enfans maudits était mort, ou même s'ils l'étaient tous deux, est-ce que j'irais, avant l'heure où ils doivent être enterrés, donner l'ordre de creuser leur fosse?

Il y avait là-dessous un mystère.

Ce mystère me menaçait.

Je fermai la fenêtre, et revins vivement au lit de ma fille.

Cinq minutes après on frappa à la porte.

Je ne répondis pas; seulement, je serrai ce pauvre corps inerte entre mes bras et j'attendis.

On frappa une seconde fois, puis une troisième, sans que je répondisse davantage.

A la troisième fois, la porte s'ouvrit.

C'était le menuisier qui apportait une bière.

Il s'arrêta sur le seuil de la porte, ne sachant s'il devait entrer.

Sans doute j'étais effrayante à voir, tenant mon enfant entre mes bras, et regardant cet homme d'un regard étincelant, au milieu de mes cheveux épars.

— Que voulez-vous? lui criai-je, et que venez-vous faire ici?

— Ce que je viens faire ici? Je viens apporter cette bière.

— Pour qui?

— Est-ce que votre fille n'est pas morte cette nuit?

— Mais enfin, qui vous l'a commandée, cette bière?

— Monsieur le pasteur.

— Le pasteur, encore!

Tandis que je cherchais dans mon esprit quel motif pouvait pousser le pasteur à s'occuper de ces soins funèbres, le menuisier déposa la bière au milieu de la chambre, et sortit laissant la porte ouverte.

Cette bière, c'était de celles qu'on fait pour les pauvres entre les pauvres.

Elle était en bois blanc et à claire-voie.

Oh! ma chère petite Betzy, comme son corps si délicat allait être mal là-dedans!

J'enfonçai ma tête dans sa poitrine refroidie, et j'éclatai en sanglots.

Mais bientôt, à travers mes sanglots, il me sembla entendre une voix qui me parlait.

Je levai la tête.

Une vieille femme était debout sur la porte.

Je la reconnus ; c'était celle qui veillait les morts dans la commune.

— Le Seigneur soit avec vous! ma bonne dame, me dit-elle.

— Bien! bien! lui répondis-je, après?... Vous savez que je suis pauvre et que je n'ai point d'aumône à vous faire.

— Je ne viens point vous demander l'aumône, ma bonne dame; je viens ensevelir votre enfant.

— Ensevelir mon enfant, vous?

— Dame! on m'a payé pour cela, et quand on a reçu l'argent, il faut faire l'ouvrage.

— Mais qui donc vous a payée?

— Monsieur le pasteur.

Le pasteur! toujours le pasteur!

— Mais de quoi se mêle-t-il donc? m'écriai-je.

— Ah! voilà, dit-elle; c'est que, comme vous logez chez lui...

— Oh! oui, pour mon malheur, je le sais!

— Eh bien! il a peur...

— Peur, pour qui?

— Pour sa femme et pour ses enfans.

— De quoi a-t-il peur?

— De la contagion.

— De la contagion!

— Oui, mademoiselle Elisabeth, vous le savez bien, est morte d'une maladie contagieuse; de sorte que le pasteur a fait décider par le conseil qu'on allait l'enterrer tout de suite, après quoi on brûlerait tout ce qui lui avait servi.

— Enterrer ma fille tout de suite! brûler tout ce qui lui a servi! que dites-vous donc là?

— C'est un fait. La preuve que la maladie est contagieuse, c'est que la vache qui donnait du lait à votre fille

est morte, et que l'autre est malade. Il faut donc se dépêcher d'enterrer votre enfant, de peur que la contagion ne se répande dans le village.

J'abaissai les yeux sur ce corps qu'on eût cru protégé par le souffle divin, tant, depuis qu'il avait perdu la beauté de la vie, il avait conquis celle de la mort.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'écriai-je, les hommes me poursuivront donc jusqu'à la fin?...

— Et puis, continua la vieille, ce digne monsieur Drummond, que Dieu conserve! (c'était le nom du pasteur,) il est pressé de faire revenir sa femme et ses enfans.

— Où sont-ils donc?

— Je ne sais pas; à Milfort ou à Pembroke peut-être, où il les a envoyés de peur de la contagion. La pauvre madame Drummond, elle aime tant ses enfans, qu'elle mourrait si elle perdait un de ses jumeaux!

— Elle ne mourrait pas, puisque je ne suis pas morte, répondis-je. C'est bien ; allez!

— Mais je suis venue pour ensevelir l'enfant...

— Vous êtes venue pour ensevelir l'enfant, et l'on vous a dit qu'elle était morte d'une maladie contagieuse?

— Sans doute.

— Vous n'avez donc pas peur de la contagion, vous?

— Si fait, j'en ai peur.

— Pourquoi vous y exposez-vous, alors?

— Parce que c'est mon état, ma bonne dame.

— Mauvais état, qui vous fait courir de pareils dangers! dis-je avec ironie.

— Que voulez-vous, me répondit la vieille avec résignation, il faut bien vivre.

Et elle s'approcha du lit de mon enfant.

Mais je me plaçai entre elle et le corps.

— Je vous remercie, pauvre femme, lui dis-je, des soins que vous voulez donner à ma fille, tout mercenaires qu'ils sont ; mais personne que moi ne touchera ma morte bien-aimée.

— Mais monsieur le pasteur m'a payée.

— Vous lui direz que vous avez fait votre besogne funèbre, et vous garderez l'argent qui vous a été donné.

— En ce cas, tout va bien... Votre servante, ma bonne dame.

— Adieu !

La vieille sortit.

C'était le pasteur qui faisait creuser la fosse, c'était le pasteur qui avait commandé la bière, c'était le pasteur qui avait envoyé l'ensevelisseuse, c'était le pasteur qui pressait l'inhumation, et tout cela par crainte pour sa femme et pour ses enfans.

Je m'étonnais aussi que ces deux méchans jumeaux eussent laissé mourir ma fille si tranquille.

Ce que je voyais de plus clair là-dedans, c'est qu'il me fallait quitter ma fille un jour plus tôt que je ne croyais.

J'aurais bien essayé de lutter pour conserver vingt-quatre heures de plus le cher cadavre, mais j'aurais eu tout le village contre moi.

Je me mis donc à sa toilette de mort.

Je peignai ses beaux cheveux longs, et je les étendis à droite et à gauche de son corps.

Ils descendaient plus bas que les genoux.

Je croisai ses bras sur sa poitrine.

J'allai choisir dans l'armoire le plus fin des draps qui nous restaient, et je commençai l'ensevelissement par les pieds, afin de voir son visage chéri le plus longtemps possible.

Au visage, je m'arrêtai.

Je ne voulais me priver de la vue de cette figure d'ange qu'au dernier moment.

D'ailleurs, j'avais autre chose à faire.

Je pris l'oreiller qui lui servait depuis son enfance, je l'étendis dans la bière.

Sa tête au moins reposerait doucement.

Puis, je la soulevai dans mes bras, et je la couchai dans son dernier lit.

Mon Dieu ! Seigneur ! pourquoi ce dernier lit est-il si étroit qu'il n'y ait point place pour deux ?

En ce moment, le sacristain entra.

— Vous savez que c'est pour onze heures, dit-il.

— Je ne sais rien, répondis-je ; mais faites ce que vous voudrez.

Il sortit; mais, avec lui, un autre personnage était entré.

C'était le menuisier.

— Que voulez-vous encore? lui demandai-je.

— Je viens clouer la bière, dit-il.

— Est-ce donc si pressé?

— Dans un quart d'heure il faudra descendre le corps à l'église.

— Faites, alors.

Je baisai les lèvres glacées de mon enfant; puis je continuai à coudre le drap.

Arrivée aux yeux, je les baisai une dernière fois, et j'achevai la funèbre besogne.

Le voile de l'éternité était étendu sur son visage.

J'allai me coucher sur son lit, à la place qu'elle avait occupée, dans le moule, pour ainsi dire, que son corps y avait imprimé.

— O contagion! contagion! m'écriai-je, puisque tu es si terrible, si cruelle, si implacable, pourquoi donc ne me prends-tu pas et ne me couches-tu pas près de mon enfant?

Le premier coup de marteau résonna, je jetai un cri perçant, et je me précipitai à bas du lit.

— Oh! par grâce, par grâce, mon ami! implorai-je, attendez encore une seconde! attendez!...

Il eut la religion d'attendre.

Je m'agenouillai, je baisai encore, mais cette fois à travers le linceul, les yeux et les lèvres de mon enfant; puis, la tête renversée en arrière, les bras tordus, les mains appuyées sur les oreilles, j'allai reprendre sur le lit la place que je venais de quitter.

— Faites, maintenant, dis-je à l'homme.

Et les coups de marteau retentirent avec une certaine régularité.

Non, non, non, la bienheureuse Marie n'a pas plus souffert, quand elle entendit le bruit du marteau qui clouait son fils sur la croix.

J'avais beau appuyer ma main sur mes oreilles, à me briser la tête, j'entendais chaque coup, et, à chaque coup il me semblait que le clou m'entrait dans le cœur.

Le bruit cessa.

Je me retournai : le travail mortuaire était achevé; l'homme s'essuyait le front avec sa manche.

Il était temps, au reste.

La cloche de l'église commençait à tinter.

Deux porteurs entrèrent.

— Où est-ce? demandèrent-ils.

Le menuisier leur montra la bière.

Je voulus retarder d'une minute la sortie de mon enfant.

— Pourquoi le pasteur n'est-il pas venu? demandai-je.

— Il attend le corps à l'église, répondirent les porteurs.

Et ils s'emparèrent de la bière, qu'ils posèrent sur leurs épaules.

— Ah! bon! en voilà une qui n'est pas lourde, dirent-ils; on n'a pas tous les jours de la besogne aussi facile.

Ils descendirent l'escalier.

Je les suivis.

XXVI

CE QU'UNE FEMME PEUT SOUFFRIR

SUITE ET FIN

(Manuscrit de la femme suicidée)

A partir de ce moment, et pendant les deux ou trois jours qui suivirent, je ne saurais détailler ce qui se passa.

Un vague souvenir me reste, pareil à celui d'un rêve.

Je me rappelle une dalle froide sur laquelle je m'étendis pendant l'office des morts, les chants lents et lugubres, et qui pourtant me parurent bien courts; le triste pèlerinage que j'accomplis seule, car l'idée de la contagion avait écarté tout le monde, que j'accomplis seule de l'église au cimetière; le bruit de la terre roulant sur le cercueil; puis la rosée du soir qui me rappela à moi.

Il était nuit; je me trouvai couchée près de la tombe de ma fille.

Je me levai machinalement, je pris une poignée de terre que j'appuyai contre ma poitrine, et je revins la tête basse, à pas lents, et murmurant à chaque pas :

« Adieu... adieu... adieu !... »

Sur la place du presbytère, des enfans jouaient, riant, dansant autour d'un grand feu ; parmi ces enfans, plus joyeux et plus bruyans que les autres, je reconnus les deux fils du pasteur.

Ils étaient revenus ; leur père ne craignait plus pour eux : ma fille était enterrée.

A mon approche, tous les enfans se sauvèrent en criant :

— La dame grise ! la dame grise !

J'inspirais la terreur à tous ces petits malheureux ; pourquoi ? Je n'en sais rien.

Peu m'importait ! maintenant que ma fille était morte, je haïssais les enfans.

Et particulièrement ces deux odieux jumeaux, si bruyans et si moqueurs.

Je rentrai dans ma chambre, je refermai la porte, et, sans lumière, j'allai droit au lit d'Elisabeth.

J'éprouvais une certaine consolation à m'étendre sur ce lit qui devait être désormais le mien.

Il me serait si facile, lorsque mon tour viendrait, de mourir sur le lit où était morte ma fille !

Mais je le cherchai vainement de mes mains étendues ; ce lit, devenu pour moi un autel, il n'était plus là !

Je ne pouvais croire à cette disparition.

J'allumai la lampe.

La place était vide.

Non-seulement le lit manquait; mais, avec lui, avaient disparu tous les objets qu'on avait reconnu avoir été à l'usage de mon enfant.

Alors je me rappelai ce que m'avait dit la vieille ensevelisseuse, à savoir que l'on devait anéantir, à cause de la contagion, tout ce qui lui avait appartenu, tout ce qu'elle avait touché.

Ce feu que j'avais vu, et autour duquel riaient et dansaient les enfans, c'était le foyer où se consumait tout ce qui avait appartenu à ma pauvre enfant.

Il ne me restait rien d'elle, que cette petite pièce de

monnaie qu'elle m'avait donnée dans les rues de Milfort, le jour où elle avait cru que je lui demandais l'aumône.

Je la portai avec passion à mes lèvres, en jurant de nouveau qu'elle ne me quitterait pas même à la mort.

Puis, brisée, anéantie, fiévreuse, ne pouvant plus pleurer, et tout près de maudire, je me jetai sur mon lit.

Je le répète, il me serait difficile de raconter les détails de ma vie pendant ces trois ou quatre jours qui suivirent celui de la mort et de l'enterrement de mon enfant.

Il me restait, je l'ai dit, quatre ou cinq pences ; je descendais une fois par jour pour acheter un peu de pain.

Tout le long de la route, j'entendais répéter avec effroi :

« La dame grise ! la dame grise ! »

Les enfans fuyaient, les femmes entr'ouvraient leurs portes et les refermaient aussitôt ; et moi, froide et impassible, je passais, éveillant sur mon chemin une terreur dont j'ignorais la cause.

Je l'eusse probablement toujours ignorée, si un matin je ne me fusse pas trouvée sans un penny.

J'étais devenue insensible à tout, excepté à la raillerie des enfans du pasteur ; on eût dit que, dans cette profonde douleur dont j'étais dévorée, il y avait pour eux un motif inconnu de joie ; que je sortisse ou que je rentrasse, je les trouvais éternellement sur ma route.

Leur vue à la fois me brisait le cœur et m'exaltait l'esprit.

Je sentais instinctivement que, s'il devait m'arriver un nouveau malheur, il me viendrait de ce côté-là.

Mais quel malheur au monde pouvait m'atteindre qui méritât le nom de malheur, après celui dont j'avais été victime ?

Le jour où je me trouvai sans un penny, je descendis donc pour demander un morceau de pain au boulanger.

En m'apercevant, il me présenta ma ration habituelle.

— Moins que cela, lui dis-je.

— Pourquoi moins que cela ?

— Parce que je n'ai plus d'argent, et que le pain que je viens vous demander, c'est une aumône.

Le boulanger brisa le morceau de pain en deux, et me donna le plus petit des deux morceaux.

— Ce n'est donc pas vrai, ce qu'on dit dans le village? reprit-il.

— Et que dit-on?

— On dit qu'une nuit, vous avez été dans la montagne avec le pâtre de Narberth et un mendiant, et que vous y avez donné votre âme à Satan, si bien que, depuis cette nuit-là, vous n'êtes plus soumise à aucun des besoins de l'espèce humaine.

— Si j'eusse donné mon âme à Satan, c'eût été pour sauver ma fille, et, par conséquent, ma fille ne fût point encore morte; si je n'étais soumise à aucun des besoins de l'espèce humaine, je ne viendrais pas vous demander un morceau de pain.

Je haussai les épaules, et je rentrai au presbytère.

Maintenant, la terreur des paysans m'était expliquée.

On me croyait en commerce avec l'ennemi du genre humain.

Tous ces bruits, je savais que c'étaient les enfans du pasteur qui les répandaient, et ma haine contre eux s'en augmentait encore.

En rentrant, j'allai, comme d'habitude, m'asseoir au cimetière, entre la tombe de mon mari et celle de ma fille.

J'y avais à grand'peine transporté une grosse pierre, et, assise sur cette pierre, le corps courbé, mes deux mains croisées sur mes genoux, l'œil, l'esprit noyé dans une seule idée, perdu dans un seul souvenir, je restais immobile des heures entières.

Puis, le soir venu, je me levais et je rentrais dans ma chambre, autre tombe qui avait sur les autres le désavantage d'être vide.

Une fois, c'était hier, dans la soirée du 27 au 28, au moment où je voulais sortir du cimetière, je trouvai fermée la porte qui communiquait avec le presbytère.

C'était une nouvelle méchanceté des deux enfans du pasteur.

Il n'y avait point de doute à avoir là-dessus; en levant

les yeux, je vis les deux têtes encadrées dans l'ouverture de la fenêtre du grenier.

Cette fenêtre plongeait sur le cimetière.

Tous deux s'étaient cachés là pour jouir de mon embarras.

Je n'essayai point d'ouvrir la porte de communication, ce qui eût été inutile; j'allai à la porte commune, elle était également fermée.

Je revins alors m'asseoir sur la pierre.

N'était-ce pas là que je passais une partie de mon existence?

Que m'importait d'y rester le jour ou d'y rester la nuit!

Il faisait plus froid la nuit; mais est-ce que je sentais le froid?

A cinq heures du matin, le fossoyeur entra par la grande porte. Il venait marquer la place d'une tombe.

Il me trouva engourdie, immobile et muette comme une statue, à la place où je m'étais assise la veille.

Il s'approcha de moi, me secoua par le bras, me réveilla.

Je sortis par l'issue qui m'était ouverte, et, sans dire une parole, comme un fantôme, je rentrai dans ma chambre en faisant le tour de la place.

A peine les enfans furent-ils réveillés, qu'ils coururent à la porte de communication donnant de la cure dans le cimetière.

Elle était fermée en dedans, comme la veille.

Ils l'ouvrirent doucement, et, par l'entrebâillement, regardèrent.

Je n'étais plus dans le cimetière.

Le fossoyeur aussi s'était retiré.

Comment était sortie la dame grise?

Peut-être aussi la dame grise était-elle, non pas sortie, mais cachée dans quelque coin; peut-être avait-elle été chercher derrière quelque arbre funèbre un abri contre le froid de la nuit.

Ils n'osaient pas entrer dans le cimetière pour le visiter, car, je l'ai dit, je leur causais presque autant de terreur que de curiosité.

Ils montèrent au grenier, où je les avais aperçus la veille, et dont la porte est voisine de celle de ma chambre.

De la fenêtre du grenier, ils s'assurèrent que le cimetière était bien réellement désert.

J'avais vu ou deviné tout ce manége, car j'avais entendu leurs pas furtifs dans l'escalier.

En sortant du grenier, ils passèrent de nouveau devant ma porte ; mais, cette fois, ils s'y arrêtèrent.

Étais-je ou n'étais-je pas rentrée dans ma chambre? Tel était le problème qu'il s'agissait d'éclaircir.

C'était chose facile; il n'y avait qu'à regarder par le trou de la serrure.

Hélas! au milieu de mon immense douleur, j'eusse dû ne point faire attention à des méchancetés d'enfans.

Mais, au contraire, ces persécutions m'étaient devenues insupportables.

Au moment où ils se baissaient pour regarder par le trou de la serrure, j'ouvris violemment la porte, et j'apparus sur le seuil, menaçante, le bras levé, et criant :

— Misérables !...

Ils jetèrent un cri et s'enfuirent par l'escalier.

Mais l'escalier était raide et étroit; l'aîné poussa l'autre et le précipita....

J'entendis une exclamation d'effroi, un choc violent, puis un cri de douleur.

Je refermai ma porte, effarée et tremblante.

Je sentais qu'il venait d'arriver un grand malheur, et que j'en étais la cause involontaire.

Au dernier cri succédèrent des allées, des venues, des larmes, des sanglots.

Puis un pas alourdi monta l'escalier.

Ma porte s'ouvrit; le pasteur parut tenant entre ses bras son jeune fils tout sanglant.

Il avait le crâne tout ouvert.

— Malheureuse ! me dit-il, voilà ce que tu as fait !

Je pouvais dire comment la chose s'était passée ; je pouvais raconter la persécution incessante de ces deux méchans jumeaux ; mais que dire à un père qui pleure son fils ?

Je couvris ma tête de mon mantelet, et je me tus.

En ce moment, l'enfant poussa un soupir.

— Oh ! s'écria le père, il n'est pas encore mort.... Au secours ! au secours !...

Et il descendit précipitamment, ne songeant plus qu'à une chose, c'est que son enfant n'était pas mort, et qu'il était peut-être encore temps de le sauver.

On envoya chercher le médecin à Milfort.

Il vint.

C'était le même qui avait soigné ma Betzy.

Vers trois heures de l'après-midi, il monta et entra chez moi.

— Eh bien ? lui demandai-je.

— Eh bien ! dit-il, l'enfant est mort.

Je poussai un soupir.

— Vous savez, continua-t-il, ce que c'est que de perdre son enfant?

— Oh ! ils avaient deux fils, eux, du moins !

— C'est toujours celui qu'on perd qu'on aime le plus.

Je soupirai de nouveau.

— Vous comprenez, dit-il, qu'après un pareil malheur, il est impossible que vous restiez dans la maison.

— La veuve du pasteur défunt a droit de rester jusqu'à sa mort dans le même presbytère que le pasteur vivant.

— Avait-on prévu le cas où cette veuve serait cause de la mort d'un enfant ?

Je soupirai encore.

— Le père et la mère voulaient monter eux-mêmes pour vous chasser d'ici, vous traîner dehors, peut-être ameuter contre vous tout le village; je m'y suis opposé. J'ai dit que j'allais venir, et je suis venu.

— J'ai cependant le droit pour moi, murmurai-je.

— Oui, mais contre vous vous avez le fait. Ces paysans qui vous environnent sont ignorans et grossiers; les hommes ignorans et grossiers deviennent facilement méchans. Ils vous croient une sorcière, une réprouvée; peut-être croiraient-ils être agréables à Dieu en vous mettant en pièces...

— Il faut que je quitte cette chambre où ma fille est morte ! que je parte sans un souvenir de ma pauvre enfant ! que j'erre, la nuit, autour du village !..... Et, dans

ce cimetière où est enterré mon cœur, comment y entrerai-je ?

— Il est prudent que vous vous éloigniez, que vous viviez sur un autre point de l'Angleterre.

Je secouai la tête.

— Si les ressources vous manquent, dit le médecin, eh bien ! dans la mesure de mes moyens, je vous aiderai..... Seulement, il faut partir.

— Quand ?

— Le plutôt sera le mieux.

Je réfléchis un instant. Une résolution terrible venait de se présenter à mon esprit; le désespoir l'avait accueillie avec sa promptitude ordinaire.

— C'est bien, lui dis-je, allez leur annoncer que je partirai cette nuit...

— Avez-vous besoin de quelque chose ? demanda le médecin.

— Je n'ai besoin de rien ; merci !

— Au revoir !

— Adieu !

Il sortit. Je restai seule.

C'est pendant cet intervalle, espèce de pont jeté dans mon existence entre la vie et la mort, que je reprends le récit commencé et que j'écris ces dernières lignes.

***

On jugera ma mort de façons différentes; on calomniera ma vie; on me maudira peut-être.

Il est important qu'on sache ce que j'ai souffert. Un cœur bon et miséricordieux qui priera pour moi suffira peut-être pour enchaîner la colère aux mains du Seigneur.

La résolution que j'ai prise, c'est celle de me tuer.

Hélas ! ce n'était pas la première fois qu'elle se présentait à mon esprit.

Mais je l'avais repoussée. N'avais-je pas cette chambre où est morte ma fille pour penser à elle ? n'avais-je pas cette pierre proche de sa tombe pour y pleurer ?

Tant qu'on m'eût laissé cette chambre et cette pierre,

j'eusse vécu, à moins pourtant que je ne fusse morte de faim; mourir de faim n'eût pas été un suicide.

Mais, du moment où l'on me chasse de ma chambre, du moment où l'on m'interdit l'entrée du cimetière, que veut-on que je fasse, sinon que je meure?

Si je meurs ici, dans cette maison, ils me jetteront par pitié dans un coin du cimetière; mais au moins je serai là.

Si je vais mourir au loin, on m'enterrera où je me trouverai.

Si la pierre de ma tombe allait être trop lourde pour que je la soulevasse et que je vinsse visiter mon enfant, mon Dieu! qu'arriverait-il de moi pendant l'éternité?

Mais peut-être la plus lourde pierre que la justice divine étende sur une tombe est-elle le suicide.

N'importe! je n'ai pas d'autre voie que la voie fatale, je la suivrai!...

*
* *

Je viens de descendre, au risque de rencontrer le père ou la mère.

J'avais deux dernières visites à faire.

Une à Dieu, l'autre à mon enfant.

J'ai trouvé l'église et le cimetière fermés.

Ce sont encore eux qui me privent de cette dernière consolation! Heureusement, de ma fenêtre, je vois la tombe de Betzy.

Je vais m'agenouiller devant la fenêtre et prier.

*
* *

Pendant que je priais, à genoux, devant la fenêtre, un orage montait au ciel.

Cet orage me rappelle celui qui a grondé le jour où est morte ma fille.

Il a éclaté avec éclairs, tonnerre et pluie.

Puis il s'est calmé, et la nature est redevenue aussi tranquille que si aucun orage n'avait traversé l'air.

Moi aussi, j'ai un orage dans le cœur.

Dans quelques instans cet orage éclatera.

Puis tout redeviendra tranquille autour de moi, et même en moi.

*
* *

Une chose m'avait inquiétée : c'est que, pour acheter un instrument de mort quelconque, charbon, poignard ou poison, il me faudrait changer cette pièce de monnaie que m'a donnée mon enfant; car, on le sait, je n'ai plus un penny, et, depuis hier, j'ai vécu du morceau de pain que m'a donné le boulanger.

Je pouvais me précipiter du second étage, et essayer de me tuer.

Mais je me rappelle avoir vu rapporter chez lui, les membres brisés, un pauvre couvreur qui était tombé du toit de l'église.

Cet homme est resté estropié, mais il n'est pas mort.

Moi, il faut que je meure.

Je crois me rappeler...

*
* *

Je ne me trompais pas.

J'avais cru me rappeler avoir vu du linge étendu dans la lingerie qui touche à ma chambre.

J'en viens, et j'ai pu prendre plusieurs espèces de cordes ; il ne me reste plus qu'à choisir entre elles.

Ah ! voilà l'orage qui gronde...

*
* *

J'ai choisi.

Voici comment je mourrai.

Je descendrai à minuit. Au bout du jardin, dans un endroit sombre masquant un rocher qui pleure, il y a un gros ébénier. Sous cet ébénier, il y a un banc de pierre; à l'aide de ce banc de pierre, j'attacherai ma corde à la plus forte branche de l'arbre.

C'est là que, demain, ils me trouveront.

Etrange coïncidence, il y a juste un an, jour pour jour, que j'ai perdu mon pauvre mari !

*
* *

Minuit va sonner. O mon enfant! je vais donc te rejoindre pour toujours... ou, qui sait? me séparer de toi à jamais!

Seigneur! Seigneur! vous qui savez ce que j'ai souffert, je me confie à votre miséricorde!

Ayez pitié de moi!...

A Waston, nuit du 28 au 29 septembre 1584.

Au dessous de ces mots, et de la même écriture que la note du commencement, le révérend monsieur Williams Bemrode put lire ceux-ci :

« Maintenant, voici ce que dit la tradition :

» Au dernier coup de minuit, entre deux éclats de tonnerre, le pasteur et sa femme, qui veillaient en pleurant près de la couche funèbre de leur fils, entendirent comme une malédiction, laquelle fut suivie d'un grand cri.

» Il y avait, dans ce qu'ils venaient d'entendre, quelque chose de si sombre, de si mystérieux et de si funèbre, que tous deux se regardèrent en silence et frissonnans, mais n'osèrent s'enquérir d'où venait la nocturne clameur.

» Ils écoutèrent; mais, pendant tout le reste de la nuit, ils n'entendirent plus rien que le bruit de l'orage, qui allait decroissant.

» Le lendemain, aux premières lueurs du jour, un voisin qui travaillait dans son jardin aperçut la dame grise pendue à l'ébénier.

» Il enjamba la haie, s'assura du fait, et vint prévenir le pasteur de ce nouvel événement.

» Le bruit de cette mort se répandit dans le village; alors, chacun recueillit ses souvenirs.

» Un mineur qui suivait le sentier longeant le jardin du presbytère, juste au dernier coup de minuit, confirma ce qu'avait dit le pasteur de la malédiction et du cri qu'il avait cru entendre.

» Lui avait entendu aussi, mais il avait distingué les paroles.
» Une voix avait dit :

» — A l'heure de la mort, et poussée à cette mort par
» les persécutions du pasteur, de sa femme et de leurs en-
» fans, je crie malheur sur tous les jumeaux qui naîtront
» dans le presbytère, et puisse l'un des deux tuer l'autre,
» comme aujourd'hui l'aîné à tué le cadet !... »

» Puis, cette imprécation avait été suivie d'un grand cri.
» Épouvanté, hors de lui, il était rentré dans sa maison, racontant à sa femme qu'il avait entendu l'esprit de la tempête crier malédiction sur le presbytère.
» Tout s'était expliqué par le cadavre de la dame grise pendu à l'ébénier.
» Pendant qu'on enterrait en grande pompe le fils du pasteur, on jetait dans un trou, à l'angle du cimetière, dans une terre non bénite, le corps de la suicidée.
» Depuis cette époque, on dit qu'elle a toujours apparu quand la femme d'un des pasteurs de Waston est accouchée de deux jumeaux, soit avant, soit après l'accouchement, selon la date de cet accouchement ; car la nuit de son apparition est invariablement celle du 28 au 29 septembre, c'est-à-dire la nuit de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel.
» Quelque temps avant le fratricide, elle apparaît encore.
» Voici, à ce que l'on assure, la manière dont elle apparaît :
» Au premier coup de minuit, elle sort de sa chambre, descend l'escalier, gagne le jardin, suit l'allée du milieu, va s'asseoir sous l'ébénier, y reste pendant quelques minutes ; après quoi, elle semble s'évanouir en vapeur.
» On ne dit pas qu'elle ait jamais parlé ; mais, parfois, elle a fait des gestes de commandement.
» C'est pourquoi, moi, Albert Martronius, docteur en théologie, après avoir lu ce manuscrit, j'ai, ainsi que le constate une note déposée aux archives, fait restaurer la

petite croix de pierre qu'une main pieuse et inconnue avait sans doute élevée, et qui est située à l'angle du cimetière, en priant le Seigneur de donner le repos à l'âme de la malheureuse qui est couchée dessous.

» Waston, ce 28 septembre, jour habituel des apparitions de la dame grise, de l'an du Seigneur 1650. »

XXVII

LA NUIT DE LA SAINT-MICHEL A LA SAINTE-GERTRUDE.

Ici s'arrêtait, mon cher Petrus, non-seulement le manuscrit de la dame grise, mais encore la note du docteur Albert Martronius.

J'avais lu toute cette longue et lamentable histoire avec tant d'attention, que si commentateur que je sois de ma nature, je ne m'étais pas arrêté après un seul chapitre pour me faire part à moi-même de mes réflexions.

Non. Comme un homme qui nage dans une eau rapide, je m'étais laissé entraîner par le courant, me disant seulement à la fin de chaque chapitre : « Allons! allons! allons! »

Et j'avais été comme cela jusqu'au bout.

Ainsi ce grand mystère, dont j'avais, avec tant de persévérance, cherché le mot, m'était dévoilé!

Ainsi, non-seulement les apparitions, mais encore les causes des apparitions, m'étaient affirmées; les causes, par la dame grise elle-même; les apparitions, non plus par de grossiers paysans, mais par un savant docteur en théologie, qui avait fait, sans y réussir, ce qu'il avait pu pour mettre fin à ces apparitions.

Ces apparitions, comme je le savais déjà, avaient lieu entre la fête de sainte Gertrude et de saint Michel, (style des catholiques), dans la nuit du 28 au 29 septembre.

Mais ce que je ne savais pas, et ce que m'apprenait la note de mon prédécesseur, le savant docteur Albert Martronius, ces apparitions, que je croyais avoir lieu invariablement pendant la grossesse, avaient aussi bien lieu après l'accouchement.

La chose tenait purement et simplement à l'époque de l'accouchement.

La femme grosse de deux jumeaux accouchait-elle après la nuit du 28 au 29 septembre, l'apparition avait lieu avant l'accouchement; était-elle délivrée avant cette nuit-là, alors, l'apparition avait lieu après la délivrance.

Or, c'était justement le cas de Jeannie et le mien : la délivrance avait eu lieu le 15 août, et, vous le savez, Jeannie était accouchée de deux jumeaux.

Tant que cette fatale nuit du 28 au 29 septembre, de la Sainte-Gertrude à la Saint-Michel, ne serait point passée, la dame grise pouvait donc apparaître.

A quel quantième du mois étions-nous?

Le cœur légèrement bondissant, la main agitée par un commencement de fièvre, afin de me rendre compte à moi-même de ce que j'avais à craindre ou à espérer, je me mis, mon cher Petrus, à chercher un calendrier.

Je le cherchais avec d'autant plus d'impatience que ma lampe annonçait, par ses pétillemens, qu'elle arrivait au bout de son huile, et, par conséquent, au terme de son existence.

Enfin, je trouvai ce que je cherchais.

Mes yeux se portèrent avec anxiété sur l'almanach : nous étions au quatrième jeudi de septembre.

Au fur et à mesure que je descendais la colonne du mois, et que j'enjambais d'une semaine sur l'autre, mon frisson augmentait.

Tout à coup, je jetai un cri, et mes yeux restèrent fixés sur la date de ce quatrième jeudi, car c'était le 28 de septembre, jour de la Sainte-Gertrude !

Seulement quelle heure était-il?

J'avais laissé ma montre sur la cheminée de la chambre de Jeannie, et j'avais été si fort préoccupé par ma lecture, que j'avais oublié de compter les heures que sonnait l'horloge du village.

Il s'agissait de remonter bien vite, pour m'assurer de cette heure, et pour savoir si elle était passée ou bien si j'avais encore longtemps à l'attendre.

Dans le cas où j'aurais à l'attendre, je désirais, si brave que je fusse, l'attendre en compagnie.

12.

En conséquence, je pris une lampe, et je m'acheminai vers la porte.

Dans le trajet de mon bureau à cette porte, les pétillemens de ma lampe augmentèrent à un tel point, que j'y vis quelque chose de surnaturel, et que je me hâtai.

Dans ma précipitation, je manquai de tomber; en m'embarrassant, avec un grand bruit, les jambes dans un tabouret.

Mais j'eus beau me dépêcher de fuir, ma lampe parut y mettre, de son côté, cet entêtement que déploient parfois les choses inanimées : ses pétillemens redoublèrent, et, après une lumière plus vive qui ressemblait assez au bouquet d'un feu d'artifice, elle s'éteignit, me laissant dans la plus complète obscurité.

Plus était épaisse la nuit qui m'enveloppait, plus, on le comprendra facilement, dans la disposition d'esprit où j'étais, j'avais hâte d'en sortir, et d'arriver, du lieu solitaire et sombre où je me trouvais, en un lieu habité et éclairé.

Une main sur mon front, pour en essuyer la sueur, et l'autre étendue devant moi, je cherchai donc la porte, puis, la porte trouvée et reconnue, le bouton de la porte.

De là à la chambre de Jeannie, le chemin était facile, même dans la plus complète obscurité.

Il n'y avait qu'à suivre le corridor; au bout du corridor était l'escalier.

D'ailleurs, sur le palier de la chambre de Jeannie, s'ouvrait, vous vous le rappelez, une fenêtre qui donnait, même la nuit, une certaine clarté à l'escalier.

Il ne fallait pas moins que cette facilité de route, je l'avoue, mon cher Petrus, pour que j'arrivasse sans encombre à cette chambre tant désirée.

Au reste, tout allait à merveille. J'avais trouvé la porte; j'avais suivi le corridor; j'avais gagné l'escalier; je tenais la rampe.

Tout à coup, au moment où je posais le pied sur le premier degré, le timbre de l'église retentit sonnant les quatre coups de vibration différente qui annoncent que le monde a vieilli de soixante minutes et que l'heure va sonner,

Puis, l'heure commença de sonner lente, sonore, funèbre.

Je frissonnai de tout mon corps.

Selon toute probabilité, c'était minuit.

Je montai rapidement l'escalier, faisant malgré moi craquer les degrés sous mes pieds; mais, arrivé au palier, et comme le troisième coup de minuit sonnait, je m'arrêtai stupéfait.

Il me sembla qu'une ombre, descendant l'escalier du second, venait au-devant de moi.

Cette ombre, au fur et à mesure qu'elle descendait une marche de plus et s'avançait vers la fenêtre, devenait plus visible.

C'était une femme raide, silencieuse et à moitié perdue dans l'obscurité, à cause de la couleur de ses vêtemens.

— La dame grise !... murmurai-je en me retirant dans l'angle le plus éloigné du palier.

L'ombre s'arrêta un instant, comme si elle eût entendu ce que je m'étais dit à moi-même, et comme si elle eût eu l'intention de répondre : Oui... moi !...

Puis elle continua son chemin,

Mais, chose effrayante ! sans paraître toucher les marches, sans tirer aucun bruit de l'escalier vermoulu !

Elle passa ainsi, pâle, silencieuse, muette, à un pas de moi... Je retenais mon souffle; je retirais mes mains; j'étais pour le moins aussi pâle, aussi silencieux, aussi muet que la dame grise, et je ne vivais plus que par le battement de mon cœur !

Au moment où l'ombre passa devant moi, soit que la peur me serrât la poitrine, ce que j'avoue n'être pas impossible, mon cher Petrus; soit qu'il se fît en effet un changement dans l'atmosphère, il me sembla que je ne respirais plus qu'une espèce de vapeur pareille à celle qui, lorsqu'on les ouvre, s'échappe des sépulcres longtemps fermés.

Je fus près de défaillir, et je me sentis glisser contre la muraille ; je me retins à la moulure saillante de la fenêtre.

Mais cet état de faiblesse ne dura que le temps que mit la dame grise à passer devant moi.

A peine eut-elle descendu quelques-unes des marches

que je venais de monter, que, soit que mon courage habituel me revînt, soit que je fusse poussé par une curiosité plus grande encore que ma crainte, soit enfin que je fusse entraîné par une puissance irrésistible sur les pas du spectre, je descendis l'escalier à mon tour.

Et ce qui m'effraya, c'est qu'à sa suite mes pas étaient devenus silencieux comme les siens.

Minuit acheva de sonner lorsque la dame grise fut au bas de l'escalier.

Elle prit le chemin du jardin.

Elle n'avait besoin de faire aucun mouvement pour se frayer un passage :

Les portes s'ouvraient devant elle.

Rien ne hâta, rien ne ralentit son pas. Pour elle, l'escalier tortueux qu'elle venait de descendre, ou la pelouse unie du jardin, semblait être une pente égale sur laquelle, je l'ai dit, elle paraissait plutôt glisser que marcher.

Une fois arrivé dans le jardin, quoique la lune fût voilée par des nuages, je vis plus distinctement l'être fantastique auquel j'avais affaire.

C'était bien le spectre terrible que m'avaient dépeint la voisine et le mineur qui l'avaient vu.

La dame grise s'achemina vers l'ébénier, sans dévier une seconde de la ligne droite.

Je la suivis machinalement, jusqu'au moment où je sentis qu'il m'était impossible d'aller plus loin.

J'étais à quinze pas de l'ébénier à peu près.

Je m'arrêtai comme si un gouffre se fût ouvert devant moi.

La dame grise, alors, s'assit sur le banc de granit, laissant tomber ses deux bras à ses côtés, et demeurant immobile comme une personne qui rêve.

En ce moment les nuages se déchirèrent, un rayon de lune tomba du ciel sur la terre, et, à travers les branches de l'ébénier, vint éclairer le visage du spectre.

C'était celui d'une femme de trente-cinq à quarante ans, qui avait d'une beauté passée tout ce que peut laisser une profonde douleur.

Mais tandis qu'à l'aide de ce rayon de lune je regardais ce visage avec la plus grande attention, je le vis peu à peu

s'effacer; les traits se confondirent; le corps lui-même perdit ses contours; la dame grise se leva, grandit, sembla quitter la terre, se balança un instant comme une vapeur et disparut!...

Ainsi toutes les conditions de la fatale légende étaient accomplies. La femme du pasteur de Waston était accouchée de deux jumeaux; la dame grise était apparue dans la nuit traditionnelle du 28 au 29 septembre, consacrant, par cette apparition, la naissance des deux enfans, et le droit terrible qu'elle avait sur eux.

Il ne lui restait plus, quand les jours seraient écoulés, quand le temps serait révolu, il ne lui restait plus qu'à apparaître une seconde fois pour annoncer le fratricide....

A cette effroyable pensée, je retrouvai mon courage.

Par un violent effort, j'arrachai mes pieds de la terre, où pendant quelques minutes ils semblaient avoir pris racine, et, rompant pour ainsi dire le charme qui m'avait entraîné sur les pas de la dame grise, je revins courant vers la maison.

Cette fois je ne rencontrai personne, ni dans le corridor, ni sur l'escalier.

Pâle, effaré, haletant, j'ouvris violemment la porte de la chambre.

Jeannie ne s'était point couchée; elle m'attendait, cousant différens objets qui manquaient encore à sa double layette.

— Les enfans! les enfans! m'écriai-je : où sont les enfans?

Jeannie, avec son visage serein, son calme inébranlable, me les montra tous deux dormant dans le même berceau.

Leurs bras étaient entrelacés, leurs visages se touchaient, l'un respirait l'haleine de l'autre.

— Oh! m'écriai-je, qui pourrait croire que l'un de ces petits anges s'appellera un jour Caïn!

Et je tombai anéanti sur un fauteuil, dans les bras de Jeannie épouvantée.

ÉPILOGUE

HISTOIRE DE DEUX HISTOIRES

I.

CLAREMONT.

Et, maintenant, il importe, à ce que je crois du moins, que je raconte comment est tombé entre mes mains le manuscrit du livre qu'on vient de lire, et comment j'ai été initié à la suite de cette histoire.

Cependant, comme je ne veux pas renouveler l'anecdote de Bougainville et de ce brave homme de curé à qui l'illustre navigateur fit faire le tour du monde avec la chemise qu'il avait sur le dos et les bas qu'il avait aux jambes; comme je désire, en outre, que le lecteur, afin de ne pas se brouiller en route avec moi, fasse consciencieusement sa malle, se munisse d'un nécessaire de voyage confortable, et dise adieu à sa famille avant son départ, je le préviens que nous allons accomplir un assez long tour en Angleterre.

A quel propos allais-je en Angleterre, moi qui suis de l'avis de Porthos et de Crescentini sur l'Angleterre et les Anglais?

Je vais le raconter, quoique à ce récit se trouvent mêlés des faits assez tristes pour mon amour-propre.

Enfin, qu'importe!

Je veux être, sous ce rapport, plus franc que Rousseau, dussé-je être plus scandaleusement *schocking* que lui!

On voit que je me crois déjà en Angleterre : je parle anglais, ou à peu près.

Le 27 août 1850, j'ouvris, par hasard, un des journaux que mon domestique venait de déposer sur ma table de nuit, et, aux nouvelles d'Angleterre, je lus ces mots :

« On a reçu, ce matin, 26 août, à Londres, la nouvelle de la mort de Louis-Philippe, qui a eu lieu à sa résidence temporaire de Claremont, où il se trouvait avec sa famille.

» Le prince exilé souffrait, depuis quelque temps, et même depuis son abdication, d'une grande faiblesse nerveuse, causée sans doute par les secousses que les événemens politiques ont fait éprouver à son organisation. Vendredi, le mal empira tellement, que l'on crut devoir appeler autour de lui les membres de sa famille; malgré les soins les plus affectueux et les secours les plus empressés, le royal malade s'est éteint rapidement, et a expiré ce matin, à huit heures et demie.

» La nouvelle est arrivée une heure après à Londres, où elle a inspiré les regrets les plus profonds. »

J'entends le lecteur se demander : « Que diable peut-il y avoir de commun entre le roi Louis-Philippe, mort ou vivant, et le révérend pasteur Williams Bemrode, sa femme et ses enfans? et quel lien peut exister entre la résidence royale de Claremont et les pauvres villages d'Ashbourn et de Waston? »

Si celui qui me lit, au lieu d'être à ma merci dans un livre, me tenait à la sienne dans une stalle de théâtre, si, au lieu d'avoir sous les yeux un simple récit, un racontage, une fantaisie, il avait à juger de moi un drame en quinze tableaux, ou seulement une comédie en cinq actes, je me garderais bien d'entrer dans toutes ces digressions, et j'irais, selon le précepte d'Horace et de Boileau, droit au but; quoique cette rapidité de course et cette rectitude de chemin supprime, à mon avis, ce qui fait surtout le charme du voyage : l'inattendu.

Mais je prends ma revanche; patient ou impatient, mon lecteur m'écoutera.

Un livre n'est pas cet édifice fragile bâti sur la pointe d'une aiguille, vacillant de sa première à sa dernière scène, et qu'un spectateur de mauvaise humeur ou en mauvaise digestion fait tomber d'un coup de sifflet. Non : un livre est une chose qui EST, un objet qui a toutes les conditions des solides : ***longueur, largeur et épaisseur***; qui ne se présente pas fluide et isolé comme une pauvre pièce de théâtre, laquelle, si elle meurt en naissant, n'a existé que dans la mémoire éphémère des acteurs, qui, huit jours après sa mort, l'ont déjà oubliée dans l'étude d'une autre œuvre; non, un livre se présente avec son édition tout entière : mille, quinze cents, deux mille volumes.

Ce n'est plus Horatius Coclès sur le pont Sublicius; ce n'est plus Decius se précipitant dans le gouffre; ce n'est plus Cynégire arrêtant le vaisseau, et perdant successivement à ce labeur impossible la main droite, la main gauche et la tête; luttes solitaires, luttes sublimes, mais insensées! non, c'est la phalange macédonienne tout entière, compacte et se présentant par son angle le plus aigu!

Quand un livre est bien poussé, il faut qu'il entre, et, je dois le dire, plus il est dur, plus il est lourd, plus il est gros, plus il a de chances d'entrer.

Ah! si ce malheureux public français, toujours dédaigneux de la scène qui vient de se passer, toujours ennuyé de la scène présente, toujours impatient de la scène qui va venir, savait écouter même en buvant comme le public anglais, savait attendre même en fumant comme le public allemand, nous aurions un théâtre aussi fantasque et aussi incidenté que celui de Shakespeare, aussi profond et aussi poétique que celui de Gœthe; et madame Sand, ce talent si merveilleux sous quelque face qu'il se produise, n'aurait pas eu besoin, dans sa préface de Molière, de me demander, à moi qui n'en sais pas plus qu'un autre là-dessus, comment il faut s'y prendre pour unir, devant un parterre français, la philosophie dans les idées, le développement des caractères, et le dramatique dans les situations.

Voilà ce que permet le livre et ce que ne permet pas le théâtre, et la preuve en est que, si je me fusse livré, dans

un drame, à une digression équivalente à celle que je viens de me permettre, je n'en serais certainement pas quitte, à l'heure qu'il est, pour cinq ou six coups de sifflet !

Et cela a été de tout temps. Lisez la préface de *Nicomède*, préface où le pauvre vieux Corneille, délaissé pour son jeune rival Racine, demande pardon au public de lui offrir une tragédie qui n'est pas précisément une tragédie, et où d'impertinens personnages parlent à peu près comme dans la nature ; écoutez-le s'appuyer timidement sur cette raison, que, ayant fait vingt autres drames au goût de tout le monde, il peut bien se permettre d'en faire un à son goût, à lui, et vous verrez combien cette crainte du public a dû faire avorter de chefs-d'œuvre !

Et, maintenant que j'ai prouvé ce que je voulais prouver, à savoir qu'on ne siffle pas un livre, revenons à la mort du roi Louis-Philippe, et voyons quel rapport ce trépas royal peut avoir avec le *Pasteur d'Ashbourn*.

La dernière fois que j'avais vu le roi Louis-Philippe, la dernière fois que je lui avais parlé, c'était à l'enterrement de son fils, le duc d'Orléans, mort, lui, le 13 juillet 1842.

J'avais appris cette mort inattendue à Florence. Le même soir, je repartis de Florence pour Paris, et, en courant la poste, sans m'arrêter une heure, j'arrivai assez tôt pour assister à la messe mortuaire de Notre-Dame, et pour accompagner le corps à Dreux.

En sortant de Notre-Dame, je rencontrai Pasquier, le chirurgien du prince. Nous nous jetâmes en pleurant dans les bras l'un de l'autre. Outre la circonstance du moment, un souvenir commun, bizarre, mélancolique, étrange, attristait notre rencontre.

La dernière fois que je m'étais trouvé avec Pasquier et celui que nous pleurions tous deux, c'était à la chasse dans la forêt de Compiègne.

A la halte du déjeuner, assis sur l'herbe les uns à côté des autres, gais de cette gaîté que donnent un beau soleil d'automne et un bon repas après un peu de fatigue, nous faisions honneur aux provisions envoyées du château, les princes comme s'ils eussent été de simples mortels, et les simples mortels comme s'il n'y eût jamais eu de princes.

Le duc d'Orléans prit un poulet par la patte, le posa sur une assiette, et me le fit passer.

— Qu'est-ce que c'est que cela, monseigneur?

— Vous le voyez bien : un poulet.

— Je remercie monseigneur ; mais il y en a trop!

— J'espère bien aussi que vous n'allez pas manger tout.... Je vous l'envoie pour le découper, pas pour autre chose.

— Ah! monseigneur, j'en demande pardon à Votre Altesse, je suis absolument comme monsieur X...

— Comment était monsieur X...?

— Eh bien! monseigneur, quand il avait la chance de se trouver à table avec l'auteur de la *Mort d'Abel*, qui était l'amant de sa femme, et qu'on lui donnait un poulet à découper, il ne manquait jamais de dire : « Passez cela à Legouvé ; c'est lui qui fait tout ce que je ne veux pas faire! »

— Mon cher, je ne demanderais pas mieux que de passer le poulet à votre Legouvé; malheureusement, vous n'êtes pas marié.

— C'est vrai, monseigneur; mais nous avons ici un homme qui fait son état de découper, et qui jouit même d'une certaine réputation dansson état : c'est votre chirurgien Pasquier... Je désire que monseigneur m'autorise à lui passer le poulet.

— Passez le poulet à Pasquier.

— Tiens, Pasquier, montre tes talens; on te regarde, et l'on ne demande pas mieux que de t'admirer!

Pasquier, au lieu de se faire prier comme eût fait un chanteur pour chanter, ou un poëte pour dire des vers, Pasquier prit le poulet au bout de sa fourchette, et sans autre point d'appui, au milieu des applaudissemens universels, fit tomber les uns après les autres les quatre membres de l'animal.

Le duc d'Orléans seul le regardait faire, muet, et avec une certaine mélancolie.

— Eh bien! monseigneur, lui demandai-je, vous qui applaudissez si libéralement à mes succès, vous n'applaudissez pas à ceux de Pasquier?

— Savez-vous à quoi je pense? me dit le duc.

— Non, monseigneur; mais, à coup sûr, vous ne pensez pas à quelque chose de gai.

— Je pense qu'un jour ce boucher-là (il montrait Pasquier de sa fourchette) me découpera comme il découpe ce poulet.

Pasquier laissa tomber sur la nappe carcasse de poulet, fourchette et couteau.

— Ah! pardieu, monseigneur, dit-il, voilà bien une de vos idées! J'ai vingt ans de plus que vous, et, par conséquent, selon toute probabilité, je mourrai quinze ans avant vous... Comment voulez-vous que je vous découpe?

— Je ne sais si vous avez quinze ans de plus ou de moins que moi, monsieur le docteur, répondit le pauvre prince; mais, ce que je sais, c'est que je viens de sentir passer dans mes veines le froid du bistouri.

Ces paroles avaient été prononcées avec un tel sentiment de douleur, que tous ceux qui les entendirent eurent le frisson.

Hélas! la prédiction s'était accomplie!

Quoique le duc d'Orléans eût quinze ans de moins que Pasquier, le duc d'Orléans était mort avant Pasquier, et, si quelque sensation nous survit, le cadavre royal avait pu sentir, en réalité, glisser à travers ses chairs la lame de ce bistouri qui, dans une espèce de rêve prophétique, avait déjà glacé son sang.

— Eh bien! me dit Pasquier, tu le vois: je l'ai, en effet, découpé comme le fameux poulet de Compiègne!...

Dans certaines circonstances, tout est douleur, même la trivialité!

Je ne dirai pas que Pasquier et moi étions les deux hommes qui aimaient le plus le prince, mais je puis dire que nul ne l'aimait plus que nous. Nous nous arrangeâmes pour faire la route de Dreux dans la même voiture, afin de pouvoir parler tout à notre aise du pauvre mort.

O sublime miséricorde du Très Haut, qui, nous imposant la douleur, nous a accordé les larmes!

Je n'avais donc pas vu le roi depuis ce jour où, menant le deuil de son fils aîné, il descendait le premier de nous tous, comme c'était son droit paternel, dans les caveaux funéraires de Dreux.

Et voilà qu'à son tour, il mourait à neuf ans de là, dans l'exil, après avoir porté pendant dix-huit ans la plus belle, mais aussi la plus lourde couronne du monde!

Je n'aimais Louis-Philippe ni comme homme, ni comme roi, et, si ce n'était pas me vanter que de croire un instant que le roi Louis-Philippe pût avoir à mon égard un sentiment quelconque, bon ou mauvais, je dirais qu'il ne m'aimait pas non plus.

L'amitié que me témoignèrent successivement trois de ses fils fut pour eux, et plus d'une fois ils me l'avouèrent eux-mêmes, une féconde source de réprimandes.

Mais je n'en avais pas moins un devoir à remplir envers l'homme qui, aux jours de l'abandon et du malheur, m'avait, sur la recommandation du général Foy, ouvert ses bureaux, et qui, en m'ouvrant ses bureaux, m'avait, en échange de mon travail, donné du pain, à moi, à ma mère et à mon fils.

Il est vrai que c'était du pain seulement, du pain bien sec, parfois trempé de larmes, mais enfin, c'était du pain.

D'ailleurs, le roi, près de qui j'étais entré en 1823, à qui j'avais donné ma démission en 1830, et dont j'avais prédit la chute en 1832 (1), ce roi, j'aurais peut-être à le juger, un jour, à mon point de vue de poëte et d'historien, bien entendu, et je voulais être quitte de tout devoir envers lui, afin de pouvoir, comme devant un jury, dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité!

L'histoire de la royauté est l'enseignement des peuples, et nul n'a le droit de garder sous le boisseau la lumière, si faible qu'elle soit, qu'il peut répandre sur une tête couronnée.

En lisant la nouvelle de la mort de Louis-Philippe, j'a-

(1) Voilà le gouffre où va s'engloutir le gouvernement actuel. Le phare que nous allumons sur sa route n'éclairera que son naufrage; car, voulût-il virer de bord, il ne le pourrait plus maintenant; le courant qui l'entraîne est trop rapide, le vent qui le pousse est trop large! Seulement, à l'heure de la perdition, nos souvenirs d'homme l'emporteront sur le stoïcisme du citoyen, une voix se fera entendre et criera : « Meure la royauté, mais Dieu sauve le roi ! » Cette voix sera la mienne.

(GAULE ET FRANCE, Épilogue.)

vais donc résolu de faire pour lui, avec des sentimens bien différens, ce que, neuf ans auparavant, j'avais fait pour son fils; c'est-à-dire de tout quitter pour aller rendre à cet illustre mort le seul hommage que je pusse lui rendre; c'est-à-dire d'assister, sinon douloureusement, du moins pieusement à ses funérailles.

En conséquence de cette résolution, je sautai à bas de mon lit, je m'habillai, je sonnai Alexis, afin qu'il prévînt mon fils que, partant le soir pour Londres, je désirais dîner avec lui, et je pris un cabriolet, afin d'aller chercher de l'argent chez mon libraire et un passeport à la police.

Le même soir, à sept heures et demie, je montais dans un vagon, juste au moment où le train express partait pour Calais.

Je jetai un cri de surprise mêlé de joie, en reconnaissant qu'il n'y avait que deux voyageurs dans le vagon, et que ces deux voyageurs étaient Pasquier et son neveu, que je ne connaissais, lui, que par une réputation presque égale à celle de son oncle.

Tous deux faisaient même route que moi, conduits comme moi par un pieux souvenir.

Le lendemain, à dix heures et demie du matin, nous étions à Londres.

Ce n'était que le surlendemain qu'avaient lieu les funérailles.

Pasquier s'apprêta à aller faire, le même jour, une visite à la famille; sa position dans la maison lui en ouvrait naturellement toutes les portes, et surtout celle de la douleur.

Je le chargeai de présenter mes hommages aux princes, et particulièrement à monsieur le duc d'Aumale, monsieur le duc de Montpensier étant alors à Séville.

J'avais parlé une seule fois à monsieur le duc de Nemours; jamais à monsieur le prince de Joinville : seulement, j'avais été en correspondance avec lui lorsqu'il avait manifesté le désir d'être représentant du peuple.

Quant à monsieur le duc de Montpensier, je lui avais écrit cinq ou six fois depuis la révolution de février, et, à chaque représentation nouvelle du Théâtre-Historique, je

lui avais envoyé le coupon de sa loge pour lui prouver qu'elle était restée inoccupée.

En effet, je l'avais prise à l'année, et elle demeura vide tout le temps que je la conservai; c'est-à-dire du mois de février 1848 au mois d'octobre 1850.

Le jeune prince, de son côté, m'avait fait remercier par Latour, son secrétaire, et de cette attention et de la lettre que je lui avais adressée trois jours après la révolution de février, par la voie du journal *la Presse*, ainsi que de l'article que j'avais écrit dans le même journal à propos de la statue de monsieur le duc d'Orléans, renversée par monsieur Dumoulin, alors gouverneur du Louvre.

Il y avait, dans ce moment-là, quelque courage à prendre le parti des exilés et à se dire leur ami; et, la preuve, c'est que, le jour de la promenade solennelle à la colonne de Juillet, un monsieur, que je n'avais pas le moins du monde l'honneur de connaître, me mit, rue Lepelletier, un pistolet sous la gorge, parce que, disait-il, j'étais l'*ami des princes !*

Il appuyait, ma foi! tout de bon sur la détente, lorsqu'un jeune homme, nommé Muller, releva le canon du pistolet avec sa canne.

Le coup partit en l'air.

Il s'en fallut de bien peu, comme on le voit, que l'*ami des princes* ne payât cher leur amitié.

Il y avait quatre jours que j'étais passé juste au même endroit, tirant monsieur Berger par son écharpe de maire, pour le forcer à marcher contre le poste des Capucines, qui venait de faire, sur le boulevard, la fusillade que l'on sait.

Pasquier rentra le soir; mais je le manquai à son passage, et, sous prétexte qu'il était fatigué, il se renferma chez lui.

Je n'eus aucun soupçon que ce fût pour m'éviter que Pasquier avait fait cette manœuvre.

Le lendemain, à neuf heures du matin, je demandai Pasquier : on me dit qu'il était déjà sorti.

Je m'informai. Un registre était ouvert à Claremont, où s'inscrivaient les personnes venues de Paris pour assister aux funérailles.

Je pris une voiture, et me rendis à Claremont.

A la porte du parc, une voiture s'arrêta.

Je descendis, je me fis indiquer le chemin, et je gagnai le château à pied.

De la grille au château, je rencontrai des généraux, des aides de camp, des officiers; je reconnaissais tout ce monde-là, mais tout ce monde-là n'avait pas l'air de me connaître.

Je cours peu après les gens qui se détournent quand je passe, et, assez habitué à ce que l'on vienne à moi, je vais rarement aux autres.

Je continuai donc ma route.

Au bout de dix minutes, j'arrivai au château.

En effet, dans le vestibule, un registre était ouvert sur une table.

J'y inscrivis mon nom, puis je retraversai le parc, je remontai dans ma voiture et je revins à Londres.

A huit heures et demie, je fus avisé de la rentrée de Pasquier.

Avant qu'il eût eu le temps de pousser le verrou de sa porte, j'avais fait irruption dans sa chambre.

Pasquier, à mon apparition, sembla visiblement embarrassé.

Je commençais à soupçonner la vérité.

— Ah! c'est toi, me dit-il.

— Oui... Avais-tu oublié, par hasard, que je fusse à Londres?

— Moi? Comment veux-tu que j'aie oublié cela, puisque nous y sommes venus ensemble.

Je le regardai en riant.

— Pasquier, lui dis-je, une consultation.

— Laquelle?

— Dois-je ou ne dois-je pas aller demain à l'enterrement du roi?

— Me demandes-tu la consultation pour la suivre?

— Parbleu! tu sais bien que j'ai autant de confiance en toi comme homme d'esprit que comme médecin!

— Eh bien! alors, n'y vas pas.

— Ah! ah!... Il a donc été question de moi au château?

— Oui.

— Et qu'en a-t-on dit, de moi?

— On a dit que l'on ne comprenait pas comment, avec tes opinions républicaines, tu venais à l'enterrement du roi.

— Et qui a dit cela?

— Tout le monde.

— Même les princes?

— Même les princes.

Je haussai les épaules.

— Décidément, mon cher, lui dis-je, les princes sont... des princes!

— Oh! oh! fit Pasquier, je crois que tu viens de dire une grosse impertinence.

— Tu te trompes, mon cher; je n'ai jamais été si respectueux... Bonsoir, Pasquier!

Et je rentrai dans ma chambre.

J'avais retenu une voiture pour le lendemain matin, neuf heures; à l'heure indiquée, la voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel.

Elle prit la file : trois ou quatre voitures attendaient les conviés à la fête funèbre.

Une partie des Français venus à Londres à propos de l'événement avaient pris rendez-vous à l'hôtel.

Nous déjeunâmes tous ensemble, puis nous descendîmes; chacun s'établit dans son véhicule.

— A Claremont? dirent les hôtes des trois ou quatre premières voitures.

— A Claremont? me demanda mon cocher.

— Non, répondis-je : à Holland-House!

Le cocher fouetta ses chevaux, et nous partîmes.

Quel était ce but que j'indiquais à mon cocher, à défaut de Claremont? et qu'allais-je chercher à Holland-House?

Deux choses dont parfois les princes ne peuvent offrir que la première : un grand nom et un grand cœur.

J'avais connu à Florence le petit-neveu de Charles Fox, lord Holland.

II

HOLLAND-HOUSE.

J'avais connu à Paris la descendante des Stuarts, lady Holland.

Mon introducteur auprès de celle-ci avait été mon cher comte d'Orsay, le même auquel sont dédiés mes *Mémoires*, et qui vient de mourir si jeune encore! si beau et si élégant toujours!

J'avais été invité par lord Holland, à Florence, et par lady Holland, à Paris, à aller, quand je viendrais en Angleterre, faire une visite à Holland-House.

Je me rendis en Angleterre, en 1850, et je n'eus rien de plus pressé que de me rendre à la gracieuse invitation qui m'avait été faite.

Holland-House est situé dans le faubourg de Kensington, à l'extrémité de Hyde-Park.

C'est un château bâti par le comte d'Oxford, vers la fin du seizième siècle, sous le règne de Jacques Ier, ce timide fils de Marie Stuart que la vue d'une épée nue faisait pâlir.

Il est vrai que sa mère, enceinte de lui, vit tant d'épées nues frapper le corps de ce pauvre Rizzio, qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce que le fils de ses entrailles frissonnât à une pareille vue.

Rien de merveilleux, rien qui donne une idée de la richesse et de la puissance comme ces grandes résidences anglaises!

En arrivant en face de Holland-House, on aperçoit le château, bâti en briques comme celui de Saint-Germain, mais aussi léger que celui de Saint-Germain est lourd, dominant une vaste pelouse, où, comme dans une prairie, paissent des bestiaux.

Mais qu'on n'aille point, par analogie avec nos petits parcs, nos petits massifs, nos petits gazons, voir la chose du côté de la lorgnette qui rapetisse les objets; non, non,

retournez la lorgnette, ou plutôt regardez avec vos yeux, et faites-les bien grands.

La pelouse a une demi-lieue de long; elle est entourée d'une ceinture d'arbres séculaires formant une large allée où des voitures pourraient disputer de front le prix de la course! et quand je dis que des bestiaux paissent sur la pelouse, je n'entends pas deux ou trois frais moutons peignés à blanc, avec des faveurs roses pour amuser les enfans, et une malheureuse chèvre attachée à son piquet et broutant l'herbe sur toute la longueur de sa corde : non j'entends un troupeau de cent bêtes à cornes, vaches, bœufs, taureaux, couchés, ruminant, mugissant et regardant passer les voyageurs, le cou tendu, les yeux fixes, les naseaux fumans.

Aussi était-ce au milieu de cette grande plaine que Cromwell, dont la petite maison de campagne confinait à l'immense château, conduisait son gendre Ireton, afin de lui expliquer ses projets régicides.

Pourquoi au milieu de cette grande plaine? C'est qu'Ireton avait le malheur d'être sourd, et que Cromwell, dans ce pays boisé, ne voyait que cette *grande plaine* qui pût lui donner toute sécurité que personne ne l'entendît...

Ma voiture me déposa à l'entrée de la terrasse.

Je n'avais qu'une crainte : c'est que lord et lady Holland, que je n'avais pas vus, l'un depuis dix ans, l'autre depuis six ou huit mois, ne fussent à Paris, à Florence ou à Naples.

Le hasard ne voulait pas me garder tous les désappointemens pour le même jour : mes hôtes illustres étaient dans le parc.

Mais, comme le parc a deux ou trois lieues de tour, comme il renferme des bois, des montagnes, des plaines, des vergers, des prairies, des lacs, un domestique se chargea de me conduire à ce qu'il appelait le pré aux fleurs.

C'était l'endroit préféré de lady Holland.

Arrivé sur une hauteur, mon guide me montra en effet sa noble maîtresse enveloppée d'un grand peignoir de batiste, une capote azurée sur la tête, un livre à la main, et

suivant à pas lents le contour d'une véritable plaine de fleurs.

Là, sur un espace d'un quart de lieue à peu près, les pieds d'alouette, les géraniums, les pétunias et les verveines poussaient comme les trèfles, les sainfoins et la luzerne dans un champ.

Rien n'était plus éblouissant à l'œil que ce vaste tapis brodé de blanc, de bleu et de rose.

Après m'avoir indiqué lady Holland de la main, le domestique se retira.

Je m'avançai vers elle.

L'attention qu'elle donnait à sa lecture fit qu'elle ne me vit ni ne m'entendit venir; seulement, je m'arrêtai au bord du chemin qu'elle suivait, et l'ombre que je projetai sur elle au moment de son passage fit qu'elle se retourna.

Elle était si loin de s'attendre à ma visite, qu'elle ne me reconnut point d'abord ; cependant, ses yeux se portèrent alternativement de moi à son livre, et de son livre à moi; puis, avec son charmant sourire :

— Voyez, dit-elle, ce que je lisais.

Et elle me tendit un volume de *Bragelonne*, édition de Belgique, bien entendu.

— Je cherchais quelqu'un pour m'introduire près de vous, madame, et j'étais loin de me douter que la chose fût déjà faite.

— Oh! me dit-elle, j'en suis à un endroit bien curieux : c'est celui où Louis XIV est à la Bastille, et son frère à Fontainebleau. Il me semble que vous avez eu un instant la tentation de laisser le vrai Louis XIV en prison et de faire régner son frère.

— En votre qualité de femme, vous savez ce que c'est que de tenter ou d'être tentée, madame... Oui, je l'avoue, le paradoxe m'a séduit un instant ; Méry ou Théophile Gautier n'y eussent point résisté ; moi, j'ai été fort contre moi-même, et je me suis refusé cette amusante satisfaction de changer cinquante-cinq ans de l'histoire de France.

— Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait?

— Parce que de nos jours, madame, on croit à si peu de choses, que j'ai craint, en remettant l'histoire en question, de diminuer encore le nombre de nos croyances.

— Ah! mais, à propos, je vous ai tendu votre livre et pas ma main... Vous êtes cent fois aimable de vous être souvenu de votre promesse! Donnez-moi le bras, que je vous conduise à lord Holland.

Je donnai le bras à cette charmante femme, faite, comme les Anglaises, de brouillard et de rosée, animée par un pâle rayon de soleil, et, sans la sentir s'appuyer sur moi ou contre moi, je m'acheminai, conduit par elle, vers une serre où lord Holland dictait à un secrétaire ses *Souvenirs diplomatiques*, livre charmant dans lequel se trouvent fondus, comme les trois métaux précieux dans l'airain de Corinthe, la science de l'homme d'Etat, la courtoisie du gentleman, et l'esprit de l'homme du monde.

Tout jeune encore, lord Holland souffrait tellement de la vue, qu'il était obligé de dicter, ne pouvant écrire.

Au bruit que nous fîmes en entrant, le secrétaire s'arrêta; lady Holland quitta mon bras, et, allant poser sa main sur l'épaule de son mari :

— Milord, dit-elle, voici monsieur Dumas qui vient faire à Holland-House un roman en douze volumes et un drame en quinze tableaux. J'ai donné l'ordre de lui préparer l'appartement des poëtes.

Il n'y a que ceux qui ont voyagé en Angleterre, et qui y ont vu familièrement l'aristocratie, qui puissent avoir une idée de la façon dont se pratique cette hospitalité de châteaux.

Comme Lucullus avait, dans sa maison de campagne de Naples, les salles à manger de Diane, d'Apollon et de Castor. Holland-House a ses appartemens des rois, des ambassadeurs et des poëtes.

— Un drame en quinze tableaux et un roman en douze volumes! c'est à peine un mois que vous nous donnez, alors? dit lord Holland en riant.

— Hélas! milord, répondis-je, je ne suis pas si heureux que de pouvoir me permettre cette joie. J'ai des répétitions qui nécessitent ma présence à Paris, et, au lieu des trente bons longs jours dont vous me parlez, c'est trente pauvres heures bien écourtées que je vous offre.

— Milord, monsieur Dumas ne connaît pas Holland-House, puisqu'il arrive à l'instant même; peut-être, quand

nous lui en aurons fait les honneurs, accordera-t-il à la propriété ce qu'il refuse aux propriétaires... Addison, lui aussi, était venu à Holland-House pour trois jours, et il y est resté cinq ans... Voulez-vous être le cicerone de monsieur Dumas, où me chargez-vous de ce soin?

— Vous savez comme je marche difficilement, dit lord Holland; il me faudrait les trente heures que monsieur Dumas nous donne pour lui faire voir ce que vous lui montrerez en une heure, vous... Faites donc le grand tour, et moi, par le chemin le plus direct, je retourne au château. Un quart d'heure avant le déjeuner, mon cher hôte, la cloche vous avertira.

— Cet arrangement vous va-t-il? me demanda lady Holland.

Je répondis en lui offrant le bras.

Nous reprîmes notre chemin à travers les fleurs.

Au haut d'une colline s'élevait un groupe de magnifiques cèdres.

— Oh! milady, m'écriai-je, je ne croyais pas Holland-House si près du Liban!

— Vous voulez parler de ces cèdres? me dit-elle.

— Oui, ils sont magnifiques!

— Magnifiques, c'est le mot, et, pour les faire bien apprécier, il ne nous manque que du soleil. Ils ont, en outre, avec leurs frères de la Palestine, auxquels tout à l'heure vous les compariez, un point de ressemblance qui ajoute à leur valeur : ils ont failli voir Napoléon.

— Comment cela? En 1815?

— Non pas... En 1805.

— Ah! lors du camp de Boulogne?

— Oui... Inquiet des préparatifs du nouvel empereur, le gouvernement avait résolu de faire de cette colline le dernier boulevard de Londres, et une batterie de vingt-cinq pièces de canon devait être établie à l'ombre de ces cèdres.

— Oh! mais en effet, Holland-House est tout peuplé de souvenirs impériaux... Lord et lady Holland ont été les défenseurs de Napoléon au parlement et dans les salons de Londres, et le prisonnier de Sainte-Hélène, en maudissant, dans le *Mémorial* de Las Cases, son mauvais génie

de Longwood, bénit plus d'une fois son bon génie de Holland-House.

— Oui, tenez, voici un buste en bronze de l'empereur, qui, en signe de protestation, a été placé ici le jour même où le gouvernement anglais a décidé que l'hôte du *Bellérophon* serait cloué sur le rocher de Sainte-Hélène.

— De qui est l'inscription gravée à sa base?

— D'Homère.

— Ah! ah! le poëte d'Achille!

— Non, le poëte d'Ulysse.

En effet, les vers étaient empruntés, non pas à l'*Iliade*, mais à l'*Odyssée*. Voici leur traduction :

« Il n'est pas mort, le héros, mais il respire captif au delà des mers, dans une île battue par les flots, où des hommes sans pitié, au mépris de ses protestations, le gardent de près. »

A quelques pas plus loin s'élevait la statue de Charles Fox, aussi grand ami de la France que Pitt, son rival, en était le mortel ennemi.

Nous en étions là de notre visite quand la cloche sonna le déjeuner; nous avions, au dire du maître de la maison lui-même, encore un quart d'heure devant nous. Nous l'employâmes à aller voir dans ce que l'on appelle le jardin français, les descendans du premier dahlia qui, en 1804, fut apporté d'Amérique pour lady Holland.

Il est bien entendu que cette bonne lady Holland, l'amie de Napoléon, la généreuse femme qui lui envoyait, à Sainte-Hélène, des livres, des brochures et même du vin; à laquelle, par son testament, Napoléon a légué un camée, et pour laquelle on avait, en 1804, rapporté d'Amérique ce dahlia dont nous admirions la riche descendance, n'avait rien de commun que la bonté et l'élévation du cœur avec la gracieuse lady Holland que j'avais au bras, et dont elle eût pu être l'aïeule.

Après les dahlias vint ce que l'on appelle à Holland-House la grotte de Rogers; car le merveilleux de ce château royal, c'est qu'il s'est fait en quelque sorte une gloire

matérielle avec toutes ses gloires passées et contemporaines.

Rogers, le poëte et le banquier Rogers, auteur de *Jacqueline*, de la *Larme de Chloé*, des *Plaisirs de la Mémoire*, et de la *Vie humaine*, a été le commensal de Holland-House; plusieurs fragmens du poëme des *Plaisirs de la Mémoire*, le meilleur des ouvrages de Samuel Rogers, ont été composés dans cette grotte, et ce n'est plus la grotte de Holland-House, c'est la grotte de Samuel Rogers.

Le déjeuner fini, nous continuâmes dans l'intérieur du château la visite commencée à l'extérieur; mais avant tout, on me fit conduire à l'appartement des poëtes.

C'était mon appartement pour tout le temps qu'il me plaîrait de rester au château.

Avant de s'appeler l'appartement des poëtes, il se nommait l'atelier des peintres.

Van Dyck, l'aventureux élève de Rubens, Van Dyck, le chercheur d'or, l'avait habité en 1638, et y avait peint trois ou quatre de ces merveilleux portraits qui l'ont fait le rival du Titien.

Puis vint Chardin, notre célèbre voyageur, qui, envoyé jeune en Perse pour y faire le commerce des diamans, profita de son séjour prolongé dans ce pays des fables pour l'étudier et nous le faire connaître.

A son retour en France, les persécutions contre les protestans étaient à la mode, et l'on dragonnait dans les Cévennes: Chardin s'exila volontairement, passa en Angleterre, et y fut admirablement accueilli par Charles II, qui le nomma son plénipotentiaire près des états de Hollande: mais dans l'intervalle il avait été reçu à Holland-House comme on reçoit dans ce manoir de l'hospitalité; sa fille y était née, et il y avait écrit une bonne partie de son *Voyage en Perse*.

Puis Addison, l'ex-secrétaire d'État, l'auteur de *Caton d'Utique*, et du *Spectateur*, cette aïeule des revues qui fonda le droit de la presse sur l'esprit public.

A peu près disgracié après la mort de la reine Anne, tout à fait malheureux après son mariage, il trouva une retraite à Holland-House, où il mourut, laissant inachevée sa *Défense de la religion chrétienne*.

Puis Sheridan, fils d'acteur, poëte dramatique, homme d'État, stoïcien comme Zénon, passionné comme Mirabeau, qui, en réponse à ce mot d'un ministre anglais disant, à propos du massacre de Quiberon :

» Que l'Angleterre se rassure ; le sang anglais n'a coulé par aucune plaie ! » répondait :

« Que l'Angleterre prenne le deuil ; l'honneur anglais a coulé par tous les pores ! »

Sheridan, directeur de Drury-Lane, ruiné par l'incendie de son théâtre, et le regardant tranquillement brûler en mangeant un petit pain ; si bien que ceux qui essayaient d'éteindre le volcan, œuvre impossible, l'injuriaient en passant, l'appelaient fainéant, paresseux, égoïste, tandis que lui, haussant les épaules, répondait :

« Laissez donc un pauvre homme manger paisiblement son pain au coin de son feu ! »

Sheridan, joueur, débauché, homme de génie, auteur des *Rivaux*, de la *Duègne*, de l'*Ecole du scandale ;* dont la vie fut une véritable lutte contre la misère ; que les huissiers poursuivirent jusque sur son lit d'agonie ; que les recors saisirent jusque dans son cercueil, et dont lord Holland afin qu'il pût être enterré à Westminster, c'est à dire dans la sépulture royale, tira le cadavre des mains des gardes du commerce moyennant une somme de six cents livres sterling !

Puis vinrent Rogers et Lutrell, qui inscrivirent leurs noms sur les arbres et sur les rochers de Holland-House.

Puis, enfin, Byron, qui y ferma glorieusement cette série de poëtes et d'exilés.

Byron, le proscrit volontaire, prêt à partir pour son second voyage, s'y arrêta douloureusement, afin de jeter un long et dernier regard plein de larmes sur l'Angleterre qui le calomniait ; sur sa femme qui le prenait peu à peu en haine, sur sa fille qui ne le connaissait pas ; sur lui-même que le malheur vouait aux larmes et au génie !

Que dites-vous de cette série d'hôtes artistes, voyageurs, législateurs, poëtes : Van Dyck, Chardin, Addison, Sheridan, Samuel Rogers, Lutrell et Byron ?

Attendez ! voici maintenant, ceux qui ne sont qu'hommes d'État, ministres, princes ou rois.

Sully, ambassadeur de Henri IV, qui venait, au nom de son maître, demander des secours d'hommes et d'argent à Élisabeth, la reine protestante; Sully, que Voltaire exila de la *Henriade*, pour le punir, sinon dans sa personne, au moins dans son nom, de ce qu'un de ses descendans lui avait, en vue de sa maison et sans le secourir, laissé donner, à lui Voltaire, des coups de bâton par le chevalier de Rohan; Sully, pour la réception duquel on décora exprès une galerie qui est encore aujourd'hui telle qu'elle était à cette époque, et qui nous conserve un magnifique spécimen de l'ornementation, de la tenture et des meubles du temps.

Puis Williams Penn, le Lycurgue moderne; Penn, le fils de ce fameux amiral qui rendit de si grands services aux Stuarts; Penn, le quaker qui se fit emprisonner deux fois en Irlande, et chasser de la maison paternelle pour son entêtement dans ce qu'on appelait son hérésie, et qui, pendant cette double persécution, vint chercher un asile à Holland-House, où il se tenait caché, lorsqu'il hérita tout à coup d'un million et d'une créance de quatre cent mille francs sur le gouvernement anglais.

Il en résulta que, après avoir été poursuivi par lui, il était tout près de le poursuivre, quand, en échange de cette créance, le gouvernement lui céda la propriété et la souveraineté de tout le pays situé à l'ouest de la Delaware, et représentant trois millions de nos arpens.

De là l'origine de la Pensylvanie; de là la fondation de Philadelphie; de là cette constitution qui a servi de modèle à celle des États-Unis.

Puis, après le 31 mai, tous ceux des Girondins que la guillotine n'avait pu atteindre, malheureux proscrits qui, tandis que l'émigration aristocratique voyait toutes les portes s'ouvrir devant elle, voyaient, eux, au contraire, la calomnie poser éternellement des barrières devant eux, vinrent sonner aux grilles hospitalières de Holland-House.

C'est que, pendant vingt ans, Holland-House fut le rendez-vous de tous les meneurs du parti wigh, dont l'illustre Fox était le chef.

Là, dans une immense galerie de cent cinquante pieds de long, se réunissait tout ce qui voulait, dans un but de

liberté universelle, la paix : plus que la paix, la concorde entre l'Angleterre et la France ; là, on essayait de recoudre ce que tranchait Pitt avec l'inexorable acharnement de sa haine.

Et quels étaient ces recouseurs qui s'usèrent à la peine ?

Le duc de Bedfort, lord Lansdowne, lord Brougham, White-Bread, Elliot, Wyndham ; et, après eux, poursuivant avec un peu plus de bonheur sous le neveu l'œuvre commencée sous l'oncle, James Mackintosh, Tierney, lord Grey, lord John Russell, lord Palmerston, lord Goderich et les lords Melbourne, Grenville, Clanricarde, Auckland ; ce qui n'empêcha point, en 1805 ou 1806, Georges III et le prince régent, qui fut depuis Georges IV, d'accepter une fête à Holland-House, fête dont le souvenir est conservé, dans la salle où elle fut donnée, par les bustes en marbre du père et du fils.

Car Holland-House est en outre un véritable musée ; statues et tableaux dans les escaliers, dans les galeries, dans les chambres, partout.

Lady Holland me fit voir statues et tableaux ; puis elle me conduisit à une petite gouache.

— Tiens ! m'écriai-je, Robespierre !

Elle retourna le portrait.

Derrière ce portrait, Fox avait écrit de sa main .

« Médiocre ! cruel ! poltron ! »

Je donne l'opinion de Fox sans la discuter ; du reste, c'est à peu près celle de Michelet.

Trente heures tiennent bien peu de place dans la vie ; combien de trente heures s'envolent les unes après les autres, et sont oubliées !

Comment se fait-il donc que je pourrais raconter dans tous leurs détails les trente heures que je passai à Holland-House, et dont pas une, même parmi celles de la nuit, n'est absente de ma mémoire.

C'est que, couché dans le lit où avait couché Byron, je lus, pendant ces heures-là, les *Mémoires de Byron*, restés si intéressans, tout mutilés qu'ils sont par la susceptibilité de Thomas Moore !

Cette lecture avait modifié un peu mes idées de départ ; non point que je voulusse peser plus longtemps que je

n'avais dit sur mes illustres hôtes; mais j'étais décidé à aller faire un pèlerinage au tombeau de l'auteur de *Don Juan* et de *Childe Harold.*

Rien n'était plus facile : en trois heures on va de Londres à Nottingham, et en trois quarts d'heure de Nottingham à Newstead-Abbey.

J'annonçai le lendemain cette nouvelle à lord Holland, qui applaudit à la résolution, et qui m'invita, tandis que je serais aux trois quarts du chemin, à pousser jusqu'à Liverpool.

Je suis un peu de la nature des cerfs-volans; ils ont de la peine à s'enlever, mais, une fois enlevés, ils montent tant qu'on leur lâche de la ficelle.

J'étais enlevé; on me lâchait de la ficelle : Dieu seul savait où j'allais m'arrêter.

De Newstead-Abbey, j'étais capable d'aller à Liverpool; de Liverpool en Irlande, et d'Irlande, ma foi! peut-être au Spitzberg, comme Barentz, ou au cap Nord, comme Biard!

Seulement, n'étant venu à Londres que dans le but d'assister au convoi de Louis-Philippe, je n'avais pas pris une somme suffisante à faire le tour du monde, et lord Holland, qui m'encourageait aux excursions, voulut bien me donner une lettre de crédit pour MM. James Barlow et compagnie, banquiers à Liverpool.

Le soir, je quittai Holland-House, trouvant que j'étais bien froid en remerciemens avec mes nobles hôtes, et je partis pour Nottingham, me promettant de les mieux remercier à la première occasion.

Cette occasion ne se présenta qu'au bout de deux ans et demi : c'est la faute de l'occasion et non celle de mon cœur.

III

NEWSTEAD-ABBEY.

Le même soir, je descendais à Nottingham, à l'hôtel du *Cerf couronné.*

En me débottant, je m'informai des moyens de transport pour aller, le lendemain, à Newstead-Abbey.

Le propriétaire du *Cerf couronné* me répondit que, moyennant une guinée, il mettrait, pour toute la journée du lendemain, une voiture à ma disposition.

Il fut parfaitement entendu que, s'il me convenait de continuer ma route pour Liverpool, libre à moi de me faire conduire par la voiture, soit à Chealde, soit à Leck, soit à telle station du chemin de fer qu'il me plaîrait, pourvu que je remisse la guinée au conducteur de la voiture.

Je fis mieux, je la remis à mon hôte lui-même, et fis établir mes droits sur le reçu.

J'avais avec moi un Byron complet.

D'ailleurs, Byron est un des deux poëtes que je sais par cœur.

L'autre est mon bien cher Victor Hugo.

Je me rappelle qu'au retour de son premier voyage d'Angleterre, monsieur Buloz, rédacteur en chef de la *Revue des Deux-Mondes*, me disait, dans son émerveillement pour nos voisins d'outre-Manche:

— Vous n'avez pas idée du luxe de ces gens-là. Imaginez-vous, mon cher, qu'ils courent la poste avec des chevaux anglais!

Ma foi! je fus sur le point d'être aussi émerveillé que monsieur Buloz, lorsque je vis le train dont m'emportaient les deux chevaux de mon hôte.

Nous franchîmes en moins de trois quarts d'heure la distance qui sépare Nottingham du vieux manoir des Byron; et cela à travers un magnifique pays aux bois feuillus, aux grasses prairies, dans l'herbe gigantesque desquelles disparaissaient ces énormes bœufs aux courtes jambes, dont on n'aperçoit de la route que la tête rousse et les cornes noires.

Personne plus que moi n'est sensible à l'émotion des souvenirs.

Byron a eu par son génie tant d'influence sur mon talent, que c'était un véritable pèlerinage que j'accomplissais.

Quand j'aperçus de loin les toits pointus de Newstead-

Abbey, je fis donc arrêter la voiture, et je m'avançai à pied et religieusement vers le vieux manoir.

Mort à trente-sept ans, comme Raphaël, Byron n'a pas eu moins d'influence sur la littérature de son époque que Raphaël sur la peinture de son siècle.

« Il faut l'ordre du ciel pour qu'un passereau tombe, » dit Hamlet :

« There is a special providence in the fall of a sparraw. »

Nous sommes de l'avis de Shakespeare ; seulement, nous disons que, si un passereau ne meurt pas sans l'ordre du ciel, ce n'est point sans un ordre du ciel non plus qu'un homme naît.

L'homme a cru longtemps, dans son orgueil, que les idées lui appartenaient et qu'il les mettait en œuvre.

Nous, tout au contraire, nous croyons, dans notre humilité, que l'homme n'est qu'un instrument au service des idées.

Chacun de nous arrive à son tour, au jour et à l'heure marquée ; chacun prend sa place, pion, cavalier, fou, tour, dame ou roi, sur ce vaste échiquier qu'on appelle le monde ; chacun se meut, agit, procède sous la main invisible, non point de la fatalité, mais de la providence ; et la partie éternelle du bon principe contre le mauvais, du jour contre la nuit, de la liberté contre l'oppression, dure depuis six mille ans !

Heureux et prédestinés sont ceux qui luttent pour le bon principe contre le mauvais, pour le jour contre la nuit, pour la liberté contre l'oppression !

Leur âme repose dans le sein du Seigneur, et leur nom vit dans la mémoire des peuples.

Celui dont j'allais visiter la tombe avait été un de ces hommes.

Or, cet homme était le fils du capitaine Byron et de miss Gordon de Gigth, fille unique de Georges Gordon, esquire de Gigth, lequel descendait de la princesse Jane, fille de Jacques II d'Ecosse.

Le poëte-prophète avait donc du sang des Stuarts dans les veines.

Miss Gordon était noble et riche ; mais le capitaine Byron n'était que noble, presque aussi noble qu'elle, car sa noblesse remontait aux croisades, et cette noblesse historique avait éparpillé ses rameaux sur la plupart des champs de bataille de France et d'Angleterre.

Voilà ce que dit lui-même le poëte de ses aïeux paternels, dans les adieux qu'il adressa, lors de son premier voyage en Grèce, au manoir de ses pères.

Ce manoir, où nous allons entrer tout à l'heure et dont nous emprunterons la description au poëte lui-même.

En attendant ce qu'il dit du manoir, voyons ce qu'il dit de ceux qui l'ont habité :

I

Sombre et chère Newstead, demeure de mes pères,
Le vent bat en sifflant tes crénaux désolés ;
Tu n'es plus que ruines, et tes brillans parterres
Jaunissent tristement, de leurs fleurs dépouillés.

II

De tes braves, couverts de leur cotte de maille,
Qui, fiers de leur valeur, conduisaient leurs vassaux
Jusques en Palestine, à la sainte bataille,
Il reste le seul bruit de la brise, qui raille
Leurs vieux écus rouillés, pendus sous les arceaux.

III

La voix du vieux Robert, chantant la noble cause,
Est éteinte ! La mort, sous les murs d'Ascalon,
A pris Jean d'Horestan, et chacun d'eux repose,
L'un dans son étendard, l'autre dans sa chanson.

IV

Un jour, Hubert et Paul ont quitté cette terre ;
Tous deux dorment couchés dans le val de Crécy !
Ils donnèrent leur sang à la commune mère,
Et, quoiqu'ils soient restés sur la rive étrangère,
Mon respect sait leur nom, et l'Angleterre aussi.

V

Quatre frères, plus tard, tombèrent côte à côte;
C'était à Marston-Moor : le fer fut le plus fort!
Leur courage était grand et leur taille était haute;
Ils avaient même cœur, ils eurent même mort.

VI

Je vous connais donc bien, ô pères de ma race!
Du dernier de vous tous recevez les adieux;
Je pars; mais dans mon cœur je garde votre trace,
Et que de mon blason là devise s'efface,
Si je vous fais rougir, ô mes nobles aïeux!

VII

Vous me verrez pleurant, mais ces pleurs, ô mes maîtres!
Sont les pleurs naturels aux cœurs sacrifiés;
Et je fais le serment, ombres de mes ancêtres,
Que je porterai bien le nom que vous portiez.

VIII

De votre grand passé j'emporte la mémoire;
Ce sera dans ma route un radieux flambeau!
Je veux vivre et mourir digne de votre gloire.
Ayez donc confiance, et puisse un jour l'histoire,
Si je dors parmi vous, connaître mon tombeau.

Eh bien! tous ces aïeux, dont le poëte est si fier, n'empêchaient point que les prophéties de malheur ne missent le désespoir au cœur de la pauvre miss Gordon de Gigth, en lui prédisant que le capitaine Byron ne tarderait pas à avoir englouti sa fortune.

Un rimeur écossais alla même jusqu'à composer la ballade suivante, que nous allons essayer de rendre dans toute sa brutale naïveté :

I

Miss Gordon de Gigth, où va-t-on,
Où va-t-on si brave et si fière?

Vous allez épouser Byron ;
Vous ne serez pas la dernière.
Il va manger, comme un glouton,
L'héritage de votre mère.
Cela n'est pas une raison
Pour passer si brave et si fière.

II

Ce jeune homme est un polisson
Qui nous arrive d'Angleterre ;
Si l'Écosse connaît son nom,
Elle ne connaît pas son père.
De plus, il entretient, dit-on,
Toutes les filles de la terre.
Cela n'est pas une raison
De passer si brave et si fière.

III

Avec fusil, poudre à canon,
Chiens aboyans dans la bruyère,
Avec flûte, cor et chanson,
Vos terres, ma belle héritière,
Vont commencer un rigodon
Qui finira dans la rivière.
Cela n'est pas une raison
Pour passer si brave et si fière.

En effet, la jeunesse du capitaine Byron avait été parfaitement scandaleuse.

Joueur et buveur, il n'avait fait trève un instant au jeu et à l'ivresse que pour enlever la femme de lord Camarthen, qu'il épousa dès que celui-ci eut obtenu le divorce, et qui mourut laissant une fille, miss Augusta Byron, demi-sœur du poëte, comme on dit en Angleterre, laquelle épousa le colonel Leigh.

Malgré ces sinistres prédictions, miss Gordon de Gigth épousa le capitaine Byron.

Alors commencèrent à se réaliser les fatales prédictions que l'on avait faites à la pauvre héritière de Gigth.

Après le mariage, célébré à Bath, les nouveaux époux partirent pour leur terre d'Écosse ; mais les créanciers, ces

limiers impitoyables, pareils aux chacals dont parle le poëte, mirent le nez sur la voie du capitaine Byron et de sa femme, ne leur laissèrent pas même la jouissance de la lune de miel, et allèrent les relancer jusqu'à Gigth.

L'argent comptant de mistress Byron, et, en argent comptant, elle pouvait avoir trois mille livres sterling, à peu près soixante-seize mille francs, fit face aux premières obligations; puis deux actions de la banque d'Aberdeen furent vendues au taux de six cents livres sterling chacune; puis le privilége de deux pêcheries de saumon sur le Dee fut engagé moyennant quatre cent quatre-vingt livres; puis les bois de la terre furent coupés et livrés pour quinze cents livres; enfin huit mille livres furent empruntées sur la terre de Gigth.

Ainsi la mise en dehors des fonds s'éleva, en moins d'un an, à cent cinquante-trois mille francs à peu près.

Mais ce sacrifice fut loin de suffire, et, en 1787, les deux époux quittèrent la terre de Gigth pour n'y plus revenir. Un mois après, elle était vendue pour la somme de dix-sept mille huit cent cinquante livres sterling, équivalant à celle de quatre cent quarante-six mille deux cent cinquante francs.

Cette nouvelle somme fut affectée tout entière au paiement des dettes du capitaine Byron.

L'héritière de Gigth se trouva alors réduite au simple revenu de cent cinquante livres sterling, c'est-à-dire de trois mille sept cent cinquante francs.

Ainsi se trouva accomplie la prédiction de la ballade!

Peu de temps avant la vente de la terre de Gigth, un fait étrange s'accomplit : toutes les tourterelles et tous les pigeons ramiers qui peuplaient les terres et les forêts du domaine de Gigth, ainsi que tous les hérons qui, de temps immémorial, habitaient les bois et les joncs qui avoisinaient une grande pièce d'eau nommée Hagbarry-Pot, quittèrent la propriété de Gigth, pour aller s'établir dans les domaines de lord Haddo, situés à peu de distance de ceux de Gigth.

En apprend cette nouvelle, lord Haddo sourit; puis, se retournant vers celui qui la lui annonçait :

— Que l'on se garde de leur faire aucun mal, dit-il;

c'est un signe que les terres ne tarderont pas à les suivre.

Et, en effet, trois mois après cette émigration des tourterelles, des pigeons ramiers et des hérons de la terre de Gigth, lord Haddo achetait cette terre au prix que nous avons dit plus haut.

Pour ne point assister à cette espèce d'exécution de fortune, les deux époux avaient d'abord quitté d'Écosse, et étaient venus en France ; mais, trop pauvres pour mener la vie de voyage, ils retournèrent en Angleterre ver la fin de 1787, et se logèrent humblement et étroitement dans une maison de Hall-Street.

C'est dans cette maison que naquit Georges Gordon Byron, le 22 janvier 1788.

Mais, comme les créanciers ne se tenaient point pour satisfaits, et qu'après avoir eu successivement les terres, les pêcheries, les coupes de bois et l'argent comptant de la femme, ils voulaient encore avoir la liberté du mari, le capitaine Byron, forcé de quitter l'Angleterre, abandonna sa femme et son fils, et se retira à Valenciennes, où, après avoir vécu pendant quelques années d'une petite pension que lui faisait son frère, il mourut pauvre et ignoré.

J'ai cherché à Valenciennes et inutilement, dans la ville quelque trace de la vie du capitaine Byron, dans le cimetière quelque trace de sa mort.

C'était cependant un Byron comme son fils ; ils avaient les mêmes aïeux.

Seulement, l'un n'était qu'un des premiers gentlemen de l'Angleterre, l'autre fut un des premier poëtes du monde!

Ce frère qui faisait une pension au capitaine Byron, ce lord Byron qui devait léguer plus tard à son neveu son titre de lord, son siége à la chambre des pairs et son domaine de Newstead-Abbey, était, de son côté, un singulier personnage, et qui prêtait fort à la malignité publique.

D'abord, en 1765, il avait tué dans un duel, ou plutôt dans une rixe, son parent et son voisin, monsieur Chaworth.

Forcé de comparaître, à cause de ce meurtre, devant la cour des pairs, il avait été acquitté ; mais, assombri par

cet événement, il s'était retiré dans sa terre de Newstead-Abbey, où la curiosité publique l'avait suivi, et où la malveillance provinciale répandait sur lui toutes sortes de bruits, plus insensés les uns que les autres, mais qui ne laissaient pas que de l'envelopper d'une superstitieuse terreur.

Entre autres choses, on prétendait sa femme fort malheureuse et fort maltraitée par lui, et l'on allait jusqu'à affirmer qu'un jour, en proie à une violente colère, il l'avait jetée dans le lac de Newstead-Abbey, et que, dans cette circonstance, elle n'avait dû la vie qu'à une touffe de joncs, à laquelle elle s'était cramponnée.

Un autre jour, assurait-on, son cocher ayant osé désobéir à ses ordres, il avait fait feu sur lui par une fenêtre, et l'avait tué ; alors, il avait mis le cadavre dans la voiture, avait forcé sa femme de monter près du mort, et, s'étant placé lui-même sur le siége, il avait conduit la voiture jusqu'à un endroit retiré du parc, où il avait creusé une fosse et enterré le trépassé.

Ce qu'il y avait de réel dans tout cela, c'est que, soit ennui de la solitude, soit terreur des excentricités de son noble époux, lady Byron quitta Newstead-Abbey un beau matin, et se retira à Nottingham.

Comme on le comprend bien, cette retraite fut le signal et le texte de nouvelles histoires aussi absurdes que les premières, et les paysans allèrent jusqu'à affirmer que tous les samedis il se tenait un sabbat dans le parc, et que deux statues de satyres, qui ornaient le jardin favori du vieux lord, s'animaient la nuit et devenaient ses compagnons dans les orgies diaboliques auxquelles il se livrait.

Ces bruits réduisirent sa société au vieux Murray, son domestique, lequel fut depuis celui de son neveu, et à une espèce de femme de compagnie, à laquelle le poste distingué qu'on la soupçonnait d'occuper près de son maître avait fait donner dans tout le voisinage le nom de lady Betty.

Ajoutez à toutes ces histoires fabuleuses ce bruit qui courait que le vieux lord ne sortait jamais qu'armé, et le récit d'un de ses voisins qui, ayant un jour, par extraordinaire, été invité à dîner à l'abbaye, attesta qu'une paire

de pistolets chargés avait été placée à la droite de son hôte, comme un accessoire habituel du service.

Maintenant, comment cette abbaye était-elle devenue un château ?

Nous allons le dire.

Ce fut vers l'an 1540, et sous le règne de Henri VIII, qui, en sa qualité de *chef suprême sous le Christ*, venait de prononcer la dissolution des monastères, que, par don royal, le prieuré de Newstead et ses dépendances, fondé en l'honneur de la Sainte-Vierge et dédié à la mère de Notre-Seigneur par Henri II, passa des mains de ses moines, qui sont des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, en celles d'un des aïeux de lord Byron.

Ces chanoines, jusqu'au jour où Henri VIII les chassa de leur abbaye pour la donner à sir John Byron, avaient été, non-seulement dans leurs intérêts spirituels, mais encore temporels, grandement favorisés, comme on va le voir, par la protection royale.

Un jour, pendant que lord Byron, cinquième du nom, habitait Newstead, on trouva dans ce fameux lac, qui joue un rôle si accidenté dans l'histoire de la famille, un grand aigle de bronze, qui sans doute y avait été jeté par les moines au moment où ils quittèrent l'abbaye.

Le propriétaire de Newstead plaça l'aigle dans une espèce de cabinet de curiosités, dont il devint un des principaux ornemens.

L'aigle resta là jusqu'au moment où le vieux lord Byron, oncle du poëte, fit une vente de ses effets en 1776.

Cet aigle, et trois candélabres de bronze trouvés en même temps que lui dans le même lac, furent achetés par un bijoutier de Nottingham, lequel découvrit, en le nettoyant, un ressort à l'aide duquel sa poitrine s'ouvrait.

Cette poitrine renfermait un grand nombre de vieux papiers qui se rattachaient aux droits et aux priviléges du couvent, et entre autres papiers une charte contenant un plein pardon de tous les crimes (suivait le catalogue) que les moines avaient pu commettre avant le 18 décembre précédent.

Au nombre des hôtes qui, sous le vieux Byron, habitaient le château, était une innombrable colonie de grillons, qui, nourris de sa main, accouraient à sa voix, et qui, le soir venu, faisaient un si étourdissant tapage qu'il fallait toute la bizarrerie du vieux châtelain pour tolérer un pareil sabbat.

Mais, chose singulière, le jour même de la mort du vieux maître, tous ces animaux, hôtes et gardiens du foyer, désertèrent le château de leur patron en telle quantité, qu'il était impossible aux gens qui allaient et venaient, attirés par l'événement, de traverser le vestibule sans les écraser par douzaine.

Où en était le jeune Byron, lorsqu'arriva cette mort qui, du pauvre orphelin, fit, sinon comme fortune du moins comme position, un des plus grands seigneurs de l'Angleterre ?

La jeunesse de Byron n'offrit rien de particulier.

Si l'illustre poëte n'eût marqué que comme une unité de plus dans l'arbre généalogique des Byron, et, s'il fût mort à l'âge de son père ou de son oncle, nul n'eût eu l'idée de relever les anecdotes de son enfance.

Mais il mourut jeune, il mourut au moment où l'Europe avait les yeux fixés sur lui.

On remonta ce fleuve des jours écoulés, tantôt torrens, tantôt cataractes, si rarement calmes et limpides, et l'on s'attacha à chacun de ces détails enfantins que l'on cherche dans la jeunesse d'un César ou d'un Virgile, d'un Bonaparte ou d'un Byron.

Par suite d'un accident arrivé au moment de sa naissance, le pied de Byron s'était tordu. Quatre hommes les plus remarquables du siècle devaient être marqués par cette infirmité : monsieur de Talleyrand, le maréchal Soult, Walter Scott et Byron.

Lorsque l'enfant commença de marcher, il boitait tout bas : ce qui fut pour lui non-seulement une source de douleurs physiques, car on essaya plusieurs fois, et par des traitemens très douloureux, de lui faire redresser le pied, mais encore de douleurs morales : son orgueil, et l'orgueil de Byron était grand dès son enfance, souffrait

énormément de cette infériorité physique, à laquelle l'avait condamné la nature.

Un jour, une nourrice, qui allaitait un petit enfant, joignit sur la promenade le petit Byron et sa gouvernante Mac Gray, et, comme le futur auteur de *Manfred* et de *Caïn* courait autour des deux femmes en boitant :

— Quel joli garçon que ce petit Byron, dit la nourrice, et quel malheur qu'il ait une pareille....

— Ne parlez pas de cela! s'écria l'enfant, s'arrêtant au milieu de ses jeux, venant droit à elle et la frappant de son fouet.

Le froid qui régna presque toujours entre mistress Byron et son fils eut probablement une cause pareille.

Un jour que l'enfant la faisait enrager :

— Veux-tu finir, vilain petit boiteux? s'écria-t-elle.

Et à cette apostrophe l'enfant sortit de la chambre, presque fou de colère et d'humiliation, et, comme toutes les impressions reçues par le poëte se réflétèrent un jour ou l'autre dans ses poésies, ce fut sans doute en souvenir de cette scène que Byron fit le *Déformé transformé*, où se retrouve une scène pareille à peu près à celle qui s'était passée entre mistress Byron et lui.

BERTHA.

Dehors, va-t-en, bossu !

ARNOLD.

Je suis ainsi, ma mère.

BERTHA.

Hors d'ici! dos courbé, cauchemar, avorton!
J'ai six autres enfans, mais tu n'es pas leur frère.

ARNOLD.

Si je ne suis leur frère, alors que suis-je donc?
Oh! je voudrais jamais n'avoir vu la lumière!

BERTHA.

Je le voudrais aussi, mais, puisque tu la vois,

Travaille au moins, ton dos peut porter une charge,
Si lourde qu'elle soit : il est haut, s'il n'est large.

ARNOLD.

Oui, mon dos peut porter tous les fardeaux, je crois ;
Mais mon cœur pourra-t-il supporter sans faiblesse,
L'abandon, ô ma mère! où ton dédain me laisse!
Car je t'aime! ou du moins je t'aimais autrefois :
Personne, excepté toi, dans toute la nature,
Ne peut m'aimer, moi triste et pauvre créature.
A vivre sans amour, suis je donc condamné ?
Tu m'as donné le sein, tu m'as donné la vie :
Ne me reprends pas plus que tu ne m'as donné.

BERTHA.

Oui, du lait de mon sein ta lèvre fut nourrie,
Car tu naquis l'aîné, mais alors j'ignorais
Que viendraient d'autres fils qui n'auraient point tes traits.
Va ramasser du bois, va !

ARNOLD.

J'obéis, ma mère.
Mais, quand je reviendrai, je t'en prie ardemment,
Comme à tes autres fils, parle-moi doucement.
Ils sont beaux, je le sais, tu dois en être fière,
Et surtout auprès d'eux je semble encore plus laid;
Mais enfin nous avons sucé le même lait.

BERTHA.

Certains êtres sont faits pour que Dieu les unisse,
Mais toi, tu n'es pas né parmi ces êtres-là.
Le porc-épic, la nuit, vient téter la génisse,
En devient-elle donc sa mère pour cela ?
Va-t-en, jamais mes fils ne deviendront tes frères;
Si tu me dois le jour, ce n'est que par hasard :
La poule fait parfois éclore des vipères
Au milieu de ses œufs. Va-t-en d'ici, bâtard !

Nous avons oublié de dire que, quelque temps après la naissance du jeune Byron, ce pauvre appartement de Hall-Street étant encore trop luxueux pour sa fortune,

mistress Byron avait quitté Londres et était venue habiter Aberdeen, ville d'Écosse, située à l'embouchure de la Dee, sur la mer du Nord.

C'est là que, à l'âge de cinq ans, l'enfant entra dans une pension, ou plutôt dans une école à cinq schellings par trimestre, ce qui faisait un peu plus de trente sous par mois.

Ce détail me toucha profondément : il y avait donc eu, parmi mes maîtres en littérature, des éducations faites à meilleur marché encore que la mienne!

Ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent que mon éducation a coûté trois francs par mois.

Au bout d'un an, c'est-à-dire après vingt-cinq schellings dépensés, mistress Byron eut l'idée de constater par elle-même le progrès qu'avait fait son fils dans la lecture et dans l'écriture, la seule chose que l'on apprît à l'école d'Aberdeen.

Nous ne pouvons pas dire précisément quel progrès l'enfant avait fait en lecture; mais, en écriture, nous avons une lettre de lui sous les yeux, qui nous permet d'apprécier la mesure du mécontentement de sa mère.

Ce mécontentement fut si grand, qu'il se traduisit par une vigoureuse paire de soufflets que reçut le pauvre écolier. On voit que, si Byron eut des vices, ce ne sont point de ceux qui se rattachent au titre d'enfant gâté.

Les deux soufflets donnés, mistress Byron prit incontinent l'écolier par la main, et le conduisit chez un autre professeur.

Ce nouveau professeur était un petit homme très pieux nommé Ross, et ecclésiastique de son état. L'enfant le prit dans une certaine affection, et fit sous lui des progrès aussi rapides qu'ils avaient été lents jusque-là.

D'ailleurs, il avait découvert chez l'enfant une passion qu'il avait habilement exploitée ; c'était celle de l'histoire.

Or, dans cette première histoire que l'on avait mise entre ses mains, et qui était l'histoire romaine, le jeune Byron avait été frappé souvent du récit de la bataille de Régille, livrée par Posthumius Albinus aux Latins révoltés, l'an 496 de Rome.

Cette impression était si profonde, que, vingt ans plus

tard, se trouvant sur les hauteurs de Tusculum, il chercha des yeux ce petit lac de Régille, point lumineux dans l'immense étendue de cette plaine de Rome, fauve et silencieux désert, et que, se rappelant son vieux et digne professeur, des larmes de reconnaissance lui vinrent aux yeux.

Ce brave monsieur Ross, avec ses douces manières et son bon naturel, était un des chers souvenirs de l'enfance du poëte, qui, devenu homme, aimait à en parler et en parlait toujours avec le plus grand éloge.

Malheureusement pour Byron, le digne monsieur Ross fut nommé ministre d'une église d'Écosse, et quitta la direction de son école, direction dans laquelle il fut remplacé par un jeune homme grave et taciturne, nommé Paterson, qui, comme fils de son cordonnier, était une vieille connaissance de l'enfant, malgré sa naissance commune, chose ordinaire au reste chez les Écossais quand ils sont presbytériens. Ce jeune homme était fort instruit.

Byron commença avec lui le latin, et *perfectionna* dans cette période son écriture, grâce, dit-il lui-même, aux exemples de monsieur Duncan d'Aberdeen.

Qu'était-ce donc, bon Dieu! que l'écriture de Byron avant qu'elle fût perfectionnée par les exemples de monsieur Duncan?

Le futur poëte resta dans cette école de 1793 à 1798.

L'impression qu'il laissa parmi ses jeunes camarades fut celle d'un écolier gai, vif, au cœur ardent, plein de courage et de mouvement, mais en même temps affectueux, bon compagnon, *good fellow*, comme disent les Anglais; au reste, aventureux, intrépide, et toujours plutôt prêt à donner un coup qu'à le recevoir; enfin, rancunier comme un dogue, et, lorsqu'il avait engagé sa parole, la tenant scrupuleusement.

Un jour, il rentra tout essoufflé, moitié colère, moitié joyeux.

— Qu'y a-t-il donc? demanda le domestique.

— Rien, répondit Byron, si ce n'est que je viens de payer une dette, en rossant d'importance celui vis-à-vis de qui je l'avais contractée.

— Et pourquoi avez-vous fait cela ? demanda le domestique.

— J'ai fait cela, répondit l'enfant en relevant la tête, parce que je suis un Byron, et que je ne veux pas faire mentir ma devise : *Trust Byron !* (Fie-toi à Byron !

Comme si, dès cette époque, il eût voulu porter un espèce de défi à son infirmité, il s'efforçait de devenir habile à tous les jeux de l'enfant, de même que, plus tard, il se donna pour tâche d'exceller à tous les exercices de l'homme ; il devint donc, malgré son pied tourné, un des plus lestes joueurs de barres de l'école, tandis que nul ne poussait et ne renvoyait la balle aussi loin et aussi adroitement que lui : il est vrai qu'il était beaucoup moins ardent au travail qu'au jeu, ne s'appliquant qu'aux études qui lui plaisaient, faisant de rapides progrès dans celles-ci, mais restant, pour les autres, dans une infériorité qui, au grand désespoir de ses maîtres, ne lui causait aucune honte.

Quoique, dans ce cas, il prît son rang à la queue des élèves qui avaient mieux travaillé que lui, parfois aussi, il est juste de le dire, quand il s'agissait d'histoire et de version, il prenait le premier rang.

Alors, son maître, qui connaissait sur ce point le système de bascule adopté par Byron, avait coutume de lui dire :

— Voyons un peu, maître Georges, le temps que vous mettrez à redescendre.

Les grandes récréations du jeune écolier, à cette époque, étaient d'aller avec sa mère passer quelques jours à Fetterano, dans la terre de son parrain le colonel Duff, que Byron aimait autant qu'il détesta plus tard son tuteur, lord Carlisle.

Ce qui surtout l'attirait chez le colonel, c'était un vieux sommelier d'humeur joviale, nommé Ernest Fidler, qui, plus tard, dans ses souvenirs, était pour lui le type vivant du fossoyeur gai d'Hamlet.

Byron fut attaqué, vers le printemps de 1796, d'une fièvre scarlatine qui, sans lui faire courir un danger réel, l'affaiblit beaucoup.

Mistress Byron résolut alors de le faire changer d'air, et

partit avec lui pour Balater, petite ville située à quarante milles à peu près d'Aberdeen, sur la Dee, et, comme Spa, comme Baden, comme Aix, le rendez-vous des riches touristes qui cherchent la santé ou la distraction. Tel est le prestige du génie, que, plus tard, l'humble ferme qu'habita le poëte devint un lieu de pèlerinage, et qu'on y montre, entouré d'une balustrade, le lit où coucha le futur auteur de ***Childe Harold***.

Cette excursion dans les montagnes produisit, au reste, une profonde impression sur l'imagination du jeune poëte, et le sombre Loch-Na-Garr resta debout et gigantesque dans sa pensée, comme il l'était dans le paysage.

Qu'est-ce que c'est que le Loch-Na-Garr ?

Le poëte va vous le dire lui-même.

LOCH-NA-GARR.

» Lachin y Gair, ou, comme on le prononce dans la langue erse, Loch-Na-Garr, domine les montagnes d'Écosse près d'Invercauld.

» Un de nos modernes touristes cite Loch-Na-Garr comme la plus haute montagne de l'Angleterre et de l'Écosse.

» Quoi qu'il en soit, c'est à coup sûr une des plus pittoresques et des plus sublimes de nos Alpes calédoniennes.

» Son aspect est d'une teinte sombre, mais sa cime resplendit, couronnée de neiges éternelles.

» Je passai près de Loch-Na-Garr les premières années de ma vie, et c'est le souvenir de ce temps qui m'a inspiré les strophes suivantes :

I

» Loin de moi, gais aspects, et vous, jardins de roses
Où l'opulent oisif se promène abrité !
Je préfère la neige et les rochers moroses,
Asile de l'amour et de la liberté ;
Je préfère tes monts, chère Calédonie,
Quoique les élémens s'y heurtent au hasard ;
Et, si j'aime les lacs et leur fraîche harmonie,
J'aime mieux tes torrens, ô sombre Loch-Na-Garr

» Enfant, mes premiers pas ont foulé cette terre,
La toque sur le front et le plaid en manteau,
Quand, sous les noirs sapins, promeneur solitaire,
Je songeais aux vieux chefs connus de ce coteau ;
Et je ne revenais vers ma mère craintive
Qu'avec le jour tombant, et quelquefois plus tard,
Tant j'aimais écouter la ballade plaintive
Des humbles habitans du sombre Loch-Na-Garr.

» J'entendais votre voix, votre voix attendrie,
Chères ombres! la nuit, je l'écoutais souvent.
Oui, l'âme du héros revient dans la patrie,
Et se plaît à gémir sur les ailes du vent.
Les vapeurs de l'orage autour de la vallée
S'assemblent, et l'hiver préside sur son char,
Et l'âme des aïeux, sentinelle éveillée,
Vit dans les ouragans du sombre Loch-Na-Garr.

» O braves que guidait une funeste étoile !
De noires visions ont dû vous avertir,
En déchirant pour vous l'avenir qui se voile,
Qu'aux champs de Culloden il vous faudrait mourir :
Mais ce qui vous console en votre mort précoce,
C'est qu'avec vous vos clans reposent à Brœmar,
Et le pâtre chanteur des montagnes d'Écosse
Dit vos noms aux échos du sombre Loch-Na-Garr.

» Loch-Na-Garr ! bien des ans ont passé sur ma tête
Depuis que je t'ai fui ; sans doute, sur mon front,
Avant que je retourne à ta noire retraite,
Bien des jours, bien des mois, bien des ans passeront.
Tu n'as pas une fleur, un rameau de verdure,
Quand l'Angleterre chante et rit de toute part ;
Et, pourtant, j'aime mieux ta sauvage nature
Que la verte Angleterre, ô sombre Loch-Na-Garr ! »

Un des priviléges du génie est de rendre saintes les choses les plus frivoles, sacrés les objets les plus futiles.

Une plume, un vêtement, une arme qui ont servi au poëte mort ; un paysage, un lac, une montagne, qu'il a contemplés de son œil éteint, deviennent à l'instant, pour ceux qui lui survivent et qui avaient à peine songé à lui

auparavant, autant d'objets de vénération, autant de sources de rêverie!

Le poëte comprend cela instinctivement quand il raconte, sans savoir pourquoi et souvent sans que personne le lui demande, les premiers jours de son enfance; quand il effeuille, pour ainsi dire, sur le monde qui sourit à son orgueil, l'arbre touffu de ses souvenirs, dont, lui mort une fois, les plus indifférens, réveillés tout à coup, recueilleront les feuilles éparses et les débris flottans.

En effet, cela est ainsi tant que l'homme se meut, tant que son regard réflète le ciel, tant que sa bouche traduit les paroles formulées par son intelligence; confondu dans la foule, il n'est pas autre chose qu'une des unités de cette foule, et sa voix se perd dans ce grand concert de voix qui monte incessamment vers Dieu, mélange de prières ou de malédictions, de contrariétés vulgaires ou de dévoûmens sublimes; mais si sa voix s'éteint, si son œil se ferme, si tout à coup la vie et le mouvement s'arrêtent en lui, alors seulement on s'aperçoit qu'une note magnifique manque au concert universel, qu'une grande lueur s'est évanouie, qu'un grand vide s'est fait.

C'est couchés dans la tombe que l'on mesure les hommes de génie, et la raideur du cadavre leur donne seule cette taille gigantesque avec laquelle ils apparaissent aux yeux de la postérité.

Nous allons donc en revenir aux détails frivoles de ces premières années du poëte, que nous avons recueillis comme des fleurs fanées sur la route qu'il a parcourue.

Pendant son séjour dans les Highlands, le jeune Byron contracta, nous ne dirons pas l'habitude, mais le désir des excursions.

Revenu à Aberdeen, il lui arrivait souvent, pendant les jours de congé, de se glisser hors du logis maternel pour aller faire des promenades qui, lorsqu'elles se prolongeaient, inquiétaient justement sa mère et la bonne Mac Gray, sa gouvernante.

Deux fois, en effet, son imprudence faillit lui coûter la vie: la première fois, dans une tourbière où il faillit s'engloutir, et au milieu de laquelle on n'arriva à son secours que juste au moment où, enfoncé jusqu'au dessous des

aisselles, il allait disparaître tout à fait; la seconde fois, visitant la chute de la Dee, son pied boiteux s'engagea dans une touffe de bruyère : il tomba et commençait de rouler sur la pente rapide du précipice, lorsque le domestique qui l'accompagnait, et dont mistress Byron avait augmenté sa maison depuis qu'elle avait hérité de sa grand'mère, l'arrêta juste à temps pour lui sauver la vie.

Vers la même époque, Châteaubriand, plus vieux de dix-neuf ans que Byron, roulait aussi sur la pente du Niagara, mais, moins heureux, se brisait l'épaule en tombant d'une hauteur de vingt à vingt-cinq pieds.

Byron n'avait pas encore accompli sa huitième année, lorsqu'il ressentit la première atteinte de ce sentiment que, huit ans plus tard, on appelle l'amour, mais qui, à l'âge de Byron, n'a pas encore de nom.

L'objet de ce sentiment était une petite fille nommé Marie Duff.

On n'a, sur cette passion enfantine, et cependant si profondément enracinée dans le cœur du poëte, d'autres détails que ceux qu'il nous a laissés lui-même dans son journal écrit en 1813, c'est à dire dix-sept ans après la connaissance que Byron avait faite de cette petite fille.

Voici ce qu'il en dit :

« J'ai longuement et sérieusement pensé, ces jours derniers, à Marie Duff; il est, en vérité, extraordinaire que j'aie été si profondément dévoué et si entièrement attaché à cette petite fille, à un âge de la vie où l'on ne peut ni ressentir la passion, ni même comprendre la signification de ce mot.

» Et pourtant, c'était bien de l'amour !

» Souvent ma mère me railla sur cet amour enfantin, et, sept ou huit ans après, c'est à dire comme je pouvais avoir seize ou dix-sept ans, un jour ma mère me dit :

» — A propos, Byron, j'ai reçu une lettre d'Édimbourg.

» — De qui ? demandai-je.

» — De miss Albercromby.

» — Eh bien ! quelle nouvelle?

» — Une grande : votre ancienne passion, Marie Duff, a épousé un monsieur C.

» Quelle fut ma réponse à cette nouvelle? Ce serait difficile à dire, car il m'est impossible d'expliquer ce qui se passa en moi à ce moment.

» Je tombai en convulsions, et ces convulsions furent si violentes, qu'elles alarmèrent ma mère au point que, par la suite, elle évita de jamais me reparler de miss Duff.

» Seulement, plus d'une fois, elle raconta l'aventure à ses connaissances.

» A présent, je me demande quel sentiment ce pouvait être que cette espèce d'amour éprouvé à l'âge de huit ans; je ne l'avais cependant point revue depuis le moment où, par suite d'une chute de sa mère à Aberdeen, elle était allée demeurer chez sa grand'mère, à Banff.

» Nous étions du même âge à peu près, c'est à dire que nous avions quinze ans à peine à nous deux.

» J'ai certes aimé au moins cinquante fois depuis cette époque, et, cependant, je me rappelle nos conversations, nos caresses, ses traits, mon agitation, et surtout la façon dont je tourmentais la femme de chambre de ma mère pour la décider à écrire à Marie en mon nom,

» Elle s'y décida enfin, et je fus un peu plus tranquille.

» La pauvre fille me croyait fou, et, comme je ne savais pas encore très bien écrire, elle devint mon secrétaire.

» Je me rappelle avec la même fidélité nos promenades et le bonheur que j'éprouvais à rester assis près de Marie dans la chambre des enfans, tandis que sa plus petite sœur jouait à la poupée, et que nous nous faisions gravement la cour à notre manière...

» Depuis peu, je ne sais comment cela s'est fait et quelle cause a produit ce résultat, depuis peu le souvenir est revenu, le souvenir, non l'attachement, et cela avec autant de force que jamais.

» Souvent je me demande si *elle* a gardé de ce temps la même mémoire que moi, et si elle se souvient de cette pitié qn'elle éprouvait pour sa petite sœur Hélène, qui avait le malheur de n'avoir pas *un amant*.

» En tous cas, son image m'est restée adorable dans l'esprit, avec ses cheveux châtains et ses doux yeux d'un brun clair.

» Tout, je revois tout, jusqu'à son costume; et, cependant, je serais tout à fait malheureux de la revoir, *elle :* à présent, la réalité, quelque belle qu'elle fût, détruirait ou du moins troublerait le souvenir de la ravissante péri qui existait alors en elle, et qui survit encore en moi après plus de seize ans, puisque j'ai maintenant vingt-cinq ans et trois mois... »

Byron doute que ce fût de l'amour qu'il éprouvât pour la petite Marie Duff. Pourquoi pas? pourquoi Dieu ne donnerait-il pas de plus précoces sensations à celui qu'il a tiré de la foule pour en faire un de ces élus de la douleur qu'on appelle l'homme de génie?

Canova se souvenait d'avoir été amoureux à cinq ans, Alfieri à huit, et Dante n'avait que neuf ans, lorsqu'à la fête du mai, il vit cette blanche Béatrice qui devait devenir la muse de la *Divine Comédie.*

Puis ceux qui sont destinés à mourir jeunes n'ont-ils pas droit au privilége d'aimer avant les autres, eux qui mourront avant les autres?

Cependant, les jours, les mois, les années s'écoulaient; la seule perspective de fortune et de position sociale qui existât pour Byron était l'héritage de son oncle; mais le vieux lord Byron avait un petit-fils, et la fortune du propriétaire de Newstead-Abbey et son siége à la chambre haute appartenaient de droit à ce jeune homme.

Tout à coup, vers la fin de 1794, on apprit que ce jeune homme venait de mourir en Corse.

Aucun obstacle ne se trouvait donc plus entre le petit Georges et la pairie.

Ni mistress Byron, ni Byron ne connaissaient leur cousin, par conséquent, rien ne troubla la joie qu'ils éprouvèrent à ce changement qui venait de s'opérer dans leur position; car, quoique âgé à peine de sept ans, le futur baron de Newstead comprenait que l'héritier de lord Byron était déjà tout autre chose que le fils du capitaine Byron.

Un mot de lui, prononcé à l'âge de neuf ans, prouve d'une façon caractéristique le fait que nous avançons.

Pendant l'hiver de 1797, mistress Byron lisait un jour, dans un journal, un discours prononcé à la chambre des communes.

Un ami, présent à cette lecture faite à haute voix, se retourne alors vers l'enfant et lui dit :

— Voilà comme nous aurons aussi, dans quelque temps, la satisfaction de lire vos discours à la chambre.

— Oui, répondit l'enfant ; seulement, si jamais vous lisez un discours de moi, il aura été prononcé à la chambre des pairs.

Un an après, c'est-à-dire en 1798, le vieux lord Byron mourut à son tour, et le jeune Georges se trouva baron de Newstead et pair d'Angleterre.

— Ma mère, dit Byron en accourant vers sa mère, regardez-moi bien.

— Et pourquoi cela?

— Parce que je voudrais savoir, depuis que je suis baron et lord, s'il s'est fait quelque différence en moi : en ce cas, je vous prierais de me l'indiquer, car, pour moi, je n'en vois pas.

Et cependant, l'enfant de dix ans qui affectait cette philosophie éprouvait intérieurement une vive émotion ; car, lorsqu'à l'appel de la pension, le lendemain, son nom fut prononcé pour la première fois précédé du titre de *Domine*, au lieu de répondre : « *Adsum*, » comme d'habitude, il resta un instant muet, et finit par fondre en larmes.

Au reste, c'était bien à contre-cœur que ce vieil oncle laissait à Georges Byron sa fortune et son titre : il l'avait vu une fois ou deux seulement, n'entretenant aucune relation avec sa mère, et chaque fois qu'il parlait de lui, au lieu de l'appeler son neveu, il ne le désignait que par ces paroles : « Le petit garçon qui demeure à Aberdeen. »

Le vieux baron fut peu regretté.

Nous avons consigné de plus les bruits étranges qui couraient sur son compte.

Une vieille sorcière disait que, quand un vaisseau chargé de bruyères traverserait la forêt de Sherwood, la terre de

Newstead passerait de la branche aînée à la branche cadette des Byron.

Cela ressemblait beaucoup à la prophétie faite à Macbeth sur la forêt de Birnam.

L'une s'accomplit à peu près de la même façon que l'autre : le vieux lord avait commandé, pour se promener sur son lac, une petite frégate; la frégate achevée, au lieu de la lancer à la mer, on y adapta des roues, on y attela des chevaux, et on la transporta à sa destination.

Sur la route se trouvait la forêt de Sherwood, à travers laquelle passait le grand chemin.

La singularité du spectacle attira les paysans : tout à coup, l'un d'eux se rappela la prophétie de la sorcière, et, l'ayant rappelée à haute voix à ses camarades, tous alors à l'envi se mirent à couper des bruyères qu'ils entassèrent dans le bâtiment, afin d'être vitement débarrassés de leur seigneur.

Un an après ce bizarre événement, le vieux lord mourut, et la terre de Newstead passa de la branche aînée à la branche cadette.

Ainsi s'accomplit la prédiction qui disait que Newstead-Abbey changerait de maître quand un vaisseau chargé de bruyères traverserait la forêt de Sherwood.

Au reste, ce ne fut pas sans un vif regret que l'enfant quitta l'Écosse.

Il y était venu si jeune, qu'il se regardait comme un véritable Écossais.

Toute sa vie, il conserva la mémoire du pays où il avait été élevé, et, toute sa vie, ce fut une véritable joie pour lui que de rencontrer soit un citoyen d'Aberdeen, soit un simple voyageur ayant visité cette ville.

Si Byron avait conservé ce souvenir d'Aberdeen et de ses habitans, eux, de leur côté, ne furent pas moins fidèles à la mémoire du poëte mort.

Ils montrent avec orgueil les différentes maisons que le poëte a habitées dans son enfance.

Une lettre de son père, le capitaine Byron, fut vendue cent louis, en 1826; et une des personnes chez lesquelles Byron allait familièrement dans sa jeunesse a conservé comme une relique une soucoupe de porcelaine dont il a,

dans un moment de colère, emporté une portion avec ses dents.

Ainsi, disions-nous plus haut, le génie grandit, épure et sanctifie tout ce qu'il a touché.

Ce fut vers l'automne de 1798 que mistress Byron, le jeune Georges et la vieille Mac Gray, sa gouvernante, quittèrent Aberdeen, pour se rendre au vieux château de Newstead-Abbey, devenu leur propriété et le lieu de leur résidence.

Avant de quitter Aberdeen, mistress Byron, moins le linge et l'argenterie, fit une vente publique de tous ses effets.

Cette vente produisit soixante-quatorze livres sterling dix-sept schellings sept pences.

Le voyage d'Aberdeen à Newstead-Abbey fut une nouvelle source de souvenirs pour l'enfant.

Dans une des dernières lettres qu'il écrivit avant sa mort, il se rappelle ce voyage, et, entre autres sites, le fameux lac de Loch-Leven, près duquel il passa.

Arrivée à la barrière de Newstead, mistress Byron feignit d'ignorer où elle était et à qui appartenait la terre; la personne à laquelle elle adressait ces questions était la femme chargée de recevoir le péage de cette barrière.

La femme est morte, mais la barrière existe toujours; c'est là que je m'étais arrêté et que j'avais mis pied à terre.

— Cette terre, répondit la bonne femme, était celle du vieux lord Byron, qui est mort depuis quelques mois.

— Et quel est l'héritier du vieux lord? demanda mistress Byron.

— On assure, répondit la femme, que c'est un petit garçon de neuf ou dix ans qui habite Aberdeen.

Peut-être l'orgueilleuse mère eût-elle poussé plus loin ses questions; mais la bonne Mac Gray n'y put tenir plus longtemps.

— Eh! dit-elle en montrant Byron, ce petit garçon le voilà, et que Dieu le bénisse!

J'ai raconté dans mes *Mémoires* que, jeune homme de vingt ans, désespéré à la nouvelle de la mort du grand poëte, j'entrai dans les bureaux du duc d'Orléans, tout

éploré et le journal funèbre à la main, en criant : Byron est mort! d'une voix non moins sinistre que celle dont Bossuet cria :

— Madame se meurt, Madame est morte !

Qui m'eût dit alors qu'il me serait donné de visiter, vingt-cinq ans plus tard, le tombeau de celui dont je déplorais la mort?

Aussi, je le répète, la vue de Newstead-Abbey fit-elle sur moi une profonde impression, si profonde, qu'au lieu d'essayer de décrire ce que je voyais, je préférai traduire ce que le poëte avait vu.

C'est donc bien la Newstead-Abbey de Byron qui va passer sous les yeux du lecteur, puisque c'est la description qu'il en donne lui-même dans *Don Juan*.

Voyez, voici Newstead :

LV.

C'est un noble château, majestueux, antique,
Monastère autrefois, dont le porche gothique
Retient le voyageur qui s'éloigne en rêvant
Au fond d'une vallée.—Un peu trop bas, peut-être
Les moines l'ont bâti, sans doute afin de mettre
Leur dévotion chauve à l'abri de tout vent.

LVI.

Calme, le château dort dans la vallée heureuse
Qui porte sur ses flancs et sur sa tête ombreuse,
Parmi les coteaux verts, le chêne aux mille bras,
Qui semble, en étendant sa puissante ramée
Le roi Caractacus ralliant son armée,
Et l'entraînant bruyante à de nouveaux combats.

LVII.

Lorsque le jour paraît, on voit les daims timides
Et les cerfs aux longs bois, de ces coteaux humides,
De ces taillis épais, trouer le vert rideau,
Parcourir la vallée éclairée et profonde,
Et se désaltérer dans le courant d'une onde
Qui fuit en gazouillant comme une voix d'oiseau.

LVIII.

Un lac pur reproduit l'édifice immobile.
De distance en distance, il surgit comme une île
Quelque bouquet de joncs souples, harmonieux :
Ce sont des nids tout faits pour le cygne sauvage.
Puis tout autour du lac les arbres du rivage
S'inclinent pour revoir leurs fronts silencieux.

LIX.

Une étroite rivière à ce miroir liquide
Se mêle, et de son eau, qu'en passant elle ride,
Traversant lentement le tranquille bassin,
S'éparpille plus loin en cascade légère,
Imitant le doux cri de l'enfant que sa mère
Apaise tendrement en lui donnant le sein.

LX.

Et puis, ruisseau limpide, elle reprend sa marche ;
Ici sont les grands bois l'encadrant de leur arche,
Là, parmi les gazons et le trèfle odorant,
Changeant de tons, tantôt brillante, tantôt sombre,
Selon qu'elle reflète ou le ciel chargé d'ombre
Ou les étoiles d'or de l'azur transparent.

LXI.

Un peu plus loin, voyez ces murs. Quelle tristesse !
De ces débris croulant le dôme qui s'affaisse
Jadis couvrait le chœur d'un temple respecté,
La nef s'est abîmée, et la voûte en ogive
Ne sert plus qu'à verser, imposante et massive,
L'ombre de son front noir sur le roc attristé.

LXII.

Regardez ! autrefois, sentinelles de pierre,
Douze saints, les pieds pris dans la mousse et le lierre,
Veillaient là. — Quel main les chassa de ce lieu ?
Qui donc de leurs débris osa meurtrir la terre ?
Ceux qui ne respectaient rien, ceux qui faisaient la guerre
Sans pudeur à leur roi, sans remords à leur Dieu.

LXIII.

Dans une haute niche apparaît toute seule
La Vierge toujours jeune et l'éternelle aïeule,
Portant l'enfant divin endormi dans ses bras.
Quel sentiment la fit respecter par ces hommes ?
Je ne sais, mais je sais que, tous tant que nous sommes,
Nous respectons toujours quelque chose ici-bas.

LXIV.

Une vaste fenêtre, étonnée et béante,
A l'air de demander, comme une mendiante,
L'aumône d'un rayon au soleil, qui, jadis,
Allumant les couleurs de ces riches rosaces,
Les répétait gaîment sur la dalle, et par places
Semait des gerbes d'or, d'opale et de rubis.

LXV.

L'haleine de la brise, à travers les sculptures
Souffle faible ou bruyante, et les larges toitures
Abritent le hibou que la nuit réveilla,
Et qui jette ses cris monotones et tristes
Dans la salle où le temps a des anciens choristes,
Comme un feu sous la cendre, éteint l'alleluia.

LXVI.

Mais quand d'un certain point du ciel souffle la brise,
La nuit, un chant s'élève, harmonie indécise,
Et court sur les parois de ce sombre couvent.
Feu follet de l'oreille, il s'éteint pour renaître,
Et s'enfuit le matin. Quel est ce bruit ? Peut-être
Celui de la cascade apporté par le vent.

LXVII.

Ou serait-ce la voix qui n'a rien de terrestre,
Voix qui descend à nous de l'invisible orchestre,
Et qu'au ciel le Seigneur écoute en souriant ;
Ou bien le chant plaintif de la pierre abattue,
Doux chant qui de Memnon animait la statue
Quand le char de Phœbus entrouvrait l'Orient ?

LXVIII.

Qu'elle vienne du ciel, qu'elle naisse des marbres,
Cette voix retentit dans la tour et les arbres,
Et je la connais bien, la douloureuse voix !
Je constate le fait sans en chercher la cause,
C'est dans mon souvenir surtout qu'elle repose,
Car je l'ai trop souvent entendue autrefois.

LXIX.

Une fontaine avec des sculptures fantasques,
Des monstres et des saints semblables à des masques,
S'élève dans la cour. L'eau tombe jour et nuit
De leur bouche railleuse, et son torrent s'écoule
En mille bulles d'air. O gloire! dans la foule
Tu ne dures pas tant, et tu fais moins de bruit.

LXX.

Et le château lui-même est imposant, sévère,
C'est bien la gravité du pieux monastère.
De sa sainte origine il a, comme un blason,
Gardé ce qu'il a pu, cellules et chapelles,
Cloîtres et réfectoire, et tout en lui rappelle
Bien plus le moine obscur que l'orgueilleux baron.

LXXI.

Tout est grand, tout est haut, salles et galeries;
Mais les règles de l'art y sont un peu flétries,
Et l'esprit connaisseur en serait étonné;
Pourtant l'ensemble en est imposant, et tout homme
Qui voit avec le cœur l'admirera, mais comme
On admire un géant disproportionné.

LXXII.

Les barons tout en fer, tenant leurs armes prêtes
Et leurs fils tout en joie avec leurs collerettes
Sont là dans leurs panneaux que respecte le temps,
Puis de l'autre côté, reines de boiseries,
Des comtesses d'un siècle, et des lady Maries
Au sourire plus doux qu'un rayon de printemps.

LXXIII.

Voici venir plus loin, raides dans leur hermine,
Des juges qui devaient, s'ils avaient cette mine,
Faire en apparaissant grand peur aux accusés.
Des évêques dorés que la mitre décore,
Gens des plus éloquens, mais dont on cherche encore
Les superbes sermons qu'ils n'ont pas prononcés.

LXXIV.

Voici, fermes soutiens de la chambre étoilée;
Messieurs les procureurs ardens à la mêlée,
Voici des généraux bardés d'acier. Voilà
Ceux du vieux Malborough, sous l'épaisse perruque
Qui servait, des sourcils allant jusqu'a la nuque,
D'auréole frisée à tous ces héros-là.

LXXV.

Là, c'est le geniettartre avec sa canne blanche.
Il se tient et se cambre une main sur la hanche;
Voyez-vous ses clefs d'or ? Ici c'est un chasseur,
Les pieds de son cheval ne touchent point la terre,
Et le noble tory, devenu wigh austère
Depuis que de sa place un autre est possesseur !

LXXVI.

Mais, pour se reposer des gloires de famille,
On a mis çà et là quelques toiles où brille
L'éclat des grands pinceaux : Carlo Dolce, Titien;
Salvador, ses bandits et ses groupes sauvages;
Vernet, sa clarté douce, inondant les rivages;
Ou bien l'Espagnolet et son martyr chrétien.

LXXVII.

Arbres verts, gai printemps qu'aucun souffle ne fane,
Enfans dansant tous nus, nymphe au bain, c'est l'Albane;
Lorrain, de rayons d'or ridant le front de l'eau;
Saluez ! c'est Rembrandt, le poëte de l'ombre.
Mettez près du soleil son tableau le plus sombre,
Le soleil pâlira de l'éclat du tableau.

LXXVIII.

Nous voici dans le noir avec le Caravage.
Quel est donc ce vieillard que le jeûne ravage?
C'est un ermite obscur, du monde retiré :
C'est splendide, mais triste, et Teniers, moins sévère,
M'appelle : comme lui remplissons notre verre.
Et vive du vieux Rhin le vin sec et doré!

LXXIX.

O lecteur! mon ami, si vraiment tu sais lire
(Tu comprends par ce mot ce que je veux te dire,
Car il ne suffit pas, pour s'appeler lecteur,
De savoir épeler), sache donc une chose.
C'est qu'il faut commencer, c'est l'importante clause,
Par le commencement lorsque l'on est auteur.

LXXX.

Secondement, il faut continuer son livre,
C'est un moyen connu, sinon commode à suivre.
Qu'en pense mon lecteur? puis, troisièmement,
Commencer par la fin est acte de démence.
Pourtant si par la fin le pauvre auteur commence,
Il n'a plus qu'à finir par le commencement.

LXXXI.

Or, cher lecteur, tu viens d'avoir la patience
De m'entendre, et cela sans nulle conscience,
Sans rime ni raison, décrire un vieux château,
Et cela, cher lecteur, comme pourrait le faire
Un simple huissier priseur brochant un inventaire,
Et Phœbus a de moi dû rire un peu là-haut.

LXXXII.

Les poëtes pourtant furent toujours de même,
C'est rare de trouver un poëte qui n'aime
A décrire beaucoup. Homère l'a prouvé,
Mais un moderne doit avoir bien moins d'audace :
Aussi, mon cher lecteur, je vais te faire grâce
Des meubles du château qu'en chemin j'ai trouvé.

Telle était donc matériellement la demeure qu'allait habiter Byron, et qui devait déteindre sur la jeune imagination du poëte.

Quant aux souvenirs dont il l'entourait, nous avons vu qu'ils n'étaient pas des plus gais.

La femme du vieux lord jetée à l'eau, le cocher tué et enterré par son maître lui-même, le meurtre le jour et le sabbat la nuit.

Songez à toutes ces vieilles histoires courant comme des spectres dans les corridors et dans les cloîtres à demi ruinés de la vieille abbaye, et vous aurez le secret de quelques unes des bizarreries de Byron.

L'enfant prépare l'homme comme la fleur le fruit.

Aussi voyez Byron revenant habiter Newstead après son éducation finie et avant son entrée à la chambre des lords.

Il va avoir vingt-et-un ans.

Son pied, à peu près guéri, ne garde de son ancienne infirmité qu'une légère claudication.

Il mène avec lui sept ou huit fous, parmi lesquels Obbouse, Williams Bancks, Leropo Davès et Mathews.

C'est l'époque de ces grandes folies tant reprochées au poëte.

Newstead avait une excellente cave, une espèce de vestiaire où étaient restées une douzaine de robes de moines, de vastes appartemens et de grands corridors ou cours, quand prenait à Byron et à ses hôtes le besoin de dépenser la vie, besoin si irrésistible chez les jeunes gens.

Un crâne, trouvé par un fossoyeur dans le cimetière de l'abbaye de Newstead, et qui, selon toute probabilité, appartenait au squelette d'un des aïeux de Byron, fut cerclé d'argent, et devint une coupe sur laquelle le poëte fit graver ces vers :

Oh ! ne tressaille pas, car je suis, et m'en vante,
Le seul crâne où toujours il reste de l'esprit;
Différent en cela d'une tête vivante,
Jamais je ne fatigue et rien ne me tarit.

Je suis mort ! libre à toi de me prendre à la terre.
J'eus la vie et l'amour, je buvais comme toi.

Remplis-moi, tu ne peux m'outrager, je préfère
Ta lèvre jeune au ver qui rôderait sur moi.

Oui, mieux vaut contenir la liqueur qui pétille
Que de servir d'asile au reptile hideux ;
Mieux vaut être la coupe où l'on boit en famille
Que le plat où les vers se repaissent entre eux.

Oui, je veux ranimer votre verve lassée :
Dans ces lieux où peut-être autrefois je brillais,
Quel successeur plus noble, à la noble pensée,
Dans un crâne séché, que le vin rouge et frais ?

Bois, puisque tu le peux, puisque tu tiens la vie,
Car tu mourras aussi, toi, tes amis, les tiens ;
Ceux qui viendront après, peut-être auront l'envie
De faire de tes os ce que tu fis des miens.

Et dans ton crâne alors tous boiront à la ronde,
Et les vivans aussi riront avec le mort.
Tant mieux, nous n'avons pas, en dehors de ce monde,
Meilleure occasion d'être utiles encor !

De cette coupe vient la fondation de la Société du Crâne, dont Byron était le grand-maître.

C'était dans ce crâne que l'on vidait les unes après les autres les vénérables bouteilles de Bordeaux et de Bourgogne entassées par le vieux lord au fond des longues caves de Newstead-Abbey.

On veillait fort tard, pendant toutes ces fêtes nocturnes, et, comme le vieux château jetait à peu près toutes les nuits feu et flamme par ses fenêtres, les paysans y avaient gagné ceci : c'est qu'au lieu d'avoir le sabbat à l'abbaye seulement dans la nuit du samedi au dimanche, ils l'avaient toutes les nuits.

Mais au milieu de tout cela Byron restait triste, son front se ridait avant l'âge, son œil devenait de plus en plus sombre, et son esprit à la fois plein de fiel et d'impuissance amassait pour son imagination les sombres couleurs avec lesquelles il devait plus tard tracer les portraits de Manfred, du Corsaire, de Lara et de Childe-Harold.

C'est qu'aussi, en rentrant à Newstead, un sombre présage avait frappé son esprit superstitieux.

Lorsqu'enfin il était venu pour la première fois d'Écosse en Angleterre, d'Aberdeen à Newstead, il avait de ses propres mains planté dans un coin du parc un jeune chêne en disant :

« Tu es du même âge que moi, et, selon que tu croîtras et floriras, je croîtrai et florirai. »

Lorsque Byron quitta Newstead pour Cambridge, il alla prendre congé de son arbre et l'arrosa une dernière fois, et, lorsqu'il revint avec ses amis prendre possession de la vieille abbaye, la première visite du poëte fut pour son chêne.

Le chêne, étouffé par les ronces et par les fougères, était presque mort.

Byron secoua la tête et s'éloigna tristement.

A partir de ce moment, la conviction d'une mort précoce le prit et ne le quitta plus.

La Providence veut que les grands génies soient soumis à de pareilles faiblesses.

Qui peut dire combien cette muse, qui veillait au fond du cœur de Byron, trouva de cris douloureux, dans la conviction et l'attente de cette mort?

Un autre accident vint encore l'attrister.

Sur ces entrefaites, son chien Boatswain mourut de la rage.

Byron eut trois chiens : Nelson, Boatswain et Lion.

Ces chiens furent aussi célèbres en Angleterre que les levrettes de Lamartine le sont en France.

Nelson était une brute féroce, Boatswain un doux et intelligent terre-neuve, et Lion un dévoué et fidèle ami.

Nelson était tout particulièrement sous la garde de Franck, valet de chambre allemand, qui rivalisait de flegme avec les grooms les plus flegmatiques de la Grande-Bretagne.

Cette férocité du dogue n'empêchait point Byron, dans ses heures de caprice, d'introduire Nelson dans l'appartement où maîtres et chiens se donnaient à cœur joie de sauter sur les meubles, et mettaient au désespoir le bon vieux Murray.

Ce n'était encore rien quand Nelson était muselé, mais

parfois on lui ôtait sa muselière, ou il se démuselait lui-même : alors c'était avec Boatswain des combats sans fin, où les assistans eux-mêmes n'étaient point à l'abri de tout danger.

Nelson, comme l'illustre amiral dont il avait l'honneur de porter le nom, ne se connaissait plus, et surtout ne connaissait plus personne dans ses momens de colère.

Quand Nelson et Boatswain se prenaient à la gorge, et, disons-le en l'honneur de Boatswain, car il faut être juste, même envers les chiens, il n'y avait pas trop de Byron et de Franck, et quelquefois même de tous les autres domestiques qui accouraient de tous les côtés et entraient par toutes les portes pour les séparer ; souvent même le moyen si connu et presque toujours efficace de mordre la queue des dogues échouait sur Nelson. Alors il fallait employer les grands moyens : on faisait rougir les pincettes et on les introduisait dans la gueule du stupide animal. Quand les pincettes ne suffisaient pas, on y ajoutait le fourgon; en faisant en même temps une pesée à droite et à gauche on arrivait enfin à un résultat.

Un jour, à la grande satisfaction du vieux Murray et à la grande douleur de Byron, Nelson s'échappa sans muselière de l'appartement, entra dans l'écurie, et, sans provocation aucune, sauta au cou d'un des chevaux de Byron qu'il se mit à étrangler en manière de passe-temps.

Les palfreniers essayèrent d'abord de lui faire lâcher prise, mais voyant qu'ils n'en pouvaient venir à bout, l'un d'eux se détacha et alla querir le grand pacificateur Franck, lequel, avec sa gravité anglo-allemande, introduisit le canon d'un pistolet dans l'oreille de Nelson, lâcha le coup, et lui fit sauter la cervelle.

Byron regretta quelque temps Nelson, mais les bonnes qualités de Boatswain le consolèrent de cette perte, et toute son affection se concentra sur lui.

Boatswain avait la sérénité, la douceur et la majesté de la force, et souvent il avait été appelé à donner des preuves de sa patience, non-seulement à l'endroit de Nelson, mais à l'endroit d'un autre antagoniste moins formidable sans doute, mais parfois plus hargneux encore.

Mistress Byron avait, de son côté, un petit terrier nommé Gibpin.

Gibpin qui, dans une balance, n'eût pas atteint la cinquantième partie du poids de Boatswain, était, comme tous les roquets, d'une humeur rogue et querelleuse.

Pendant longtemps Boatswain supporta avec patience ou plutôt avec mépris les provocations de Gibpin.

Mais enfin, si doux que Boatswain fût de caractère, un jour il perdit patience et houspilla le roquet de la bonne façon.

Tant que les blessures de Gibpin demeurèrent douloureuses, il se tint assez tranquille.

Mais bientôt il oublia la correction qu'il avait reçue et revint à la charge.

Boatswain, avec sa longanimité accoutumée, supporta de nouveau les caprices du terrier jusqu'à ce que, la patience lui manquant une seconde fois, il lui donna une seconde leçon, dans laquelle Gibpin faillit laisser sa hargneuse existence.

Mistress Byron, qui aimait son Gibpin, peut-être à cause de la ressemblance qu'il y avait entre leurs deux caractères, mistress Byron, disons-nous, résolut alors d'envoyer Gibpin chez un de ses fermiers, tremblant qu'à une troisième occasion il ne fût tout à fait dévoré par Boatswain, qui se trouva ainsi seul maître du logis.

Sans doute alors la réparation parut suffisante au noble terre-neuve, car un beau matin il disparut, et toute la journée se passa sans que l'on eût de ses nouvelles.

Mais le lendemain, lorsque l'on eut ouvert les portes de la maison, on trouva sur le seuil Boatswain et Gibpin assis côte à côte, et attendant cette ouverture, calmes et pacifiques comme deux bons amis.

Les portes ouvertes, Boatswain, précédant Gibpin et lui faisant toutes sortes de tendresses, le conduisit à l'instant au feu de la cuisine.

Non-seulement, comme on le voit, Boatswain avait été chercher Gibpin dans l'exil où le reléguait son mauvais caractère et l'avait ramené à la maison, mais encore, à partir de ce moment, il se déclara hautement son ami et son protecteur, accourant au premier cri que poussait

Gibpin, et pillant à son tour les chiens qui, en réponse aux provocations du terrier, voulaient lui donner des corrections du genre de celles que lui-même lui avait administrées deux fois.

Boatswain méritait donc tous les regrets de Byron; d'ailleurs, sa mort avait été digne de sa vie.

Byron se doutait si peu du genre de maladie dont le pauvre terre-neuve était atteint, que, le voyant écumer, il essuya plus d'une fois avec son mouchoir la bave qui coulait de ses lèvres, sans que le bon Boatswain tentât jamais de le mordre, ni lui ni personne.

Enfin, il mourut après plusieurs accès terribles et de cruelles souffrances.

« Boatswain est mort, écrit Byron à l'un de ses amis, monsieur Hogsdon, mort, après avoir cruellement souffert: il était devenu enragé, et cependant il conserva jusqu'au dernier moment son doux naturel, et n'essaya jamais de faire de mal à qui l'approchait.

» Et maintenant, ajoute le poëte, j'ai tout perdu, excepté le vieux Murray. »

Pauvre cœur désolé, qui se plaignait d'avoir tout perdu, et à qui il restait sa mère !

C'est à Newstead-Abbey que mourut Boatswain.

Byron l'enterra avec pompe, lui fit faire un monument, et sur ce monument fit graver cette épitaphe :

Ici dessous
Reposent les restes
De celui qui possédait la beauté sans orgueil,
La force sans insolence,
La valeur sans férocité,
Enfin toutes les vertus de l'homme sans aucun de ses vices.
Ces louanges, qui ne seraient qu'une flatterie insignifiante,
Si elles étaient placées sur des ossemens humains,
Sont un juste tribut à la mémoire de
Boatswain, chien,
Né à Terre-Neuve en 1803,
Et mort à Newstead
Le 18 novembre 1808.

Le pauvre Boatswain n'avait, comme on voit, vécu que cinq ans et quelques mois, c'est-à-dire le tiers à peu près de son âge.

Byron, relativement, ne devait guère entrer plus avant dans la vie.

Plus tard, comme nous l'avons dit, le poëte eut un troisième chien nommé Lion.

Lion accompagna son maître en Grèce et revint derrière son cercueil.

Lion, dont personne ne fit l'épitaphe, fut adopté par mistress Leigh, cette sœur de Byron, fille d'un premier mariage du capitaine John Byron, dont nous avons dit un mot, et que nous avons présentée à nos lecteurs sous le nom de miss Augusta.

Ce fut le vendredi 17 août 1825 que le cercueil de Byron rentra dans la vieille abbaye, suivi de quelques amis qui étaient restés fidèles au poëte, mais moins fidèles cependant que son chien.

Le premier juillet précédent, le corps du noble lord était arrivé de Missolonghi à Londres.

Il était à bord du navire la *Florida*, dans un cercueil percé de trous nombreux, et trempant dans un tonneau d'esprit de vin.

C'était de cette manière que l'on avait transporté et conservé Nelson après la bataille de Trafalgar.

Le cercueil transbordé de la *Florida* à terre, le capitaine avait voulu faire jeter l'esprit de vin ; mais alors, un des assistans, admirateur enthousiaste de Byron, s'était opposé à cette impiété, et avait proposé au capitaine de la *Florida* de délivrer au public la liqueur conservatrice moyennant un louis la pinte.

Un débit s'organisa à l'instant même, et le capitaine de la *Florida* vendit chaque pinte de son esprit de vin le prix que le poëte vendait, dit-on, chacun de ses vers, au grand ébahissement de l'aristocratie de Londres, qui comprenait bien que l'on vendît de la cassonnade, du café et des épices, mais qui ne comprenait pas que l'on vendît de la poésie.

C'était deux ans auparavant qu'abreuvé de dégoûts, le cœur brisé, l'âme solitaire, ayant perdu l'un après l'autre

et de la même mort ses trois amis, Long, Matthews et Chelley; tous trois s'étaient noyés;

Ayant vu mourir à Pise une fille naturelle sur laquelle il avait concentré tout l'amour que sa femme l'avait forcé d'écarter d'elle-même et de sa fille légitime; ayant vu tomber la révolution de Naples, à laquelle il avait offert sa bourse et son épée, et qui, après avoir accepté l'une et l'autre, avait vidé la bourse et caché l'épée;

C'était deux ans auparavant, disons-nous, qu'au mois d'avril 1823, il avait eu l'idée de partir pour la Grèce, et de contribuer à la délivrance de la patrie de Thémistocle et de Léonidas.

Il y a, dans la vie de certains hommes, des momens où ils comprennent que l'individu est trop peu de chose pour mériter que l'on s'y dévoue, et où ils cherchent un peuple à qui faire le sacrifice de leur fortune et de leur vie.

Byron choisit ce peuple grec chez lequel il avait voyagé un an, lisez : chez lequel il s'était exilé un an, en 1810.

Mais, de 1810 à 1823, un grand changement s'était opéré dans l'existence du poëte.

Sa renommée, discutée à Londres, marchandée à Edimbourg, avait débordé de l'Angleterre sur la France, et avait peu à peu rempli le monde.

Veut-on avoir une idée de la hauteur à laquelle cette réputation était parvenue?

Une sédition avait éclaté en Ecosse, dans le comté où était situé l'héritage de sa mère.

Les rebelles devaient, pour une de leurs opérations, traverser les propriétés de mistress Byron.

Sur la limite de ces propriétés, ils convinrent de passer un à un, afin de ne tracer dans l'herbe que la ligne étroite d'un sentier.

Cette précaution contrastait tellement avec la façon dont les mêmes hommes s'étaient conduits sur les terres voisines, que Byron citait souvent ce trait avec orgueil.

Et, certes, cette délicatesse ne tenait pas au bon souvenir que mistress Byron avait personnellement laissé dans la contrée, où sa mémoire était détestée.

Au mois d'avril 1823, Byron entra en communication avec le comité grec.

Vers la fin de juillet, il quitta l'Italie.

La veille du jour où il s'embarqua, il écrivit sur la marge d'un livre qu'on lui avait prêté :

« Si tout ce que l'on dit de moi est vrai, je suis indigne de revoir l'Angleterre ; si tout ce que l'on dit de moi est faux, l'Angleterre est indigne de me revoir. »

C'était, à deux mille ans de distance, une variante de cette épitaphe :

Ingrate patrie, tu n'auras pas mes os !

Vers la fin de décembre, Byron débarqua en Morée.

Le 19 avril 1824, à six heures du soir, il expirait à Missolonghi.

Il était tombé malade quatre jours auparavant.

De quelle maladie?

C'est ce que ne purent jamais dire les médecins grecs, qui apparemment ont fort dégénéré depuis Hippocrate.

La probabilité est qu'il mourut de ce que nos médecins appellent une fièvre paludéenne.

Comme nous ne voulons pas nous répéter, nous renverrons à nos *Mémoires* ceux qui désireraient avoir des détails sur les derniers instans de Byron.

Aujourd'hui que nous visitons sa dernière demeure, bornons-nous à y suivre le retour du mort, ainsi que nous y avons suivi l'entrée du vivant.

Le surlendemain de l'arrivée du cadavre à Londres, le cercueil fut ouvert.

Les médecins reconnurent que Byron était mort pour avoir refusé de se laisser saigner.

C'était juste le contraire de ce qu'avait déclaré le docteur Thomas, de Zante !

Le corps fut exposé; mais, deux jours avant cette exposition, on prévit que la foule serait si grande, qu'il fut décidé que l'on n'entrerait qu'avec des billets.

Le jour venu, il fallut requérir la force armée. Plus de trois mille personnes, privilégiées ou non, attendaient, dès sept heures du matin, l'ouverture des portes qui devait avoir lieu à dix.

L'esprit de vin, sauf la limpidité qu'il leur avait imprimée, avait assez bien conservé les chairs; les mains surtout, ces mains dont le poëte aristocrate était si fier, n'avaient rien perdu de leurs formes élégantes.

Seulement ses cheveux étaient devenus presque gris à trente-sept ans. Chacun de ces cheveux-là eût pu raconter une douleur!

Un instant, lors de l'arrivée de Byron à Londres, un grand cri de réparation s'était élancé de toutes les bouches :

— Byron à Westminster!...

Mais Byron avait fait une si constante opposition morale, sociale et littéraire à toutes les habitudes anglaises, que l'on craignit un refus du gouvernement, et que la famille du poëte déclara qu'il serait enterré dans le caveau de ses aïeux, à Hucknell, près de Newstead.

C'eût été beau, cependant, de voir dormir l'auteur de *Marino Faliero* entre Henri VIII et Garrick.

Le 12, le convoi funèbre quitta Londres, se dirigeant vers Nottingham; jamais convoi royal n'avait attiré sur son passage pareille affluence de monde.

Le colonel Leigh, beau-frère de Byron, était à la tête du deuil.

Six voitures venaient ensuite et conduisaient les membres les plus illustres de l'opposition anglaise : Messieurs Hobhouse, Douglas, Cinnair, sir Francis Burdett, et O'Meara, le médecin de Napoléon à Sainte-Hélène.

Puis, dans les voitures particulières, venaient le duc de Sussex, frère du roi, le marquis de Landsdowne, le comte Gray, lord Holland.

Deux envoyés grecs fermaient la marche.

Les Grecs avaient renvoyé le corps de Byron en Angleterre, mais ils avaient gardé son cœur.

Ils avaient, en outre, déclaré sa fille Adda fille adoptive de la Grèce.

Le convoi mit cinq jours à se rendre de Londres à la petite église de Hucknell, où les derniers devoirs furent rendus aux restes de l'illustre poëte.

Son corps fut descendu dans un caveau où reposaient déjà les corps de ses aïeux et celui de sa mère.

Une espèce de sacristain, duquel j'eus toutes les peines du monde à me faire comprendre, me conduisit dans le sanctuaire, et me montra une tablette de marbre blanc sur laquelle était gravée l'inscription suivante :

Dans le caveau ci-dessous,
Où plusieurs de ses ancêtres et sa mère sont ensevelis,
Gissent les cendres de
GEORGES GORDON NOEL BYRON,
LORD BYRON DE ROCHDALE,
Dans le comté de Lancastre,
L'auteur du *Pèlerinage de Childe-Harold.*
Il naquit à Londres, le 22 janvier 1788 ;
Il mourut à Missolonghi,
Dans la Grèce occidentale,
Le 19 avril 1824,
Engagé dans la glorieuse entreprise
De rendre à la Grèce
Son antique liberté et sa vieille gloire.

*

Sa sœur,
L'honorable Augusta Maria Leigh,
A placé cette tablette, consacrée à sa mémoire.

C'était à l'entrée du parc seulement que j'avais appris que c'était dans l'église de Hucknell, et non dans les caveaux de l'ancien monastère de Newstead, que Byron était enterré.

Je m'étais empressé de me rendre à l'église.

Mais, le pèlerinage accompli, comme il n'était encore que onze heures du matin, je revins au château.

C'était bien la demeure décrite par le poëte, au fond de sa vallée, avec ses collines ombreuses, les ruines de son abbaye, et son lac, au bord duquel Thomas Moore m'avait dit que je trouverais la tombe du pauvre Boatswain.

Il était tout simple qu'après avoir copié l'épitaphe du poëte, je copiasse l'épitaphe de celui qu'il appelait son meilleur ami.

Je reconnus de loin le monument funéraire. Une jeune femme était assise appuyée contre la pierre; deux enfans jouaient à dix pas d'elle dans les grandes herbes. Elle tra-

vaillait à un ouvrage d'aiguille, et, de temps en temps, levait les yeux pour veiller à ce que les enfans ne se risquassent point trop près du lac.

Son mari se promenait lentement, un livre à la main.

La femme pouvait avoir vingt-quatre ans, le mari trente, les enfans cinq ou six : l'aîné était un garçon ; l'autre, une fille.

La jeune mère était vêtue de blanc ; elle était coiffée d'un large chapeau de paille rond comme on en porte dans le canton de Vaud ; deux énormes touffes de cheveux blonds, roulés en boucles, tombaient de chaque côté de son visage.

Elle était plutôt gracieuse que belle, et sa grâce, comme celle des Anglaises, avait quelque chose de la grâce des plantes et des fleurs.

Je m'approchai d'elle, et comme elle me cachait l'inscription, je la priai, aussi courtoisement que je pus, de me laisser lire l'épitaphe de Boatswain.

Mais je m'aperçus qu'elle ne comprenait point le français.

De mon côté, quoique je lise assez couramment l'anglais, je n'ai jamais pu prononcer une phrase intelligible à des oreilles bretonnes.

Je connais, sous ce rapport, toute mon impuissance ; cependant, je n'en risquai pas moins trois ou quatre mots qui, écrits, eussent très certainement transmis ma pensée, mais qui, prononcés, n'offrirent aucun sens à mon interlocutrice.

Elle me fit, en souriant, signe de prendre patience, et, haussant la voix, appela le petit garçon, qui accourut au nom deux fois répété de Georges.

La petite fille, appuyée sur ses pieds et sur ses mains, regarda s'éloigner son frère.

La jeune femme adressa quelques mots à l'enfant, lequel se tourna de mon côté, fixa sur moi ses grands yeux bleus, se haussa sur la pointe des pieds pour mieux me voir, et me demanda en excellent français :

— Monsieur, maman désire savoir ce que vous voulez?

— Ce que je veux? D'abord, mon bel enfant, je veux t'embrasser, si ta maman le permet.

— Oh! oui, dit-il.

Et il me tendit ses deux bras.

Je l'enlevai par dessous les aisselles, et je baisai ses deux bonnes grosses joues roses.

La mère souriait en nous regardant.

Une mère sourit toujours lorsqu'on embrasse son enfant.

— Et puis, que voulez-vous? me demanda le petit Georges, quand je l'eus reposé à terre.

— Je désirerais, mon bel enfant, copier les quelques lignes qui sont gravées sur cette pierre.

— Ah! l'épitaphe de Boatswain?

— Vous connaissez Boatswain? lui demandai-je.

— Le chien de lord Byron... oui, je le connais.

Puis, se tournant vers sa mère, il lui traduisit mon désir en anglais.

La jeune femme sourit, se leva, embrassa son enfant et coupa au plus court à travers la pelouse pour aller rejoindre son mari.

— Je fais fuir votre mère, mon petit ami? demandai-je à l'enfant.

— Oh! non, dit-il, elle est allée chercher papa.

Pendant ce temps, la petite fille s'était remise sur ses jambes, et, en trottinant, s'était rapprochée de nous.

— Georges, dit-elle en aussi bon français que celui que venait de parler son frère, pourquoi donc me laisses-tu toute seule? Est-ce que tu ne m'aimes plus?

— Si fait, Adda, je t'aime toujours, dit l'enfant; mais c'est maman qui m'a appelé.

— Que veut-il, le grand monsieur?

— Tu le vois bien, répondit le petit garçon, il veut copier l'épitaphe de ce pauvre Boastwain.

— Ah! demanda la petite fille, pourquoi faire?

— Dame! je n'en sais rien... Pour mettre dans un livre, peut-être.

La petite fille me regarda avec curiosité.

Tout en copiant l'épitaphe du brave terre-neuve, je suivais des yeux les enfans, et ne perdais rien de leur conversation.

Le dernier mot transcrit, je relevai la tête, et vis près de moi, entre les deux enfans, la femme et le mari.

— Monsieur, me dit le mari, me permettrez-vous, en ma qualité de demi-compatriote, de vous offrir tous les renseignemens que vous pouvez désirer?

— La manière dont vos deux enfans et vous parlez le français, monsieur, m'autorise à vous donner, non pas le titre de demi-compatriote, mais celui de compatriote tout à fait, et, à ce titre, j'accepte bien volontiers l'offre qen vous me faites. Seulement, laissez-moi vous dire qui je suis, afin que j'aie le droit de vous demander à mon tour qui vous êtes.

Je me nommai.

Il me fit répéter deux fois mon nom, et, se tournant vers sa femme, il lui adressa en anglais quelques mots qui firent que celle-ci me regarda immédiatement avec une naïve curiosité.

— Pardon! monsieur, interrompis-je en souriant; sans parler l'anglais, je le comprends assez pour vous dire que vous me faites beaucoup trop d'honneur... Je ne viens ici ni en rival ni en émule; j'y viens en humble admirateur, en dévot pèlerin. Maintenant, à votre tour, monsieur, de me dire qui vous êtes, et de m'expliquer à quel bienheureux hasard je dois le bonheur de votre rencontre.

— Monsieur, me dit-il, je porte un nom fort obscur: je m'appelle Regnier. Je suis Français d'origine; mais, en 1680, l'aïeul de mon grand-père s'enfuit devant les persécutions de Louis XIV contre les protestans, et vint s'établir en Angleterre. Depuis ce temps, mes aïeux, mon grand-père et mon père naquirent et moururent sur cette terre de liberté, si hospitalière pour nous qu'elle nous est devenue une seconde patrie, ou plutôt c'est maintenant la France qui n'est que ma seconde patrie, attendu que, depuis trois générations, nous sommes naturalisés Anglais, quoique nous ayons conservé l'habitude de nous marier entre nous dans la colonie, comme on dit. Moi, j'ai le premier, rompu avec les habitudes reçues, et j'ai épousé une Anglaise. J'habite à cinq lieues d'ici, au village d'Ashbourn, dont je suis pasteur. Newstead-Abbey est une de mes promenades favorites, et, grâce au chemin de fer, qui, en moins d'une heure, nous conduit à proximité, je

puis me donner, une fois par mois, le plaisir de venir m'y promener avec ma femme et mes enfans.

— Vous êtes grand admirateur de l'auteur de *Childe-Harold*, monsieur?

— Je l'avoue... C'est sinon la plus pure, au moins la plus vigoureuse poésie qui ait été faite. D'ailleurs, mon père, pasteur d'Ashbourn avant moi, avait connu Byron au temps de ce qu'on appelle ses folies; il lui vit commencer sa lutte contre les revues écossaises; et j'ai encore à la maison le brouillon des cinquante premiers vers de sa satire, qu'il a donnés à mon père après les avoir lus.

— Oh! vraiment?

En outre, continua le jeune pasteur, une circonstance singulière rattache ma vie à la mort de lord Byron. Je suis né le 17 juillet 1824, pendant que l'on descendait le cadavre du grand poëte dans le caveau de ses aïeux. Mon père, qui avait assisté à la cérémonie funèbre, trouva un nouvel hôte en rentrant, le soir, dans la cure d'Ashbourn : ce nouvel hôte, c'était moi.

—J'aurais fort désiré que le hasard vous eût fait prendre sur vous ce fragment de satire, ce premier jet de colère qui a eu un si grand retentissement en Europe, et qui a sacré Byron poëte.

— N'avez-vous jamais vu de son écriture?

— Si fait... Lord Byron a été lié avec un de mes amis dont le nom ne vous est probablement pas inconnu, car ce nom est plus populaire encore en Angleterre qu'en France : avec le comte d'Orsay?

— Certes, je le connais!

— Mais j'eusse voulu voir, puisque vous dites que c'est un brouillon que vous possédez, si Byron avait le travail facile, et s'il raturait beaucoup.

— Oh! il ne faudrait pas vous fier à l'exemple que j'ai entre les mains : les vers sont faciles quand le poëte blessé évoque cette muse qu'on appelle la Vengeance. Sur les cinquante premiers vers, il y a à peine dix ratures... Mais, si vous désirez voir ces vers... attendez...

Et, s'adressant à sa femme, il lui dit quelques mots en anglais.

— Ne faites pas cela, interrompis-je en riant, car j'accepterais.

— Et ce serait pour nous un grand plaisir!

Il proposait à sa femme de me ramener à Ashbourn, et de m'offrir l'hospitalité à la cure.

Puis, comme s'il lui venait une nouvelle idée :

— Ah bien! oui, venez, dit-il; j'ai un cadeau à vous faire!

— A moi?

— Oui... Oh! ne croyez pas que ce soit les vers de Byron : ces vers sont un héritage de famille, et vous comprenez... j'y tiens.

— Soyez tranquille! je ne commettrai pas l'indiscrétion de vous les demander!

— Eh bien! mais est-ce dit? reprit-il avec un regard et une intonation qui indiquaient le plaisir que je lui ferais en acceptant l'offre aussi franchement qu'elle était faite.

Je lui tendis la main.

— C'est convenu, répondis-je, je suis votre hôte pour jusqu'à l'heure du dernier convoi.

— Vous retournez à Londres.

— Probablement.

— Et, aux trois quarts du chemin de Liverpool, vous ne poussez pas jusque-là?

— Que diable voulez-vous que j'aille faire dans une ville de commerce? J'ai le plus grand respect pour l'industrie, mais, comme toutes les choses respectables, l'industrie m'ennuie mortellement.

— Vous avez tort : il faut voir Liverpool.

— C'est ce que me disait hier lord Holland; il m'a même remis une lettre pour son banquier.

— Que vous nommez?...

— Attendez donc...

Je tirai la lettre de ma poche.

— James Barlowe et compagnie.

— Rue de la Taverne-Bleue?

— C'est cela.

— Raison de plus pour aller à Liverpool!

Vous croyez que, ne faisant pas le voyage pour Liver-

pool, je le ferai pour messieurs James Barlowe et compagnie?

— Vous ne le ferez pas pour eux; vous le ferez pour vous.

— Je ne vous comprends pas.

— Eh bien! supposez, par exemple. qu'en venant à Ashbourn je vous donne un sujet de roman en six ou huit volumes!

— D'abord vous me feriez plaisir, attendu, mon cher compatriote, qu'un sujet de roman indiqué par vous serait bien certainement une chose distinguée.

— Mais supposez encore que ces six ou huit volumes ne soient qu'une première partie.

— Bon, j'entends... Et que la seconde partie se trouve à Liverpool?

— Oui.

— Chez messieurs James Barlowe et compagnie?

— Justement.

— Dans ce cas, j'irais à Liverpool.

— Allons donc! je le savais bien, moi.

Puis, se retournant vers sa femme :

— Monsieur Dumas vient avec nous à Ashbourn, lui dit-il en anglais.

Elle parut faire quelques objections relatives à des détails de ménage.

— Bon, bon, bon! reprit le jeune pasteur en français, ma femme tremble à l'idée d'offrir la fortune du pot à un homme de votre qualité, et moi je lui dis que nous vous nourrirons avec les lettres du pasteur Bemrode.

— Qu'est-ce que c'est que cela, le pasteur Bemrode?

— Vous ne devinez pas?

— Non.

— C'est le héros de votre roman, un caractère tout pétri de bonhomie, d'orgueil, et de naïveté, quelque chose entre Sterne et Goldsmith, entre le *Vicaire de Wakefield* et le *Voyage sentimental*.

— Un chef-d'œuvre, enfin?

— Ma foi!...

— Va pour le chef-d'œuvre! je le retiens.

— Seulement, ce chef-d'œuvre est en lettres.

— Oh ! quels cris va jeter mon éditeur !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Il n'en saura rien ; mais il jettera des cris tout de même.

— Mais enfin il y a une raison.

— C'est qu'il existe chez nous un préjugé contre les romans par lettres... On dit qu'ils sont ennuyeux.

— Ah ! oui, je comprends, à cause de *Clarisse Harlowe* et de la *Nouvelle Héloïse*... Vous répondrez en publiant un roman par lettres amusantes : vous avez fait des choses plus difficiles que cela !

— Eh ! eh !...

— Puis, quand vous aurez lu les lettres, vous serez toujours libre de ne pas les publier.

— Ainsi, je conserve mon libre arbitre ?

— C'est bien entendu.... Est-ce que je sais ce qui est amusant ou ennuyeux, moi ? un pasteur de village !

— Oh ! quant à cela, je me fierais plutôt à vous qu'à certains critiques de mes amis ou de mes ennemis !

— Alors, partons, car ma femme est sur des charbons à l'idée que le chemin de fer va passer, que nous manquerons ce convoi-ci, et qu'elle n'aura pas les deux heures demandées par toute ménagère pour offrir à dîner à son hôte.

Je tirai ma montre.

— A quelle heure passe donc le chemin de fer ?

— A midi trois quarts.

— Il est midi vingt minutes.

— Et nous avons deux milles à faire avec des enfans.

— J'ai une voiture et des chevaux qui vont comme le vent... Rassemblez votre troupeau (les enfans s'étaient mis à cueillir des fleurs) ; je fais atteler, et nous partons.

— Mais à peine avez-vous vu Newstead-Abbey.

— Vous me raconterez ce que je n'ai pas vu.

— Convenez que le pasteur Bemrode vous trotte par la tête.

— Oh ! j'en conviens.

— Eh bien ! allez faire atteler... Georges ! Adda !

Les deux enfans, perdus dans les gazons, se redressèrent,

et l'on vit apparaître leurs têtes au-dessus des grandes herbes.

Je courais vers la voiture.

Le cocher achevait d'atteler, lorsque la jeune et belle famille apparut à la porte sombre de Newstead-Abbey.

Nous montâmes en voiture : un quart d'heure après, nous étions à la station ; une heure après nous descendions à Cheadle.

Là, mon compatriote étendit la main, et, me montrant un clocher autour duquel étaient groupées une centaine de maisons noyées dans des flots de verdure, le tout à deux milles à peu près de nous ;

— Voici Ashbourn, me dit-il.

IV

LES LETTRES DU PASTEUR BEMRODE.

Je n'ai pas besoin de décrire le moins du monde à mes lecteurs le village d'Ashbourn : ils le connaissent ; ni la cure : ils l'ont visitée.

Le village s'est augmenté d'une vingtaine de maisons ; la cure a conservé son ancienne physionomie ; seulement les fresques du pasteur Bemrode, ces gracieux autels à l'Hyménée, ces douces colombes se becquetant sur un carquois et un arc croisés, ont disparu sous un papier gris perle à ramages gris foncé.

La salle à manger est la même, le cabinet est le même, et il donne toujours sur le même petit jardin où chantent, non pas les mêmes rossignols, mais les successeurs de celui qui, du temps de la bonne madame Snart, y chantait si mélodieusement, que le docteur Bemrode le prenait pour l'âme de la dernière enfant que son hôtesse avait perdue.

Mais, comme on le comprend bien, à mon entrée dans la cure, dont j'ignorais entièrement les traditions, toutes ces choses ne pouvaient me frapper.

Ce que je remarquai, ce fut cet air de propreté et d'aisance qui sourit au seuil des maisons habitées par de jeunes

hôtes ; ce fut la joie du chien, accueillant père, mère et enfans par ses abois pressés et sa queue frétillante ; ce fut une jeune servante, moitié femme de chambre, moitié cuisinière, avec le sourire de la bonne volonté sur les lèvres.

Aussitôt rentrée, la petite caravane prit son département : la femme descendit à la cuisine, la servante courut à la basse-cour, les enfans s'emparèrent du jardin, et, après m'avoir installé dans une jolie petite chambre au premier étage, et dont la fenêtre donnait sur la route, le mari me quitta pour aller chercher les lettres.

Dix minutes après, il revint avec une cinquantaine de lettres dans une main et un manuscrit dans l'autre.

— Tenez, dit-il en posant les papiers devant moi, voici votre roman tout fait.

— Je vous remercie, mon hôte. . Vous savez que c'est comme cela qu'ils m'arrivent, à ce que l'on dit. Mais j'ai une peur...

— Laquelle ?

— C'est que la traduction ne me donne plus de peine que la composition, et que, à la troisième lettre, je ne quitte le pasteur Bemrode pour en revenir à un capitaine Paul, à un d'Harmental ou à un d'Artagnan quelconque.

— J'ai prévu le cas, me répondit mon hôte en souriant.

Je le regardai.

— Vous êtes prévoyant, lui dis-je.

— Oui, j'avais toujours eu l'idée que vous ou quelqu'un de vos confrères, Balzac, Sue, ou George Sand, viendrait à Newstead-Abbey, que j'y saurais sa présence, et que je lui offrirais le cadeau que je vous offre.

— Et, soyez franc, auquel des quatre eussiez-vous préféré faire ce cadeau ?

— A Georges Sand. C'est une chose dans le genre de ses ravissantes pastorales.

— Oui, tandis que moi, n'est-ce pas, il sera facile de deviner que c'est encore quelque nouveau hasard qui a mis ce manuscrit entre mes mains?

— C'est d'autant plus probable que ce n'est pas du tout dans votre manière.

— Que voulez-vous ? je tâcherai d'aller au-devant de la critique ; je raconterai notre rencontre dans tous ses détails, comme j'ai raconté la façon dont j'avais trouvé, à la Bibliothèque, le fameux manuscrit du comte de La Fère, d'où sont tirés les *Mousquetaires;* je dirai.... je dirai la vérité ; tant pis pour ceux qui ne me croiront pas !

— Seulement, vous pourrez dire que vous avez traduit les lettres sur l'original. Il vous restera le tout petit mérite de la traduction.

— Voilà justement ce qui m'embarrasse, c'est cette traduction !

— Elle est toute faite.

— Comment, toute faite ?

— Oui.

— Par qui ?

— Par moi.

— Par vous ?

— Tenez, voyez ce manuscrit.

Je lui tirai le manuscrit des mains.

— C'est la traduction de cet énorme paquet de lettres ?

— Dans mes momens perdus, je me suis amusé à la faire.

— En vérité, vous êtes un homme précieux !

— Dame ! vous comprenez, ce n'est peut-être pas très littéraire ; mais, au moins, c'est très littéral.

— Mais, puisque la besogne est entièrement terminée, mon cher hôte, il y aurait à faire une chose bien simple, ce me semble.

— Et laquelle ?

— Publier ces lettres sous votre nom.

Le pasteur sourit.

Je n'ai pas l'ambition qu'avait toujours eue ce pauvre monsieur Bemrode.

— Quelle ambition ?

— Celle d'être imprimé.

— Il avait cette ambition ?

— Vous le verrez dans ses lettres.

— Eh bien ! je vous réponds d'une chose, moi : c'est que, s'il y a quelque intérêt dans toute cette grosse histoire, et cet intérêt doit exister, puisqu'un homme comme

vous s'est donné la peine de la traduire, cette ambition du brave pasteur sera réalisée.

— Belle joie pour lui !

— Comment, belle joie ? Il est donc mort ?

— Mais il y a quelque quarante ou cinquante ans, oui.

— Diable !

— Là ! maintenant, je vous laisse.... vous avez, à votre gauche, les lettres originales ; à votre droite, la traduction, et, dans ce coin, une lunette d'approche.

— Une lunette d'approche ! et pourquoi faire ?

— Qui sait ? vous aurez peut-être à regarder aux environs.

— Mon cher hôte, vous êtes mystérieux comme le château d'Udolphe !

— A l'œuvre ! et, dans deux heures, je reviens vous dire que le dîner est servi.

— Allez !

Mon hôte sortit.

Il faut être juste, même pour soi ; je me rendrai donc cette justice de dire que je commençai par essayer de lire les lettres originales : mais je dois ajouter qu'à la moitié de la première, j'abandonnai ce travail pour la simple lecture de la traduction.

Au bout de deux heures, minute pour minute, mon hôte rentra.

Je ne l'entendis pas rentrer : j'étais à la fenêtre, la lunette d'approche à la main.

Il me toucha l'épaule, je me retournai.

— Eh bien ! me demanda-t-il, vous ne lisez plus ?

— Non, je cherche la maison de monsieur Smith.

— L'avez-vous trouvée ?

— Je le crois.... seulement j'ai beau regarder à cette charmante petite fenêtre qui éclaire la chambre virginale de la fille du bon pasteur, point de chardonneret dans sa cage, point de belle jeune fille avec un chapeau de paille mettant dans l'ombre la moitié de son beau visage et une partie de ses cheveux d'or. Des couches étendues, des linges qui sèchent, et une chemise qui se balance, les manches raides c. e ventre enflé, voilà tout.

—Ah! mon cher hôte, vous êtes bien exigeant, ce me semble! La belle Jeannie a subi le sort commun : elle est allée rejoindre le bon monsieur et l'excellente madame Smith, dans le cimetière du village, dont elle a fait à son mari un si touchant tableau.

— Parbleu! justement, je voulais vous dire une chose : pourquoi, puisque vous étiez en train de traduire, n'avez-vous pas traduit la poésie de Gray comme la prose de monsieur Bemrode.

— Parce que la poésie est de la poésie.

— Pardon, mon cher hôte, je comprends trop, ou je ne comprends pas assez.

— Je veux dire qu'il faut être poëte pour traduire un poëte.

— Je parie que vous êtes poëte?

— C'est-à-dire que je fais des vers.

— Allons donc!

— Qui n'en fait pas?

— Et que vous avez traduit le *Cimetière de village* de Gray, comme le reste?

— Heu!

— Allons! le *Cimetière de village*, mon cher hôte?

— Vous le savez mieux que personne, certaines choses doivent être lues en certains endroits et dans certains momens.

— Je suis de votre avis.

— Eh bien! ce soir, à la nuit tombante, vous irez faire une promenade au cimetière, et là, aux lueurs mourantes du jour, en face de ces pauvres tombes dont Gray s'est fait le poëte, vous lirez ma traduction.

— Oh! metteur en scène que vous êtes, allez!

— Et, maintenant, repoussez les uns dans les autres les tubes de votre lunette d'approche, et venez dîner!

— Volontiers, car je meurs de faim.

— Ne dites pas cela si haut, vous épouvanteriez la maîtresse de la maison.... A propos, où vous-êtes vous arrêté?

— Au moment du départ des deux époux.

— Pour la prison?

— Non, pour la cure de Waston, dans le pays de Galles.

— Comment trouvez-vous cela ?

— Parbleu ! charmant, puisqu'il est convenu que je le signe !

— Mais supposez que vous ne le signiez pas.

— Je dirais d'abord que j'ai lu autrefois un roman d'Auguste Lafontaine qui commence exactement de la même façon.

— Auguste Lafontaine est venu en Angleterre vers la fin du dernier siècle ; qui vous dit qu'il n'a pas connu ce bon monsieur Bemrode ?... Passons donc à une autre critique.

— Eh bien ! il me semble que cet éternel récit de sa vie, dans la bouche de monsieur Bemrode, est un peu monotone.

— J'aurais cru, moi, au contraire, qu'il y avait quelque chose de nouveau dans cette étude de soi-même faite par un homme consciencieux qui cède à ses défauts, mais en les connaissant ; qui analyse tous ses sentimens les uns après les autres, qui creuse toutes ses sensations jusqu'à ce qu'il arrive au granit, et, cela, surtout pour vous, qui manquez d'analyse...

— Bon !

— Qui substituez les accidens du hasard et de l'imagination au véritable cours de la vie...

— Bravo !

— Qui avez plus d'entrain, de verve et de bavardage que de philosophie.

— Merci, mon hôte !

— N'est-ce pas l'exacte vérité que je vous dis là ?

— La vérité du bon Dieu... Mais vous connaissez le proverbe : « Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire. »

— Allons donc ! à un commençant... mais à vous !...

— Il n'en est pas moins vrai... Tenez, par exemple...

— Quoi ?

— Que, si le docteur Petrus...

— Eh bien ! si le docteur Petrus ?

— Répondait de temps en temps à monsieur Bemrode...

— La chose tomberait dans la convention !

— Bon ! et en quoi ?

— Parce qu'elle sortirait du vrai.

— En quoi donc y a-t-il quelque chose de faux à répondre aux lettres d'un homme qui vous écrit ?

— Mon cher monsieur Dumas, vous avez mal étudié le caractère du docteur Petrus.

— Bah !

— Vous n'avez pas fait la part d'un savant occupé à des problèmes aussi importans que ceux qu'il est en train de résoudre, car autrement...

— Eh bien ! autrement ?

— Vous eussiez deviné pourquoi il ne répondait pas.

— Et il ne répondait pas, pourquoi ?

— Mon cher monsieur Dumas, apprenez ceci : c'est qu'en 1824, lorsque le digne docteur Petrus Barlowe mourut à Cambridge, à l'âge de cent ans moins huit jours, on trouva sur son bureau, qu'aucune autre main que la sienne n'avait jamais rangé depuis soixante ans passés, un énorme paquet de lettres avec cette inscription : À LIRE QUAND J'AURAI LE TEMPS.

On ouvrit le paquet : il contenait une cinquantaine de lettres toutes cachetées.

— Eh bien ?

— Eh bien ! ces lettres c'étaient celles du pasteur Bemrode.

— Comment ! ces lettres, où le digne homme prenait une si grande peine de se peindre lui-même dans les plus petits détours de son orgueil, dans les plus secrets replis de son cœur !

— Le docteur Petrus Barlowe les avait classées avec le plus grand soin, chacune à sa date, pour les lire quand il aurait le temps.

— Et il est mort à cent ans moins huit jours ?

— Sans avoir trouvé le temps de les lire, mon cher monsieur... Voilà ce que c'est que la vérité. Vous lui eussiez fait lire les lettres de son ami, vous ; vous n'eussiez point voulu que ce labeur de l'homme s'étudiant lui-même fût perdu pour celui sur la demande duquel il avait été fait, et vous étiez dans le faux !

— Ainsi, les joies, les chagrins, les triomphes, les dé-

ceptions, les rêveries de ce pauvre monsieur Bemrode ?...

— Je suis le seul qui les ait jamais connus ! De Cambridge, on a renvoyé le paquet à Ashbourn ; le paquet est tombé dans les mains de mon père, qui ne s'en est pas plus occupé que le docteur Petrus ; enfin, des mains de mon père il est passé dans les miennes... Moi, c'est autre chose : j'ai ouvert le paquet, j'ai lu les lettres, je les ai traduites, et j'ai admiré la providence du Seigneur, qui en ne permettant au bon monsieur Bemrode de composer aucun des ouvrages qu'il avait projetés, lui en a, sans qu'il y songeât, fait écrire un qui vaut mieux qu'aucun de ceux qu'il avait rêvés, et cela parce que, en le faisant, il ne se doutait point qu'il le faisait.

— Mon cher hôte, dis-je, voilà qui me détermine ; je trouve décidément l'histoire du digne pasteur pleine d'intérêt ; je la prends pour mon compte, je l'endosse, je la signe... Allons dîner !

Nous descendîmes.

Les deux enfans étaient déjà assis à une petite table ; trois couverts nous attendaient à une plus grande.

Nous prîmes nos places, et nous fîmes honneur au dîner de madame Regnier.

Pendant tout le repas, je fus préoccupé d'une seule et unique idée ; c'était, aussitôt le dessert enlevé, d'aller à Wircksworth, de faire le tour de la maison de monsienr Smith, si je ne pouvais point la traverser, et de revenir à Ashbourn par les prairies.

Sauf un peu d'impolitesse, il m'était facile de me donner cette satisfaction : je n'avais qu'à demander ma liberté, une fois le dîner fini, et partir tout courant pour Wircksworth.

Mais je me promettais bien d'y aller seul.

J'aimerais autant ne pas y aller du tout que de faire la route avec qui que ce fût au monde, même avec le successeur de monsieur Bemrode.

Celui-ci vit bien que j'étais préoccupé ; il me demanda la cause de ma préoccupation.

— Ma foi ! lui dis-je, votre diable de *Pasteur d'Ashbourn* me trotte par la tête, et je meurs d'envie d'aller faire un tour à Wircksworth !

Mon hôte me regarda en souriant.

— Avez-vous absolument besoin que je vous y accompagne ? me demanda-t-il.

— Non, au contraire, et je vous avoue même que je préfère y aller seul.

— Eh bien ! cela tombe à merveille !

— Bah !

— Oui, j'ai eu la paresse de ne pas achever la traduction du manuscrit de la dame grise, et je terminerai en votre absence.

— Qu'est-ce que cela, la dame grise ?

— Ah ! c'est la grande affaire de la seconde partie de ce que vous lirez ce soir ! Tâchez d'en être là à minuit, et c'est pour le coup que vous m'appellerez metteur en scène.

— Allons ! allons ! je vois que vous connaissez le métier, et que si, à l'exemple de votre prédécesseur, vous vouliez m'écrire une cinquantaine de lettres, cela me ferait un second *Pasteur d'Ashbourn.*

— Bon ! pour que vous mettiez dessus, comme le docteur Petrus ; *A lire quand j'aurai le temps !*

— Oh ! soyez tranquille, je ne vous ferai pas la niche de vivre cent ans moins huit jours !

— Hum ! avec cela que vous êtes bâti pour mourir phthisique !

— Eh bien ! puisque tout est convenu, donnez-moi votre traduction de Gray.

— Oui, mais à condition que vous ne la lirez que dans le cimetière et à la tombée de la nuit.

— C'est convenu.

Je pris la traduction, je la mis dans ma poche, je me levai, je baisai la main de madame Regnier, j'embrassai les enfans et je partis.

V

LE CIMETIÈRE DE VILLAGE.

Dès que je fus hors du village d'Ashbourn, ces lignes du manuscrit me revinrent en mémoire :

« Ai-je besoin de vous rappeler, mon cher Petrus, que j'avais à peine vingt-cinq ans, et que Jeannie n'en comptait que dix-neuf ?

« Nous étions moins avancés dans la vie que la nature ne l'était dans l'année : la nature en était au mois de juin, et nous n'en étions encore, Jeannie qu'en avril, et moi qu'en mai ! »

Ni la nature, ni moi n'étions tout à fait dans la même situation que le digne pasteur Bemrode ; la nature était en septembre, et moi j'avais quarante-six ans ; la nature et moi, nous étions déjà sur ce versant occidental de la vie qui mène la nature à l'hiver, l'homme à la tombe.

Eh bien ! grâce à cette heureuse organisation que j'ai reçue du ciel, et à laquelle je dois que le malheur n'ait jamais pu faire de moi un homme malheureux, je marchais, avec la jeunesse du cœur sinon avec celle des années, dans ce chemin qu'un siècle auparavant avait suivi le bon monsieur Bemrode.

Je n'avais aucune Jeannie qui m'attendît dans cette petite maison blanche à la fenêtre alors entrouverte, et aujourd'hui fermée, mais j'avais la poésie, cette éternelle maîtresse qui passe aussi voluptueusement sa main dans les cheveux blancs d'Homère que dans les cheveux noirs de Byron.

A quoi songeais-je ?

A ce qui, dans mes voyages, m'a si souvent préoccupé :

Mes amis, ceux que j'avais quittés huit jours auparavant, pensaient-ils à moi, et, s'ils y pensaient, que faisais-je, à l'heure présente, dans leur imagination ?

Ce que je faisais, ils étaient loin de s'en douter :

Je courais sur une grande route, après un double fantôme évanoui depuis cinquante ans, après l'ombre gracieuse de Williams Bemrode et de Jeannie.

Ma foi ! ne court pas qui veut après l'ombre de la Jeunesse et de l'Amour !

A mesure que j'avançais par le chemin, l'ancienne petite maison du docteur Smith m'apparaissait rajeunie et remise à neuf par un badigeonnage gris et par la peinture verte de ses volets.

Le vieux lierre avait encore grandi, mais il semblait, lui, avoir le privilége de grandir sans vieillir.

Une foule de moineaux francs y avaient établi leur domicile, et y caquetaient à qui mieux mieux, se racontant sans doute dans leur langue les événemens de la journée.

Lorsque j'approchai de la maison, la fameuse fenêtre qui avait tant tiré l'œil du pasteur Bemrode s'ouvrit, et une jeune mère de vingt-six à vingt-huit ans parut, faisant sauter un petit enfant d'un an dans ses bras.

Je m'arrêtai, essayant de plonger mon regard dans l'intérieur de la chambre.

Au lieu de la perse de Jeannie, un papier à rayures recouvrait les muraillles; le lit virginal avec ses rideaux blancs avait fait place à un large lit à baldaquin, du haut duquel tombaient des rideaux de cotonnade.

On eût dit que la chambre avait fait un pas dans la vie, et de la virginité était passée à la maternité.

La jeune mère, voyant un étranger qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder dans ce sanctuaire de la maison anglaise qu'on appelle une chambre à coucher, referma vivement la fenêtre, et m'interdit la vue de son tabernacle.

Elle eût été bien étonnée si je lui eusse dit que c'était non pas elle que je cherchais, mais le souvenir d'une belle enfant qui avait habité cette chambre près de cent ans avant elle.

Je fis le tour de la maison.

La grille dont parlait le pasteur Bemrode avait disparu.

Un propriétaire quelconque avait fait ce que venait de faire la jeune mère : lassé de voir les regards des passans pénétrer jusque chez lui, il avait probablement vendu la grille, et, avec l'argent de la grille, fait bâtir un mur.

A droite de la maison je trouvai une ruelle; si je m'orientais habilement, cette ruelle devait me conduire à la porte du jardin.

Je ne me trompais point: au bout de cent pas, je retrouvai cette porte par laquelle étaient sortis, pour entrer dans la prairie, les deux beaux et joyeux jeunes gens.

La porte n'était point fermée; elle était seulement poussée contre son chambranle de pierre.

Je l'entre-bâillai, et passai ma tête à travers l'entre-bâillement.

Deux ou trois enfans jouaient au milieu de ce jardin, dans la forme matérielle duquel rien n'était changé; seulement, au lieu des fleurs de printemps, lilas, roses et balsamines, avec lesquels s'entretenait Jeannie, se balançaient sur leurs hautes tiges flexibles les reines marguerites, les chrysanthèmes et les dahlias, cette gracieuse importation d'Amérique qui était inconnue du temps de Jeannie.

A ma vue, les enfans poussèrent des cris et s'enfuirent.

J'avais envie de courir après eux et de les retenir; mais que penserait-on, dans l'ancienne maison du docteur Smith, d'un homme qui se haussait sur la pointe des pieds pour regarder dans les chambres à coucher, et qui entrait dans les jardins pour courir après les enfans?

J'aurais beau dire : « A la place où jouaient ces enfans, il y a un siècle, une jeune fille de mes amies parlait aux papillons, chantait avec les oiseaux, croisait son haleine avec le parfum des fleurs; je suis entré pour retrouver la trace de ses pieds sur le sable, le passage de son corps dans l'air! » l'excuse paraîtrait médiocre, même lorsque j'ajouterais humblement que j'étais un de ces rêveurs qu'on appelle poëtes.

Je tirai donc à moi la porte, et, au bout d'une dixaine de pas, je me trouvai dans la prairie; dans la prairie fraîche, ombreuse, touffue, avec une génération d'arbres autre, bien certainement, que celle qui avait vu passer Jeannie au bras de Bemrode, mais toujours composée d'aulnes et de trembles.

Je reconnus l'allée de saules.

Oh! ceux-là, ils devaient être les mêmes, sinon qu'ils étaient plus bossus, plus tortus, plus éventrés encore qu'au milieu du XVIIIe siècle; cent ans écoulés ne les avaient pas tués, mais ces cent ans les avaient un peu vieillis : ils étaient un peu plus chauves et un peu plus ridés que lorsque Jeannie et Bemrode s'étaient reposés sous leur ombre.

Je cherchai et je crus découvrir la place où les deux jeunes gens avaient dû s'asseoir côte à côte, et je m'y assis à mon tour, les pieds pendans le long du talus, et ef-

fleurant presque le ruisseau, aussi abondant, aussi limpide qu'au jour où il réfléchissait leur double image.

Devant moi s'étendait la prairie parfumée ; les meules de foin en avaient été enlevées, mais on pouvait voir encore la place où elles s'élevaient.

Libre à moi de croire que ces meules de foin récemment rentrées dans la grange étaient les mêmes sur lesquelles s'étaient arrêtés les yeux des deux jeunes gens, et dont les âcres senteurs étaient demeurées consignées dans le manuscrit de mon hôte.

Pourquoi n'était-ce pas au dernier mois de juin que Jeannie et Williams s'étaient assis où j'étais assis, Jeannie faisant un bouquet des fleurs de son jardin mêlées à des fleurs champêtres ; Williams, les yeux baissés, avouant peu à peu son amour !

Cette idée prit une telle consistance dant mon esprit, que je regardai autour de moi, cherchant si je ne verrais pas, au loin, sous les saules, ou dans la profondeur des quinconces de trembles, la jeune fille au chapeau de paille et à la ceinture bleue, le jeune homme à la démarche grave et à l'habit sombre.

Je poussai un soupir en songeant que tous deux n'existaient plus que dans mon imagination.

Puis, comme le soleil, en descendant vers l'horizon, dorait la cime tremblante des hauts peupliers, je me levai, je traversai la prairie, et je commençai à revenir vers Ashbourn.

Il faut avoir été élevé dans les forêts et les champs, puis avoir passé vingt-cinq ans au milieu du bruit des villes, du tumulte des révolutions, des orages de la vie littéraire, pour savoir tout ce qu'il y a de doux souvenirs, d'évocations juvéniles, de parfums d'enfance, dans une course faite à travers les mystérieuses prairies du comté de Derby, par une belle soirée du commencement de septembre, quand le soleil glisse au revers argenté des feuilles du tremble, quand le merle sort des buissons, sautille, s'effarouche et s'envole en sifflant ; quand on entend le dernier chant de la fauvette sous l'aubépine, et le cri du grillon caché dans la touffe d'herbe !

Ce fut ainsi que, sans y songer, je me retrouvai aux premières maisons d'Ashbourn.

Seulement, le hasard voulut que je revinsse justement du côté où était le cimetière.

Au lieu d'être, comme d'habitude, adossé à l'église, il était situé à l'extrémité du village.

Ses anciens murs s'étaient écroulés, et, sans doute, la pauvre commune n'avait pas été assez riche pour les rebâtir, car ils avaient été remplacés par une haie vive taillée à hauteur de ceinture d'homme ; une grille en bois fermée avec un lien d'osier y donnait entrée.

On ne vole pas les morts, et les profanateurs sont rares au village.

Oh ! c'était bien un cimetière de campagne que le pauvre petit cimetière d'Ashbourn !

Pas un monument ; quelques pierres avec des noms et des dates, quelques croix avec leurs inscriptions funéraires; de grandes herbes partout, comme il en pousse sur les tombes, et, au milieu de ces grandes herbes, un chemin tracé de la porte aux dernières fosses.

J'allai droit à un groupe de cyprès qui poussaient sur un monticule ; je m'appuyai à l'un d'eux, tournant le dos au village, et je jetai un regard circulaire sur la campagne, qui commençait au delà de la haie du cimetière, et qui se déroulait autour de moi.

Rien de plus doux, de plus calme, de plus charmant que cette vue !

Elle s'étendait dans toute la longueur d'une vallée peu profonde où coulait une petite rivière qui prend sa source dans un des derniers contreforts des monts Cheviots, lesquels s'en vont courant vers l'Ecosse comme une bande de buffles effarouchés.

Sous les rayons du soleil couchant, la rivière semblait charrier des lames d'or; chaque côté de ses berges voyait se dérouler de larges prairies vertes comme de l'émeraude, au milieu desquelles s'élevaient de grands bouquets de peupliers ombrageant des groupes de maisons aux toits rouges et aux fumées bleues ; de toutes parts, une vapeur montait, transparente et azurée, derrière laquelle, dans

les lointains de la vallée, commençaient à se perdre les saules, pareils à des fantômes échevelés.

A quelque distance, un berger jouait de la cornemuse.

La cloche tinta six fois, avec une modulation inégale et pour ainsi dire boiteuse.

C'était le quart avant huit heures.

Le paysage s'assombrissait déjà : l'heure était venue de lire la traduction de mon hôte ; si j'attendais encore, le jour allait me manquer.

Je tirai le papier de ma poche, je le dépliai, je jetai un dernier regard autour de moi, et je lus (1).

Lorsque que j'arrivai à la fin de la traduction de mon hôte, le jour baissait rapidement, et l'on eût dit que le soleil avait attendu que j'en eusse scandé le dernier vers pour éteindre son dernier rayon.

Il était évident que l'élégie du digne pasteur n'avait rien perdu à être lue à cette heure de crépuscule, et pour ainsi dire sur le théâtre où je me trouvais.

Aussi repris-je tout pensif le chemin du presbytère, où les deux époux m'attendaient pour prendre le thé.

VI

FIN DE L'HISTOIRE DE LA PREMIÈRE HISTOIRE.

Une heure après mon retour au presbytère, j'étais établi dans la petite chambre où le pauvre Bemrode, à force de soins et de peines, avait établi ses fresques.

Hélas ! ce fut en vain que je regardai autour de moi : un impitoyable successeur, le neveu du recteur probablement, avait recouvert ces premiers dessins, que j'eusse été si heureux de retrouver intacts, d'un premier papier qui, selon le goût des locataires, avait dû, depuis ce temps-là, et pendant les quatre générations de pasteurs qui avaient habité cette chambre, faire place au moins à quatre papiers différens.

Je ne pus résister au désir d'ouvrir la fenêtre, et de

(1) Voir cette pièce de vers chapitre XXIII, tome Ier.

chercher parmi toutes les lumières celle qui s'échappait de l'ancienne chambre de Jeannie; mais j'eus beau creuser l'obscurité de mon regard, sans doute les volets étaient fermés, car la fenêtre resta obscure.

Au bout d'un quart d'heure, la patience me manqua.

D'ailleurs, j'avais à lire la seconde partie du manuscrit.

Le manuscrit était là, sur la table, à l'endroit même où, selon toute probabilité, les premières lettres du bon pasteur Bemrode avaient été écrites.

Je m'assurai que l'histoire de la dame grise était complète, je me couchai, et, avec cette volupté de l'homme qui, après une journée de fatigue, se trouve sur un bon matelas, entre deux draps blancs, je commençai ma lecture.

J'avoue ma prédilection pour les histoires où les fantômes jouent un rôle : j'ai l'émotion sans avoir la peur; je crois aux apparitions, et ceux qui ont lu mes *Mémoires* savent pourquoi.

Il me fut donc plus facile qu'à un autre de me mettre à la place du pasteur Bemrode se trouvant en face de la fatale apparition.

Minuit sonnait quand j'arrivai à l'endroit où le digne pasteur pénètre dans la chambre murée.

On voit que mon hôte était servi selon ses souhaits.

La lecture me conduisit jusqu'à deux heures du matin; à deux heures, j'étais forcé, bien malgré moi, de me séparer du pasteur, de sa femme et de leurs deux jumeaux.

J'avais dévoré jusqu'à la dernière ligne.

Je fus pris d'une énorme fantaisie de me lever et d'aller réveiller mon hôte : je mourais d'envie de savoir de quelle façon se déroulait la seconde histoire, et si la prédiction s'était ou non accomplie.

Je réfléchis que la demande serait indiscrète, et, à force de raisonnemens, je pris sur moi d'attendre au lendemain, d'autant plus que, comme il était deux heures du matin, le lendemain, c'était le jour même.

Toutefois, je m'assoupis; mais, pendant mon sommeil, j'évoquai tous les fratricides de l'antiquité, Étéocle et Polynice, Romulus et Rémus, Timoléon et Timophane, et je construisis, à l'aide de toutes ces fables, une fable qui,

tant que je dormis, me parut magnifique et pleine de sens, mais qui, lorsque je me réveillai, s'évanouit en une insaisissable fumée, pour me laisser en face du néant.

Heureusement, il faisait grand jour.

Je me levai sans songer à ouvrir la fenêtre et à utiliser la lunette d'approche de mon hôte; non, la direction de mon esprit était totalement changée : ce que j'avais envie de voir, c'était le sombre presbytère de Waston, avec ses murs verdis, sa cour humide, son monstrueux ébénier aux racines tordues; ce que j'avais envie de savoir, c'était l'histoire de Willams-John et de John-Williams.

Aussi, en un tour de main, me trouvai-je habillé et en état de descendre.

Monsieur et madame Regnier étaient levés depuis longtemps.

Madame Regnier s'occupait du déjeuner; monsieur Regnier était allé faire une visite à l'un de ses paroissiens malades.

Je me plantai sur le seuil de la porte, et j'interrogeai des yeux les trois rues qui venaient aboutir à la place où s'élevait le presbytère.

Bientôt j'aperçus mon hôte à l'extrémité d'une de ces rues.

Je lui fis toutes sortes de signes avec la main; mais, soit qu'il ne me vît point, soit qu'il ne crût pas de sa dignité de hâter sa marche, il continua son chemin du même pas.

Je compris alors Mahomet qui, voyant la mauvaise volonté que mettait la montagne à venir à lui, se décida à aller à la montagne.

Le jeune pasteur s'arrêtait à droite et à gauche, au seuil des maisons, interrogeant, causant, souriant, feignant surtout de ne pas me voir, et jouissant intérieurement de son triomphe.

Enfin, je le joignis.

— Ah! c'est vous, mon hôte, me dit-il; avez-vous bien dormi?

— Très mal!

— Bah! votre lit était-il mauvais?

— Non.

— Aviez-vous eu l'imprudence de laisser votre fenêtre ouverte?

— Non.

Les chats auraient-ils fait du bruit en jouant dans le grenier?

— Non, j'avais envie de vous revoir.

— Voilà qui est fort aimable... Mais ce n'était point seulement pour me voir que vous aviez envie de me revoir.

— Non... j'ai tout lu.

— Tout, jusqu'à la fin?

— Jusqu'à la dernière phrase, jusqu'à ces mots : « Oh! qui pourrait croire que l'un de ces petits anges s'appellera un jour Caïn? »

— Eh bien?

— Eh bien! je veux savoir ce que sont devenus Williams-John et John-Williams.

— Mais je n'en sais rien, moi!

— Comment! vous n'en savez rien?

— Pas le premier mot!

— Oh! par exemple!

— Ne vous ai-je pas raconté de quelle façon les lettres du docteur Bemrode sont tombées entre mes mains?

— Si fait.

— Eh bien! je sais de l'histoire du pasteur Bemrode tout ce qu'il en a écrit au docteur Petrus Barlowe, et pas un mot de plus... Les événemens qui suivent se sont passés, à ce que je crois, dans d'autres localités : à Liverpool, à Milfort, en Amérique même.

— Que faire alors pour la fin?

— Ce que vous avez fait pour le commencement : visiter les localités où se sont passés les événemens; interroger les gens qui, par la tradition, ont été à portée de les connaître.

— Mais, morbleu! je ne puis cependant pas aller jusqu'en Amérique pour avoir la suite de votre histoire : j'aimerais mieux la faire moi-même.

— C'est une dernière ressource qui ne vous manquera jamais, et à laquelle il sera toujours temps de recourir.

— Et vous n'avez aucun renseignement à me donner sur les recherches à faire?

— Aucun... Je suis aussi étranger à cette histoire que vous l'êtes vous-même; le hasard en a fait tomber la première partie entre mes mains, voilà tout. Je vous la donne, je ne puis faire davantage. La prenez-vous?

— Je crois bien que je la prends! Seulement, excusez-moi, mais je suis pressé de partir.

Le pasteur tira sa montre de sa poche.

— Il est sept heures et demie, dit-il; le convoi passe à neuf heures à Cheadle; vous avez le temps de déjeuner, et de partir par le convoi de neuf heures.

— Rentrons, alors... Mais attendez donc.

— Quoi!

— Il faut bien faire mes conditions.

— Quelles conditions?

— Vous ne pouvez pas me faire comme cela tout simplement cadeau de six volumes.

— Bon! pourquoi pas?

— Non... je ne vous offre point d'argent, quoique je pense que ce serait encore plus simple; mais, enfin, vous désirez bien quelque chose.

— Vous avez vu ma femme et mes enfans, que voulez-vous que je désire?

— Mais votre femme désire peut-être quelque chose, elle.

— Oui, vous avez raison, elle a une ambition.

— Peste! gare à moi!... Une chose que son mari n'a pas pu lui donner, serai-je assez riche ou assez puissant?

— Oh! oui, tranquillisez-vous : il s'agit tout bonnement... Allez-vous bientôt en Italie?

— J'y vais toujours, en Italie; seulement, je vous préviens que, si ce sont des indulgences que vous voulez, je suis assez mal avec le nouveau pape.

— Non, en ma qualité de pasteur protestant, j'ai peu de foi dans cette branche du commerce romain.

— Qu'est-ce, alors?

— Un chapeau de paille de Florence.

— Oh! quant à cela, je m'en charge : le plus beau de la Toscane sera pour madame Regnier.

— Chut! parlez plus bas : la voici!

— Vous voulez lui faire une surprise... je comprends.

— Non.

— Alors, je ne comprends pas.

— Vous n'auriez qu'à oublier la promesse!

— *A table, messieurs!* dit notre hôtesse risquant ces trois mots français.

Je déjeunai, les yeux fixés sur la pendule.

A huit heures un quart, je me levai.

— Mon cher hôte, vous êtes Français, dis-je au pasteur, et, en cette qualité, vous connaissez le plus vieux de nos proverbes, puisqu'il remonte au roi Dagobert : « Il n'y a si bonne compagnie... »

— Oh! vous n'êtes pas encore débarrassé de la nôtre!

— Comment cela?

— Nous vous conduisons jusqu'à Cheadle, et nous ne vous quittons qu'au chemin de fer.

Et il me montra une petite voiture découverte qui attendait à la porte.

— Bravo! voilà ce qui s'appelle comprendre l'hospitalité.

— Non! cela s'appelle comprendre la vie. Nous ne sommes pas, nous autres pasteurs protestans, comme vos curés catholiques, qui s'imposent privations sur privations, macérations sur macérations; nous regardons la vie, non comme une concession, mais comme un présent de Dieu : nous croyons qu'en nous la donnant, le Seigneur nous dit : « Je vous donne ce qu'il y a de plus beau au monde; faites-en ce qu'il y a de plus doux. » Alors, nous accueillons tout plaisir qu'il nous met sur notre route comme un ange qui nous vient de la part du Seigneur, et, au lieu de l'effaroucher par notre mine triste et rogue, nous tâchons de l'acclimater à notre atmosphère terrestre par toutes sortes de caresses et de prévenances. Ainsi, par exemple, ce matin, quand j'ai vu qu'il faisait beau, j'ai préparé cette course : c'était un moyen de vous avoir plus longtemps et de donner à mes enfans et à ma femme une demi-journée d'air, de soleil et de fleurs.

— Monsieur Regnier, vous comprenez si bien la vie, que vous devez admirablement comprendre la mort. Heu-

reux ceux que vous aidez à vivre! heureux surtout ceux que vous aidez à mourir!

Je jetai les yeux sur la pendule.

— Nous n'avons plus que trente-cinq minutes, lui dis-je.

— C'est cinq minutes de plus qu'il ne nous faut... N'importe, venez!

— Mais ma malle?

— Elle est dans la voiture.

— Mais le manuscrit?

— Il est dans la malle.

— Allons! vous êtes, comme vous le disiez tout à l'heure, l'homme des prévenances et des caresses, et cela ne m'étonne plus que le bonheur reste près de vous.

Nous montâmes en voiture et nous partîmes.

Une demi-heure après, nous étions à la station.

Au moment même où nous mettions pied à terre, nous entendîmes le cri strident et prolongé que jette la locomotive pour prévenir de son arrivée les voyageurs qui l'attendent.

Elle apparut, en effet, au tournant de la route, s'avançant rapide et secouant un gigantesque panache de fumée.

— Allons! dit mon hôte, embrassez ma femme, mes enfans; donnez-moi une poignée de main, et dites-nous adieu.

— Pourquoi adieu?

— Parce que je n'ose vous demander de nous dire: « Au revoir! »

— Hélas! vous avez bien raison: au revoir, c'est le mensonge; adieu, c'est la vérité.

Le convoi était arrivé, et les chefs de station appelaient les voyageurs.

Le pasteur s'approcha d'un des hommes qui ouvrent les portières, et lui dit quelques mots à demi-voix.

— *Yes!* répondit celui-ci en lui faisant signe de le suivre.

— Que lui avez-vous demandé? m'informai-je.

— S'il y avait un wagon où vous pussiez être seul... Je ne sais pourquoi, mais il me semble qu'en ce moment vos dispositions sont à la solitude.

— En vérité, mon cher hôte, vous avez la science du

cœur! Allons! allons! disons-nous au revoir : il m'en coûterait trop de vous dire adieu.

Le jeune homme sourit, appela d'un signe sa femme et ses enfans.

Sa femme me présenta son front blanc et pur entre deux touffes de cheveux dorés, comme eût fait une sœur à son frère; les deux enfans m'offrirent leurs joues rondes, roses et fraîches, comme ils eussent fait à un ami.

Monsieur Regnier et moi, nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre.

Enfin le sifflet du chef de train donna le signal du départ; je sautai dans le wagon, la portière se referma sur moi, j'abaissai la glace, et je passai la moitié de mon corps par l'ouverture pour revoir encore ces amis de la veille, que j'avais bien plus de peine à quitter que beaucoup de mes vieux amis.

Tant que je pus les voir, je leur fis signe de la main, le mari et la femme me répondant avec leurs mouchoirs, les enfans m'envoyant des baisers.

Mais, au bout de cinq ou six cents pas, la route tourna, et tout disparut.

Trois heures après, j'étais à Liverpool.

Et maintenant, comme ce qui me reste à raconter est la préface naturelle du livre qui reste à lire, que l'on me permette de ne reprendre le récit qu'au moment où je pourrai faire connaître l'histoire des enfans comme j'ai transmis celle du père et de la mère.

FIN DU PASTEUR D'ASHBOURN.

TABLE

DU DEUXIÈME VOLUME

ÉPILOGUE. — HISTOIRE DE DEUX HISTOIRES.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

POISSY. — TYPOGRAPHIE ARBIEU.

